TABLEAU DE L'AMOUR

Consideré dans l'Estat

DU MARIAGE.

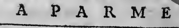
Divisé en quatre Parties.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cic.

ui hic Ludus noster non placebit, ne legerit; aut si legerit, obliviscatur. Et velit nolit, aliter hæc sacra non constant.



A PARME



Chez Franc d'Amour 1687.

*Quisquis ad has literas impudicus accedit, culpam refugiat non na-
turam, facta denotet suæ turpitudinis, non verba nostræ necessitatis, in quibu
mihi facillimè pudicus & religios
lector & auditor ignoscet. August. d
Civit Dei, l. 15. c. 23.*



PERMISSION
ET
APROBATION.

Le livre intitulé, *Tableau de l'Amour consideré selon l'estat du Mariage*, ne peut apporter par sa lecture que du plaisir à ceux qui le liront ; & une personne de quelque qualité ou de quelque sexe qu'elle soit, ne peut estre que fort bien instruite par les preceptes naturels que l'on y a mis. En foy de quoy nous soussignez qui avons une connoissance universelle des choses, qui presidons perpetuellement aux mariages, & qui sommes toûjours temoins de la generation des hommes, nous avons permis qu'il fut imprimé, & nous avons opposé nostre seau à cette approbation.

JUPITER, pere de la chaleur & des mariages.

DIANE, mere des humidités & qui preside aux accouchemens.

SUADELE, mere des charmes & des persuasions.

JUNON, mere de la joye & qui preside aux noces.

VENUS URANIE, mere de la pudicité & des plaisirs licites.

AU LECTEUR.

LE Manuſcrit de ce livre ayant été envoyé il y à quelques années de Veniſe en France par Monſr. Salocini Venetien, Docteur en Medecine, à un Medecin François de ſes amis, qui le luy demandoit avec empreſſement, on a crû ne devoir pas refuſer à beaucoup de perſonnes judicieuſes l'impreſſion de ce livre, aprés en avoir bien meurement examiné toutes les ſuites. On doute ſi c'eſt Monſr. Salocini qui en eſt l'Auteur; mais on ſait bien qu'il à demeuré longtemps en France pour apprendre parfaitement la langue, & qu'en Italie on le prenoit pour un François par ſes manieres libres & par la facilité qu'il avoit à s'exprimer en cette langue. La raiſon pour la quelle on a voulu avertir le lecteur de ce que l'on ſavoit ſur cela, c'eſt afin que l'auteur de ce livre eſtant connu, on ne pûſt l'attribuer à pas-une autre perſonne.

PRE-

PREFACE.

Tiraqueau se plaignoit autrefois de ce que les livres des Anciens étoient mal-heureusement perdus; mais s'il vivoit aujourd'huy il ne se plaindroit plus de l'injure des temps puis qu'il trouveroit dans un seul volume tout ce que l'on à pû dire sur ce sujet.* Il veroit ce que je vis sans en être émeu, & liroit ce que je dis de plus hardy sans en être scandalisé. Il seroit sans doute de l'humeur de ces hommes sages qui regardent une femme comme une statuë, quand il n'est pas permis de l'aymer; & si par hazard l'amour lui echauffoit le cœur, alors sa raison & sa vertu ménageroient si adroitement sa passion, qu'il pour-

* *Dolemus hunc librum (Stratonis Lampsacini de concubitu) temporum injuriâ fuisse ereptum. l.15. 91. d. Conn. legib.*

roit ſe garentir de ſes charmes. La nudité d'une femme ne feroit pas plus d'impreſſion ſur ſon ame, que les filles de Sparte en firent autrefois ſur l'eſprit des peuples, lors que danſſant toutes nuës dans un carre four, elles eſtoient ſeulement couvertes de l'honneſteté publique. Enfin j'oſe dire qu'il n'agiroit en cette occaſion que par les loix de la nature qui ne ſait ce que c'eſt que de tromper perſonne, puiſque la Nature n'eſt que Dieu même, ou pour mieux dire, ſa divine Providence rependuë par tout l'Univers. De vouloir agir d'une autre maniere, c'eſt s'oppoſer à ſes decrets & ſe priver des plaiſirs les plus innocens.

Mais tout ce monde n'a pas une force d'ame: Il y en a de foibles & de ſcrupuleux, qui ſe ſcandaliſent de tout ce qui n'eſt pas à leur gouſt; ils ſe plaignent toûjours, quand

quand on n'eſt pas de leur ſentiment. La verité toute nuë n'a point de charmes pour eux. Elle leur fait horreur, quand elle n'eſt pas déguiſée. Ils veulent qu'elle ſoit maſquée pour eſtre belle, & comme s'ils n'eſtoient pas hommes, aux moindres amorces de l'Amour, ils s'eſtonnent, ils s'offenſent, ils s'allarment, & ils fuyent.

Les premiers hommes eſtoient tout autres que nous. Ils eſtoient bien moins ſcrupuleux que nous ne ſommes preſentement. Leur nudité ne leur cauſoit aucune émotion dereglée. La nature & la raiſon eſtoient les maitreſſes de leurs mouvemens amoureux, & l'Amour même tout fier qu'il eſt, ſembloit obeïr à leurs ordres, quand ils s'y oppoſoient tant ſoit peu. Cette force d'ame eſt aujourd'huy bannie de nos provinces, & il ſemble

qu'elle ne ſoit conſervée que parmy les Sauvages, qui en cela ne ſont rien moins que Sauvages.

Nous avons de la repugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre Sexes, que nous avons appellées *honteuſes*, quoyque Moyſe les nomme *ſaintes*; & nous nous ſommes accoûtumez à avoir de l'horreur pour leurs actions; comme ſi Dieu n'avoit pas fabriqué toutes nos parties, & ſi les loix divines & humaines ne nous permettoient pas d'en uſer. Quelle extravagance de prononcer médire, derober, faire un adultere; dont les actions ſont defenduës; & de n'oſer dire ce que nous pouvons faire ſans crime avec nos parties naturelles, dont les actions ſont permiſes. Je pourrois di-

* *Neque indecorum nobis in utilitatem audientium nominare dicata conceptui organa, quæ ipſum & Deum fabricare non puduit. Clemens Alex. 2. pædag. &c.*

dire icy ce que Ciceron disoit a son amy Pœtus, que toutes ces manieres ne sont que de pures folies.

Celuy qui sait ce que c'est que du monde, regarde tout avec indifference & à l'imitation du Soleil, il ne peut estre taché d'aucune chose. Si par hazard, ce livre tombe entre ses mains, il le lira sans scrupule, & il y admirera les ordre que Dieu a donnez à la nature pour perpetuer l'espece des hommes.

Mais parceque c'est par l'Amour que nous sommes engendrez, & que l'Amour est la plus forte de toutes les passions, il y trouvera de quoy la ménager & la dompter, mesme lors qu'il en sera embarrassé.

Un jeune homme connoîtra dans ce livre du quel temperament il est, quelles dispositions il à pour la continence ou pour le mariage.

‡ *Stultorum plena sunt omnia. Epist.l.9. Ep.22.*

Il y apprendra à quel âge on doit se marier, en quelle saison on à quelle heure du jour on doit faire des enfans sains & spirituels, pour être un jour l'honneur de leur Pere & la gloire d'un Estat. Mais parceque les jeunes gens n'envisagent ordinairement que la Volupté quand ils se marient, ils y verront depeintes les incommodités que causent les plaisirs du mariage, afin de pouvoir les éviter, & se garentir en mesme temps des malheurs qui les accompagnent le plus souvent.

Un viellard y trouvera jusques à quel âge un homme peut engendrer ; & s'il a dessein de se procurer des heritiers par le mariage, il y verra comment on se doit comporter aupres d'une femme pour en avoir des enfans, & comment aussi dans la froideur de l'âge, on doit s'exciter auprés d'elle, sans que l'on puisse courir risque d'alterer

sa santé, ny de faire aucune chose contre les maximes de la Religion. Aprés tout il apprendra comment on doit faire pour n'estre pas incommodé, afin de n'avoir pas sujet d'apprehender le joug du mariage dans un âge fort avancé.

Un Theologien & un Casuiste y seront entierement persuadez des veritables causes de la validité & de la dissolution du mariage; car on y examine tout ce qui s'oppose à la generation, & qui par consequent est contraire aux loix du mariage. On y traite des incommodités qui empéchent les personnes mariez de se rendre reciproquement leur devoir. Enfin on y allegue de si bonnes raisons sur tout ce que l'on propose, & principalement sur les charmes, les Incubes & les Eunuques, que je peux dire qu'aprés que l'on aura vû ce que j'en écris on sera entierement desabusé des opi-

opinions contraires que l'on a crû probables jusques icy.

Un Juge y trouvera des difficultés de droit & de Medecine decidées d'une maniere si claire & si persuasive, que les Jurisconsultes n'ont jamais assez bien eclaircies, qu'aprés cela il sçaura luy mesme distinguer les veritables causes de l'impuissance d'un homme, & de la sterilité d'une femme, & qu'il ne se laissera plus abuser quand on luy presentera des enfans supposez. Cette sience par soy mesme n'est point suspecte, au lieu que celle d'un Medecin, d'un Chirurgien, ou d'une Matrone, peut estre alterée par la complaisance ou par l'interêt. On y marquera encore les defauts qui peuvent causer le divorce entre les personnes mariées: l'âge où l'on commence à engendrer & celuy dans lequel on finit. Les signes qui peuvent marquer veritablement la gros-

groſſeſſe. Si la nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher. Si les Charmes, les Magiciens, ou les Demons meſmes peuvent empécher des perſonnes mariées de conſommer le mariage. Enfin ſi les Hermaphrodites & les Eunuques doivent ſe marier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un philoſophe & un Medecin seront, ce me ſemble, ſatisfaits de quelques découvertes que j'ay faites ſur tant de parties naturelles de la femme; & des nouvelles conjectures que j'avance ſur le lieu de la conception des hommes, ſur la cauſe des regles & du lait des femmes, & ſur quantité d'autres matieres que l'on n'a point encore bien expliques juſques icy.

Une femme apprendra dans ce livre à regler les mouvemens amoureux & à menager la reputation de ſes filles. Elle y verra quel

temperament eſt le plus propre pour le Cloitre ou pour le mariage, afin de perſuader l'un ou l'autre eſtat à ſes enfans, qui enſuite ne ſe deſeſpereront point pour avoir embraſſé un eſtat auquel ils n'eſtoient point propres. Elle y connoitra le devoir que l'on doit rendre à un mary, & les egards que l'on doit avoir pour luy quand on ayme ſa ſanté & que l'on n'eſt pas trop eſclave de ſa paſſion. Enfin elle ſaura vivre avec plaiſir dans le mariage, & eviter tous les ecueils que l'on y rencontre ordinairement.

Une fille ſaura par avance tous les deſordres que peut cauſer l'Amour, ſans l'eprouver au paravant ſur elle meſme; car comme les liens du mariage ſont indiſſolubles, il ſeroit à ſouhaiter que toutes les filles ſeuſſent avant que d'eſtre liées les peines & les chagrins que l'on y ſouffre.

Mais parmy tant d'utilité & de bons uſages que peut cauſer ce livre, il peut auſſi faire beaucoup de deſordres dans l'eſprit de quelques Lecteurs. On peut le comparer à un couteau à deux tranchans, que les foux manient pour faire du mal & que les ſages prenent pour s'en ſervir utilement. L'on doit donc prendre des précautions pour la lecture de ce livre, & choiſir les perſonnes à qui on le doit confier: Car l'Amour eſt une paſſion, qui nous eſt ſi naturelle, & qui d'ailleurs eſt ſi violente, que quelque ſages que nous ſoyons, ſouvent nous n'en pouvons eſtres les maitres. Il nous entraine comme un torrent, & pour l'ordinaire nous ne nous appercevons des malheurs qu'il nous cauſe, que lors que nous les avons eſſuyez.

Il ſeroit donc à ſouhaiter que le Lecteur, de quelque Sexe qu'il fuſt,

euſt

euſt l'eſprit fort & qu'il ſeuſt ce que c'eſt que l'Amour & le monde; qu'aprés cela il ne fuſt ny libertin ny impudique. Je deſirerois meſme qu'il euſt 30 ans accomplis pour eſtre en eſtat d'en profiter. Dans cet âge on a l'eſprit plus meur & plus retenu. L'Amour ſemble avoir fait alors ce qu'il doit faire de plus impetueux, & le plus ſouvent l'on menage mieux les mouvemens de ſa paſſion dans un âge avancé que dans une tendre jeuneſſe. L'On eſt en ce temps-là plus capable de s'oppoſer aux effets de l'Amour, & de reſiſter plus courageuſement à ſes charmes.

On pourroit peut-eſtre me dire icy, que bien que dans les matieres que je traite, je ménage avec deſſein les expreſſions de la langue qui ſemblent eſtre d'elles meſmes trop libres; neantmoins que j'expoſe à un danger éminent de ſe perdre ceux

ceux qui liront ce livre ; & qu'il vaudroit beaucoup mieux ne le point mettre au jour, que d'estre la cause des crimes que l'on pouroit commettre par sa lecture.

Mais ne seroit-ce pas vouloir toûjours demeurer dans l'ignorance & se procurer une dure servitude que de se priver de la Lecture des livres qui nous enseignent la maniere par laquelle la Nature agit dans ses productions, & les moyens dont elle se sert pour y arriver : car en quelque lieu que les productions de la Nature se trouvent, cette mesme Nature, pour me servir de la pensée de Tertullien, s'attire plûtost de l'admiration pour elle mesme, que de la honte & de la confusion pour celuy qui en est le sincere interprete.

Si nous admettions les plaintes, n'auroit-on pas sujet d'accuser celuy qui a formé les parties naturel-

les

les de l'un & de l'autre sexe dont on abuse tous les jours si lâchement ; & ne pourions nous pas encore blâmer celuy qui a planté la vigne plûtost que d'accuser sa propre foiblesse, lors que l'on s'enyvre avec du vin. Nous serions encore reduits à cette extremité que de supprimer la plûpart des livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos bibliotheques Catulle, Juvenal & Virgile mesme, qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit dechirer Platon & Plutarque, qui ont écrit des voluptés naturelles, & jetter au feu tous les Casuistes qui nous enseignent tant de choses sur ces matieres. Le R. P. Sanches, Jesuite, ne seroit point exempt de blâme, qui a fait un gros livre sur tout ce qui se passe de plus secret entre des personnes mariées. On ne liroit

* *Ne pudeas necessariæ interpretationis, natura veneranda est, non erubescenda. De anim. lib.*

liroit plus Tertullien, Saint Gregoire de Nice, ny mesme Saint Augustin, qui parlent de l'Amour du mariage dans des termes que je n'oserois traduire qu'en les paraphrasant. Et on supprimeroit le livre d'Albert le grand, qui nous enseigne des remedes pour aymer éperdûment. Enfin on n'estimmeroit plus les livres des Medecins ny des Anatomistes, si les plaintes que l'on nous fait estoient justes & raisonnables.

On me dira peutestre que l'on ne trouveroit pas ce livre mauvais, s'il estoit écrit dans une langue étrangere afin de l'arracher des mains du petit peuple, & de le metre seulement entre celles des savans.

Ces raisonnemens seront inutiles pendant que je verray que ceux qui possedent les langues étrangeres ne moderent pas mieux leurs passions que les autres, que je liray les livers du Medecine & d'Anatomie traduits

duits en François avec des figures & avec privilege du Roy: que je troveray par tout le livre des Erreurs populaires de Joubert, qui le presenta à une Reine de Navarre, & celuy de Paré qui traite de la generation des hommes: que l'on debitera ouvertement un livre qui traite des passions de l'ame, où l'on nous insinuë dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'Amour: que les Azolains d'un Cardinal nous instruiront des souplesses de cette passion: que les pieces en vers, les Satyres, & les Comedies de nos Poëtes se vendront publiquement. Enfin pour parler en peu de mots, que l'on ne blâmera ny Tertullien ny les Peres de la primitive Eglise qui ont écrit en Latin & Grec que les femmes Romaines & Atheniennes entendoient alors, & que le plus sain de tous les livres se trouvera en François entre les mains de presque tou-

toutes les femmes, je ne croi pas que l'on puisse trouver mauvais que l'aye agité en ma langue toutes les questions qui composent ce livre.

Si l'on est si susceptible de l'Amour & que l'on ne puisse voir aucun objet amoureux, ny lire aucun livre qui en traite, sans estre émeu jusques au crime par cette passion, je conseille à ces personnes là ou d'habiter les desers & la solitude, ou plûtost de s'arracher les yeux pour ne rien voir qui les choque; ou de se boucher des oreilles, pour n'entendre rien que l'on puisse dire de la generation des hommes.

Si par nos efforts, ou par nôtre addresse nous pouvions nous priver des mouvements de l'Amour, ou en exempter les autres, j'avouë que j'aurois tort d'exposer ce livre aux yeux de tout le monde. Mais parceque l'Amour est une passion à laquelle nous nous laissons tous vive-

ment toucher ſans pouvoir ſouvent nous en deffendre, il me ſemble que l'on doit plûtoſt loüer que blamer un livre que enſeigne à la moderer & à ſe garentier de ſouppleſſes dont toûjouss elle ſe ſert pour nous maltraiter.

Mais parceque toutes les objections, que l'on forme ſur la lecture de ce livre, ne ſont alleguées que par des perſonnes foibles & ſcrupuleuſes, je conſens qu'on ne le leur preſente jamais, & que meſmes elles ne le liſent point: qu'il n'y ait au contraire que les ſages qui puiſſent profiter de ſa lecture. Ceuxcy y apprendront, ſelon la Doctrine de Saint Jerome, que toutes les carreſſes des femmes ne ſont pas deshonneſtes ny illicites, & que leurs em? braſſemens amoureux, ſi nous en croyons Saint Auguſtin, ſont plû-

toſt

* *Neque omnem coitum ſpurcum putamus. l. 1. ad Jovin.*

* *Nuptiæ ſunt infirmitatis remedium & humanitatis ſolatium de Nuptiis.*

tost des remedes pour nostre foiblesse & un soulagement pour nos langueurs, que des plaisirs que nous devons abhorrir.

Je pourrois dire icy ce que disoient autrefois Pline & Apulée qui écrivant de l'Amour, protestoient en mesme temps que leur vie estoit sans reproche, & qu'ils ne cherissoient rien plus que la vertu.

Bien loin dont d'écrire des plaisirs que l'on prend dans les carresses des Courtisanes, je dis avec le Poëte.

Nuda recede Venus, non est tuus iste libellus.

Quoy qu'il en soit, je ne saurois écrire plus modestement sur les matieres que je traite. La naïveté de mes expressions ne doit pas servir de pretexte à ceuxqui me voudroient blâmer. Les pa oles couvertes sont pour l'ordinaire à double sens, & les femmes qui en savent beaucoup plus que nous sur les mouvemens

mens & des tendresses de l'amour, les prendroient sans doutes en mauvaise part & me feroient dire toute autre chose que ce que je dis.

Je serois heureux si quelques personnes sages loüoient mon dessein. La multitude n'est pas tousjours la preuve des bonnes choses, & si la-dessus nous en croyons le Sage, l'opinion du peuple est souvent l'opinion des fous; & par là l'on ne doit pas toûjours s'estimer mauvais un livre qui est meprisé de plusieurs.

TABLEAU DE L'AMOUR

Consideré dans l'Estat

DU MARIAGE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Des parties de l'Homme, & de la Femme qui servent à la Génération.



Dieu en créant le monde fit comme les Fameux Ouvriers qui n'affectent jamais d'abord de faire voir ce que leur Art a de plus excellent. Il voulut commencer son ouvrage par les Creatures les moins parfaites, & il ne se reposa qu'aprés avoir monstré les plus beaux traits de sa puissance en formant l'homme à sa ressemblence & à son image.

La matiere qu'il prit pour nous former fut une terre qu'on peut appeller Vierge, puisqu'elle n'avoit encore servy à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu luy mesme prit la peine de petrir pour faire toutes les parties qui nous composent. La femme qui devoit avoir des qualités toutes differentes des nostres ne fut pas formée de cette mesme matiere, & il estoit bien juste qu'elle fust faite d'une matiere plus noble & plus relevée, puis qu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la Génération.

En effet il semble qu'en général tant dans l'homme que dans la femme Dieu ait formé avec une étude particuliere, s'il est permis de parler ainsi, les parties qui devoient servir à la propagation de l'Espece. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure & leur action : à considerer les Esprits qui y sont portés, le chatoüillement, & les plaisirs, que l'on y ressent, l'Ame mesme qui y reside, puisque c'est par là qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire & qui n'y doive faire de particulieres reflexions.

ARTICLE I.

Des Parties Naturelles, & Externes de l'homme.

NOus appellons le membre viril la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux sous le nom de Fascinus, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'estoit acquise dans le monde. Car il n'y a ny charmes ny enchantemens qui la puissent égaler, si par hazard, une femme l'apperçoit par le defaut de quelques replis, son cœur se sent au mesme instant échauffé par une passion de laquelle elle ne peut se deffendre qu'avec peine.

En effet dans ces derniers siecles aussi bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de veneration pour cette partie-là, parce qu'elle est le pere du genre humain, & l'origine des parties qui nous composent. Villandié, ainsi que remarque l'Histoire de France, commit un crime de Leze Majesté pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loy de l'Ancien testament commande de couper la main à une femme, qui auroit manié ces mesmes parties ou par mépris ou par injure, & cette mesme Loy aussi bien que la nouvelle ne permet pas qu'un homme qui a quelque defaut dans les parties de la

Génération, soit admis dans l'Eglise de Dieu. Le membre Viril a un notable commerce avec toutes les autres petites du corps: si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussitôt par des foiblesses surprenantes, la teste en pâtit par des pesanteurs insupportables, & les yeux en souffrent pas des vestiges & des eblouïssements funestes.

A considerer en gros cette partie, on diroit qu'elle est tout d'une piece; mais si on l'examine par parties, on connoitra aisement qu'elle est couverte d'une petite peau fort deliée, & d'une autre plus épaisse qui est garnie de veines & d'arteres: qu'elle a une membrane toute de chair qui l'envelope & qui presse comme un estuy toutes les parties qui la composant. Sa substance n'est ny solide ny osseuse; si elle avoit esté comme celle des Chiens ou des Loups, il y auroit eu beaucoup de desordre dans les differentes rencontres des hommes avec les femmes; & il n'eust pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'huy si en se carressant un eust esté arresté par cette partie-là.

Le Conduit commun de l'Urine & de la semence est placé au milieu de cette partie. Le gland couvert de son prepuce qui est à l'une de ses extremités a la chair si delicate, & si sensible, que c'est là que la Nature a estably

 le

la rosine de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Deux tuyaux que l'on nomme nerveux ou caverneux accompagnent le Conduit commun de l'urine & de la semence ; ils sont remplis d'une matiere deliée & spongieuse qui ressemble à du sang caillé & noircy. C'est dans leurs petites cavités que les arteres & les nerfs portent des esprits qui s'y multipliant sont ensuite enfler ces deux parties qui roidissent & qui endurcissent tout le Corps de la Verge. Tout cecy ne se fait pas sans mystere. La Nature a ses desseins dans tout ce qu'elle entreprend, & cette dureté que nous souffrons souvent malgré nous, n'anime pas seulement pour se lier étroitement à une femme, mais pour darder avec violence dans ses parties les plus profondes, la matiere dont on fait les hommes.

La Verge ne sauroit s'élever sans muscle ny se maintenir roide sans un continuel abord d'esprits. Il seroit mesme impossible que la semence fust dardée comme elle l'est, si d'autres petits muscles ne pressoient son Conduit pour l'en faire sortir avec précipitation.

ARTICLE II.

Des parties naturelles & internes de l'homme.

LEs testicules sont renfermés dans une bourse comme quelque chose de fort précieux ;

aussi est ce delà que la Nature puisse incessament la matiere dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'estoit pas permis autrefois dans le Barreau de Rome de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en estoit privé.

Chaque homme a ordinairement deus testicules, si l'un est incommodé, flétry ou blessé l'autre peut servir à la generation ; & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Syllas & les Cottes ; mais la Nature renfermedans cette seule partie toute la vertu qui devoit estre dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un & nos Histoires de Medecine remarquent qu'il n'y a guere de Royaumes qui ne fournissent des familles où il y eut des hommes à trois testicules, mais ceux-cy n'ont pas l'avantage des premiers, puisqu'aulieu d'étre fertilles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissants, la vertu prolifique estant divisée en trop de parties pour avoir de la force. Agathocles Roy de Sicile connut bien que le plus grand nombre de testicules n'estoit pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fust pour l'ardeur & pour le plaisir : & qu'il valloit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux que d'en avoir d'avantage.

Si l'homme, dit un Philoſophie ancien, avoit les teſticules cachez dans le ventre, il n'y auroit point entre les animaux d'animal plus laſcif que luy. Afin donc d'eviter les deſordres de ſa laſciveté, la Nature, ajoute-t-il, a placé au dehors les parties de la Génération pour recevoir inceſſament les impreſſions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je repliquer, cela n'empéche pas que l'homme ne ſoit le plus laſcif de tous les animaux, puiſqu'en tout temps & à toute heure il eſt diſpoſé aux delices de l'Amour, & que la plus part des autres animaux attend la belle ſaiſon pour s'accoupler.

Mais la Nature a eu une toute autre raiſon de mettre ces parties au dehors. La ſemence en eſt beaucoup mieux preparée, lorsqu'elle á plus d'etenduë & de temps à ſe perfectionner. Et c'eſt ſans doute cette meſme raiſon qui fait que la ſemence des femmes n'eſt pas ſi rectifiée que la noſtre, parceque les vaiſſeaux qui en preparent la matiere ſont incomparablement plus courts & moins entrelaſſez que ceux des hommes.

Preſque tous les Enfans ont les teſticules cachez dans le ventre, ou dans les aiſnes ; & il s'en trouve peu à qui les teſticules paroiſſent avant l'âge de 8 ou de 10 ans ; c'eſt alors que la chaleur commençant à eſtre vigoureuſe, diſpoſe toutes les parties de la Génération pour l'admirable ouvrage de la Nature, & qu'elle

pousse au dehors les parties qui estoient demeuré cachées jusques en ce temps-là. De tous ces Enfans il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour des Eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'Argenton n'auroit douté de la puissance de son mary, si elle luy avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit seu justifier sa fecondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si aprés sa mort Ambroise Paré n'eust trouvé les testicules dans le ventre.

Quoy qu'en vueille dire Hypocrate, il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit luy aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'Experience & la raison m'obligent de m'éloigner du sentiment de ce Medecin. Car nous savons que la semence de l'un & de l'autre testicule se mélant ensemble lors qu'elle sort, on ne sauroit attribuer l'effet que nous en voyons plûtost à l'un qu'à l'autre; & que la génération des mâles ne doit point plûtost s'imputer à l'une de ces deux petites parties qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsy que nous l'examinerons ailleurs.

Au reste dans la dissection que j'ay faite plusieurs fois des testicules des hommes j'ay souvent remarqué que le gauche avoit des veines & des arteres plus grosses que l'autre, & que par consequent il estoit plus échauffé par le sang & plus vivifie par les esprits, & que d'ailleurs il estoit ordinairement plus gros, plus ferme & plus plein de semence que l'autre, d'où l'on pouvoit conclurre contre le sentiment d'Hypocrte qu'il contribueroit plûtost que le droit à la generation des mâles.

Mais à dire le vray, pour le repeter encore, ny l'un ny l'autre ne produit pas plûtost un mâle qu'une femelle; témoin l'Histoire que nous fait Gossenei d'un homme qui s'estant fait couper un testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un & de l'autre sexe.

Les Testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes tres-dures à la pointe de la Lancette, de peur que les Esprits qui sont destinés pour la vie des hommes à venir, ne se dissipent par leurs pores. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques qu'on pourroit dire estre la fin des preparances & le commencement des éjaculatoires. Une matiere glanduleuse occupe l'entredeux de ces vaisseaux, & leur communique la vertu d'engendrer de la semence. Les autres & les nerfs portent incessament aux

testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muscles pressent & ponservent ces deux petites parties & les suscendent de peur que les vaisseaux qui preparent, & contiennent la semence, ne se rompent par la pesanteur des testicules & par les agitations violentes de l'Amour.

Il leur arriveroit sans doute dans les mouvemens de cette passion des accidens funestes, si ces mesmes muscles en les tirant enhaut ne les en garentissoient ; & souvent la semence manqueroit d'esprits dans cette occasion, s'ils ne les approchoient de la racine de la Verge.

Quelques Philosophes & aprés eux quelques Medecins ne demeurent pas d'accord que la semence se forme dans les testicules ; par ce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavités sensibles, ny de passage pour y porter la matiere ; que ces parties estant froides il ne peut s'y faire aucune coction d'une matiere spiritueuse ; qu'on a beau faire la dissection des Testicules, on n'y trouve jamais de semence ; qu'il y a des animaux qui n'ont point de testicules & qui cependant ne laissent pas d'engendrer. Enfin que nous avons des Histoires qui nous assurent que des hommes qui en avoient esté privés ont fait néantmoins des Enfans.

Toutes ces raisons paroissent bien fortes a ceux qui n'examinent les choses que par les livres des auteurs ; mais si nous recherchons diligemment la Verité de tout cela par la dis-

dissection de ces parties & par d'autres meilleures raisons nous serons bientost d'un autre sentiment.

Car on sait que les arteres Spermatiques vont tout droit aux testicules, & qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent à l'epididyme & au corps du testicule la matiere de la semence : d'ailleurs que les testicules n'estant qu'un entrelacis de vaisseaux, ils ont a cause de cela des cavités bien qu'elles ne soient pas sensibles : que la semence n'estant qu'un excrement, la Nature ne la souffre pas longtemps dans les testicules à moins qu'ils ne soient malades ; ce que l'Histoire de Dodone nous confirme, qui ayant trouvé dans le corps d'un Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, & l'ayant ensuite coupé en fit rejaillir la semence aux yeux de ceux qui estoient presents : que les poissons ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux ; & qu'enfin les Histoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux, qui ont engendrez sans testicules, sont fabuleuses, ou que du moins elles doivent estre entenduës, ainsy que nous l'expliquerons au chapitre des Eunuques.

Mais la principale raison que l'on objecte est prise du temperament des testicules. Cependant on sait que le cerveau est d'un temperament froid, & d'une substance assez solide, pour estre de sa Nature une glande : que

l'on ne void aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine: & que jamais dans les dissections que l'on en a faites l'on n'a remarqué que devenoit le sang qui se filtroit autravers de sa substance, & qui estoit la matiere prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir: & si j'ay souvent observé en pressant la substance du Cerveau d'un homme mort, un peu de serosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'estoit néanmoins que du sang qui commençoit à se changer en suc nerveux. Ainsi bien que le Cerveau soit d'un temperament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait esté fait que pour temperer l'ardent du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurez que ceux du cœur; car le sang des arteres tout ouvert & tout plein d'esprits montant en haut avec Précipitation par le mouvement que luy donne le cœur, entre dans la substance du Cerveau pour en recevoir toutes les impressions Spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu prés de mesme lorsqu'ils veulent faire de l'Eau de vie: car les esprits du vin qu'ils mettent dans l'alembic s'élevant peu à peu au chapiteau, & se distribuant ensuite par un long conduit dans un vaisseaux qui les reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au goust, s'ils n'estoient addoucis dans la serpentine par la froideur

d'un

d'un tonneau d'au, comme si le froid condensant & rassemblant les esprits du vin, les rendoit ensuite plus rectifiez & plus doux.

Il en arrive autant dans le Cerveau ; car le sang qui sort tout bouillant du cœur, & qui rejaillit enhaut, entre dans la substance du Cerveau, qui par sa froideur en condense les esprits, & qui le rend la liqueur la plus subtile & la plus epurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

Cela estant ainsi étably, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pourquoy les testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme. Car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelassis de vaisseaux pressés par de petites glandes : & si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le Cerveau, & devient esprit animal, on doit aussi croire que ce mesme sang se rectifie en penetrant les testicules & qu'il devient esprit seminal, pour parler de la sorte.

Deux sorties de vaisseaux sont attachez aux deux extremités du testicule, les uns y portent la matiere pour faire la semence, & les autres en rapportent la semence toute faite ; & puis selon le sentiment de tous les anatomistes, ils s'en dechargent dans de petis reservoirs qui sont a la racine de la Verge.

On pourroit comparer ces reservoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les

grains. C'eſt-là que la ſemence ſe conſerve pour pluſieurs embraſſemens & pour differentes générations. J'ay eu ſouvent la curioſité de preſſer avec les deux doits ces petites veſſies, & des glandes qui ſe trouvent auprés pour en faire ſortir la ſemence. Et en meſme temps j'appercevois malgré la froideur du cadavre une liqueur blanche & épaiſſe ſe filtrer au travers d'une membrane prés d'une petite veruë, & puis s'épencher dans le conduit de la ſemence & de l'urine.

C'eſt plûtoſt la Calloſité & la dureré de ces Cellullons.& de cette petite chair glanduleuſe que l'on appelle proſtate qui rend les Scythes ſteriles, qu'une legere perte de ſang, qui coule d'une veine coupée à la temple. Car comme les Tartares ſont inceſſament à Cheval ils preſſent tellement ces petits reſervoirs par la peſanteur, & par l'agitation continuelle de leur corps qu'ils les endurciſſent, & les rendent enſuite incapables de recevoir la ſemence aprés l'avoir receuë.

ARTICLE III.

Des parties naturelles & Extraordinaires de la Femme.

APrés avoir diligement examiné les parties de l'homme qui ſervent à la génération, il me ſemble qu'il eſt à propos de conſi-

derer celles de la Femme & d'admirer en mesme temps l'artifice dont la Nature s'est servie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

Si les parties naturelles des Femmes estoient toutes semblables à celles des hommes, & qu'il n'y eust seulement de difference que dans le renversement de ces mesmes parties, on auroit raison de dire que la femme est un homme imparfait ; & que la froideur de son sexe est cause que ses parties sont demeurées au dedans, au lieu de sortir au dehors comme celles des hommes.

Galien, & Fallope aprés luy, quelque savans Anatomistes qu'ils soient, avoient de la peine à soutenir cette opinion. Car si l'on observe la differente structure des parties des deux sexes, si l'on en examine le nombre & la grandeur, si l'on en considere les cavités & la figure ; enfin si l'on en compare l'action & l'usage, on verra bientost qu'elles sont tout-a-fait differentes les unes des autres. Car quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou si l'on veut la bourse de l'homme, entre le membre viril & le Clitoris ? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes, ne ressemblent pas à ceux des hommes ; & leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais sans m'arrester à ces sortes de questions qui ne servent présque de rien à mon sujet

ſujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la Femme que nous appercevons les premieres.

La Nature eſt admirable dans tous ſes effets & ne produit jamais rien ſans deſſein. Le Poil commence à poindre à 12 ou à 15 ans, lorſque, ſelon la penſée de Theodoret, l'Ame peut diſtinguer le vice de la vertu. C'eſt alors que la Nature met un voile ſur les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, pour leur marquer que l'honneſteté & la Pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la Femme, que l'on appelle Nature, parceque tous les hommes y prenent leur origine, ſont la cauſe de la pluſpart de nos chagrins, auſſi bien que de nos plaiſirs ; & j'oſe dire que preſque tous les deſordres qui ont paru dans le monde, & qui y arrivent encore tous les jours vienent de ces parties-là.

Les Lévres & les rides de ces parties ne ſont que des replis que la peau y fait ; elles reſſemblent à peu prés à la creſte d'un jeune coque, & les rides y marquent auſſi bien la vieilleſſe que ſur le viſage, lorſque les filles vieilliſſent ou qu'elles ont proſtitué leur pudicité. Ce ſont ces rides que l'on appelle nymphes, qui dans l'evacuation de l'urine cauſent un ſi grand bruit, qui nous ſurprendroit ſans doute, ſi nous n'y eſtions accoûtumez.

Quatre

Quatre petit morceaux de chair de la figure d'une feüille de Myrthe sont placés aprés les Nymphes, qui bien qu'elles soient incessament arrosées, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la Nature a allumé dans ces parties. Ces Caroncules que les Medecins appellent myrtiformes sont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de la matrice si petite, qu'apeine l'extremité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de 9 ou de 10 ans, à moins que de luy faire violence en les déchirant, c'est ce que les Matrones veulent dire lors qu'en faisant leur rapport du violement d'une vierge, elles disent que la corde est rompuë; & c'est aussi la separation de ces mesmes parties qui, en donnant du sang la premiere nuit des nôces, estoit autrefois parmy les Juifs un signe de la defloration, ce que nous examinerons-cy aprés avec beaucoup de curiosité.

On void au haut des Nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt que les Anatomistes appellent Clitoris, & que je pourrois nommer sa fougue & la rage de l'Amour. C'est-là que la Nature a mis ce thrône de ses plaisirs & de ses voluptés, comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'est là quelle a placé ses chatouillemens excessifs, & qu'elle a establis le lieu de la lasciveté des Femmes. Car dans l'action de l'Amour

le Clitoris se remplit d'esprits, & se roidit ensuite comme la Verge d'un homme : aussi en a t-il les parties toutes semblables. On peut voir ses tuyaux, ses nerfs & ses muscles : il ne luy manque ny gland ny prepuce, & s'il estoit trouvé par le bout, on diroit qu'il est tout semblable au membre viril. C'est de cette partie qu'abusent souvent les femmes lascives. A jamais Sapho Lesbienne ne se seroit acquise une si mechante reputation, si elle avoit eu cette partie plus petite. J'ay vû une fille de 8 ans qui avoit deja le Clitoris aussi long que la moitié du petit doigt : & si cette partie croist avec l'âge, comme il y a de l'apparence ; je me persuade que presentement elle est aussi grosse & aussi longue que celle de la Femme que Platerus dit avoir vû, qui l'avoit aussi grosse & aussi longue que le col d'une oye.

Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes, lorsque l'Amour y envoye des esprits, que la peine que l'on a de la rencontrer dans une femme morte, sembleroit incroyable, a moins que d'en avoir fait l'experience ; tant il est vray que les parties ne sont pas toûjours en mesme estat pendant la vie & aprés la mort.

Mais si cette partie cause souvent des desordres aux femmss, elle leur apporte aussi souvent des avantages ; car elle est à la matrice ce que la luëtte est aux poumons ; & le Clito-

ris avec les Caroncules corrige l'air froid qui dourroit incommoder la matrice ; il empêche en mesme temps qu'il n'y entre quelque chose d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nommer seroient inutils à la Génération, si l'hymen que les Poëtes prophanes ont dit être le Dieu des nôces, n'en estoit de nombre. Les Anatomistes anciens, qui ne s'occupoient qu'aux choses les plus communes de l'Anatome ont pris pour l'hymen les Caroncules dont nous avons parlé cy dessus, qui souvent estant joints ensemble par des membranes assez fortes, s'opposent à l'entrée du Dieu Priape ; car il n'eust pas esté raisonnable que quelque autre chose qui n'eust pas esté Dieu, selon la pensée des Payens, se fust opposé aux desseins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois que la Nature voulant conserver la matrice de quelques femmes delicates, produit une membrane au dessus du conduit de l'urine, afin que l'air ou quelque autre chose n'incommode les parties internes. Et c'est cette membrane que l'on appelle proprement Hymen. Elle est parsemée de Veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laisser d'un costé couler les regles, & de l'autre pour donner entrée à la semence de l'homme.

A R-

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la Femme.

Entre toutes les parties de la Femme qui servent à la Génération, la matrice tient sans doute le prémier lieu. Et bien qu'elle soit l'une de ses parties les plus foibles, néantmoins elle est le lieu où les thresors de la Nature sont cachez. C'est cette Terre où Diogene avoit accoûtumé de planter des hommes, & où sans honte il s'immortalisoit au millieu des ruës.

Elle est située au bas du ventre entre la vessie & le gros boyau, qui servent comme de coussins au plus fier & au plus superbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de sa mère.

Dans les Femmes de moyenne taille, qui ont accoûtumé d'estre souvent baisées, elle est assez grosse & sa profondeur est d'onze travers de doigt, ou à peu prés depuis l'entrée jusques au fonds. Mais dans les Vierges & dans les vieilles Femmes, elle est extremement petite & souvent n'est pas plus grosse qu'une féve ou qu'un œuf de pigeon, ce n'est qu'une peau dure & flestre dénuée d'arteres & de veines apparentes.

Lors que les regles coulent aux filles, ou qu'une

qu'une Femme a conceu, toute sa substance s'enfle un peu plus qu'auparavant, & à mesure qu'un enfant croist, la matrice devient aussi plus simple & plus tenuë dans sa circonference, mais plus épaisse dans son fons, ce que l'experience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considerer une fiole renversée, l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, ce n'est qu'elle est un peu applatie lors qu'elle est vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas ventre qu'elle ne peut en estre ebranlée qu'avec violence. Son Col l'attache par le bas, & deux ligaments ronds, qui se communiquent aux aisnes, & au dedans des cuisses, l'empéchent de s'élancer en haut dans les Suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les Femmes grosses ressentent de si cuisants douleurs au dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aisnes de l'impureté d'une infame conjonction.

Mais comme la matrice ne peut monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire. Car elle est attachée en haut par deux ligamens qui estans fermes & larges ressemblent en quelque façon à des aisses de Chauve souris. C'est là que les testicules sont placés & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens

qui empechent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement, si bien que cette partie estant affermie de tous costés, il est comme impossible qu'elle sorte du lieu où la Nature l'a placée: comme l'Antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujettie par toutes les parties que nous venons de nommes, les arteres, les veines & les nerfs qui s'y terminent abondamment, luy servent encore de liens, & les membranes qui l'environnent la pressent de toutes parts & l'empechent de sortir de sa place.

Aux deux côtés de la matrice on void deux vaisseaux avancés, que Dioclés a appellez les Cornes de la matiere, à la ressemblance des cornes daus les bestes qui ont du rapport a celles-cy.

Le Cou de la Matrice est une de ses parties les plus considerables, c'est la porte de la pudeur, & selon l'experience commune, l'estuy du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de deffendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder, & pour donner d'avantage de plaisir à l'homme, quand il caresse sa femme.

Dés que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'Amour, elle s'agite tellement qu'estant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'elargit ou se resserre quand il faut

Si un enfant tire de la mammelle de sa me-

re le lait avec plaisir, le Cou de la matrice succe aussi fort agréablement dans les voluptés amoureuses la semence, qui rejaillit de la verge de l'homme.

La Femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit besoin de testicules aussi bien que l'homme; & je m'estonne qu'il y ait eu des Medecins qui se soient laissé seduire dans cette occasion aux sentimens d'Aristote. Ce Philosophie a crû que la femme ne concouroit point à la génération en donnant de sa part de la semence, mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçeu dans ses entrailles. Ce que nous examinerons dans la troisiéme partie de ce Livre.

Cependent il est certain que les Femmes ont des testicules, des vaisseaux spermatiques & de la semence, puisqu'elles se polluent quelquefois: & que leurs testicules applatis au lieu d'étre solides comme ceux des hommes, renfetment de petites cellulles jointes ensembles qui conservent une humeur qui rejaillit souvent au visage de celuy qui les coupe.

Paracelse & Amantus, Portugals de Nation, ont laissé par écrit que la matrice n'estoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des regles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole

dans du fumier chaud pour observer comment la Nature agissoit dans les flancs d'une Femme, lorsqu'elle travailloit à la Génération. Mais outre que cela me paroit impie & impossible, je ne saurois ajoûter foy à un imposteur ny à un Juif dans l'experience qu'ils nous proposent.

J'avouë pourtant de bonne foy qu'il y a quelques Histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomach d'une femme; & que quelques-autres ont esté trouvés dans les vaisseaux spermatiques que l'on appelle les Cornes de la matrice. Mais pour dire là dessus ce que je pense, la premiere Histoire me semble tout-à-fait impossible; & l'estomach faisant tous les jours sa digestion ne peut changer son action pour celle de la matrice. L'autre me paroist plus faisable, les cornes estant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La Matrice, selon le sentiment de Platon, est un animal qui se meut extraordinairement quand elle hait ou qu'elle ayme passionnement quelque chose. Son instinct est surprenant, lorsque par son mouvement précipité, elle s'approche du membre de l'homme pour en tirer de quoy s'humecter & se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception lors que

que la semence de l'homme & de la femme s'assemblant dans ses replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mere dont elle s'est attribuée le nom. Elle les couve, pour ainsi dire, par sa chaleur moderée afin de faire un jour de ces semences animées la plus belle production que la nature ait jamais tentée. Ceque nous examinerons plus particulierement au livre 3. La matrice a encore d'autres usages, dont le principal est de vuider le sang superflu des femmes, & de les décharger ainsi des impuretez, dont elles pourroient estre un jour incommodées. Il ne faut pas s'imagnier, comme quelques-uns ont fait ; que ce sang puisse aller jusques à acquerir la qualité de venin : au contraire il est ordinairement beau & pur, & ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des arteres de la matrice.

CHAPITRE II.

De la proportion naturelle & des defauts des parties genitales de l'homme & de la femme.

SI nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmy les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu

ou si l'on veut, la nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque espece des parties differentes pour se perpetuer. Que les une reçoivent les parties des autres lors qu'il se fait une jonction de corps pour la propagation de chaqu'une. Les parties genitales ne se font pas par hazard dans les flancs des femelles. Les Ames dans les bestes, & les intelligences dans les femmes; font tout l'attirail des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, par le commandement de la nature.

L'Intelligence, ou si l'on veut parler autrement, l'Ame, que Dieu a créée & placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me servir de cet exemple, choisit dans le corps de sa mere, qui vient de concevoir la matiere la plus proportionnée à former toutes les parties, qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modelle pour cela; il suffit qu'elle exécute les desseins de la nature pour garder toutes les mesures & les proportions, qu'il est necessaire de garder dans la figure des parties secretes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel, elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose pour les faire un jour agir commodement, quand il en sera besoin.

D'Ailleurs une autre intelligence, qui est de la mesme nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France a choisir dans les entrail-

les d'une femme qui vient de concevoir la matiere la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre qu'elle les rend propres à estre un jour le lieu où un homme doit étre engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si reglées, leurs distances si proportionnées : enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le Ministere de ces deux Intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secretes de l'un & de l'autre sexe, que lors que ces parties seront un jour en estat de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles se presseront si commodément de tous costés, que l'on diroit qu'elles ont esté coalées au moule, tant elles sont proportionnées les unes aux autres.

Mais si ces Intelligences manquent de matiere pour former les parties de la generation de l'un de deux sexes : si la matiere est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités & des figures rebelles si la figure de la matiere de la Mere est incommodée, & que son temperament soit dereglé quelle apparence y a-t-il que ces Intelligences

 pûs-

pûssent reüssir à façonner ces parties qui doivent un jour perpetuer les hommes ?

Je ne saurois accuser ny la Nature ny ces Intelligences de commettre ces defauts, elles ne font jamais rien d'elles-mesmes de defectueux, & sur tout quand elles se proposent la génération & la conservation des hommes.

Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'Enfant qui se forme dans les flancs de sa mere, il en est encore attaqué aprés qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la Proportion des parties naturelles de l'homme & de la femme selon les Loix de la Nature.

QUoyque l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mysteres de l'Amour, nous savons pourtant tout ce qui passe dans l'action du mariage,& nous sommes fort contens lors que nous en avons des connoissances plus parfaites, si d'un costé le peché a attaché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de S. Augustin, de l'autre la Nature n'y a rien mis que de bien beau.

La Nature qui n'a jamais rien fait sans dessein a establi des loix pour toutes les parties

qui nous composent, celles que nous appellons amoureuses ont ordinairement leur dimension dans les hommes & dans les femmes & le membre de l'homme selon ces mesmes Loix ne doit avoir communement que six ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonference, c'est la plus juste mesure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plus part des hommes. Si la verge est plus grande & plus grosse il faut trop d'artifice à la faire mouvoir, & les habitans de midy sont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le Conduit des parties secretes de la femme est ordinairement de six ou de huit pouces de profondeur, & sa circonference interne n'a point de mesure determinée, car par un admirable structure, ce conduit s'ajuste si proprement à la partie de l'homme, qui en est pressée, qu'il devient plus ou moins large, selon les instrumens qui le touchent.

ARTICLE II.

Des defauts des parties naturelles de l'homme.

Les Casuites & les Jurisconsultes traitent ces sortes de matieres aussi bien que les Medecins; mais ils les traitent d'une façon toute differente. Les Premiers croyent estre obli-

obligez d'en parler pour le salut des ames, en refusant le Mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en separant pour quelque temps l'homme & la femme, que quelques incommodités de parties auroient troublez dans le mariage.

Les Jurisconsultes se sentent aussi excitéz par l'interest de la Justice, & pour le bien de l'estat, d'agiter ces mesmes questions. Ils veulent par là savoir les causes de la dissolution du mariage pour en corriger les abus. Mais par ce que ces matieres difficiles sont souvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcheray d'eclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puisse ensuite juger sainement des differens qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent étre ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la Femme, l'on doit souvent en accuser les defauts naturels des unes ou des autres: Mais pour comprendre comment ces defauts arrivent, il faut s'imaginer que l'Intelligence, qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mere, ne trouvant pas toûjours assez de matiere pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est obligée de rendre defectueuses ces mesmes parties; & par ce que les parties qui servent à la vie sont beaucoup plus necessaires que celles qui contribuent à la propaga-

 tion

tion de l'espece, & que d'ailleurs celles là sont plûtôt formées que celles cy, il arrive quelquefois que l'Intelligence employé aux parties necessaires à la vie, presque toute la matiere qui étoit destinée aux parties secretes, & ainsy ces dernieres parties deviennent fort petites dans la suite du temps, leur matiere ayant esté menagée pour d'autres. Ce fut là la cause d'une des observations de Platerus, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de son prepuce au lieu de membre viril.

Les defauts des parties secretes, aussi bien que des autres, dont nous sommes souvent composez ne sont pas toûjours naturels, & le gentilhomme, dont nous parle Paul Zacchias, n'auroit jamais engendré, s'il eust manqué dés le ventre de sa mere de la moitié de ses parties naturelles.

La mortification de la chair & la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. l'Exemple de St. Martin nous le fait bien voir, luy qui pendant la vie avoit tellement maceré son corps par des austerités inouyes; & qui s'estoit tellement roidy contre les libertins de son siecle, qu'aprés sa mort, si nous en croyons Sulpitius, sa verge estoit si petite, que l'on ne l'auroit point trouvée si l'on n'eust seu le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres, ny pour la copulation

ny pour la génération. Elles incommodent les femmes & ne produisent rien, si bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit mediocre, & que celle de la femme y soit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre, & de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matiere dans les premieres semaines de la conception, si bien que l'Intelligence, qui a soin de la formation de cette partie aussi bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matiere qui reste aprés les principales parties formées, elle l'employe a faire une grosse & longue verge.

S'il est vray ce que les Physionomistes nous disent que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, & qu'ils sont plus robustes & plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce que Heliogable, que la Nature avoit favorisé de grandes parties genitales, comme l'écrit Lampridius, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'estre plus en estat avec moins de troupes de faire quelque grande expedition de guerre, ou de resister plus fortement aux efforts de ses ennemis; mais il ne s'appercevoit pas en mesme temps, que ces gens aux grandes verges estoient les plus etourdis & les plus stupides des hommes.

Sou-

Souvent les petis hommes ont un membre plus grand que les autres ; il s'en est mesme trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons Martial, qu'ils estoient souvent en estat de la flaire, & je ne say si ce Poëte ne vouloit point parler de Clodius, qui viola Pompeja femme de Cesar dans le temple de la deesse Bona, lequel, au rapport de l'Histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eust pû joindre ensemble.

On doute si la semence est prolifique qui passe par une longue verge. Galien aprés Aristote a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits, qui resident abondamment dans la semence, se dissipant par la longueur du Chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs Medecins, & entre autres le savant Hucher, sont d'un tout autre sentiment. Car la semence se portant directement dans le fonds de la matrice sans étre alterée de l'air, ny par aucune autre cause étrangere, elle a toutes les dispositions necessaires pour la génération, & les Histoires que ce dernier Medecin nous rapporte sur ce sujet nous font bien voir que la verité est toute pour luy.

A moins que les deux parties genitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ay deja dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre, car si l'homme est un peu membre

& que la femme soit fort étroite, la conjonction n'est point agréable, & l'on ne peut se souffrir l'un & l'autre. Mais si ce mesme homme se joint ensuite amoureusement à un autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il causoit à la premiere. Si bien qu'il est vray de dire ce que celuy, qui nous a donné tant de remedes contre l'amour, nous a laissé par écrit, que si nous aymons les personnes qui ont des inclinations qui ayent du rapport, & des parties proportionnées aux nostres, nostre flamme est heureuse, & il ne vient de nostre amour legitime que des tendresses & des voluptés permises.

En effêt si les deux femmes, dont Platerus nous fait l'Histoire, avoient pû souffrir leurs maris, elles ne se seroient jamais plaints en justice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun consentiment, que leurs mariages seroient invalides; avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, & permission aux hommes de se remarier à d'autres, qui ne furent pas si simples aprés leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point icy de la grosseur prodigieuse de la Verge de quelques hommes: on sait qu'ils ne sont pas destinez pour le mariage, & l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu remarier l'homme, dont par le Fabrice

de Hilden, qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses ny les petites verges qui sont des defauts dans les hommes, elles sont encore defectueuses si elles sont mal-figurées ; ou si toutes les petites parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel : car parmy les Christiens les nôces n'estant instituées que pour avoir des Enfans, il ny a pas lieu de douter que, si un homme a ses parties naturelles si mal-figurées qu'il ne puisse consommer le mariage, & que ces deffauts soient incurables, le mariage ne doive estre déclaré invalide.

Enfin il y a tant d'autres defauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matiere pour les décrire touts : car pour le dire en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, & encore moins engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulceres ou de cicatrices, si le prepuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empéchent de caresser une femme, & qui souvent sont la cause de la dissolution du Mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III.

Des defauts des parties naturelles de la femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette a beaucoup plus d'infirmitez que luy. La sterilité qui en est une des plus considerables, vient le plus souvent plustost de son costé que de celuy du mary: car entre une infinité des parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit defectueuse, la génération ne peut s'accomplir, & une femme qui est ainsi imparfaite ne peut esperer l'honneur d'estre appellée de ce doux nom de mere.

Je n'ay pas resolu ny de parler de toutes les parties qui concourent du costé de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au chapitre précedent. Mon dessein n'est presentement que de decouvrir les defauts des parties naturelles de la femme qui peuvent empécher la copulation, & qui peuvent estre gueries.

Je ne m'étonne pas si les Phœniciens, au rapport de S. Athanase, obligeoient leurs filles par des loix severes de souffrir avantque d'estre mariées que des valets les deflorassent; & si les Armeniens ainsi que Strabon le rapporte,

porte, sacrifioient les leurs dans le temple de la deesse Anaïtis pour y estre depucelées, afin de trouver ensuite des partis plus avantageux à leur condition. Car on ne sauroit dire quels épuisements & quels douleurs un homme souffre dans cette premiere action, an moin si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on luy cause tant de chagrin & de haine que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme accoûtumée aux plaisirs de l'amour, que de la carresser quand elle n'a point encore connu d'homme. Car comme nous prions icy un serrurier, de faire mouvoir les ressorts d'une serrure neuve, qu'il nous apporte pour éviter la peine, que nous y prendrions le premier jour, ainsi les peuples dont nous venous de parler, avoient raison d'avoir établis de semblables loix.

Jeanne Darc appellée la Pucelle d'Orleans estoit du nombre de ces filles étroites, & si elle eust prostitué son honneur, ou qu'elle eust esté mariée, comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encore aujourd'huy, jamais Guillaume de Cauda & Guillaume des Jardins, Docteurs en Medecine, n'auroient declaré lors qu'ils la visiterent dans la prison de Roüen, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de Warwic, qu'elle estoit si étroite qu'a peine auroit-

elle esté capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand defaut à une jeune femme, d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois jusques à s'opposer à la copulation & à la génération mesme. Le defaut est bien plus commun quand ce passage est trop large; & il ne faut pas toûjours mal juger des filles qui sont fort ouvertes, puisqu'il y en a qui ont naturellement le conduit de la Pudeur aussi large que les femmes qui ont en plusieurs enfans.

Bienque ce defaut n'empéche pas la copulation, cependant on ne void gueres de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-temps la liqueur qu'un homme leur a communiqué avec plaisir.

Le conduit de la Pudeur est naturellement un peu courbé; il ne se redresse que lors qu'il est question de se joindre amoureusement: car il estoit bien juste que d'un costé la nature le roidist, puisque de l'autre elle roidissoit les parties genitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'Amour tout seul n'est point capable est redresser ce canal, quand il est endurcy. l'Imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramollir; & les esprits s'emous-

sent

sent & perdent leur vigueur, quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & benignes, que la nature y fait passer tous les mois pour addoucir, & redresser ces parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que Platon nous a laissé par écrit pour une republique bien reglée, nous ne verrions point tant de desordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant consideré si l'on est capable de generation. Si avant que de se marier on s'examinoit tout nud, selon les loix de ce Philosophe, où qu'il y eust des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont; & que jamais Hammeberge n'eust esté repudiée par Theodoric, si ces loix eussent esté alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des defauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mary veut executer les ordres qu'il a receus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa rigueur. L'Hymen, ou les caroncules joints fortement ensemble, occupant le milieu du canal des parties naturelles de sa femme, s'opposent à ses efforts. Il a beau pousser & se mettre en feu, ces obstacles ne cedent

point à la force, & quand il auroit autant de vigueur que tous les Ecoliers du Medecin Aquapendens, jamais il ne pourroit depuceler sa femme qui est presque toute fermée. Toutes les femmes fermées, & qui vivent aprés 15 ou 18 ans, ne sont pas entierment fermeés; ils ont un petit trou, ou plusieurs ensemble pour laisser couler leurs regles, & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir; & c'est ainsi qu'engendra Cornelia mere des Gracques, a qui il fallut faire incision avantque d'accoucher.

L'Accouchement est quelquefois accompagné d'accidens si facheux, que les femmes se fendent d'une maniere étonnante, & j'en ay vû une dont les deux trous n'en faisoit qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, & la nature en les repoussant y envoye tant de matiere qu'il s'y engendre plus de chuir qu'auparavant, si bien qu'aprés cela l'ouverture en est presque toute bouchée, & quand ces femmes sont un jour en estat d'estre embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'estre pas ouvertes comme auparavant.

Les ulceres verolíques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la mesme chose, ils colent tellement la chair d'un costé & d'autre, quand ils se guerissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trop qui sert

a vui-

à vuider de temps en temps les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour l'oüie, si on les coupe, & si on élargist le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occasion demandoit du secours à Benivenius, n'en fut pas pour cela exaucée, car ce Medecin craignant que s'il la coupoit, il n'en arrivast quelque funeste accident, il aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de defauts dans les parties naturelles des femmes qui s'opposent à la consommation du mariage, & par conseqnent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier pour parler des unes aprés les autres. Il me suffira seulement d'ajouterà ce que nous avons dit cy-dessus, qu'il naist quelquefois des excrescences de chair dans le pas de la matrice, dont la copulation est empechée, que le Clitoris devient si grand qu'il en deffend l'entrée, & que les levres sont quelquefois si longues & si pendents, que l'on est obligé de les couper aux filles avantque de les marier.

CHAPITRE III.

Des Remedes qui corrigent les defauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.

SI je n'avois remarqué en lisant les Livres des Casuites & des Jurisconsultes plusieurs erreus, que les uns & les autres com-

commettent, lors qu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me ferois contenté du chapitre precedent, & je ne me ferois pas donné la peine d'observer dans celuy-cy, qui n'en est qu'une suite, les remedes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui sont incommodez des maladies que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empechent de se caresser, & de se donner reciproquement les liberté, que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai icy que des incommoditez qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe; & je n'examineray que celles que l'on peut guerir, ayant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes incurables, qui font l'impuissance des hommes, & la sterilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.

ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au membre Viril, & qui peuvent estre gueries.

Puisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfans, on doit croire que si les parties genitales de l'un & de l'autre sexe ne sont

sont pas en estat de se joindre étroitement, on ne sauroit exécuter le dessein qu'à l'Eglise lors qu'elle nous confere ce sacrement.

La conjonction du masle & de la femelle doit préceder la génération : si la copulation manque par des defauts naturels, ou par quelque accident inopiné, l'esperance que l'on a d'avoir des enfans est vaine, puisque celle-cy n'est qu'une suite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement dans des exemples, je diray que cette jeune Demoiselle veut se plaindre hautement en justice de la longueur du membre de son mary, dont l'approche luy est un cruel supplice. En effet la douleur qu'elle ressent quand elle en est touchée, luy fait perdre le sentiment ; & souvent la rend comme immobile, car cet homme luy dechire les nymphes, luy meurtrit les caroncules, luy fait fendre le conduit de la Pudeur, & enfonce le fonds de sa matrice, c'est delà que vient une grande effusion de sang ; un flux de Ventre ennuyeux, & les autres incommodités qu'elle souffre aprés avoir esté carressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remede ; car si l'on a soin de troüer par le milieu un morceau de linge de la hauteur d'un ou de deux pouces, selon l'exces de la longueur du membre, & qu'on le garnisse ensuite de coton dessus & dessous ; que ce coton soit saisi d'une toile mollette qui doit estre piquée puis

aprés

aprés, & que ce bourlet, ou pour mieux dire, cet écusson soit dessus & dessous, qu'ensuite on y couse à chaque costé deux petits rubans, &que quand l'Amour fera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écusson, & qu'on lie a chaque cuisse les deux petis rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti, on joüira aprés cela des nouveaux plaisirs que l'Artifice aura inventé. C'est a lors que la Damoiselle ne fuira plus les caresses de son mary & qu'elle ne luy refusera plus ses embrassemens amoureux. Si par hazard son mary oublie l'écusson elle aura soin d'en porter un autre, ou la necessité luy fera trouver agréable sa main, dont elle evitera les douleurs qu'elle ressentoit autrefois, & le desespoir où elle estoit d'avoir des Enfans dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si facheuse à une femme que sa longueur excessive. Elle ne fait qu'élargir des parties qui estant membraneuses & charnuës, s'elargissent assez aisément, quand on le veut. La Nature les a faites pour cela, & aujourd'huy il se trouve peu de femmes qui se plaignent de la grosseur de la verge de leur mary. Pourvû qu'une femme soit d'une taille mediocre, qu'elle n'ait point les flancs retrecis, ny de deffauts à ses parties naturelles je ne voy pas de facheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle se servira d'une grosse Verge. Si

ses

ses parties sont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remedes que nous exposerons à l'article suivant, ou si l'on veut il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de l'homme, ceque l'on peut faire par des Cataplâmes froids & astringens. J'apprehendrois pourtant que ces sortes de remedes ne detruisissent la semence, & ne la rendissent incapable d'estre féconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur que de s'arrester trop long temps à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ay déja dit que je ne parlois point icy des maladies incurables, ny de la grosseur prodigieuse de la Verge de l'homme, qui auroit esté causée par quelque maladie. Je say que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme, ny pour engendrer: & je ne saurois croire que Pierre Perrod, Mareschal du Village de Creseiat en Suisse, eust eu envie à l'âge de 40 ans de se joindre amoureusement à sa femme, lors que sa Verge estoit aussi grosse qu'un enfant naissant; car, au rapport de Fabrice de Hilden, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inegale, livide & mollette comme un champignon, que ce Medecin Alleman luy coupa. Bien loing de mourir de cette operation, il se porta ensuite beaucoup mieux, & avoit de temps en temps des mouvemens de concupiscence, lors qu'il estoit couché auprés de sa femme, mais mal-

malheureusement il manquoit de parties pour executer les ordres secrets de la Nature.

Le membre viril estant roide devient tortu lorsque le fil, qui lie par dessous le prepuce au gland, s'avance jusqu'au conduit de l'urine, si bien que la teste du membre estant tirée en bas par cette bride, la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut se joindre amoureusement à sa femme, il augmente sa douleur, & s'apperçoit que sa verge se courbe encore plus qu'auparavant. Neanmoins la passion extreme de l'Amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Ministre Lutherien dont parle Hofman, qui la méprisant genereusement, fit plusieurs enfans à sa femme malgré cette incommodité.

Il n'est pas fort difficile de trouver un remede à ce défaut; il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lien qui tient le gland trop gesné, & à empescher ensuite la jonction du prepuce avec le gland. Pour guerir promptement le mal qu'aura fait le ciseau, on mettra entre la playe un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, & l'on continuera ce remede quelques jours de suite, pour donner le temps à la Nature d'y former la cicatrice.

Les Matrones Italiennes ont une fort mauvaise coustume sur ce sujet; elles se laissent croître l'ongle du pouce de la main droite, &

aprés avoir apperceu le fil de la langue, ou du gland des petis enfans, elle le coupent de leur ongle, & brisent ainsy ce qui tient ces parries trop assujetties. Mais, pour dire ce que je pense sur ces sortes de déchiremens, il ne peut arriver de là que des inflammations qui souvent sont bientost aprés suivies de la mort.

Il y a encore une autre cause qui rend tortu le membre de l'homme, savoir lorsque le prepuce est tellement joint au gland, soit par un defaut naturel, ou par des ulceres negliglez, que l'on ne sauroit alors caresser une femme sans ressentir des douleurs extremes. Nos Medecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer pas leurs propres mains à la santé des hommes, pretendent que cette incommodité peut estre guerie, si l'on y apporte le soin & l'addresse qui y est necessaire; cependant ils sont d'un avis contraire sur l'operation. Les uns croient qu'il faut couper beaucoup plus de prepuce que de gland, parce que le prepuce estant une peau qui ne peut donner beaucoup de sang, ny causer une inflammation considerable, ainsy qu'on le remarque tous les jours dans la circoncision des Juifs, l'operation en doit étre plus aisée & moins dangereuse. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prepuce, parce disent ils, que la cicatrice s'en doit plutost faire, que l'on est ensuite plus

dis-

dispose à faire des enfans, & qu'il est mesme de la bienseance de se tenir toûjours le gland couvert. Mais pour moy il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, & que si l'on doit en favoriser quelqu'une ce doit toûjours estre la premiere.

Aprés que l'operation est faite,& que l'on a découvert le gland autaut qu'il le faut, on met entre deux comme j'ay dit cy dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, ou dans un digestif, que le Chirurgien aura composé selon les indications qu'il aura prises de la pattie malade, de la douleur & des autres accidens qu'il doit toûjours considerer en faisant ses remedes. Sur cela Fabrice de Hilden nous fait une Histoire d'un homme de vingt ans, qui s'estant marié avec une tres belle fille se trouva impuissant le premier jour de ses nôces, estant incommodé de cette sorte de maladie : ce savant Medecin en fit luy mesme l'operation, & le jeune homme estant guéry de son incommodité, satisfit si bien sa femme qu'aprés cea celle ne se plaignit de l'impuissance de son mary.

Il se rencontre encore une troisieme cause qui rend le membre tortu quand il se roidit. Aprés les complaisances,qu'un homme a euës pour une Courtisane infame,en se tenant long tems en estat de satisfaire les appetis dereglez de cette femme, il vient quelquefois à l'un des costés de la verge ceque nous appel-

lons

lons *nodus* ou *ganglion*, qui n'est qu'une dureté grosse, ordinairement comme un féve placée sur les nerfs de cette partie. Quand on presse fortement cette dureté on n'y sent qu'une douleur obscure, mais quand le membre vient à se roidir, c'est alors que les douleurs sont extremes par la gesne & la torture que souffre la verge dans une figure courbée, qui est contre les loix ordinaires de la Nature.

Il y en a qui ont voulu guerir cette maladie en ramollissant la dureté qui la causoit, mais ils ont jetté les malades dans un desespoir de guerison. Ils n'ont pas préveu que les remedes ramollissants qu'ils y appliquoient, augmenteroient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge, qui recevroit ensuite plus d'esprits vaporeux qu'auparavant. Car en humé estant le *nodus*, ils élargissoient ainsi les ligamens poreux à façon des varices & des aneurismes, & augmentoient le mal par ce moyen là plûtost que de le guerir.

l'Experience nous a enseigné qu'il en falloit agir d'une toute autre maniere. Elle nous a monstré que les remedes astringans contribuoient seuls à la guerison de cette maladie, tellement que si l'on en moüilloit des plumaceaux & des linges, & qu'on les appliquast tiedes sur la partie malade, on guerissoit bientost cette incommodité.

Jacque Houllier nous apprend un remede industrieux pour donner à une verge tortuë

la figure qui luy est propre & naturelle. Il nous rapporte qu'un homme, qui estoit impuissant de la sorte, fut parfaitement guery de son incommodité, aprés avoir fait entrer la verge dans un canal du plomb proportionné à sa grosseur, & avoit retenu le canal assujetty par des attelles pendant un temps assez considerable. La verge de l'homme est mollette & fletrie par beaucoup de causes qui s'opposent à l'action, pour la quelle la Nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux son membre ne se roidit point; & si quelquefois cela luy arrive, la dureté est sans effet, & l'on ne peut en attendre de suites avantageuses pour la production d'un homme. Souvent les esprits vaporeux en sont la cause; & une semence prolifique ne se trouve presque jamais dans ces âges-là.

D'Ailleurs si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque facheuse maladie, ou enfin, que la verge soit incommodée dans quelques-unes de ses parties il n'y a pas d'apparence qu'elle agisse, à moins que l'on n'y apporte auparavant les remedes necessaires.

D'Autre part si l'on a pris par la bouche, ou que l'on se soit appliqué des remedes pour éteindre le feu de la concupiscence, & combattre les aiguillons de la Chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles estant trop mollettes ne sont point alors en estat de contribuer à la génération.

Enfin si l'on est enchanté & ensorcelé, comme on le dit, toutes les parties genitales languissent, & ne peuvent alors se joindre étroitement à coll_s d'une femme.

De toutes ces causes qui affligent nos parties na turelles, nous n'examinerons presentement que celles, qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, & encore nous ne nous arresterons qu'à ces seules maladies, qui attaquent principalement la verge de l'homme, & qui la rendent mollette, sans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur source de plus loing, me reservant d'en parler, lors que je traiteray en general de l'Impuissance des hommes.

Une maladie aiguë détruit nostre passion. l'Amour est languissant quand nous souffrons & nous ne saurions nous lier amoureusement à une femme, si nostre chaleur naturelle, & nos esprits ne se sont multipliez dans nous mesmes, & qu'ils ne se soient communiquez à nos parties naturelles.

Une vie miserable éteindra sans doute nostre feu, & il n'y à point d'homme qui se trouve en estat de se divertir avec les dames, si sa table est tres-me diocre. Le travail excessif nous rend sages sur cette matiere, & nous ne pensons qu'au repos quand nous sommes fatiguez. d'Ailleurs si nostre esprit est fortement occupé à quelques affaires, nos parties naturelles sont alors comme engour-

dies, quand il faut s'appliquer à l'Amour: témoin ceux qui gouvernent par eux-mesmes les Royaumes & les Republiques, qui font presque toûjours des enfans étourdis, comme si l'esprit du pere estoit presque tout demeuré plûtost dans les affaires d'estat qu'il a menagées, que dans le corps des enfans qu'il a engendrez.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont devennës si foibles & si languissantes, que mesme dans la fleur de nostre age elles refusent de nous obeïr, quand nous leur commendons de se mouvoir.

Toutes ces foiblesses & ces maladies ne sont pas sans remede. Il ne faut qu'estre jeune pour se remettre bientost d'une maladie qui nous aura affoibly, & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin, & des alimens choisis, les forces que nous aurions presque toutes perduës renaitront bientost aprés, & ce que le jeusne auroit détruit, la bonne chere le restablira aussitost; & alors nous serons en estat de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remede du travail: & les medicamens qui nous sont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un gentil homme, qui estant devenuës flétries par un onguent d'iaune, fait avec de l'argent vif dont il s'étoit frotté, fu-

rent bientost aprés retablies par l'huile de Savande qu'il y appliqua.

L'Epuisement que l'on a souffert auprés des femmes se repare par la faute, & par l'éloignement, & jamais ce jeune Espagnol dont Christophle à Veiga nous fait l'histoire, n'eust pris de nouveaux plaisirs avec sa femme, s'il n'en eust agy de la sorte. Cette histoire est trop considerable sur cette matiere pour ne la pas rapporter icy toute entiere, & pour ne la pas traduire en François. Je conseillay à un jeune gentil'homme, dit ce Medecin, de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demeuroit, de monter à cheval le seiziéme jour de son absence sur le soir, & de faire deux ou trois lieuës de chemin, aprés quoy il viendroit chez luy souper avec sa femme qui se decouvriroit la gorge, & qui se mettroit à table vis à vis de luy: or j'avois commandé poursuit-t-il qu'on luy apprestast à souper, un chapon rôty & un ragoust de mouton boüilly avec de la roquette: le bon vin rouge, fumeux & astringant ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le dessert. Trois heures aprés souper, je luy conseillay de se mettre au lit avec sa femme, qui luy échaufferoit les reins en le joignant de bien prés; & de dormir en cette posture: qu'à son reveil il s'entretint avec elle de discours amoureux & qu'ils s'endormist ensuite, s'il pouvoit. La petite pointe du jour estant

venuë qu'il carressast sa femme, & qu'ils acquitast de son devoir en valeureux cavalier, Mon conseil, ajoute-il, fut fort favorable à ce gentilhomme non pour une fois seulement mais pour plusieurs, & comme je ne voulois point alleguer cette Histoire sans avoir éprouvé auparavant la mesme chose en plusieurs personnes, j'ay experimenté, dit il, que cette façon *d'agir* est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisez auprés des femmes. Il faut donc conclure aprés tout cela que la mollesse des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ses divertissements avec trop de chaleur, n'est pas toûjours incurable, comme la plus part se le persuadent, si cela estoit le gentilhomme du Duc d'Albe, dont *Hoallier* nous fait l'Histoire, n'auroit pas esté guéry si promptement, avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient, & le remede que l'on appelle en Provence *Sambajeu* ne feroit pas encore presentement des merveilles sur ceux qui ont les parties naturelles flétries, si nous en voulons croire Valleriola. Car il n'y a rien au monde de meilleur contre foiblesses des parties naturelles que les œufs, le sucre, le saffran, la canelle & le vin dont ce breuvage est composé.

d'Autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précedentes, mais entre toutes celles qu'il souffre,

souffre, il y en a de benignes qui se guerissent par les premiers remedes que l'on y apporte, & il s'en trouvent de malignes, qui quelquefois ne cedent ny aux sueurs ny a la salivation, ny au fer ny au feu, & sont ces dernieres qui viennent d'un commerce infame, & qui affligent les hommes d'une maniere tout à fait surprenante.

Quelques hommes ont le prepuce si long qu'ils ne sont pas disposez à se joindre amoureusement à leurs Femmes. La verge est importune en cet estat, & elle ne peut communiquer sa semence qu'elle ne soit eventrée, & que par ce moyen elle ne soit incapable de génération. Ceux qui ont ce defaut se salissent incessamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de 22 ans dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'Histoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une retention d'urine, & une inflammation au col de la vessie, qui sont souvent deux maladies mortelles, il ne faut pas hesiter à couper le prepuce. Il n'y a non plus de danger dans cette operation qu'il y en eut à couper celuy de cet homme, dont nous venons de parler, qui se maria quelque temps apres qu'on luy eust coupé le prepuce, qui avoit 6. pouces de long. Nos Chirurgiens Grecs appellent cette maladie Φίμωσις, qui rend quelquefois la verge tortuë, quand le prepuce ne pouvant étre retroussé est attaché au gland, comme

nous l'avons remarqué cy-dessus.

Il y a une autre maladie qui est toute opposée à celle-cy. Les mesmes Chirurgiens la nomment Παραφίμωσις, lors que le prepuce estant retroussé, presse tellement la racine du gland qu'il ne peut estre remis dans sa place, quoy qu'on le tire où qu'on le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes differentes.

Quelquefois en voyagant pendant la rigueur de l'Hyver, le gland & le dessous du prepuce, touchant rudement un linge ou un drap, & alors ils s'enflent l'un & l'autre. Le prepuce se retrousse & ne peut estre remis quelque violence que l'on y fasse, si bien que dans cette occasion il arrive assez souvent un étranglement de verge, ce que un homme savant, dont la devotion luy a fait prendre une robe de penitence, éprouva l'année derniere avec un danger evident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la Verge de l'homme : si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourrures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bientost par cette partie au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, & elle demeureroit long-temps en cet estat ; si l'experience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramollir, & en faisoit di-

minuer la douleur, ainsi qu'il arriva a *Georges* de Transilvanie, au rapport de *Smetee.*

Les jeunes gens, qui ne sont pas accoûtumez aux violents exercices de l'Amour, sont quelquefois affligez du renversement du prepuce, qu'un peu d'eau fraiche & d'abstinence guerissent tout aussitost, témoin le jeune homme de 24 ans que Fabrice de Hilden guérit de la sorte.

Mais si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont esté produitee par une conjonction infame, il ne faut pas en esperer une guérison si prompte ny si heureuse; car la Verge qui est naturellement poreuse, estant enflée de sang & animée d'esprits, souffre aisement une impression pernicieuse que luy fait une Courtisane corrompuë, & elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la semence, lors qu'aprés un ulcere virulent, il s'y engendre une Caroncule & une chair mollette & baveuse. Bienque cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ay pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puis qu'elle ne me paroit pas incurable. Car si *Charles 9.* donna deux mille écus à un Gentil-homme Italien

pour luy avoir communiqué un remede contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut estre guérie, puisque ce bon Prince recompensa si magnifiquement celuy qui luy en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au lecteur, j'ay bien voulu mettre icy ce remede pour s'en servir dans l'occasion. On prendra 3 onces de Ceruse, 1. d. de Canfre & autant d'antimoine crud, demyoncé de tutie preparée avec de l'eau de rose; 6. dragmes de litharge d'or lavée, 2 dragmes de blanc Rhasis sans opion, deux scrupules de mastic, autant d'encens, autant de cendres de Savinier, & autant d'aloës avec une suffisante quantité d'huile rosat pour faire l'onguent un peu épais. Mais avantque de le faire, on preparera, & on pulverisera à part toutes les choses, que l'on doit pulveriser, & on les passera par le tamis pour étre plus disposées à entrer dans la composition du remede. Aprés cela, l'on en embarrassera le bout d'une bougie dont on se servira au besoin.

Ce remede est beaucoup plus souverain & plus assuré, que celuy que l'on employa pour un Gentilhomme Parisien, qui estoit incommodé d'une pareille maladie, car on ne luy eust pas plûtost jetté dans la Verge un remede âpre, qu'une inflammation & une retention d'urine y survinrent, si bien qu'il ne

vesquit gueres apres tous ces maux, comme nous le fait remarquer Fabrice de Hilden, qui nous enseigne qu'il ne faut presque point de remedes âpres; pour guérir les maux de la Verge.

Il naist quelquefois des verrues & des excrescences de chair sur le gland, qui vienent aprés des ulceres mal guéris, & qui empéchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies nous sommes souvent obligez de couper ces porreaux, & de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme Calcite. Quelques-uns y appliquent le feu: ce que je ne voudrois faire que fort legerement sur la peau de cette partie, parce que le membre viril estant de luy mesme tout nerf, j'apprehenderois qu'il n'arrivast au patient ce qui arriva il n'y a pas longtemps à Mons. Brancacci, grand Prieur de Malthe, qui s'estant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pied, qui est une autre partie du corps, extrémement nerveuse, mourut bientost aprés par la douleur, par la fievre, & par la gangreine.

On a quelquefois bien de la peine à arrester le sang des veines & des arteres que l'on a coupées dans les operations, que l'on a faites sur la Verge d'un homme, & *Fabrice de Hilden* nous fait remarquer, qu'un Chirurgien ayant coupé une excrescence sur le gland d'un hom-

homme de 40 ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le Chirurgien faisoit chauffer un fer, que trois jours aprés il en mourut.

J'aymeray donc beaucoup mieux user du remede dont j'ay parlé cy-dessus, ou d'une forte decoction de la teste de mort de vitriol, qui arreste comme par miracle le sang des veines & des arteres coupées, que de me servir de feu par les raisons que j'ay alleguées cy-dessus. Ce fut sans doute le present que fit le Roy d'Angleterre il y a quelques années à Monsr. le Duc d'Estrée Vice-Admiral de France, lors qu'il estoit aux costes de ce premier Royaume, afin que s'il arrivoient dans l'armée navale dont il avoit la conduite, quelques grandes pertes de sang, on pût les arrester tout d'un coup par le moyen de ce remede.

ARTICLE II.

Des Maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme, & qui peuvent estre gueries.

Les parties naturelles des femmes ont des defauts aussi bien que celles des hommes; il s'en trouve d'incurables qui seront remarquez au chapitre de la sterilité des femmes; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vay examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites ou quelquefois presque toutes fermées ; il y en a qui ont les levres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres defauts qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La Nature qui est admirable dans tout ce qu'elle fait a composé de membranes charnuës le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargissant, comme il faut, dans l'accouchement, elles pûssent ensuite se retressir pour empécher les incommodités qui en pourroient aariver, si elles demeuroient toûjours ouvertes. Quelquefois dans de fausses & de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, aprés s'estre extremement élargies, si bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes & desagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui sont d'une taille avantageuse, & d'une constitution sanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges, & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite où mediocre, & qui sera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu puisqu'à l'égard de son mary son defaut est naturel.

La Medecine, qui trouve des remedes presque pour toute sorte de maladies, n'en man-

que pas pour celle cy. Elle en fournit à une honneste fille qui va se marier afin d'oster le soupçon, que pourroit avoir son mary de quelques pretendus desordres de sa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait n'agueres de penibles couches pour n'estre pas dans la suite du temps desagreable à son mary, pour conserver dans son mariage la paix & la tranquillité, & pour avoir un second enfant qu'elle n'auroit point, si elle demeuroit dans l'estat où elle se trouve maintenant.

Ces sujets estant raisonnables l'on doit trouver bon que l'on use de nos remedes par un si juste motif. Je ne pretends point icy estre l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon dessein n'est pas de favoriser le crime, mais de guerir les maladies qui affligent les femmes, & d'entretenir une amoureuse complaisance parmy des personnes mariées. Autrement nous serions reduits à retrancher de nos livres, & de nostre pratique l'Antimoine, le sublimé, le reagal & les autres poisons, dont nous nous servons tous les jours si heureusement pour la guerison des maladies. Il me semble qu'il suffit de faire son devoir en guerissant les malades, qui se presentent, sans se mettre beaucoup en peine des mauvaises inclinations de quelques personnes, qui abusent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des regions chaudes previennent le defaut que nous avons marqué en se lavant les parties naturelles avec de l'eau de myrthe distillée, qu'elles aromatisent avec un peu d'essence de gérofle, ou avec quelque goutte d'esprit de vin ambré, ou avec des decoctions astringantes. Mais la decoction de grande consoude est encore meilleure que tout cela, si nous en croyons la femme, dont parle Sennert, qui s'estant mise dans un bain, que sa servante avoit preparé pour soy mesme, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mary, parce qu'elle se trouva presque tout fermée; cette experience n'est pas seule; Benivenius nous fait une semblable histoire sur ce sujet; & nous en produirions quelques autres, si l'on pouvoit douter de cette verité.

On ne doit pourtant pas se laver de ces sortes de remedes que pendant 7 ou 8. jours de suite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites, mais parce que souvent elles s'élargissent beaucoup aprés les regles, on pourra cinq jours, aprés qu'elles seront entierement cessées, s'en humecter encore pendant 8 autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui sont n'agueres accouchées; car les vuidanges de l'accouchement doivent couler pendant un mois tout au moins, aprés quoy on peut se laver avec les eaux que nous avons

avons proposées : mais avec une telle prudence que les femmes ne deviennent pas si étroites, qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris, quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes. Car ces remedes agissent quelquefois avec tant de force, qu'il s'est trouvé des femmes, si nous en croyons Benivenius, qui par l'imprudence de leurs matrones s'estoient lavées si souvent de ces sortes d'eaux, qu'elles s'estoient ensuite repenties d'avoir suivy les avis qu'on leur avoit donnez.

J'ay fait remarquer au chapi. précédent quelle peine on avoit à depuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on ressentoit à la verge & quelles enflures il y survenoient. La femme qui n'est gueres ouverte n'a pas moins de douleur de son costé, lorsqu'elle se joint à un homme, qui a le membre assez gros, ou qui l'a mesme mediocre. Toutes les parties delicates du conduit de la pudeur en sont dechirés, & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulceres, qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité que je guéris il y a quelques jours avoit caché son mal plus long-temps, sans doute qu'elle n'auroit pas esté sitost soulagée par le remede qui je luy proposay. Il estoit fait de parties égales de litharge d'or pulverisée, de ceruse & de corne de cerf brulée avec autant qu'il

falloit de mucilage de semence de coin extrait avec de l'eau de plantain. Aprés s'estre ointe de cet onguent, & s'estre ensuite lavée de temps en temps avec de l'eau-rose, elle se trouva entierement guérie.

L'avis que je donne icy aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate & de vapeurs, & qui sont encore extremement pâles, ne doit étre méprisé. Elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remede fort commun qui contribuë beaecoup à la guérison de toutes ces maladies. Car bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringantes qui resserrent tellement les filles, qui s'en servent long-temps, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premieres semaines de leur mariage, & sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mary si la bienseance & l'Amour conjugal ne les en empechoit. La fille d'un chaudronnier que je vis il y a deux ans n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mary, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des decoctions de pieds de mouton, de corne de cerf, de moële de beuf, de racines de guimances, de semence de lin, d'herbe aux puces bouïllies dans de l'eau.

Le Canal de la Pudeur se trouve quelquefois présque tout fermé par les caroncules, liées les unes aux autres par une membrane

deli-

delicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette premiere occasion un homme se fait hardiment passage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisement, & par un petite perte de sang, elles donnent des marques d'une virginité perduë. C'est alors que l'on monstre de la fenestre des mariez a ceus qui passent les linges tachés de sang, selon la coûtume de quelques villes d'Espagne, où les Espagnols disent aujourd'huy en leur langage, *Virgen la tenemos*.

Mais si la membrane qui joint les Caroncules est forte, dure & presque cartilagineuse, on a beau pousser, rien ne s'ouvre & l'on se perdroit plûtost que de forcer une barrierre qui est deffenduë avec tant d'opiniatreté. Il n'y a point d'autre meilleur remede dans cette occasion, que de prendre un bistory courbé, & de couper la membrane qui deffend avec tant de resistence les avenuës de Palais de l'Amour; c'est ceque *Paré* dit avoir fait dans une fille de 17 ans qui fut ensuite en estat de se marier & d'avoir des enfans.

Il en arrive autant par l'Hymen, qui quelquefois est troüé dans un seul lieu & quelquefois en plusieurs, quelquefois aussi il ne l'est point du tout. C'est tantost une membrane delicate, & tantost une forte & epaisse. Dans cette fille il est placé au fonds du Canal de la

pudeur

pudeur, dans celle-là on le void au commencement & dans cette autre il se trouve au milieu. Qnand la membrane est delicate, & présque a l'entrée du conduit de la virginité, on peut l'enfoncer aisément par le remede naturel, dont on sert le premier jour des nôces. Mais si elle est profonde, dure & nerveuse, il n'y a pas d'apparence de la rompre, comme l'éprouverent tous les Ecoliers du Medecin Aquapendens sur une servante dont il nous fait l'Histoire.

Souvent la membrane Hymen est percée pour donner passage aux humeurs qui sortent de la matrice & qui y entrent aussi quelquefois; & il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conceu ne pouvant mesme souffrir d'Homme, car il arriva à *Cornelia* mere des Gracques; & comme il arrive encore tous les jours à plusieurs Femmes de l'Amerique Meridionale, qui conçoivent sans estre ouvertes, mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Paré nous rapporte une Histoire sur ce sujet qui merite d'estre racontée tout au long. Un Orphevre, dit-il, qui demeuroit a Paris sur le pont au change, épousa une jeune fille, & parceque l'Amour est pour d'ordinaire violent dans les premiers approches, ils se presserent si fort l'une l'autre, qu'ils commencerent tout deux a se plaindre, l'un de

de ceque sa femme n'étoit point ouverte & l'autre de ceque dans les caresses de son mary, elle souffroit une douleur incroyable. Ils communiquerent leurs desordres à leurs parens, qui agissant en cela avec prudence, firent appeller dans la Chambre des mariez Jerôme de la Noüe & le savant Simon Piètre, Docteur en Medecine, avec Lovis Hubert & François de la Leürie Chirurgiens. Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y auroit une membrane au milieu du conduit de la pudeur, & ils en furent d'autant plus persuadez qu'ils la trouverent dure & calleuse avec un petit trou au milieu, par lequel les regles avoient accoûtumé de couler, & par lequel aussi estoit entré la matiere, qui avoit donné lieu à la grossesse de cette Femme; car six mois aprés qu'elle eust esté coupée, elle fit un bel enfant à son mary qui se reconcilia ensuite avec sa Femme.

Mais quand cette membrane n'est point troüée, & que les regles sont sur le point de paroitre dans les jeunes personnes, je ne saurois dire quels accidens funestes elles ne causent point! On s'apperçoit tous les mois de quelque regorgement d'humeurs, ou de quelque extreme douleur de ventre: les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes deffaillances, des vertiges & des epilepsies extraordinaires, le sang sort mesme periodiquement par les oreilles, par les yeux ou par

le

le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiselle de 16 ans, qui ayma mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane ferme & presque solide, qui empechoit l'epanchement de ses regles, & qui par ce moyen la rendoit incapable de la societe d'un homme. La fille de 21 ans dont *Jean Wier* nous rapporte l'Histoire fut bien plus sage que cette autre, car celle cy ayant esté estimé grosse par toutes ses voisines, ce Medecin justifia hautement son innocence aprés luy avoir coupé une membrane dure qui s'opposoit à la sortie de ses regles, si bien qu'aprés cela, elle en receut le soulagement qu'elle en pouvoit esperer & la reputation qu'elle avoit perduë.

Pour empecher la honte du divorce ou le hazard de mourir par la pudeur, qui accompagne ordinairement le beau sexe, il faudroit que les peres fissent examiner toutes leurs filles, à l'age de 8 ou de 9 ans, afin de remedier d'abord à toutes les difficultés qui s'opposent à l'epenchement des regles & aux caresses des hommes. Ce seroit un moyen asseuré d'éviter les accidens qui en peuvent arriver; & parceque la pudeur des filles n'est pas en cet âge la dans son plus haut degré, il seroit alors aisé de les guérir au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une eternelle solitude ou a une infirmité déplorable.

Les excrescences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infame, peuvent

estre gueries, mais avec quelque difficulté. On commence dans ces sortes de maladies la guerison par les remedes que nous appellons generaux, on la continuë par les sueurs & la salivation, & on l'acheve en coupant & en brûlant la chair baveuse qui embarrasse le conduit de la pudeur.

Les Femmes ne peuvent encore souffrir leurs maris, si leurs parties naturelles sont ulcerées & garnies de fentes, si les hemorrhoides de la matrice, & du siege les incommodent, & si une tumeur ou une pierre presse fortement le cou de la vessie & le conduit de la pudeur, comme il arriva à *Dyseris*, dont *Hypocrate* nous rapporte l'Histoire, qui pendant sa jeunesse ne pouvoit souffrir la Compagnie d'un homme.

Les remedes qui sont propres à combattre toutes ces maladies sont fort assez à trouver; & sans m'y arrêter à dessein on doit seulement se ressouvenir que les ulceres & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de benins.

Les levres & les nymphes des parties naturelles des femmes viennent quelquefois si longues, & si pendante, qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles Afriquaines, si l'on en croit Leon d'Afrique, qui nous rapporte que ces incommoditez sont si communes dans les regions du midy, qu'il y

à des hommes qui allant par les ruës des villes de ces contrées-là crient à haute voix ; *Qui est-ce qui veut estre coupée* ; de mesme qu'en ce païs icy il y a des hommes qui font connoitre par leur siffler l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à tourner les veaux, & à travailler enfin sur les parties genitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes Françoises, lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empeche de s'exposer à un Chirurgien pour se les faire couper, comme sont les vierges Egyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes allongées sont si veritables que dans l'Empire du Préte-Jean, où l'on circoncit ses femmes aussi bien que les hommes, l'on en fait une ceremonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je l'ay deja dit, il ne laisse pas d'estre disposé à recevoir la verge d'un homme, & c'est par cette figure qu'il la presse agréablement & qu'il luy donne tant de chatoüillement dans la copulation. Cependant s'il est excessivement tortu ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelque autre cause que ce soit, il n'est point alors en estat de souffrir un homme. La femme y ressent trop de douleur, quand on la presse

&

& elle a mesme de la repugnance pour cequi plaist à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toûjours incurable; & les femmes que nous pensons bien souvent ne pouvoir étre gueries ne sont intraitables que par leur pudeur, ou par nostre ignorance. Tous les Medecins de France ne pûrent autre fois guérir une des plus grandes Princesses du Monde qui estoit incommodée de ce defaut: il n'y eut que Fernel qui assura un Roy des plus glorieux de son temps de la guérison de la Reine. Aprés avoir donc connu exactement la cause de sa sterilité il pria le Roy de coucher avec elle, lors que le conduit de la pudeur seroit humecté & elargy par les regles qui seroient sur le point de cesser. Cequi reüssit si bien qu'aprés dix ans de sterilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou six enfans qui valurent dix mille écus chacun à ce savant Medecin.

PAR-

PARTIE II.

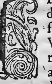
CHAPITRE I.

S'il y a des Signes DE VIRGINITÉ,

Aprés avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe, en avoir découvert les maladies étindiqué les remedes, il eſt temps, ce me ſemble, d'en montrer les actions & les effects, & avant-que d'eplucher les merveilles de la génération, il me ſemble encore que je dois dire quelque choſe dela virginité, & des marques que l'on doit avoir pour la connoitre.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.



E ne ſuis pas du ſentiment de ces Heretiques qui préferoient le Mariage a la Virginité, & qui comparoient le prémier à un arbe tout chargé de fruicts, que le Jardinier veut conſerver, & le ſecond à un autre arbe ſterile,

comme estoit le figuier de l'Ecriture qui fut maudit, coupé, & jetté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, & comme l'objet de l'indignation de son Maitre.

Entre tous les estats de la vie, la Virginité peut estre comtée lapremiére. La difficulté qu'on a à resister à la nature, est assurement l'une des choses qui la rend plus recommendable dans le monde, où elle est *l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le bien de la Pudeur, la paix des familles & la source des plus saintes amitiez.*

C'est une belle fleur *conservée chérement dans un jardin muré de toutes parts. Elle est inconnuë aux bestes, & il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cultivant; un air favorable l'evente, une chaleur temprée la conserve, & une douce pluye l'arrose & la fait croitre. Tous les jeunes gens la desirent avec passion, mais on ne l'a pas plûtost cueillie qu'ils la méprisent.* C'est de cette façon que je puis dire avec Catulle, qu'une *fille est cherie de tous ses amis, quand elle garde la fleur de sa Virginité, mais elle ne l'a pas plûtost laissé prendre, qu'il ne se trouve pas mesme d'enfans, qui la regardent, ny de filles qui la reçoivent dans leur societe.*

Ce ne sont pas seulement les Chrestiens qui ont eu la Virginité en veneration. Les payens & les Barbares mesmes ont eu pour elle une estime toute particuliere.

Les Romains autrefois luy firent bâtir un temple & élever une statuë, qu'ils appelloient *Bucca Veritatis*. Cette statuë decidoit de la Virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roy de Volaterre, qui aprés luy avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë, & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit faite à sa pudicité. Il n'en arriva pas de mesme; à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui estant accusée du mesme crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statuë.

On fait encore quelle vénération ont eu ces mesmes peuples pour les vierges Vestales, & le fameux édit que l'Empereur Libere fit publier. La fille de Séjan, qui n'avoit pas encore atteint l'age de puberté, fut déflorée par le bourreau, avantque d'estre étranglée pour ne faire pas deshonneur à la Virginité.

Les Poëtes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisoient; & leur fable nous apprend que *Daphne*, changée en laurier, ne peut aujourd'huy souffrir le feu, sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les Theologiens & les Medecins considerent la Virginité d'une maniere toute differente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa Virginité à moins qu'elle n'y consente

Les Medecins au contraire pensent que la Virginité est un bien & un assemblage naturel des parties d'une fille, qui n'a pas esté corrompuë par l'approche d'un homme.

Mais quoy qu'il en soit, nous n'examinerons icy que cette Virginité materielle pour parler ainsi, afinque ceux qui sont assis sur les fleurs de lis, & qui ont la gloire de juger tous les jours des differens d'en trouver, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir esté violée. Si une Femme se plaint à tort d'estre mariée à un Homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un Homme est veritable, qui veut se justifier de l'infamie, on de la l'acheté qu'on luy impute.

ARTICLE II.

Des Signes de la Virginité presente.

LEs Matrones que l'usage a rendu arbitres de la Virginité des filles, & de la chasteté des Femmes, ont des lumieres trop foibles sur cette matiere, pour étre les seules personnes, en qui on peut se fier pour en decider. On doit étre éclairé dans l'anatomie plus qu'elles ne sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi veritables que ceux qui sont la cause du credit & de la reputation des Juges, de l'honneur des filles & des femmes, de la justi-

justification d'un mary, & du repos de la societé humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la Virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arresteray point icy à toutes les marques exterieures, dont se servoient les Anciens pour connoitre la Virginité. L'oracle du *Dieu Pan*, l'insensibilité pour le feu, les eaux ameres des Hebreux, la fumée de quelques plantes ou de quelque pierres, ou enfin la mesure du cou d'une fille, sont des signes trop incertains, du moins dans le siecle où nous sommens, pour former la dessus de veritables jugemens. La dureté de la gorge, la couleur des mammelons, & le rouge que la Pudeur fait paroitre sur le visage des filles, ne sont pas des signes plus assurez que les precedens.

La Virginité est plus difficile à connoitre qu'on ne croid, il faut bien d'autres artifices que ceux là pour estre veritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore presentement le grand Duc de Moscovie pour se choisir une femme Vierge, je croy que nous aurions bien de la peine à y reüssir. Car le poil frisé & recoquillé des parties amoureuses,

 le

le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & décolorées, l'absence de l'Hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargy & décolé, le changement de la voix. Tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à Cheval à l'Italienne, qui commencent à avoir leurs regles, ou qui les ont actuellement, celles qu'une maladie afflige il y a déja long temps, & celles enfin qui n'ont point naturellement d'Hymen ny de membranes, qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ny moins pudiques, pour avoir des marques contraires a celles, dont on se sert le plus souvent pour connoitre la Virginité des filles. La servante, dont *Aquapendens* nous fait l'Histoire, qui n'avoit pû étre deflôrée par tous ses écoliers, & une autre jeune femme d'un orphévre de Paris dont parle *Paré*, qui devint grosse sans que l'Hymen fust déchiré, n'estoient pas plus Vierges l'une que l'autre, quoy qu'elles eussent des marques de Virginité.

Il est donc vray, ainsi que nous l'assure Rislan, qu'il n'y a rien dans toute la Medecine de plus difficile à connoitre, que la virginité, & que mesme selon la pensée de Cujas, il est presque impossible d'en avoir des marques asseurées. Il n'est point d'industrie ny de re-

medes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles en ont une fois faite : & s'il *est impossible*, selon le sentiment d'un grand Roy, *de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celuy d'un aigle, sur un rocher celuy d'un serpent, il sera aussi impossible de decouvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une fille.*

Si *Esope* avoit de la peine à répondre de la virginité d'une fille, qu'il avoit incessament devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'assurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expedient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Medecins, & pour en estre bien assuré, ce seroit de coudre leurs parties naturelles, dés qu'elles sont nées, ainsi que *Piere Bembo* dit qu'on fait aux vierges Afriquaines. Mais parceque cette coutume n'est pas usitée en France, il faut que l'éducation, la sagesse & la pudeur, s'opposent à la passion amoureuse des filles, que la Nature, la santé, & la jeunesse leur fait naître à tout moment, & qu'avec cela elles conservent encore leur virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'a celles qui luy plaisent.

ARTICLE III.

Des signes de la Virginité absente.

L'Oracle que *Pheron*, Roy des Egyptiens, interrogea sur son aveuglement, luy répondit, que pour étre guéry il devoit se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge ou d'une Femme qui se contentast des caresses de son mary. Ce remede ne se trouva pas chez luy; & si la fille d'un jardinier ne le luy eust donné, je croy qu'il eust attendu long-temps avantque de recouvrer la veuë; la virginité & la chasteté estant alors quelque chose de fort rare.

Quoyque nous ayons dit, à l'article précédent qu'il n'y avoit rien de si difficile à connoitre que la virginité présente, il y a cependant, quelques Medecins qui se persuadent qu'il y a des signes & des conjectures, qui nous peuvent faire découvrir l'absence de la virginité. Car si la defloration vient d'étre commise, si l'homme qui en est l'auteur est bien fourny de ses parties, & enfin si la fille est naturellement étroite il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connoitre que la perte de sa virginité.

Les levres & les nymphes de ses parties naturelles toutes rouges de sang, & toutes enflées de douleur, sont des témoins irreprochables de

de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses ; & à la voir marcher elle porte le pied d'une certaine façon qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'appercevra toûjours qu'elle s'est mal-conduite.

Mais si l'on attend quelque temps à chercher des marques de sa défloration, tout est reuny & tout semble naturel chez elle. On ne connoitra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La Nature d'un costé travaille incessament à restablir les parties divisées ou élargies ; & l'on n'avoit jamais soupçonné de lascivété cette fille des *Topinambous* que Riolan trouva si étroite en la dissequant. L'Artifice d'un autre costé étreint tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Mais il est incomparablement plus difficile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse & grande fille de 25 ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourny de ses pièces. Bienqu'ils se soient souvent baisez, cependant si on la visite le lendemain on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles, & il seroit mesme impossible de juger parlà de sa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ayt la fille, elle fera comme la femme dont parle *Salomon* qui se lave la bouche aprés avoir mangé, &

qui fait ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a goûte de rien.

L'Examen qu'on doit faire des hommes dans cette occasion est quelque chose de fort considerable pour découvrir le violement d'une fille : car il s'en en trouvé de si impudentes qu'elles ont accusé des hommes innocens. *Marie Françoise Gismôde* en agit de la sorte à Rome envers *Estienne Nocetti*, qui aprés avoir monstrée aux Juges ses parties naturelles pour se justifier de l'affront qu'on luy faisoit, fut absous par la Rote & renvoyé avec dépens.

L'On croid que le sang qui s'épenche la premiére nuit des nôces ; & que le lait qu'on trouve dans les mammelles d'une fille sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoy *Moyse* commenda aux Juifs de garder soigneusement les linges, qui avoient servy la premiere nuit aux mariez, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mary. Ce que l'on observe encore aujourdhuy, dans le Rouyaume de *Fez* & de *Maroc*, si nous en croyons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle n'ait auparavant conceu dans ses entrailles, & l'on ne doit pas appeller vierge, celle qui donne à teter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire que le sang & le lait ne sont pas toûjours des marques d'une fille prostituée, car une grande & grosse fille, qu'on marie avec un petit homme, n'est pas

moins pucelle pour ne répandre point de sang la premiere nuit de ses nôces, & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger, qui auroit esté auparavant mis dans une petite vessie de mouton, & renfermé ensuite adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le sang des regles cesse de couler à une fille, ce sang remontant aux mammelles se change en lait, selon le sentiment d'*Hypocrate*, & la petite fille dont *Alexander Benoist* nous fait l'Histoire, qui fut sterile toute sa vie, donna des marques de sa prostitution depuis son enfance, si le lait est un signe asseuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore de plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Syrien du mesme *Benoist*, & le Soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait bien qu'ils fuissent des hommes robustes.

Je ne passeray pas sous silence ce qui arriva il n'y a pas long-temps dans le passage de Isles de l'Amerique en France. Une femme grosse s'estant embarquée accoucha sur la mer & mourut quelques jours aprés. Le Capitaine du vaisseau émeu de pitié commanda à une Negre de 18 ans, servante de la femme accouchée, d'amuser le petit enfant, en luy donnant son sein, afin d'eviter par ses cris le compassion qu'il causoit à tout l'Equipage: quelques jours aprés il vint du lait à cette fille & elle nourrit

fort bien l'enfant quoy qu'elle fust vierge. Il y a tant de témoins de cela à la Rochelle, qu'il n'y a personne qui en puisse douter.

Aprés tout ceque nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la Virginité ny du violement d'une fille. Que tous les signes dont nous avons parlé, sont presque toûjours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usast de conjectures evidentes, ainsi que font aujourd'huy les Jurisconsultes, qui remarquent tout, quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusques à la rencontre des yeux, aux souris, aux rendez-vous, aux familiarités, aus colations, aux habits, aux visites particuliers, en un mot ils nous font remarquer ce que l'on peut connoitre de plus secret entre deux amants. Mais aprés tout ils ne savent pas encore certainement la verité.

Il n'y a donc rien, je le diray encore une fois, de si difficile à connoitre que la Virginité, puisque mesme une femme grosse, si nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'aist esté trouvée entre les bras d'une homme, & qu'on ne l'examine au mesme instant, il n'y a gueres de moyen de connoitre sa défloration. Car si l'on attend quelque temps, tous les signes qui l'accuseroient alors, ne paroitront plus; & l'on n'oseroit, sans luy faire in justi-

justice, la taxer d'impudicité. Si bienque je conclus hardiment que, puisque la Nature ou l'Artifice peuvent cacher aux yeux des plus savans Medecins, & des plus adroites matrones, les marques de la Virginité, on ne peut avec certitude connoître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoy que cela soit tres-véritable, néanmoins les reglemens de Paris ordonnent, que les matrones jurées de cette ville-là fassent leur rapport de violement, par devant le Prevost de la dite ville, qui doit le recevoir, pour rendre ensuite justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce traité, j'ay bien voulu décrire icy un rapport de matrones, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous Marie Miran, Christophlette Reine, & Jeanne Porte-poullet, Matrones jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22 jour d'Octobre de l'année presente par l'ordonnance de Monsr. le Prevost de Paris, en date du 15. de ce dit mois, nous nous sommes transportées dans la ruë de Dompierre, dans la maison qui est située à l'occident de celle ou l'Ecu dargend pend pour enseigne, une petite ruë entre deux, où nous avons vû & visité Olive Tisserand, âgée de trente ans ou environ, sur la plainte par-

elle faite en justice contre Jacques Mudont Bourgeois de la ville de la Roche sur mer, duquel elle a dit avoir esté forcée & violée, & le tout vû & visité au doigt & à l'œil nous avons trouvé qu'elle a.

Les Toutons dévoyez, c'est à dire la gorge flétrie.

Les Barres froissées, c'est à dire l'os pubis ou Bertrand.

Le Lippion recoquillé, c'est à dire le poil.

L'entrepet ridé, c'est à dire le perinée.

Le Pouvant débiffé, c'est à dire la Nature de la femme qui peut tout.

Les Balunaus pendans, c'est à dire les lévres.

Le Lippendis pelé, c'est à dire le bord des lévres.

Les baboles abbatuës, c'est à dire nymphes.

Lès halerons démis, c'est à dire les caroncules,

L'entsechenat retourné, c'est à dire les membranes qui lient les caroncules les uns aux autres.

Le barbidau écorché, c'est à dire le Clitoris.

Le Guilboquet fendu, c'est à dire le Cou de la matrice.

Le Guillenard élargis, c'est à dire le conduit de la pudeur.

La Dame du milieu retirée, c'est à dire l'Hymen.

L'arriere fosse ouverte, c'est à dire l'Orifice interne de la matrice.

Le tout vû & visité feüillet par feüillet, nous avons trouvé qu'il y avoit trace de . . . . . & ainsi nous dites matrones certifions étre vray à vous Monsieur le Prevost au serment qu'avons fait a la dite ville. Fait à Paris le 23 Octobre 1672.

Si les Matrones de France avoient soin d'assister aux Anatomies de femmes que l'on fait publiquement aux écoles des Medecins, comme font celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneroient pas des attestations fabriquées de la sorte. Car si je voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les signes, dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille, sont la pluspart tres faux ou tres legers, & qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur & de la Virginité d'une fille.

Parce que nous avons dit cy-dessus que l'artifice découvroit les ruses, dont les filles usoient pour paroitre vierges lors qu'elles ne l'estoient pas, il me semble que pour ne laisser rien échapper qui puisse servir a la curiosité du Lecteur, nous devons examiner icy les moyens dont on peut découvrir la Virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, & se persuadent mesme qu'il est impossible de connoitre ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les detromper dans cette occasion, on fera un demy bain de deco-

ction de feüilles de mauves, de feneçon, d'arroches de branche ursine &c. avec quelques poignées de graine de lin & de semence d'herbe aux puces. Elles demeureront une heure dans ce bain, aprés quoy on les essuyera, & on les examinera deux ou trois heures aprés le bain, les ayant cependant fait observer de bien prés. Si une fille est pucelle toutes ses parties amoureuses seront pressées & jointes les unes aux autres, mais si elle ne l'est point, elles seront lâches, mollettes, & pandentes, au lieu de ridées & de resserrées qu'elles estoient auparavant, lors qu'elle vouloit nous en imposer.

CHAPITRE II.

S'il y a des remedes capables de rendre la Virginité à une fille.

SAint *Jerôme* écrivant à une fille devote que l'on appelloit *Eustochion*, & luy interpretant ce beau passage de l'Ecriture: *La vierge d'Israel est tombée & il n'y a personne qui la puisse relever*, dit dans une autre langue ces mesmes paroles. *Je vous diray hardiment, ma chere fille, que bienque Dieu soit tout puissant, il ne peut toutefois rendre le Virginité à une fille qui l'aura une fois perduë, il peut bien luy pardonner son crime, mais il n'est pas en*

son pouvoir, de luy rendre la fleur de sa Virginité qu'elle s'est laissé ravir.

En effet il n'y a point de remedes que nos Medecins ayent peu inventer, ny d'artifices que nos Courtisanes ayent pû pratiquer, qui la puissent faire renaitre. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, & que l'on ne void aprés jamais plus paroitre. C'est une liaison de parties, qui estant une fois separées ne se reünissent jamais, comme elles estoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de remede qui la retablisse, quand elle est une fois perduë. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire, mais nous ne pouvons remettre le naturel qui est quelque chose de plus cher & de plus precieux.

J'ay esté longtemps à me determiner, sçavoir si un Medecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matieres. Mais aprés y avoir fait de serieuses reflexion, j'ay esté obligé par de puissans motifs à faire ce chapitre. Car le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente, qui se marie lors qu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre que par fragilité s'est laissée aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, sont de fortes raisons pour ne me taire pas sur ce chapitre. La paix des familles & la tranquilité de l'es-

prit d'un mary sont presque toûjours restablies par les remedes que nous avons dessein de proposer ; c'est par eux encore que la volupté licite du mariage est fomentée, & que souvent la génération est procurée, car il s'est vû des femmes qui ne pouvoient avoir d'enfans que par les remedes, que je proposeray dans la suite de ce discours.

Les hommes, pour parler en general, n'estiment la Virginité d'une fille que par l'ouverture étroite de ses parties naturelles, par la polissure de son ventre, & par la rondeur & la dureté de sa gorge. Souvent ils ne se mettent gueres en peine de quelques gouttes de sang qui doit couler dans les premieres carresses du mariage, & ils ne vont pas examiner tous les signes que nous avons rapportés au chapitre précedent pour estre assuré de la Virginité des filles qu'ils épousent, il suffit que leurs femmes ayent les trois qualités que nous avons remarquées cy-dessus pour étre bien receües auprés d'eux. Si elles sont trop ouvertes où qu'elles ayent la gorge trop lâche & trop mollette, quand elles seroient des *Agnes* & des *Catherines*, le chagrin les prend aussitost, & la passion insensée que l'on appelle jalousie, s'empare en mesme temps de leurs esprits, & leur fait soupçonner des choses infames dont ces femmes sont souvent tout à fait innocentes.

Pour éviter donc tous ces desordres qui ne

ſont que trop frequens dans le monde, & qui ne troublent que tropreſt la tranquillité du mariage, je rapporteray icy des remedes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugez, que l'on pourroit avoir pour elles. Les prémieres s'en pourront ſervir, lorſquelles ſeront trop ouvertes, & qu'elles auront les mammelles trop pendentes, que d'ailleurs par foibleſſe elles ſe seront abandonnées à leur paſſion indiſcrete, & qu'elles auront eſté meres avantque d'eſtre mariées. Les autres en pourront uſer pour plaire à leurs maris & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avoüe que l'on peut abuſer de ces remedes comme des choſes les plus excellentes du monde : mais on ne ſauroit pourtant blâmer la Nature qui permet que le ſoleil échauffe la terre auſſi bien pour les aconits & pour les colchiques, que pour les Dictams & les Gentianes.

S'il ſe trouve donc qu'une fille naturellement étroyte ayt accouché ſecretement, & qu'elle vueille enſuite ſe marier ſans que ſon mary puiſſe s'appercevoir de ſa foibleſſe paſſée, le meilleur remede que je luy puiſſe donner dans cette occaſion c'eſt, qu'elle ſoit chaſte & pudique quatre ou cinq ans avant ſon mariage, qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourettes par des danſées, des converſations & des lectures impudiques

& qu'elle vive enfin dans la modestie qui est bien seante aux filles qui se repentent. Il luy promet que son mary la prendra pour pucelle & qu'il ne croira jamais avoir esté trompé. Car si l'on fait reflexion sur l'Histoire que nous avons rapportée au chapitre precedent, d'une fille de 25 ans du païs des Topinambous, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que le remede, que je conseille icy, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre ridé, & les mammelles mollettes & pandantes, je suis d'avis qu'elles usent des remedes, qui les resserrent & qui les rendent agreables à leurs maris.

La vapeur d'un peu de vinaigre, ou l'on aura jetté un fer ou une brique rouge; la decoction astringante de gland, de prunelles sauvages, de myrthe, de roses de Provins, & de nois de cyprés, l'ouguent astringant de Fernel, les eaux distillées de myrthe, sont tous des remedes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remedier à ce defaut quelques Medicins veulent, que l'on jette dans la matrice un lavement astringant, fait de la decoction des choses, que nous avons proposées cy-dessus. Mais je ne conseille pas l'usage de ce remede, à moins qu'une femme n'ait fait de facheuses

cheuses couches, & qu'elle ne soit toute ouverte par les efforts, qu'elle y auroit soufferts; autrement ces liqueurs astringantes pourroient causer des douleurs, & des tranchées insupportables, si elles estoient une fois renfermées dans ces parties-la, & qu'elles n'en pûssent sortir, ainsi que l'experience me l'a quelquefois fait connoitre.

Ne seroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans des voluptés illicites, de rassurer le premier jour de ses nôces l'esprit de son mary, en prenant un peu de sang d'agneau, qu'elle auroit fait ressécher auparavant, & en se le mettant dans le conduit de la pudeur aprés en avoir formé deux ou trois petites boules? Ne luy seroit-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous ces efforts pour paroitre sage à l'égard de son mary?

Mais l'envie de paroitre pucelle va quelquefois jusques-là mesme, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes, car il s'est souvent trouve des Courtisanes, qui se sont ulcerées les parties naturelles, pour estre estimé vierges, quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si desiguré de rides, & de cicatrices aprés un accouchement, que celles que l'on estime filles n'osent se maries a cause de ces defauts. Cela les oblige souvent à mener une vie débauchée, & à passer

passer le reste de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes mesmes ont de la honte de se laisser voir en cet estat à leurs maris,& ainsi quelquefois elles se privent des douceurs du mariage, & de la naissance de plusieurs enfans.

Afin donc que ces filles puissent abandonner leur façon de vivre deshonneste & impudique,&qu'elles se marient avantageusement, que les femmes n'ayent plus de scrupule dans le mariage, je veux bien écrire icy ceque j'ay appris d'un Medecin le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton dont on brisera les os, & aprés les avoir fait boüillir dans une suffisante quantité d'eau, l'on prendra avec un cueiller cequi nagera par dessus, à quoy l'on ajoutera deux gros de spetme de baleine, deux onces de graisse fraiche de pourceau femelle, autant de buerre frais sans sel, on fera fondre tout cela dans un pot de terre vernissé; & aprés que l'onguent sera refroidy, on le lavera avec de l'eau rose jusqu'à ce qu'il blanchisse; on les mettra ensuite dans une boëte de verre pour en user selon la necessité.

Aprés que la personne se sera servie de ce remede, elle s'appliquera sur le ventre une peau du chien ou de chevre, préparée de cette façon que l'on appelle peau d'occagne, on prendra deux onces de chacune de ces huiles,

savoir

savoir d'amendes douces, de millepertuis, de myrtils. On les lavera avec de l'eau rose ; & aprés avoir esté ainsi preparées, l'on en oindra une de ces peaux parfumées, que l'on apporte ordinairement d'Espagne ou d'Italie. On la laissera humecter pendant toute une nuit, & lendemain on la frotera fortement entre les mains pendant une heure ; & aprés l'avoir ensuite pendant deux jours entiers exposée à l'air, où le soleil ne donne pas, on prendra la mesure du ventre pour la couper ; & puis on l'appliquera principalement pendant la nuit. Si quelques semaines se passent sans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui en addoucissant la peau, en emporte les taches avec plus de force sans l'endommager : si l'on veut que ce remede soit plus fort, l'on ajoutera à cette huile du suc de citron, & un peu de sel armoniac ; & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reste plus qu'à remedier au defaut d'une grosse gorge mollette, qui fait quelquefois soupçonner une fille d'estre lascive, & d'aymer le vin ; car il y en a qui portent comme deux coussins sur la poitrine, & qui sont tellement embarrassées quand elle veulent agir, qu'apeine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'est peut estre pour cesujet, si nous en croyons l'Histoire, que les Amazones se brûloient l'une des mammelles, pour

pour estre ensuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remedes, que nous avons alleguez cy dessus, qui peuvent servir a diminuer la gorge, on peut encore user de gros vin rouge, ou d'eau de forge, dans la quelle on aura fait boüillir du lierre, de la pervenche, du myrrhe, du persil, & de la ciguë mesme, sans apprehender la mauvaise qualité de cette derniere plante, nostre ciguë estant bien differente de celle des Atheniens, avec le suc de la quelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes de plomb poue diminuer les mammelles: En effet c'est un bon remede pour ces sortes de defauts: Mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'huile de jusquiame, le remede sera encore plus excellent: Car cette huile a une vertu particuliere pour diminuër la gorge, & pour la faire durcir: elle s'oppose mesme à la génération du lait aprés l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remedes, je repeteray icy ce que j'ay conseillé ailleurs aux filles, & aux femmes; c'est qu'il ne faut rien user pour la gorge, ny pour les parties naturelles que trois ou quatre jours aprés les regles, & 8 jours auparavant. Et les femmes qui ont

n'a gueres accouché ne doivent pas s'en servir que sur la fin de leurs vuidanges, ce qui peut arriver aprés le trentieme ou le quarentieme jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner, si nous sommes mortels, puisque nous sommes composez de parties si differentes & si opposées entre elles. Les Elemens qui se font tous les jours la guerre dans nous mesmes, sans que nous nous en appercevions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessament l'humeur radicale, qui nous soutient, font deux causes de la fin où nous courons tous avec précipitation. Nostre chaleur agissant toûjours sur nostre humidité, la consume, & la détruit peu à peu; si bienque, comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui le fomente, nostre chaleur s'éteint aussi par le deffaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les alimens, & la boisson ne sont point suffisans pour la reparer éternellement; s'ils le font, ce n'est que pour un temps, & les parties qui entretiennent nostre feu venant à vieillir, se lassent enfin d'agir incessamment de la mesme sorte, & de recevoir en

mesme temps ce qui les fait subsister, & ce qui les fait perir.

La Nature, prévoyant bien la perte du monde, si en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna, dés le commencement des siécles, à l'un & à l'autre siécle un admirable assemblage de parties pour produire leur semblable, & en mesme temps des feux secrets pour les perpetuer. Ce fut dans la naissance du monde qu'elle établit cette douce societé de vie, & qu'elle ne fit pas seulement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le Mariage, qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'Immortalité, & le plus important estat des hommes, puisque sans luy les villes & les republiques seroient abandonnées.

ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire icy d'Eloge du mariage ; il est assez recommendable par l'institution que Dieu en fit dans le paradis terrestre, & par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam dans l'estat d'innocence avoit besoin d'un aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas étre malheureux par une alliance, qui rendit heureux nostre premier pere,

pere ; & nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques uns, qu'il répandit le mal dans tout l'univers, quand il eût ordre de remplir la terre d'hommes, & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut à des nôces, que Jesu Christ fit son premier miracle ; que le mariage sert de figure à l'union de Jesus Christs avec l'Eglise ; que c'est un mystere au rapport de St. Paul ; que l'on appelle Dieu du nom d'epoux dans les Cantiques ; & que Jeremie mesme, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le represente en cet estat. Toutes ces pensées sont trop communes, & elles ont esté trop souvent rebatuës.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'estat dans la vie, qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessament des presens à l'Eglise & à l'Estat ; & que selon cette pensée nostre incomparable Monarque, qui ne laisse rien échappeur pour rendre ses deuples heureux, & son Roy aume abondant, fit n'agueres, à l'imitation des Romains, une declaration, par la quelle il veut que les Peres de dix enfans soient exemps de charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore de sa liberalité ordinaire une pension considerable.

En effet les Enfans sont des faveurs du Ciel, par l'aveu mesme de St. *Jérome*, qui éleve si haut la Virginité. Et dans le vieux testa-

ment le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'étre par dessus les autres états de la vie ; si bien qu'il est aisé de juger parlà, que dans l'ancienne loy on le preferoit à la Virginité, & que la sterilité des femmes y passoit pour une espece d'opprobre.

Ce n'est pas seulement parmy les Juifs que le mariage estoit en estime. Les anciens Chrestiens ne donnoient jamais de charge de magistrature aux hommes qui n estoient point mariez. Les Payens mesmes ont fait des loix à son avantage. Car les Spartiates d'un costé instituerent une feste, où ceux qui n'estoient point mariez estoient foüettez par des femmes, comme indignes de servir la Republique, & de contribuer à son honneur & à son progrés Les Romains d'un autre costé couronnoient la teste de ceux, qui l'avoient esté plusieurs fois ; & dans leurs rejoüissances publique, ceux qui avoient esté souvent mariez, paroissoient une palme à la main, comme chargé d'autant de victoires que les *Cesars*, en ayant contribué à la grandeur de la Republique, aussi bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils luy avoient donnez. C'est pour cette raison, au rapport de St. *Jérome*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent que, dans la pompe funebre, il accompagnast le corps de sa femme, la palme à la main, & la couronne sur la teste, puisque il estoit fort rai-

son

sonnable, adjoute-t-il, qu'ayant esté marié vingt fois, & la femme vingt deux, il fust mené comme en triomphe à l'enterrement de sa femme.

ARTICLE II.

L'Age le plus propre au mariage.

Toute sorte d'age n'est pas capable de gouter les douciers du mariage. Les premieres & les dernieres années ont leurs obstacles ; & si les Enfans sont trop foibles, les veillards sont trop languissants. Le milieu de nostre vie est l'age le plus propre à Venus, qui, comme Mars, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de santé, & de courage.

Les Medecins ont des opinions differentes sur la division de nostre vie. Les uns la partagent en quatre ages, d'autres en 5, & d'autres en plusieurs autres parties. Mais à considerer la chose de bien prés, les années ne font pas les ages ; c'est la force & le temperament qui les distingue. Une fille peut faire un enfant a 10. ou a douse ans, par ce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à 18. ou à vingt, a cause de la foiblesse de ses parties, & de la secheresse de son temperament. Neantmoins on doit se determiner sur cette ma-

tiere, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des ag s, puissent juger sainemens des affaires qui leur appartienent.

Le sentiment le plus suivy est celuy qui divise nostre vie en cinq periodes; le premier est l'adolescence, qui dure depuis nostre naissance jusqu'à l'age de 25. ans, apres quoy nous ne croissons plus. Depuis 25. ans jusqu'à 35. ou 40. est la fleur de l'age de l'homme; & c'est ce que l'on appelle la jeunesse. l'Age constant suit la jeunesse, & dure jusqu'à 41. ou a 50. ans, c'est le temps que l'on trouve de mesme force & de mesme temperament. Le quatrieme aga est la premiere vieillesse qui dure jusqu'à soixante cinq ans; & enfin l'age decrepit accompagne les hommes jusqu'à la mort.

l'Adolescence est encore divisée en plusieurs parties; entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu. Elle commence depuis nostre naissance jusques a 3 ou quatre ans, lorsque nous avons appris à parler. La puerilité la suit, qui se termine a dix ans. L'age de discretion vient aprés, que quelques-uns nomment puberte, qui dure jusqu'à 18 ans; & enfin l'Adolescence, qui prend le nom detout ce temps là, va jusqu'à 25 ans.

l'Enfance & la Puerilité ne savent ceque c'est de produire des hommes; & bien qu'il y ait quelques Historiens, qui pourroient rendre cela douteux par une Historie qu'ils

 font

sont d'un enfant de sept ans qui en grossit une fille, cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'Antiquité, & que d'ailleurs la generation est incompatible avec la foiblesse de cet age, il me sera permis de demeurer dans mon sentiment, & d'exclurre les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne diray pas de mesme de ceux qui ont atteint l'age de discretion ; car dés lorsque la voix se change, & qu'elle se grossit par la chaleur naturelle, qui s'augmente dans la poitrine ; que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs desagréables, qui s'elevent de la semence ; que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y sent des chatoüillemens reiterez, c'est alors, dis-je qu'un jeune homme est embrasé par l'ardeur de l'Amour, & que ses parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les Medecins, qui considerent incessament les actions de la Nature, ne peuvent se determiner exactement sur l'age, que doivent avoir les hommes & les femmes pour se joindre amoureusement & pour engendrer: il y a tant de diversité de temperament & de vigueur dans les hommes, & dans les parties qui servent à la generation, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matiere. Ce que l'on peut dire en general c'est que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusques a dix huit ; mais l'on ne sauroit mar-

quer exactement l'année dans les particuliers.

Nous lisons dans nos observations de Medecine, qu'il y a eu des hommes qui ont esté peres a 10 ans, & qu'il s'est trouvé des femmes de neuf ans, qui ont merité le nom de mere *Joubert* Medecin de Montpelier, & l'un des savans hommes de son temps, à vû en Gascogne *Jeanne de Peirié* qui fit un enfant a la fin de sa neuvieme année. Cette Histoire n'est point seule; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables, qui sont arrivées en France & dans les regions chaudes, si celuy que nous a laissé par écrit St. *Jérosme* ne suffisoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec la quelle il coucha quelque temps.

J'avouë pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, & qu'il faut souvent des siecles pour en produire de semblables: Mais la marque la plus assurée d'estre en estat d'engendrer, c'est, selon l'avis des Medecins, lorsqu'un homme peut jetter de la semence, & que les regles paroissent à une fille. Ce sont alors des signes evidens que le nature a fourny a l'un & a l'autre sexe dequoy se perpetuer. Ces épenchemens d'humeurs ne paroissent que rarement à neuf ou à dix ans, on ne void mesme gueres de filles de douze ans, & de garçons de quatorze, capa-

capables d'obeir à l'Amour, & de produire cette matiere dont se forment les hommes. Cela arrive le plus souvent aux filles de quatorze ans, & aux garçons de seize ; car en ce temps là tout ne respire que production ; c'est le printemps de la vie, & l'une des saisons les plus douces qu'ayent les hommes. Une fille seroit bien lente, si à seize ans elle n'estoit capable de se perpetuer par la production d'un enfant, & un garçon de 18. ans seroit bien froid, si, estant couché avec elle, il luy estoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'age le plus prompt à faire des enfans est celuy de dix ans ; & le plus tardif celuy de seize ou de dix huit.

Sur ce que les femmes sont plûtost prestes à engendrer que les hommes, quelques Medecins ont soutenu qu'elles estoient d'un temperament plus chaud. Car si parlant en general, disent ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puis que la chaleur naturelle reside d'avantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs, on remarque, ajoutent ils, que les femmes sont plus ingenieuses & plus agissantes que les hommes, parce, qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plûtost du poil aux parties naturelles,

& il s'en est vû qui n'estoient presque pas entrées dans l'age de discretion, à qui la Nature commençoit a voiler leurs parties naturelles par le poil, qu'elle y faisoit naitre : ces mesmes femmes croissent & vieillissent encore plûtost, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leurs corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plûtost les actions, & en dissipe plûtost les humidités.

Au reste elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes ; & comme les passeraux ne vivent pas longtemps, parce qu'ils sont trop chauds, & trop susceptibles de l'Amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur devorante, qui les consume peu à peu. Il se trouve encore aujourd'huy des *Messalines*, qui, par l'excés de leur chaleur, feroient en estat de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est plus chaud. En effet elles souffrent le froid avec plus de constance ; & si la chaleur naturelle, qu'elles ont abondamment, ne s'opposoit au froid de l'hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'estoit permis de m'éloigner un peu de la matiere que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine, à prouver le contraire de ce que l'on dit du temperament des femmes. Je ferois voir, que la grande quan-

tité de sang vient plûtost de la mediocrité de la chaleur, que de son excés : que les femmes sont plûtost legeres qu'ingenieuses : que si elles engendrent & vieillissent plûtost, c'est aussi une marque de la foiblesse de leur chaleur : que l'excés de l'Amour ne peut estre principalement attribué à la force de cette mesme chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plûtost à la Providence de la Nature, qui les a faites pour nous servir de joüet aprés nos plus serieuses occupations. Aprés tout si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embon point ordinaire, qui s'oppose incessament à la génération des qualités les plus actives.

L'Homme au contraire agit avec plus de fermeté ; se nourrit avec plus de bonheur ; se deffend avec plus de courage & de presence d'esprit ; raisonne avec plus de force ; & contribuë à faire un enfant avec plus de promptitude. C'est luy principalement qui agist dans la génération où il se communique soy-mesme, & qui par ses autres actions de corps & d'esprit donne par tout des marques de la force de sa chaleur. Au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut luy donner ; & souvent elle n'est pas sitost preste que luy à donner dequoy former un homme. En un mot elle n'est faite que pour concevoir pour allaiter, & pour élever ses enfans.

De plus un masle est plûtost accomply dans le sein de sa mere qu'une femelle, il s'agite avec plus de force, & vient aussi au monde un peu plûtost; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son temperament; car c'est à cette mesme chaleur de perfectionner, & d'avancer plus promptement les choses par tout, où elle se trouve plus abondante: & par cette mesme raison on ne void presque jamais vivre de gemeaux de differens sexes. Il y a trop d'inegalité de chaleur & de temperamens, quand ils se trouvent tous deux embarrassez dans des mesmes lieux.

Mais reprenant la matiere que nous avons laissée pour faire une digression qui ne me paroist pas inutile, je diray maintenant, pour continuer a parler des ages des hommes, que les Jurisconsultes, qui dans ces sortes de matiere ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Medecins, ont fixé un temps pour le mariage au milieu de l âge de discretion. Et parce que ceux là sont extremement rares qui commencent à engendrer à 9 ou à 10 ans aussi bienque celles, qui ne pourroient le faire a seize ou a dixhuit, ils ont determiné l'age de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la Puberté, si bien que ceux, qui sont au dessous de ces derniers ages, sont estimez pupilles; & la loy ne permet pas qu'ils soient accusez d'adultere, ny

qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contraité au mesme estat qu'ils estoient auparavant, parce qu'il est, disent ils, de l'essence du mariage d'estre en estat de faire un enfant, & que ceux qui sont au dessous de ces ages ne sont pas présumez en estre capables.

Les Politiques qui considerent la durée d'un estat florissant ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes, pour le temps qu'il faut marier les jeunes gens. Ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ny les richesses des habitans qui font un monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui luy appartiennent. L'age de douze & de quatorze ans est un age trop foible pour faire un present à l'estat d'hommes spirituels & robustes, & ces mesmes Politiques apprennent des Medicins qu'il faut un age plus avancé pour engendrer des hommes, capables de gouverner un Royaume, ou de menager une Republique.

En effet le ventre d'une femme est trop étroit à cet age là, pour engendrer des enfans bien faits; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme; & une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble & a son propre accroissement, & à la nourri-

ture de son enfant. Les couches doivent étre ordinairement funestes, & doivent luy faire apprehender de perdre la vie en la donnant à un autre. D'ailleurs un jeune homme a l'esprit & le corps trop foibles à l'age de quatorze ans ; sa semence n'est pas assez cuite ny assez digerée pour produire un enfant fort & spirituel ; & s'il est alors capable d'engendrer, les enfans qui en viennent sont ou trop petis ou trop delicats.

Platon & Aristote, ces deux grands Genies de l'Antiquité, ne permettoient pas de se marier avant l'age de 30 ans ; & presentement une personne n'oseroit se marier avant ce temps-là sans le consentement de son pere & de sa mere. Ce qui obligea Gratien à faire une loy, par laquelle il établissoit la perfection d'un homme à cet age-là. Car c'est alors que l'on ne croist plus, & que la chaleur naturelle, ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'emploÿe seulement à le conserver & à fomenter ses parties amoureuses, pour produire avec plus de force une matiere capable de perpetuer son espece.

Le meilleur est de suivre là dessus le sentiment le plus commun, c'est à dire d'estimer parfait un homme à 25 ans, & une fille à 20. C'est alors qu'ils sont tous deux plûtost en estat de se marier que dans un age moins avancé ; car pour parler de cet homme, il ne

luy

luy manque rien à cet age-là pour contenter une femme; ses parties naturelles ont les dimensions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embrassements amoureux; sa semence est féconde. Les esprits, qui doivent servir à la génération, s'engendrent alors en plus grande abondance, & sa verge est presque toûjours en estat de fournir de quoy faire un homme, contre la volonté mesme de celuy qui la porte. Enfin cet homme doit d'autant plûtost se marier, qu'il est d'un temperament chaud & humide, d'un sang boüillant, bilieux & melancolique; qu'il a la taille mediocre, la teste grosse, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fenduë, les joües teintes de sang, & le menton arrondy. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de 20 ans, qui a l'imation de cette *Fabiola*, dont parle St. Jérôme, ne peut vivre sons joüir des plaisirs de l'Amour, & sans suivre le conseil que l'Eglise donne en se mariant.

En effet l'age de douze ou de quatorze ans est un age trop tendre pour souffrir le joug du mariage; il faut des personnes fortes & robustes, si elles veulent y avoir du contentement.

ARTICLE III.

La Conception, la grossesse, & l'Enfantement.

Lors qu'une femme a conceu elle a suivy en cela le conseil que l'Eglise luy a donné en la mariant, & elle a executé les ordres de la Nature. Mais je ne say par quel malheur ordinaire à l'Amour, elle paroit plus abbatuë qu'auparavant. Tout luy déplaist ; elle ne mange point ; & si elle met quelque chose dans la bouche, ce sont des choses hors de l'usage commun des hommes, encore les rejette-t-elle desqu'elle les a prises. Les meilleurs alimens luy font mal au cœur ; elle n'en peut mesme souffrir la fumée. Les nuits sont inquietes ; le sommeil est interrompu, & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *Incube*, comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtit sans que l'ame eust encore ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insupportable à cette mesme femme, qui souffre de temps en temps de legers tremblements par tout le corps. Le ventre luy fait mal, souvent il demeure paresseux, & cette paresse luy cause pour l'ordinaire des trenchées. Les Graces ne sont plus sur son visage ; ses yeux sont languissans & meurtris ; & le feu dont l'Amour se servoit autrefois

pour faire des conquestes, les a abandonné pour quelque temps. Elle ne peut marcher qu'elle ne boïte, & qu'elle ne ressente d'extremes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes. Enfin dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aymé. Ces incommodités la font presque repentir de s'estre alliée à un homme, si elle n'esperoit au bout de neuf mois de recompenser les souffrances par la joye d'un enfant qui luy doit venir.

l'Experience nous apprend, qu'une femme grosse est plus amoureuse au commencement de sa grossesse qu'auparavant. Beaucoup plus de sang & d'esprits occupent ses parties naturelles; & si on la baise en ce temps-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui plus il est arrosé, plus il est ardert.

Les François ne sont pas si retenus à carresser les femmes grosses que quelques autres nations. Il y a mesme des Medecins qui sont d'avis qu'on les doit baiser avec plus d'ardeur, pour obeir aux loix de la Nature qui les rend alors plus amoureuses. Mais a dire le vray, si nous suivons le sentiment d'Hippocrate elles sont de plus vehementes couches quand elles ne sont point carressées pendant leur grossesse, & nous voyons souvent arriver des accidens funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme quand elles sont grosses,

car

car si elles ne font pas de fausses couches, au moins engrossent-elles une seconde fois.

Les fortes secousses de l'Amour ebranlent un enfant qui est fort delicat dans ses premiers mois ; & les regles, qui sont souvent provoquées par la chaleur, que les baisers reiterés excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent & le suffoquent. Il ne peut mesme s'en garentir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les liens qui le tiennent saisis se relâchent par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere ; & il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant avant le temps, luy qui ne l'a pas presques encore receuë.

Quoyque la plus part des Medecins, aprés Hippocrate, disent que la matrice est tellement fermée aprés la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une aiguille, nous sommes pourtant persuadez du contraire. Car on sait qu'elle se decharge souvent de ses humidités superfluës ; & que les femmes engrossent une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges ou blanches, qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse ; & nous avons des exemples de superfetations ; & peut estre plus souvent que nous ne le pensons ; car les gemaux, qui naissent envelopez de membranes differentes, sont pour l'ordinaire de superfetation, dont on ne s'ap-

s'apperçoit pas. Toute une ville de ce Royaume a sçeu la superfetation de Mademoiselle Louveaua, qui quelque temps aprés avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha d'un garçon vingt neuf jours aprés ses premieres couches. La fille vescut sept ans, & le garçon ne vesquit que sept jours.

Les femmes seroient trop malheureuses, si la douleur, & les autres peines, ne les abandonnoient point pendant leur grossesse. Une femme grosse qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extremes, dans des dégousts & des vomissemens continuels, jouit presentement d'une santé parfaite. Elle ne se souvient plus d'avoir esté incommodée, & si elle ne sentoit dans ses entrailles quelques petits mouvemens comme de fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'estre grosse. Mais cette santé ne durera pas longtemps. Car dés que l'enfant aura de la force, ses douleurs renouvelleront, & en touchant son pous qui battra alors pour deux personnes, on diroit qu'elle auroit la fievre. Enfin le temps d'accoucher s'approche; l'enfant luy frappe le costé; les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le passage; & si l'accouchement n'est malheureux en moins d'une heure elle se délivre.

On a soin d'un costé de l'enfant; on luy coupe le cordon le plus long que l'on peut,

si c'est un garçon ; & le plus court, si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la Matrone, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, & que la fille en sera plus étroite : aprés cela on luy donne du beurre & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs de ventre, ausquelles l'enfant est sujet aprés estre ne, & pour vuider les excremens noirs qui sont dans ses boyaux il y a longtemps. D'un autre costé on soulage la mere ; on luy serre d'abord doucement le ventre ; & l'on étuve avec du vin tiede ses parties naturelles. En un mot on y apporte tous les soins, que l'on a accoûtumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE II.

Si la Nature a fixé un temps pour accoucher.

LEs Medecins & les Jurisconsultes agitent cette mesme question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent étre assurez d'un temps fixe pour la naissance des enfans ; afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire heritier un enfant qui ne seroit pas legitime. Et parce que ceux-cy ne jugent que sur le sentiment des Medecins, je veux bien rapporter icy en peu de mots ce-

que la plus part en pensent. Mais avantque de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de repondre d'abord à quelques difficultés qui se presentent.

Quelques Medecins ont fait des livres exprés, où ils pretendent prouver qu'il n'y a point de temps determiné pour la naissance des hommes, & que la Nature, estant la maitresse d'elle mesme, elle avance ou retarde le temp des couches, quand il luy plaist. En effet ceux, qui sont dans ce sentiment, ne manquent ny de raisons, ny d'autorité, pour faire valoir leur opinion. Car ils disent que, les temperamens des hommes estant presque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur sont plûtost formez dans les entrailles de leur mere, & naissent aussi plûtost; ainsi qu'il y en a qui vienent au monde a six mois, comme fit Livia, femme d'Auguste, selon le sentiment des Medecins de ce temps-là; & d'autres qui, ayant moins de vigueur, ne peuvent naitre qu'aprés plusieurs mois; temoin Ruffus que Vestilia fit à onze mois, & l'enfant dont une femme de 60 ans accoucha lequel demeura dans les flancs de sa mere pendant quinze mois, si nous en voulons croire *Masse.*

Ils disent encore qu'une femme qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner a son en-

enfant, ne sauroit s'empêcher d'accoucher a 6 ou a sept mois, au lieu qu'une autre, qui sera grande & bien nourrie, portera son enfant jusques a dix ou à douze mois.

Ils ajoûtent que la femme, participant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petis d'une seule ventrée, & de la Nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un temps fixe pour accoucher. Que l'homme n'ayant point de temps determiné pour caresser sa femme, la Nature n'en a point aussi de fixe pour le faire naître; qu'il n'en est pas de mesme des autres animaux, qui ont leur temps reglé pour faire leurs petis, si bienque que l'on ne verra pas en hyver une linotte pondre, & couver ses œufs. Qu'au-reste l'autorité d'Hippocrate decide cette question, qui a esté suivy des Jurisconsultes, savoir que les enfans peuvent naître depuis le septiemé mois jusques à l'onziéme.

Mais si nous voulions examiner de prés tous ces raisonnemens, nous pourrions dire que, bien que les femmes, & les en ans, ayent des complexions fort differentes entre eux, il y a lieu neantmoins d'étre persuadé, qu'une vieille Espagnole, & qu'une jeune Lapponoise, accouchent naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois accomplis. Que l'on ne doit pas établir un sentiment, sur ce que les femmes nous disent du nombre des mois de leur grossesse. Que la grandeur

deur de la matrice devroit plûtost avancer ses productions, que de la retarder. Qu'une femme, qui a peu de sang, devroit accoucher plus tard, ayant besoin de plus de temps pour perfectionner ce qu'elle porte dans ses entrailles: & qu'enfin on ne doit pas regarder les defauts d'une partie, ny les erreurs de la Nature pour établir un principe universel.

Nous pourrions encore dire, que la Nature des femmes n'est point entre la Nature de ces differens animaux, & qu'Avertoës s'est fort mal expliqué là dessus; que quand les femmes font plusieurs enfans dans les mesmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens sont contre les ordres de la Nature, qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainsi que l'experience nous le fait remarquer tous les jours. Aprés tout, que les femmes ont un temps aussi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits; & qu'il ne faut pas confondre par un sophisme evident la saison, & le temps, auquel nous caressons les femmes, & auquel elles conçoivent, avec le temps que la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

Enfin nous pourrions opposer Hippocrate à Hippocrate mesme, & nous pourrions alleguer cette belle verité qu'il nous a laissé par écrit, savoir; que la Nature est toûjours sta-

ble dans ses actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une regle genarale, que ce qui s'y passe le pluscommunement.

Fortifions encore ce sentiment par d'autres preuves, & disons, qui si la nature garde une loy fixe dans le corps des bestes, lorsqu'elles sont pleines, & que cette mesme nature ne manque pas presque d'un jour a les irriter, pour mettre bas quand leur fruit a réceu tout l'accomplissement qui luy est necessaire, on ne peut douter que l'homme, qui est le plus parfait de tous les animaux, ne soit reglé par les mesmes loix. La Nature ne manque jamais d'observer nu temps limité, quand il est question de guerir nu tumeur, ou de finir une fievre. Ses loix sont certaines & indubitables dans les crises, & ces Medicins ont passé pour Magiciens, qui ont remarqué ses mouvemens avec les plus d'exactitude. La grossesse est une espéce de maladie, les accidens qui arrevent aux femmes grosses, en sont comme les symptomes; & l'accouchement en est comme la crise a la fin. On ne denie point à la femme les mouvemens fines de la Nature, quand il faut se deffendre de quelque maladie qui l'oppresse, il n'y a que dans la grossesse & dans l'accouchement qu'on luy refuse ces ordres invariables; & par ce que l'on observe que les accouchemens arrivent en divers temps, par des causes étrangeres,

geres, qui les avancent ou qui les retardent, on est tellement prevenu là dessus que l'on prend l'ombre pour le corps, & le hazard pour la nature : si bienque l'on ne peut revenir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste, puisque l'experience nous monstre, que la plus part des enfans naissent, depuis les dix derniers jour du neufiéme mois, jusques au dix premiers du disieme, c'est à dire dans l'espace de vingt jours; & qu'ils vivent presque tous : que ceux qui naissent à 7 où 8 mois sont toûjours imparfaits, ou valetudinaires, & que de 20 il n'en vid pas trois. N'advoüera-t-on pas, que ces derniers naissent dans un temps que la nature n'a pas ordonné, & qu'ils sortent plûtost par quelque maladie pas entrailles de leurs méres, que par les ordres secrets de cette admirable Moderatrice de l'univers.

C'est sans doute ce qui obligea les Romains à declarer illegitimes les enfans qui naissoient avant les neuf mois accomplis; & ce qui par arrest du parlement de Paris fit debouter un pere de la succession de son enfant, bien qu'aprés estre né il eust receu le baptéme.

Ceux qui ont fait de serieuses reflexions sur les mouvemens de la Nature dans les accouchemens des femmes, & qui se sont long

temps appliquez a observer toutes les petites circonstances & de la grossesse, & des couches, découvrent aisement la difficulté de cette question. Ils ont remarqué, comme j'ay fait dans les hôpitaux, & par tout ailleurs, que la Nature conserve toûjours un temps fixe, & determiné pour les accouchemens, qui se sont selon ses ordres, & que les enfans les plus accomplis, & les plus temperez, naissent toûjours dans les dix premiers jours du disieme mois, & le plus souvent à la mesme heure du jour qu'ils ont esté faits; les autres naissent, comme je l'ay dit, depuis le vingtième jour du neufieme mois, jusques au disieme jour du dixieme; c'est à dire, depuis le deux cent cinquante cinquieme jour de leur conception, jusques au deux cent soixante & quinzieme; bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plûtost ou plûtard, quand il y a quelque cause étrangere, qui en avance ou en retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette verité par beaucoup d'Histoires, qui m'ont fourny mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques. Six enfans, que ma femme m'a fait, ont demeuré dans les flancs de leur mere, depuis le deux cent cinquante sixieme jour, jusques au deux cent soixante & dixieme, c'est à dire, qu'ils sont tous nez sur la fin du neufieme mois, ou au commencement du dixiéme, si nous comptons les accouchemens par

les

les mois de lunes, comme le pretendent la pluspart de nos Medecins.

Mais la preuve inconteſtable de cette queſtion ne peut eſtre priſe d'ailleurs que de la naiſſance de JeſusChriſt, qui a eſté le plus parfait de tous les hommes. St. Auguſtin nous apprend, qu'il demeura dans le ſein de la bien heureuſe Marie, pendant deux cent ſoixaute & treize jours, qui eſt le temps que l'Egliſe a obſervé depuis pour en celebrer la memoire, c'eſt a dire, qu'il naquit dans le commencement du dixieme mois.

Il eſt vray quil y a quelques enfans qui naiſſent vers le dixieme jour du ſétieme mois, ou le dixieme de l'onziéme mois; mais les uns & les autres ne vivent pas long temps; ou eſtant nez contre les ordres de la nature, ainſi que nous l'avons dit, ils ſont ſujets à mille incommodites.

Si les enfans naiſſent dans un eſpace de temps ſi vaſte, il n'en faut accuſer que la differente, & mauvaiſe façon de vivre des femmes; le païs où elles demeurent; la ſaiſon dans laquelle elles accouchent; l'oyſiveté dont elles joüiſſent, la varieté de leur temperament; les plaiſirs déreglez, qu'elles prenent avec les hommes pendant leur groſſeſſe, les paſſions & les maladies dont elles ſont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches; & force la nature à ſuſpendre ou à rompre le cours ordinaire de ſes operations;

tions ; ce qui arrive presque jamais aux autres animaux, qui vivent selon les loix de la Nature.

On doit donc conclurre de tout ce discours, que les bons accouchemens, qui se font selon les ordres de la Nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours & quelquefois de vingt ; mais cela n'empeche pas que les enfans ne vivent quelquefois ; & qu'en France ils ne soient estimez legitimes, lors qu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septieme mois, c'est à dire, depuis le cent quatre vingt septieme jour de leur conception, jusques aux dix premiers jours de l'onzieme mois, c'est à dire, jusqu'au trois cent cinquieme jour ; tellement que devant ou aprés ce temps-là j'oserois dire qu'on doit les estimer ou bastards ou supposez. Et si la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lion, estoit née quelques jours aprés le trois cent quatrieme jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un arrest en sa faveur par lequel il la declaroit capable d'estre heritiere de son pere. En effet par un autre arrest cette Illustre Compagnie declara illegitime un autre enfant, qui estoit ne le dousieme jour de l'onzieme mois aprés la mort de son pere.

ARTICLE V.

Du devoir des Mariez.

APrés les travaux de l'enfantement la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a souffertes ; & les vuidanges ne sont pas plûtost écoulez, qu'elle attaque derechef son mary, & qu'elle luy livre amoureusement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, & qu'elle ne merite d'estre couronnée de myrthe comme l'estoient autrefois ceux qui faisoient des conquestes en Amour. Et je ne doute point aussi qu'elle ne merite cet honneur, elle qui attaque avec tant de courage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage si avantageusement avec son antagoniste les fruits de sa victoire.

Elle revient incessament à la charge, & ne dit jamais c'est assez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes & plus amoureuses, plus inquietes, plus inconstantes & plus susceptibles de lasciveté. En effet elles sont un animal dans un autre animal, qui fait souvent tant de desordre dans le corps des femmes, qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'assouvir, & de l'appaiser pour l'empecher de leur nuite.

Le mary rend donc exactement à sa femme

me ce qu'il luy doit, & la femme ce qu'elle doit a son mary. Si ce devoir manque du costé du mary, la femme devient de mauvaise humeur, & luy fait adroitement connoitre le chagrin qu'elle conçoit de n'estre pas aymée : si bienque l'on peut dire que les carresses conjugales sont les nœuds de l'Amour dans le mariage, & quelles en font veritablement l'essence.

Mais il y a des occasions, où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ny de la societé, lors qu'il refuse ce plaisir à la femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un est une faute contre sa santé, selon le sentiment des Medecins, au moins si l'incommodité est tant soit peu considerable, peut-on fournir tous les jours aux voluptés dereglées d'une femme : lorsque la veuë se diminuë ; que le sommeil se perd, que l'estomach & la teste se ruinent,& que les jambes s'affoiblissent ? un homme n'est gueres en estat de faire son devoir à l'égard des affaires domestiques & etrangeres, aprés s'estre épuisé dans l'excés des voluptes conjugales. Les moindres incommodités ; qui viennent de l'excés de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme. D'en agir autrement c'est pecher contre soy mesme ; & s'attirer de grandes maladies, & une vieillesse prématurée.

Ceux-

Ceux-là sont bien plûtost dispensez de ce devoir, qui sont tombez une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties necessaires à la vie, & quand mesmes ils n'y auroient que quelques legeres dispositions, cela ne devroit empecher de carresser leur femme. Les maladies des extremités du corps, qui sont periodiquez, doivent encore les exempter de ce devoir, amoins qu'ils ne vueillent que le plaisir ne soit la cause de leur misere.

L'homme a bien plus d'occasion que le femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est luy qui dans les caresses conjugales agit presque tout seul, & qui semble par ses mouvemens précipités se hâter de voir la fin de ses plaisirs, pour les renouveller une autrefois comme si la Nature, estant chargée d'un homme, vouloit par l'excés des voluptez nous oster la pensée, de ce que nous y faisons de principal, pour s'en reserver toute la glorie à elle mesme.

Il n'en est pas de mesme de la femme, qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée, il ne se trouve gueres d'obstacle de son costé qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mary. La maladie n'est pas une cause assez legitime pour cela. Elle en souffre mesme quelques-unes qui ne se guerissent que par l'Amour; & les remedes des medecins sont souvent trop foibles pour les

dompter. Priape à bien plus de pouvoir & de force que nos drogues ; son autorité est plus souveraine, & son remede est beaucoup plus efficace que l'Armoise, le Karabé, les testicules de Castor, & tous les autres remedes que l'Antiquité à inventez pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bestes, que la nature fait dans leurs corps une fermentation, & une agitation d'humeurs, & quelle envoye à leurs parties naturelles du sang, des esprits & de la matiere qui les y chatoüillent. Cette matiere dans les bestes est par rapport aux femmes ; ce que nous appellons les Regles. Si bien qu'il ne faut pas s'estonner, si les beste cherchent, alors plûtost qu'en un autre temps, le masle qui la nature leur a monstré estre le souverain remede à leurs tourmants. C'est la raison pour laquelle la plûpart des femmes sont plus amoureuses lors que leurs regles commencent à couler ; car le sang & les esprits, se portant alors précipitament à leurs parties naturelles, qui en sont échauffées, elles chercheroient en ce temps la de quoy se satisfaire, si la loy du vieux testament ne punissoit de mort les hommes qui les touchent en cet estat là. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'exces de l'amour du beau sexe; il a alors plus de feu & d'empressement pour aymer qu'en tout autre temps, pourvû toutefois qu'il

qu'il se porte bien ; mais un homme n'est pas innocent quand il commet cette indecence.

J'advouë que l'un & l'autre ne sont point ordinairement incommodez quand ils se carressent pendant les regles ; il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en ressent aucun dommage. Tous les desordres de ces conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré. Car souvent il meurt avant que de vieillir, ou passe toute sa vie dans une langueur continuelle.

Il en est à peu prés de mesme des vuidanges de l'accouchement. Ce que la mere & l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse ; cela mesme se purge peu à peu 15 ou 20 jours aprés les couches. Si un homme carresse sa femme avant ce temps-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse si elle devient grosse peu de temps aprés estre accouchée ; car les ordures, qui dovient couler par ses lieux demeurant dans son corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'estoit sans doute sur cela qu'estoit fondée la loy de l'ancien testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que 30 jours aprés avoir fait un garçon, & 60 aprés avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté de savoir, si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mary. Les sentimens sont parta-

gez là dessus. Quelques uns veulent que l'on puisse baiser aussy vigoureusement une femme lors qu'elle est grosse que lors qu'elle est vuide. J'en prends à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui estant grosse voulut persuader aux gens, que l'on ne faisoit point tort à son mary de faire passer d'autres hommes dans sa barque, lors qu'elle estoit chargée de marchandises, pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette occasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettroit un grand crime si l'on carressoit une femme grosse, & que l'on contribueroit a la perte de son enfant.

Pour decider cette question, on n'a qu'à observer ce qui se passe dans la nature parmy les bestes, & on y verra que les Cerfs, les taureaux, les beliers & quelques autres animaux ne touchent plus leurs femelles quand elles sont une fois pleines. Les accidens fâcheux, que nous avons remarqué cy dessus pouvoir arriver à une femme grosse, qui reçoit les caresses de son mary, sont des causes legitimes pour empécher un homme de carresser sa femme. De fausses couches peuvent arriver par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent : une superfetation peut survenir ; un faux germe ou un fardeau peuvent suffoquer l'enfant, comme Riolan nous témoigne l'avoir vû. En un mot ces accidens peuvent oster la vie à la mere & a l'enfant.

Au contraire les accouchemens seront plus libres si l'on ne touche point une femme pendant sa grossesse, & les Enfans, selon la pensée d'Hippocrate, ne naitront avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons, qui empecherent le sage Empereur de Constantinople, *Isaac Commene*, de toucher sa femme aprés qu'elle eut conceu, & quoy que ses medecins le luy conseillassent pour la conservation de sa santé, il n'en voulut pourtant rien faire, preferant ainsy la santé de deux personnes à la sienne propre. C'estoit mesmes une loy parmy quelques peuples Payens si nous en croyons *St. Clement*, de ne connoitre jamais une femme grosse.

J'en dis de mesme des nourrices, qui ne peuvent rendre sans danger ce qu'elles doivent à leurs maris. Car quelle apparence qu'un lait soit bon si la mere a des degousts & des vomissemens continuels, & si elle souffre les autres incommodités qui arrivent ordinairement aux femmes grosses? Cependant si une nourrice devient grosse d'un mesme homme, si elle n'est gueres malade au commencement de sa grossesse, & que d'ailleurs elle soit vigoureuse & sanguine, je ne voy pas de raison qui puisse l'empécher de rendre ce qu'elle doit à son mary, & mesme d'allaitter son enfant durant les deux ou trois premiers mois de sa grossesse. L'enfant quelle porte dans ses entrailles estant alors fort pe-

tit, & n'ayant pas besoin d'abord de beaucoup d'aliment. Il y a mesme des femmes qui se portent beaucoup mieux si elles allaitent alors, que si elles conservoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conceu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent suffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leurs sein si elles ne sont epanchées pour d'autres usages. C'est pourquoy nous sommes quelquefois obligez de faire saigner ces personnes là, pour les decharger de l'abondance de leur sang, & les faire ensuite accoucher plus heureusement.

ARTICLE VI.

Du temps où les hommes & les femmes cessent d'engendrer.

LE monde est plein de productions. Il s'en fait par tout jusques dans les entrailles de la terre. C'est le seul moyen qui fait subsister toute la liaison de ce grand Univers. Les hommes qui en font l'ornement ne manquent point de leur costé à faire de continuelles generations. Depuis l'age de discretion jusques à la vieillesse ils s'employent incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en veuë d'eterniser la nature humaine plûtost que de conserver leur vie & leur santé. Car il est certain que les plus las-

cifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passeraux qui ayment si eperdûment leurs femelles, ne vivent que trois ou quatre ans. La Chaleur naturelle qui s'épuise par l'Amour leur manquant avant le temps les fait aussy finir plûtost.

Nous avons cy dessus observé le temps ou les hommes & les femmes commençoient à engendrer, il faut presentement examiner celuy où ils finissent.

Quoyque les Medecins prolongent le temps de la premiere vieillesse jusques a 65. ans, & qu'ils croyent qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusques à cet age là, cependant les Jurisconsultes se restreignent à l'age de soixante ans aprés quoy ils pretendent qu'un homme soit impuissant. C'est pourquoy ils en ont fait une loy exprés. En effet c'est alors que l'amour nous abandonne ; & bien que dans le fonds du cœur nous le conservions toûjuors jusques à la mort, il ne se fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles aprés cet age là. La vieillesse nous glace. & nous n'avons presque plus de chaleur & d'esprits que pour nous conserver, bien loing d'en avoir pour en donner a un autre.

La nature à ses mouvemens reglés & ses productions determinées, ainsy que nous l'avons prouvé cy-dessus, & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui

ayent fait des enfans à l'âge de soixante & dix, de quatre vingt ou mesme de cent ans, ils ne nous doivent pas servir de regle pour établir la fin de la generation dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous rapporte que Mr. le Duc de *St. Simon*, qui vid encore, a fait un enfant à l'âge de soixante & douze ans que le Roy & la Reine ont tenu sur les fonds de baptéme. C'en est un autre de ce que nous apprend *Eneas Silvius*, d'*Uladislas* Roy de Pologne, qui fit deux garçons à l'age de quatre vingt dix ans. C'en est encore un autre beaucoup plus grand de ce que nous raconte *Felix Platerme* de son grand Pere qui engendra à l'age de cent ans. Et enfin ce que nous dit *Massa* est encore quelque chose de plus incroyable là dessus, qu'un homme de soixante & dix fit un Enfant a sa femme de soixante ans, qui vint au monde sans avoir toutes les parties accomplies qu'elle naquit aprés 15 mois de sa Conception.

Il n'en est pas de mesme à l'égard des femmes. Elles ont un temps plus limité & plus court que les hommes. Si une fois les regles les abandonnent lors qu'elles sont un peu âgées, elles cessent en mesme temps d'engendrer. C'est pour cela que la loy a determiné aussi judicieusement un temps à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes. Elle estime les accouchemens prodigieux qui se font

aprés

aprés l'age de 50 ans, & n'admet point les enfans pour legitimes qui naissent aprés ce temps là; parce que selon le sentiment des Medecins, les regles cessant aux femmes environ l'age de 45 ou de 50 ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant, si la femme manque des choses necessaires a le former & a le nourir.

Cependant si aprés cet age-là il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs regles, je ne doute point que l'on ne fist une grande injustice a un enfant qui en naitroit, si on le privoit du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison, qui obligea l'Empereur *Henry* de faire accoucher sa femme agée de 50 ans a la veuë de tout le monde, pour oster le soupçon que l'on auroit pû avoir de son accouchement.

Ainsi bienque la loy soit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus souvent, il peut cependant naitre des occasions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvû que les hommes ayent de la vigueur & que les regles ne manquent point aux femmes. Car on ne sauroit faire une loy si juste qu'elle ne pûst causer quelque fois du dommage a quelques particuliers; & par ce qu'elle est generale il se trouve des occasions, où elle ne favorise pas tout le monde

CHAPITRE IV.

Quel temperament est le plus propre a un homme pour estre fort lascif, & à une femme pour estre fort amoureuse.

POur expliquer le melange& la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'univers,& qui ont tous un temperament different lesPhilosophes,se sont servis de deux moyens. Les uns ont consideré la matiere qui les forme, ils en ont observé la figure, la grandeur & la liaison ; & se sont imaginez, comme ont fait *Democrite & Descartes*,qu'ils en expliqueroient suffisamment la Nature par les atomes qui les composent. Les autres, comme *Hippocrate & Aristote*, se sont persuadez qua la matiere des mixtes ne pouvoit estre sans qualité ; & que le toucher estant le juge des premieres & des secondes qualités ils pourroient aussi parlà en faire mieux connoitre la Nature. *Aristote* appelle les secondes qualités des effets corporels, ou des conditions materielles, que je pourrois nommer des qualitez de la matiere. Il en a fait de deux sortes ; les unes actives, comme la puissance, d'endurcir, de ramollir, d'épaissir &c. & les autres passives qui sont des effets de cette mesme faculté,comme est la dureté, l'épaisseur, la tenüité &c.

De ce corps ainsi composé de matiere & de qualités, pour parler avec ces derniers Phi-

Philosophes, il naist une autre qualité que l'on peut nommer avec *Galien* proprieté de la substance, avec *Vallesine* qualité du melange de la matiere, ou enfin avec d'autres qualité occulte, qui est à proprement parler l'essence & le temperament du mixte. Si bien que l'on peut dire que le temperament n'est autre chose qu'une qualité, qui resulte du meslange de la matiere & des qualites des Elemens. Car comme plusieurs voix differentes font une melodie, quand elles sont bien mélées, tout de mesme ces matieres & ces qualités bienque contraires, se lient si étroitement les unes aux autres pour faire un temperament, que l'on ne sauroit les discerner, tant il est vray de dire que le temperament est une union, & un ordre des choses qui sont incessament opposées entre elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps, mais il y en a peu que nous puissions clairement connoitre. J'avouë qu'elle s'avons qui en est l'auteur; que nous voyons tous les jours ses ouvrages; & que la matiere nous en est sensible. Mais qu'il est difficile de concevoir, comment par un peu de semence, pour me renfermer dens l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande varieté de temperamens!

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par dessus le reste des hommes, sont

sont obligez d'avouër aprés avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfans; & que le temperament des hommes qu'ils examinent est si difficile à comprendre, qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connoitre qu'en gros.

Les Medecins admettent de quatre sortes de temperament, où une seule qualité prend le dessus, & ils en comptent aussi quatre autres qu'ils appellent composez, où deux qualités sont manifestes. Les premiers temperaments sont rares, & il ne se trouve presque jamais de qualité qui ne soit accompagnée d'une autre qui ne luy est pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neufieme temperament qu'ils appellent égal ou temperé, où il n'y a point de qualité qui se surpasse l'une & l'autres: Mais parce que l'on ne le rencontre point dans les hommes, & que les matieres & les qualités des Elemens ne sont pas melées ensemble si justement, qu'il n'y en paroisse quelqu'une qui domine, nous ne parlons point de celuy cy qui n'a esté inventé dans les Ecoles que pour servir de regle aux autres.

Pour expliquer mieux les temperamens des hommes, les Medecins ont attribué les matieres & les qualités des Elemens à chaque humeur du corps. Ils ont dit que la bile estoit chaude & seche comme le feu, que la Melancolie estoit froide & seche comme la ter-

terre, que la pituite estoit froide & humide comme l'eau, & qu'enfin le sang estoit chaud & humide comme l'air.

ARTICLE I.

Quel temperament doit avir un homme pour estre fort lascif.

AVoir ce jeune homme de vingt-cinq ans on le prendroit pour un satyre qui cherche incessament partout de quoy assouvir sa passion. Toutes les femmes luy sont agréables dans l'obscurité, il n'en refuse aucune tant laide soit elle & il est toûjours en estat de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de retenir les emportemens amoureux,& son temperament est trop boüillant pour souffrir qu'elle soit la maitresse.

Il est vray que tout favorise son temperament & ses voluptez dereglées. Rien ne luy manque dans la vie; s'il y a au monde des alimens succulens & des breuvages delicieux ils sont pour luy. Parce qu'il est incessament dans la bonne chere, son ventre est toûjours plein, & ses parties amoureuses qui n'en sont pas fort éloignées, sont aussi toûjours enflées de leur costé, selon la remarque de St. *Jerôme*; si bienque les bons alimens & l'excellent vin contribuent beaucoup à sa lascivete: C'est sans doute de là qu'est venu ce beau pro-

proverbe latin, qui n'a point de grace si on le traduit en nostre langue ; *sine Cerere & Baccho friget Venus*. En effet tout est glacé dans l'Amour sans ce qui est marqué par le pepin de raisin, & par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'Oisiveté est une des sources de l'Amour deshonneste, & la fable n'a marié *Mars* avec *Venus* que pour cette raison. Aussi trouveton dans les armées beaucoup plus de desordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les soldats ne sont pas toûjours occupez à la guerre.

La Region & le climat ne contribuent pas peu à la lascivetė des hommes : nous en voyons plus de chastes a Stokolm qu'à Seville ou à Naples, villes où souvent il naist des monstres qui sont les effets d'un Amour abominable.

Un homme donc qui sera emû par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler, & qui d'ailleurs est d'un temperament chaud & sec, laissera le plus souvent agir sa passion indiscrete sans vouloir la moderer. Car il a le cœur si échauffé qu'il pousse sans cesse un sang extremement chaud, subtil & plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme ; & son pous agité en est un signe & un effet tout ensemble. Il paroist plus ferme, & frequent quand on le touche.

Son foye qui est la partie où l'Amour a estably son siege, selon la pensée de *Galien*, est plein de feu & de soufre, & le corps a qu'il communique incessament ses humeurs est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive epaissit son sang, & le rend épais & melancolique ; si bien que par cette qualité il conserve plus long temps la chaleur qui luy a esté communiquée, & comme le Liévre est le plus melancolique de tous les animaux, il est aussi le plus lascif.

Le Cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour temperer l'ardeur de son cœur & de son foye : il est presque tout desseiché par le feu excessif de l'Amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet Impudique Triacleur, dont ont fit n'agueres la dissection.

Ses reins où l'Ecriture met le siege de la concupiscence sont si chauds qu'ils enflamment les parties Voisines, la chaleur dilate les vaisseaux spermatiques, & y fait aussi couler la semence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la sorte n'auroit point de honte de se faire servir à table par des filles nuës, ainsy que faisoit l'Empereur *Tibere*, ny de se faire trainer en public par d'autres filles nuës, comme faisoit l'infame *Heliogabale*,

Si nous considerons maintenant cet hommes par le dehors, on diroit qu'il vole quand il marche, son embonpoint ne l'embarasse guer-

gueres, il suffit qu'il soit charnu & nerveux pour estre agile & lascif tout ensemble. Sa taille est mediocre, sa poitrine large, la voix forte & grosse. La couleur de son visage est brune & bazinée melée d'un peu de rouge, & si on le decouvre, sa peau ne paroistra pas tout a fait blanche, ses yeux sont brillans & bien ouverts, son nez est grand & aquilin, ses bras sont garnis de veines qui renferment un sang subtil & petillant. Si on le touche on s'imagine mettre la main sur du feu. Sa peau est si rude & si séche, que le poil qui la couvre presque partout ne fait que l'addoucir un peu. Ses cheveux sont durs, noirs & frisez, il n'a garde de se les faire couper sur ce qu'il a ouy dire des Auvergnacs, que pour avoir plus de bestail:ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ny les crains de leurs chevaux par ce qu'ils ont remarqué par experience qu'il se fait par là une dissipation d'esprits, qui s'oppose à la lasciveté& a la génération. Sa barbe qui est un signe de l'admirable puissance de faire des Enfants, marque la force & la vigueur de sa complexion, elle est epaisse, noire & dure. Ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil, & si la nature s'est hâtée a y en faire naitre des l'age de 13 ou de 14 ans, ce n'a esté que pour donner des marques d'une lascivité desordonnée qui se manifeste dans le temps.

Il est certain, selon que les Naturalistes le remarquent, que les oyseaux qui ont le plus

de

de plume ayment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excremens vaporeux. Ainsi les hommes qui ont le plus de poil sont les plus amoureux; leur humidité estant vaincuë par l'excés d'une chaleur qui n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui desseiche le cerveau & le crane des hommes lascifs, & qui les fait promptement devenir chauves; car comme ils manquent à la teste de vapeurs terrestres dont les cheveux sont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau d'une & seiche comme l'ont ceux qui sont d'un temperament chaud & sec, on ne doit pas s'etonner s'ils devienent chauves, & si cette chauveté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur *Jules Cesar* cette raillerie picquante que l'on publia à Rome, lors qu'on l'y menoit en triomphe; *Romani servate uxores mœchũ calvũ adducimus.*

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un temperament si chaud & si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature luy donnera toûjours une pente à l'amour des femmes; on auroit plûtost éteint un grand feu avec une goutte d'eau; & l'on obligeroit plûtost un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion dereglée qui luy échauffe incessam-

cessamment l'imagination est la cause de tous les desordres de sa vie : c'est un appetit qui s'arme avec violence contre sa raison ; & qui detruit à toute heure ce beau present que Dieu luy a fait. En un mot c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames folles, qui se laissent éblouïr par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin sont bien puissans ; mais a dire le vray la femme l'est encore plus ; & il faudroit que Dieu fist un miracle si on vouloit que cet hommelà corrigeast son humeur amoureuse.

Son ame qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple. Il ne void pas plûtost une femme un peu découverte, que ses parties naturelles en sont émeuës ; & il ne l'a pas plûtost observée avec reflexion que cet objet fait autant d'impression sur luy, que le foüet en faisoit sur cet autre, dont on nous raconte qu'il ne carressoit jamais plus ardemment une femme, que lors qu'on le foüettoit le plus cruellement

Mais quand ce feu sera un peu appaisé par la froideur de l'age, l'Amour qui agite à cette heure cet homme, luy donnera en ce temps-la de l'esprit & de l'agréement, mais il n'étouffera pas entierement la flamme qu'il a nourry dans son sein, au contraire elle sera plus violente qu'autrefois. Ce sera alors un feu allumé dans du fer qui conservera plus longtemps sa chaleur ; & cette bile qui estoit

autrefois la source de tous les emportemens amoureux, se changera peu à peu dans une humeur épaisse & une Melancolique, qui seroit encore la cause de ses voluptés dereglées, si ses parties estoient alors en estat de luy obeir.

Il est donc veritable par tous les signes que nous venons de rapporter que les hommes qui sont d'un temperament chaud & sec, bilieux ou melancoliques, sont les plus lascifs, ils ne manquent ny d'appetit naturel ny de mouvemens de concupiscence, ils ont en abondance de la matiere & des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leur parties naturelles à se joindre amoureusement à une femme. Et si ceux qui sont d'un temperament chaud & humide que nous appellons sanguine, ayment plus éperdûment que ces autres, cependant leur semence n'est pas accompagnée d'uue qualité si âpre qui les chatoüille à toute heure & qui les rend ainsi plus amourenx.

ARTICLE II.

Quel temperament doit avoir une femme pour estre fort amoureuse.

L'Amour embrase tellement le cœur d'une jeune fille qui ayme l'oysiveté, les loüanges les habits somptueux, les festins & les dis-

cours d'amourettes, qu'enfin elle succombe a ses appas, & qu'elle ne peut se deffendre de ses atteintes. Elle y a mesme d'ailleurs une pente & une inclination naturelle, car si on la considere par le dehors sa taille est mediocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint moderé. Elle est brune, & ses yeux étincelans sont des marques d'une flamme cachée. Sa bouche est belle & bien faite, mais un peu grande & seche, son nez est un peu camus & retroussé, sa gorge est grosse & dure, sa voix forte & les flancs bien ouverts. Ses cheveux sont noirs, longs & un peu rudes, & dés l'age d'onze ou de douze ans elle s'apperceut que le poil sortoit à ses parties naturelles, & qu'il y excitoit déja des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son temperament bilieux avança ses regles & luy fit faire des démarches des honnestes pour son sexe : si bien qu'il ne faut pas s'etonner si elle continuë encore presentement son commerce indiscret.

Plus le sang & les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irritent, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille n'estoit qu'emeuë dans ses embrassemens amoureux, à cette heure que les conduits sont fort ouverts, & qu'ils portent abondamment du sang & des esprits a ses parties naturelles, dés la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle

qu'elle ne sauroit la moderer. Les avis de ses parens sont vains, les regles de la pudeur & de l'honnesteté sont inutiles, & les reflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lieu pour la vertu ny pour la temperence quand la passion domine, & que nostre temperament nous force à aymer.

L'on épuiseroit plustost la mer, & l'on prendroit plustost les astres avec les mains, que de rompe les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, & tout cela luy a servy de bon Maitre pour luy apprendre à aymer tendrement. Il luy semble qu'elle a de la confusion & qu'elle fait quelque chose contre la bien seance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hazard elle paroist quelquefois le refuser par quelque pudeur du sexe qui luy reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie & qu'elle r'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-mesme un appetit secret pour se lier amoureusement à un homme, & il semble que la coste, dont sa premiere mere luy a laissé une petite partie, veuille incessamment par un instinct naturel se joindre à la personne dont elle a esté separée. Il n'y a point d'excés d'Amour où cette jeune fille ne se porte, & son imagination est si échauffée par les objects que si elle manque quelquefois

 d'oc-

d'occasion pour se satisfaire, elle tombe au mesme instant dans une fureur d'Amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'est alorsque ses discours sont impudiques & ses actions lascives, & qu'elle cherche avec les yeux quand la maladie luy en permet l'usage, quelque personne capable de la guerir.

Cette fureur amoureuse vient souvent à tel point qu'elle-là force à solliciter un homme de l'embrasser tendrement, & à se prostituer mesme au premier venu. Mais si par hazard elle devient grosse, tout se calme chez elle, & ses parties amoureuses sont alors comme assouvies, ainsi qu'il arriva à cette femme, quoyque vertueuse, dont *Matthieu de Gradis* nous rapporte l'histoire.

Au reste toutes les femmes amoureuses ne sont pas semblables, l'on en void d'agiles d'inconstants, de babillardes, de hardies ou d'inquietes. d'Autres paroissent mornes, solitaires, timides ou languissantes. Il s'en est trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ceque les autres cachent avec tant de soin, *Suetone* nous apprend que *Tibere* fit prendre autour de sa selle toutes les postures lascives qu'il avoit tirées du livre de la Courtisane *Elephantis*. On en a vû d'autres qui craignant les suites fâcheuses de l'Amour se divertissoient avec des filles, comme si elles eussent esté des hommes, c'est ceque le Poëte Martian reproche aigrement à *Bassa*. On fait encore

que

que *Megille*, meritoit le mesme reproche, & que *Sappho*. Les bienne avoit chez elle quantité de servants pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire St. *Jerôme*, & apres luy St. *Thomas*, une fille desire avec plus de passion qu'une femme d'estre carressée d'nn homme, parce, disent ils, qu'elle n'a jamais gousté les plaisirs que cause une conjonction amoureuses, & qu'elle s'imagine qu'ils sont tout autres qu'ils ne sont. Mais l'experience que ces deux grands hommes n'avoient point nous fait voir tout le contraire, & nous savons qu'une femme qui fait ce que c'est que de l'Amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garentir de ses attraits.

On dit qu'une femme sterile est plus amoureuse qu'une femme feconde & l'on ne manque point de raison là dessus, car si l'on considere l'envie dereglée qu'à la premiere de se perpetuer par la generation, & la cause la plus ordinaire de sa sterilité, qui est l'ardeur de ses entrailles, on avoüera qu'elle doit étre plus lascive que l'autre.

Mais une femme qui devient grosse, qui devroit avoir assouvy sa passion ne laisse pas encore d'aymer éperdûment. J'en prends à témoins *Popilia*, qui, estant un jour interrogée sur la passion dereglée d'une femme grosse par rapport aux autres animaux, res-

pondit fort spirituellement, qu'elle ne s'estonnoit pas de ce que les femelles des bestes fuyoient alors la compagnie des masles, parce qu'en effet elles estoient des bestes.

Peut estre ne manquerions-nous pas icy de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses, & si nous avions dessein de nous servir de morale, nous pourrions dire que si Dieu leur a donné ces desirs ardens, ce n'a esté que pour conserver la chasteté de leurs marys, & pour se meriter la gloire d'estre vertueuse en resistant fortement à l'Amour.

Cette passion d'Amour dereglée en quelque estat que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges desordres, quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtre, de trahisons, ny d'empoisonnemens, qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pontia* empoisonna ses deux enfans avec de l'aconit, pour faire un adultere, & *Tarpeia* trahit sa patrie en donnant des moyens aux Gaulois pour prendre la Capitale, par ce qu'elle aymoit leur Roy. *Jeanne* de Naples, cette infame Princesse, fit étrangler *Androsse* son premier mary aux grillons de sa fenestre, parce que ce jeune Prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrette. Mais qu'elle apparence qu'un homme seul pûst éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le pûrent faire autrefois à l'égard de *Mes-*

Messaline ? La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Ecriture ; & je ne say s'il y a quelque chose au monde à quoy on puisse comparer son avidité, car ny l'enfer, ny le feu, ny la terre, ne sont pas si devorants que sont les parties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vû plus de passions criminelles & plus d'effronterie ; que dans *Vestillia* femme de *Titidius Labeo*, laquelle declata hautement devant les Ediles de Rome, qu'elle protestoit de vivre desormais en femme publique.

La passion de se joindre étroitement à un homme est extréme dans l'esprit d'une femme: c'est un appetit sans jugement & sans mesure, car il s'en est vû qui sont devenuës fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité ; & *Sempronia*, qui estoit si savante, ayma plûtost les hommes qu'elle n'en fut aymée, & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avouë que l'Amour fait des indiscrettes ; mais celles, qui passent pour les plus chastes, n'ont souvent pas moins de flamme que les autres pour étre beaucoup plus retenuës. Celle là est chaste que l'on n'a peut estre jamais priée d'Amour ; & si l'on examinoit dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut estre qu'elles sont

aussi criminelles que les autres, & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnestes.

Penelope, qui estoit l'exemple de la vertu parmy les anciens, fut si abandonnée à ses plaisirs illicites, pendant l'absence *d'Ulysses* son mary, qu'elle fit un enfant, qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire; & *Lucrece*, qui passoit parmy les Romains pour la vertu mesme, n'est pas exempte de ce crime pour s'estre mis le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'estre violée, ce ne doit pas étre aussi une justice de se tuër, lorsque l'on n'est pas coupable. Et si elle s'est punie de la sorte, elle s'est persuadée que le crime, qu'elle avoit commis, estoit si enorme, qu'il meritoit la mort de sa propre main.

Il faut donc avoüer que les femmes sont naturellement portées à l'Amour, & que leur temperament est l'une des causes de cette passion: mais aussi, que l'education & la liberté, qu'on leur donne aujourd'huy, ne contribuent pas peu à leurs desordres; & quoy que l'on dise, je ne trouve point injuste ce que l'on ordonnoit, & ce que l'on pratiquoit mesme autrefois à Paris, lorsque l'impudicité d'une femme estoit averée. On faisoit monter le mary sur un asne duquel il tenoit la queuë à la main, sa femme menoit l'asne, & un heros crioit par les tuës; *L'on en fera de mesme à celuy qui le fera.* Une presque sembla-

blable coûtume estoit établie en Catalogne. Le mary payoit l'amande quand la femme estoit convaincuë d'adultere, comme si parlà on dûst plutost imputer la faute au mary qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui est le plus amoureux de l'homme ou de la femme.

On confond ordinairement l'Amour avec le plaisir, & la chaleur avec la lasciveté; mais à dire le vray le plaisir n'est qu'un effet de l'Amour, & la lasciveté ne se trouve pas toûjours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner icy, lequel des deux sexes est le plus amoureux & le plus lascif, nous reservant de traiter ailleurs cette question, qui prend le plus de plaisir de l'homme ou de la femme lors qu'ils se carressent amoureusement.

Ceux qui veulent que les hommes soient plus lascifs que les femmes disent, que l'homme a plus de chaleur; qu'il a le pous plus ferme; la respiration plus forte; les entrailles & la peau plus chaudes & plus seches: qu'il a plus de poil; qu'il vid plus longtemps; qu'il est plus agissant; enfin qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il est vray que l'homme est beaucoup plus chaud-

chaud que la femme, & qu'il a les autres qualités qu'on luy attribuë, mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'Amour ne tromble le plus souvent que les foibles esprits : Mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme, il n'est pas sujet à des transports ny à des emportemens si extraordinaires : il semble que sa passion soit en quelque façon reglée par le jugement, au lieu que celle de la femme est sans ordre & sans mesure ; car s'il est question de parler de l'Amour & d'en executer les ordres, nous ne sommes que des enfans au prix des femmes qui en sçavent plus que nous, & qui nous feroient longtemps leçon sur ces sortes de matieres.

D'ailleurs les femmes ont l'imagination plus vive que nous ; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires, elles ont plus de loisir a se representer les objects qui leur peuvent donner de l'Amour. Le desir qu'elles ont de se remplir & d'empecher parlà le vuide que la Nature abhorre tant, est en verité insatiable, au lieu que nostre passion est moderée & qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Aussi leur imagination est elle emeuë par deux sortes d'objects, l'un est de s'humecter en se remplissant, & l'autre de se deffaire en mesme temps de la matiere qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient les plus hûmides, leur embonpoint, leur beauté, & leurs regles en sont des marques evidentes. C'est leur temperament qui leur fournit plus de semence qu'a nous, & qui les expose souvent aux vapeurs & à la fureur, car si leur semence se corrompt, ces maladies en sont causées, ainsqu'il arriva il n'y a pas longtemps aux *Vierges de Londun*, selon la pensée de *Senert* & de *Duncan*.

Les hommes ne sont pas sujets aux desordres que causent les vapeurs d'une semence corrompuë, quoy qu'en vüeillent dire quelques-uns, ils ont peu de semence en comparaison des femmes, & ils ne sont jamais incommodez de sa retention, sa nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorsque souvent elle leur fait naitre des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lascivetéque de demeurer fort peu de temps dans les carresses amoureuses, mais c'est plûtost parce que la matiere n'est pas fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Messaline*, & il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, aprés y avoir pris les plaisirs que nous en esperions.

Si les animaux qui sont plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas dou-

ter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conceu ne se nourrit d'abord que de cette matiere, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons encore parmy les animaux, que les plus lascifs sont les plus petis, & ceux qui vivent le moins, si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en general elle est plus petite, & qu'elle vid beaucoup moins que luy.

La matrice & les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans étre, exposées comme les nostres aux injures d'un air froid, qui éteint nostre flamme. Aussi remarquons-nous que les animaux, qui ont leurs parties genitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts, & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses, & des cuisses charnues, aulieu que les hommes ont les parties d'enhaut plus larges & plus grosses que celles d'enbas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifie les autres.

Aprés tout s'il m'estoit permis de joindre l'experience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des payens, & mesme dans l'Ecriture sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter icy *Nictimene* & *Valeria* rechercherent toutes deux les caresses.

resses de leur propre pere. *Agrippine* se prostitua à son fils. *Julie* receut des plaisirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qui l'épousa ensuite. *Semiramis* s'abandonna à un cheval. Une fille de Toscane du temps du Pape *Pie cinquieme* se fit couvrir d'un Chien, & la plus part des filles Egyptienns s'accouplent encore aujourd'huy avec des boucs; & je doute fort que la satyre, que l'on mena à *Sylla*, lors qu'il passoit par la Macedoine, ne fust plûtost une marque de la lasciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point icy des deux *Faustines* ny des deux *Jeannes de Naples*. L'on sait qu'elles ont esté impudiques & lascives dés leur bas âge, & qu'elles n'ont ensuite rien épargné pour se bien divertir avec les hommes. Toutes les femmes estoient d'un autre temperament que *Beronice*, qui, au rapport de *Josephe*, se separa de son mary pour en estre trop carressée. En effet, une personne amoureuse l'est en toute sorte d'estat; elle a beau estre fille ou femme; mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empéche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'homme.

Enfin on peut ajoûter à tout cela l'autorité des Theologiens, & des Jurisconsultes. Les premiers avoüent ingenûment que la passion de l'Amour est plus excussable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoûtent-

ils, qu'elles en font plus susceptibles, & les seconds par la mesme raison punissent de mort un homme adultere, & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour estre tombée dans un semblable desordre. Ils se contentent seulement de la faire foüetter, de la tondre, & de la jetter dans un convent.

Il faut donc conclurre aprés tout cela que les femmes sont beaucoup plus lascives, & plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte & l'honneur ne les retenoit, bien souvent, dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit tres peu qui n'y succombassent, & pour nous arrester ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons accoustumé de faire pour elles. Pour moy j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes, qui resistent courageusement; leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me ravissent. Par tout l'Amour leur tend des pieges & leur livre des combats, par tout elles se deffendent fortement; & sont beaucoup plus heureuses que *Cesar* & qu'*Alexander*. Elles font souvent des conquestes avantque d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle, tant il est vray de dire en Paraphrasant les deux vers d'*Alceat*.

Qu'aisément l'amoureux poison,
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle ;
Et qu'une mere, avec raison,
Fait pour l'en garentir une garde fidelle.
D'un ennemy qui plaist l'abord est dangereux,
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux
Pour estre toûjours en deffense :
Argus en avoit cent, dont il decouvroit tout,
Cependant de sa vigilence
Cupidon seut venir à bout.

CHAPITRE V.

En quelle saison l'on se carresse avec le plus de chaleur & d'empressement.

LEs opinions sont si differentes sur cette matiere, dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes, à qui j'en ay parlé, qu'il me semble impossible de resoudre d'abord cette question ; sans distinguer auparavant les climats, & les saisons ; sans prendre garde a l'un& a l'autre sexe,& sans faire reflexion sur l'age & sur la coustume des hommes.

La chaleur est si differente selon la varieté des climats, que les effets, qu'elle produit dans les corps, ne sont pas semblables. Les Espagnols du Royaume de Grenade ont des mœurs tres-éloignées des mœurs desHollandois, par la distance des lieux qu'ils habitent,

& par la difference de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'Amour ne soit plus violente dans les unes que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile, & de la violence de nos inclinations, elle ouvre aisement les pores pour s'insinuer dans les corps, elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs ; & elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre temperament, aulieu que la froideur, c'est a dire la chaleur moderée, de l'air, fait tout le contraire, elle produit de la pituite qui cause ensuite des effets tout-opposez.

Venus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop mous & trop scrupuleux pour cela ; & les vieillards trop foibles & trop timides : il en faut d'un âge mediocre depuis 25 jusques à 45 ans pour s'acquiter parfaitement de leur devoir, & parmy tous ces ages il faut encore choisir ceux, qui sont d'un temperament chaud & sec, dans lesquels la bile ou la Melancolie chaude dominent, & avec tout cela qui soient fermes, hardis & amoureux.

Les Medecins disent que la coûtume est une seconde nature. En effet, ceux qui ont accoûtumé de joüir souvent des voluptés du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses & plus

larges, que ceux qui dans les desers & dans la solitude ne voyent des femmes qu'en songe.

La retention de régles & de la semence ne causent pas tant de desordres aux femmes, aprés avoir souvent jouy des plaisirs de l'Amour, qu'elles leur en causent auparavant. Les esprits & le sang a force de passer dans les parties secretes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate; au lieu que dans les parties naturelles de ces venerables hermites, & de ces bien heureuses vierges, a peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang, pour les nourrir. Ainsi que les observations d'Anatomie nous le font connoitre.

Nous avons fait voir quo le temperament de l'homme est different de celuy de la femme: que l'homme, à parler en general est chaud & sec, qu'il est plein de bile & de melancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrepide, un corps ferme, resserré & endurcy. On fait aussi que la femme est froide & humide, c'est à dire moins chaude que luy: que le sang & la pituite sont les deux principales humeurs, qui dominent dans son corps & qui le rendent poly, mollet, & delicat.

Les saisons ne sont pas reglées par les Medecins comme par les Astrologues. Elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des pre-

premiers, ny un certain nombre de jours qui les determinent. Il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur impose des bornes. Le mois de Septembre sera l'automme, quand il fera un temps inconstant & temperé, l'éte quand la chaleur se fera ressentir avec excés. L'hyver ne sera quelquefois que d'un mois, la rigueur du froid n'estant excessive que pendant ce temps-là, & le printemps en durera quatre, la douce temperature de l'air se faisant connoitre pendant un long espace de temps. Ce sont donc ces deux qualités premieres qui reglent principalement les saisons, & non un nombre determiné de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les differentes qualités, qu'il nous communique. S'il est froid ou chaud, rude ou temperé, il fait une telle impression sur nous, que nous en devenons sains ou malades, selon les divers estats, où l'on se trouve quand on le respire & que l'on en change.

Cela estant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, & concilier en mesme temps tous ceux qui ont eu sur cette matiere des sentimens differens. Je ne m'arresteray point icy à en citer les passages, ny à en faire la critique. Ce seroit une chose trop embarrassante, & pour les autres & pour moy-mesme. Je me contenteray seulement de dire ceque je pen-

pense sur les differentes émotions amoureuses, que nous avons dans chaque saison de l'année; & j'examineray avec quelle ardeur un homme & une femme se carressent dans un temps plus que dans un autre.

La chaleur excessive de l'esté nous épuise, & nous affoiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'entre prendre une affaire où il y a beaucoup à travailler, temoins les habitans du midy qui naturellement sont si lâches & si paresseux, qu'ils ayment mieux demeurer incessamment dans l'oysivite que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excés de la chaleur du mois de Juillet & d'Aoust, jointe à nostre complexion boüillanté détruit nôtre chaleur naturelle, dissipe nos esprits & affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excremens aprés que ensuite nous rendent foibles & languissans. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussitost, & bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelque effort, nous ressentons néantmoins bientost aprés des foiblesses & des epuisements extraordinaires qui nous empéchent d'estre vaillans. Et si nous voulons nous affoiblir tout à fait & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire les femmes ſont beaucoup plus amoureuſes pendant l'eſté. Leur temperament froid & humide eſt corrigé par les ardeurs du ſoleil. Leurs conduits ſont plus ouverts, leur humeurs plus agitées, & leur imagination plus émeuë. C'eſt en ce temps-là que quelques-unes ſollicitent plutoſt les hommes qu'elles n'en ſont ſollicitées, & qu'une nudité negligée de leur part nous fait aiſement connoitre qu'elles meurent d'enuie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le ſein.

En verité ces paſſions amoureuſes ſont mal partagées. Pendant que les femmes ſont ardentes, nous ſommes languiſſans. Leur paſſion ne commence pas plutoſt à paroiſtre que la noſtre ſe diſſipe, comme ſi la nature nous voulut monſtrer par là que l'excés de l'amour eſt tout à fait contraire a la ſanté des hommes.

L'Automne qui dure ordinairement peu eſt plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en ſoit chaud & ſec, il eſt pourtant temperé par la fraicheur des nuits & par l'inconſtance de la ſaiſon. Les hommes ne ſont pas ſi echauffez en ce temps-là, & leur chaleur naturelle eſt un peu plus forte. La diſſipation ne s'en fait pas ſi toſt, leurs pores n'eſtant alors ſi ouverts. Cependant parce qu'il y a peu de temps que nous ſommes ſortis des ardentes chaleurs de l'eſté

&

& que nous sommes tout affoiblis par des indispositions facheuses qui arrivent souvent dans l'Automme, il faut avouër que nous ne sommes encore gueres en estat de faire de grands efforts dans les caresses des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'esté précédent luy a communiqué ne s'esteiguent par si tost. Son temperament n'est pas refroidy, & le mouvement de ses humeurs n'est pas appaisé. C'est une mer agitée dont le calme ne peut paroître que long temps aprés la tempeste.

L'Hyver est incommode par ses glaces, ses neges & ses pluyes froides: nous en sommes vivement touchez; & nos parties amoureuses qui sont exposées au dehors, en ressentent souvent de fâcheuses atteintes. Parce qu'elles sont d'un temperament froid & sec, & qu'elles ne sont echauffées que par les esprits qui y sont portez en abondance, je ne m'estonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y remontrent. C'est en hyver que nous faisons beaucoup de pituite & de crudites, & bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en esté, nous ne laissons pas dans cette saison d'estre presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs

ſieurs qui croyent que l'hyver ſoit une ſaiſon où l'on ſe careſſe avec le plus d'ardeur & de paſſion. Car, diſent ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous ſommes plus agiles & noſtre chaleur naturelle ſemble eſtre beaucoup plus fortes.

Si ceux qui raiſonnent de la ſorte prennent l'hyver pour une ſaiſon temperée & exempte de grands froids, ainſy qu'il arrive dans les païs du midy, je ſerois ſans doute de leur ſentiment: mais s'ils vouloient qu'un Suedois, qui eſt prés de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de ſon païs, euſt dans l'hyver des empreſſemens amoureux, je ne ſaurois ſouſcrire a cette penſée. Cet homme quelque vigoureux qu'il fuſt, eſt ſi penetré de froid que *Venus*, que les Poëtes ont crû eſtre faite de la partie la plus chaude des eaux, ne ſauroit l'exciter; ny luy faire naitre dans le cœur aucune ardeur amoureuſe.

Les femmes ſont encore plus languiſſantes en hyver que nous ne ſommes: leur temperament froid le devient encore plus; & l'amour ne s'eſt jamais ſi bien fait connoitre parmy elles dans les contrées du ſeptentrion que dans celles du midy. Toute la nature eſt en ce temps-la en repos, pas une plante ne ſe diſpoſe à la production, & les arbres ne nous donnent preſque aucune marque de vie.

Il n'y a que le Printemps qui nous inſpire du courage & de la vigueur pour l'amour

mais

mais c'est ce beau printemps qui n'est plus accompagné de gelées ny de frimats. C'est cette aymable saison où toute la nature par son verd & par ses fleurs ne respire que production. Alors le sang bouïllonne dans les veines de l'un & de l'autre sexe, & sur le gazon nous comptons souvent nostre martyre à une belle pendant que le Rossignol compte le sien à l'Ecodes forests.

Nous ne manquons alors ny de disposition ny de matiere pour satisfaire nostre passion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux;&l'air froid ne nous empesche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour, il n'est pas jusques aux oyseaux & aux insectes qui dans le mois de May ne se caressent avec plaisir. L'amour, qui se fait ressentir en ce temps la plus que dans un autre, est peutestre la cause de ce que l'on dit ordinairement que les Enfans engendrez au mois de May sont le plus souvent ou fous ou hebetés; on y va alors avec trop d'ardeur & les efforts reiterés trop souvent sont sans doute la cause des defauts qui se remarquent aux enfants,qui sont produits en ce temps là. C'est pour cela sans doute que ler Romains deffendoient avec tant de severité de faire des nôces au mois de May. Cependant c'est la saison dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont esté engendrez pour

vû, toutefois que leurs peres nayent pas pris de trop frequens ny de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le printemps est la saison ou les hommes & les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naitre des envies naturelles de nous joindre amoureusement les unes aux autres, & nous y sommes principalement conviez par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

CHAPITRE VI.

A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa femme.

LA bonne digestion de l'estomach ne contribuë pas peu à nostre santé: si elle est bien faite nostre chyle est bon, nostre sang est pur, nos esprits sont agités & penetrans, nostre semence est épaisse & feconde, toutes nos parties solides sont robustes: en un mot nous jouissons d'une sainté parfaite. Mais si quelque chose trouble l'action de nostre estomach, nous sommes pleins de crudités, nostre sang n'est que pituite, nos esprits qu'une eau languissante & nostre semence que du phlegme. Nous ressentons dans nous des indigestions & des foiblesses, qui nous empéchent d'estre en estat de faire aucune action de viguer.

Entre

Entre toutes les causes qui ruinent nostre estomach & qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a point de plus forte que l'Amour. Il nous epuise de telle sorte par la dissipation de nostre chaleur naturelle, & par la perte de nos esprits, qu'aprés & cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'Estomach qui est la partie qui contribue le plus à la santé, quand il fait bien sa fonction, est donc le premier attaqué dans les excés de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en souffrent pas moins, & leur souffrance a esté quelquefois jusques-là dans quelques hommes qu'ils en ont perdu l'esprit.

Toutes les parties spermatiques estant naturellement froides sont affoiblies par l'excés de l'amour. l'Estomach, qui en est une des plus considerables, n'est pas des dernieres à s'en ressentir, & l'on peut dire que c'est elle qui est la source de toutes nos incommodités, quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque *Venus* est donc une des causes étrangeres qui est la plus contraire à nostre vie, quand nous nous y adonnons avec excés ou à contre-temps, & que d'ailleurs selon l'experience que nous en avons, elle entretient nostre santé, lorsque nous en usons à propos, examinons quelle heure du jour est la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne sont ny les divertissemens du jour ou de la nuit, ny les plaisirs du matin ou du soir qui nous causent des incommoditez. Que ce soit avant ou aprés le sommeil que nous nous jettions entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit nostre santé, & qui nous fait des foiblesses d'estomach & de nerfs, ny des maux de teste pesante. Tous les desordres qui nous viennent des embrassemens des femmes ne naissent que de l'excés de nostre passion, & de l'occasion que souvent nous menageons fort mal, lorsque nous voulons les caresser. Si nostre passion estoit moderée, & que nos emportemens amoureux fussent mieux reglez, si avec cela nous les baisions quand nous sommes ny trop vuides ny trop pleins, je suis assuré que *Venus* bien loing de nuire entretiendroit la santé d'un jeune homme, car ce qui est selon les loix de la nature ne peut nous causer de mal, si nous n'en abusons.

Quelques Medecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit, & que comme les caresses des femmes nous epuisent excessivement nous devons étre en repos, aprés les avoir faites, & reparer par le sommeil & la tranquillité les esprits que nous y avons perdus: au lieu qu'aprés les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprés d'une femme, & nos lassitudes ne se guerissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là dessus & qui croyent que le point du jour est le temps le plus propre à se caresser. C'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un estat moins inegal, que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour, que nostre estomach n'est point accablé par les alimens, & que le sommeil a multiplié nos esprits & fortifié nostre chaleur naturelle. Nous n'apprehendons point alors les crudités qui souvent nous incommodent. La coction est achevée, & les nerfs tout pleins d'esprits ne se relachent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hippocrate*, quand il met par ordre ceque nous devons faire pour conserver nostre santé, & qu'il nous conseille le travail avant le manger, & le boire, & le sommeil avant *Venus*.

En effet l'Aurore qui répond au Printemps paroist plus commode pour la generation, car aprés qu'un homme s'est agreablement diverty avec sa femme, & qu'il s'est un peu rendormy aprés ses plaisirs legitimes, il repare ainsy toutes les pertes qu'il vient de faire, & guerit les lassitudes qu'il vient de gaigner amoureusement. Aprés cela se leve & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le precieux depost qu'il vient de luy confier. C'est ainsy qu'en usent la pluspart des artisans qui se portent si bien, & qui ont

des enfans si bien faicts & si robustes : car aprés s'estre lassez du travail du jour precedent, ils attendent presque toujours l'Autore à poindre pour embrasser leur femmes. C'est par là sans doute qu'ils evitent les incommditez qu'ont les autres hommes qui sans faire reflection à leur santé s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les Medecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiser sa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail epuise & desseiche nos corps, mais le travail de l'amour les enerve entierement. Nous devons au contraire nous rejouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns, quand nous avons le ventre mediocrement plein, car c'est en ce temps là, disent ils, que par la chaleur & les esprits que les alimens nous communiquent ; il nous vient je ne say qu'elle envie de les toucher : aprés quoy nous pouvons reparer par le sommeil la perte que nous avons faite, le repos estant l'unique remede pour ces sortes de lassitudes.

Mais a parler franchement il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de fâcheux, ny la nuit rien de favorable pour l'amour. Au contraire on diroit que le soir a quelques attraits que la nuit n'a pas. Nostre passion se reveille & s'excite de nouveau à la veuë d'une belle personne, & la lumiere d'une bougie ne nous le fait pas

 pa-

paroitre avec tant de charmes que celle du soleil.

Au reste le matin seroit le veritable temps de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomach, & si toutes les coctions qui se font en nous, n'estoient point accomplies. Mais en ce temps-là il ne se trouve dans nostre estomach que de la pituite, & des crudités, qui sont des restes de nostre dernier repas; & qui ne sont capables d'estre emeuës par les plaisirs de l'amour que pour nostre perte. C'est a cause de ces crudités matinieres que les medecins pour conserver la santé conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomach soit déchargé des ordures qui s'y estoient assemblées pendant le sommeil, & soit ensuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrons luy donner à disner.

Si nous embrassons donc amoureusement une femme ayant l'estomach vuide, nous languissons un moment aprés; nous ressentons plus fortement les douleurs & les foiblesses que cause cet épuisement. Nous avons perdu de nostre chaleur & de nos esprits ces caresses, & nous n'avons pas chez nous de quoy les reparer aussitost. Bien loing de les reparer nous augmentons parlà les crudités que nous avons, & par les mouvemens passionnez de l'Amour nous les contraignons de se

 mesler

mesler parmy nostre sang & d'en corrompre la masse.

Pour resoudre donc la question, aprés avoir dit ce que l'on peut dire sur cette matiere, on me permettra de n'observer ny le jour ny la nuit, ny les heures ny les moments, mais la seule disposition dans laquelle nous sommes quand nous sentons les aiguillons de *Venus*.

Si par hazard nous nous sentons pesants, si une douleur obscure de la teste nous accable; qu'une pesanteur de reins nous presse; que nous soyons chagrins & melancoliques sans en avoir de sujet; & qu'avec cela contre nostre coustume il y ait longtemps que nous n'ayons caressé de femme, alors on ne doit point observer de temps ny prendre de mesures. Il n'importe d'embrasser une femme à jeun ou aprés le repas, le matin ou le soir: toutes ces heures sont propres, quand il est question de nous deffaire d'une matiere qui nous incommode. On se delasse lorsque l'on change d'occupation, le travail amoureux nous paroist doux aprés les occupations ordinaires du jour, nous nous sentons plus legers & plus gais, la digestion se fait mieux, nostre sang s'agite avec plus de liberté, en un mot nostre corps ne nous embarrasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se tromper dans ces sortes d'occasions qui sont plus rares que l'on ne

se

se persuade ; parce que la nature pendant le sommeil nous décharge souvent de ces humeurs superfluës ; aprés cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous pensions être incommodez de beaucoup de semence, lorsque nous sommes malades d'une autre cause, nous en ressentons aussitost des effets malheureux ; & à peine pouvons nous ensuite reparer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la premiere digestion soit faite, & que la seconde s'accomplisse, que l'estomach se soit déchargé de ce qu'on luy a donné à digerer, & que le cœur, le foye & les autres visceres sanguins achevent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement receu. Alors tout nostre corps est plein de chaleur & d'esprits, nostre estomach a esté n'aguéres satisfait & rassasié, nostre cerveau & nos nerfs sont vivifiez par de nouveaux esprits, qui en fournissent incessamment à nos parties naturelles. Ainsi quelque effort que nous fassions en ce temps là pour nous épuiser, nous recevons sans cesse du dedans de quoy reparer la perte que nous venons de faire.

Aprés ces grandes maximes qui sont établies sur l'experience, j'ose dire qu'il y a dans 24. heures deux temps considerables pour obeïr à l'Amour. L'un est à 4 ou 5 heures aprés disner. & l'autre a 4 ou 5 heures aprés souper. Alors

nostre corps n'est ny trop plein ny trop vuide, la coction de nostre estomach est en quelque façon accomplie, nos entrailles sont réjoüies par l'abord d'une nouvelle humeur, nostre chaleur naturelle est recrée, nos esprits sont multipliez, & quand nous en dissiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toûjours assez pour n'estre pas incommodez de leur perte. C'est en ce temps-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles. Bien loing d'y ressentir de la douleur & des vertiges, nous en avons de la joye, & nous en reçevons du soulagement: si bien qu'il me seroit permis de dire, selon l'avis *d'Hermogene*, que la nuit les plaisirs de l'Amour sont doux & que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions c'est, que nous nous fortifions par deux moyens, lorsque nous carressons une femme l'aprés disner, nous reparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout a fait par le sommeil de la nuit suivante, aulieu que si nous la baisons aprés souper nous n'avons que le repos de la nuit pour reparer ce que nous venons de perdre.

Les oyseaux qui ne suivent que les mouvemens de la Nature, pour ne pas parler icy des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toutes parts au mois de May le mâle appeller sa

 fe-

femelle & la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposez à se carresser; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé le sang; & l'humeur, qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir precedent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux, quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garentir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleur & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont mesmes nous ne nous appercevons pas.

Si l'Amour nous fait ressentir la pointe de ses fleches, & qu'il nous embrase le Cœur aprés la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire a ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce temps-là faire tous nos efforts pour éviter les attraits, si nous sommes en estat de les connoitre. Nous savons que le vin nous rend hardis, & amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu nostre chaleur naturelle si nous en prenons avec excés. Nous paroissons à la verité plus gais & plus enjoüez aprés avoir bien beu, & nous sommes alors capable d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peutestre nous ressemblons à un arbre, au pied duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines, le fruit en vient plûtost, & il est mesme beaucoup plus coloré,

mais l'arbre aprés cela ne vid pas longtemps, Et si l'Amour & le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc eviter toutes les occasions qui nous peuvent donner de l'Amour aprés avoir fait la debauche, si nous voulons éviter les maux dont souvent nous ne connoissons pas les suites fascheuses.

Les épuisemens que nous souffrons d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous prenons à contre temps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la mesme sorte; & je ne conseillerois jamais à un homme d'embrasser sa femme aprés une saignée, un flux de ventre ou une maladie considerable, à moins que de ne vouloir abreger sa vie. Car *Venus* ne peut-estre agreable aprés d'autres épuisemens; quelque robuste que soit un homme, il ne sauroit éviter les accidens funestes que peuvent luy procurer ces plaisirs dereglez.

J'ay connu des hommes qui n'estant pas encore tout a fait gueris d'une maladie aiguë, sont morts bientost aprés avoir caressé leurs femmes, quoy qu'il n'y eust aucun signe qui nous eust donné des marques de leur mort; & aujourd'huy j'en connois mesmes d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont

sont pas si fâcheux ; & nous avons plus de remede pour subvenir à la plenitude, qu'aux épuisemens.

L'Experience ne nous à pas appris jusques icy que les femmes doivent observer des temps pour étre carressées. Les humeurs qu'elles épanchent lors que nous les embrassons ne sont pas si spiritueuses que les nostres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiere que de l'excés du chatoüillement & de la lassitude du mouvement de l'Amour : au lieu que la nostre est causée par la dissipation de nos esprits & de nostre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps ; & que les hommes doivent prendre des precautions, puisque l'experience nous le fait connoitre.

CHAPITRE VII.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut carresser amoureusement sa femme.

LA vanité est une passion naturelle à l'homme. Il s'y laisse aller quand il y pense le moins ; & nous pouvons dire sans exageration, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet l'homme n'est qu'un songe de l'ombre si nous en voulons croire un Poëte Grec ; & à se bien considerer il n'est que foiblesse & que miseres.

Il ne paroist jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité, & c'est sans doute cequi oblige a *Democrite* à se mocquer de luy.

Mais il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir d'avantage que dans les matieres de l'Amour, quand pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'est ainsi que l'Empereur *Proculus* nous en imposé, lors qu'ecrivant à son amy *Metianus*, il nous veut persuader qu'ayant pris en geurre cent filles Sarmates, il les avoit toutes baisées en moins de quinze jours, & le Poëte qui est le maitre de la galanterie se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoüe que nous sommes vaillans en parlant de l'Amour, mais nous sommes souvent bien lâches, quand il faut executer ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque chose de réel par où il paroisse qu'on est homme, & qu'on peut produire son semblable.

Je say qu'il y en a qui sont d'un temperament si lascif qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite, ils se sentent présque toûjours en estat d'en satisfaire quelqu'une: mais enfin ils s'affoiblissent, & ils s'enervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde, & que leurs parties naturelles refusent mesmes de leur obeir.

Il faut tenir pour fabuleux ce que Crucius nous

nous rapporte d'un serviteur, qui engrossa dix servantes pendant une nuit; & ceque *Clément Alexandrin* nous dit *d'Hercules*, qui ayant couché pendant 12 ou 14 heures avec 50 filles Atheniennes, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsy que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des reservoirs & dans des glandes qui sont à la racine de la verge; que ces reservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangées à peut prés comme sont les places d'une grenade dont on a osté les grains. Il y en a 3 ou 4 de chaque costé, ou plûtost il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavités. Ces vessies aussi bien que ces glandes sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, & qui d'ailleurs est d'un temperament amoureux: si bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent, à peu prés contenir autant de semence, qu'il en faut pour 3 ou 4 epanchemens; & il s'en peut mesmes trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis par icy si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semence qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'experience qu'il n'y en a que d'une sorte que l'on void sortir de la verge. Et bien

que l'on en trouve en divers lieux plus liquides ou plus épaisses : cependant parce qu'elles se mêlent ensemble lors qu'elles sortent, elles ne paroissent qu'une seule matiere, & que d'une seule consistence.

Desque l'imagination est touchée, & que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par la pensée de l'Amour, il se fait aussitost une sueur interne dans nos parties naturelles, & les esprits qui se portent avec tumulte & précipitation, font sortir des prostates une matiere liquide, qui prepare le conduit pour le passage de la semence, mais quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors 2 ou 3 petites vessies qui sont les plus prestes à se vuider, se vuident incontinent, & par là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant la Nature tâche de reparer un moment aprés ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on est bientost encore en estat de joüir des voluptés de l'Amour, & l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

La Nature qui dans cette action n'a pour but que la generation des hommes, rassemble encore promptement la matiere dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se repandre quand l'on voudra ; si bien que l'imagination estant incessament émeüe par la beauté & les charmes de la personne, que

l'on tient entre ses bras, la passion se reveille & les parties naturelles se trouvent encore en estat de luy obeïr. On se lie donc étroitement a elle, & on luy fait part une troisieme fois de ceque l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loing, & que le cœur soit encore embrasé pendant que les parties naturelles commencent à perdre leur force, par la dissipation de nostre chaleur naturelle & de nos esprits, la nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matiere dans les vessies seminaires, & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prepare à faire sortir avec empressement cette humeur qu'elle a ressemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, & le feu qui paroissoit auparavant éteint se ralume dans le moment & se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme carresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre feconde par ses épanchemens reïterez.

Enfin aprés s'étre reposé quelque temps, & avoir un peu reparé par le sommeil les esprits dissipez, on se trouve encore prés d'une personne que l'on ayme éperdûment, les caresses sont reciproques, quoy qu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du costé

de la femme, qui commence a s'échauffer quand l'homme est epuisé, & qui l'invite à cette heure au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Aprés tout on se sent encore émeu, & les parties naturelles, de fletries qu'elles estoient auparavant, commencent a se roidir. La Nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semence, elle en tire mesmes des testicules afin de la disposer à un cinquieme epanchement.

J'avouë qu'elle ne peut faire cela sitost, & qu'il luy faut du temps pour remplacer la matiere qui s'est n'agueres repanduë. Néantmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ny de plus violent, que celuy avec lequel elle entreprend la generation.

L'Imagination s'échauffe donc encore, & l'on ne manque ny de courage ny de matiere pour faire un nouveau sacrifice à l'Amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque temps en estat de faire leur devoir, & aux moindres caresses d'une femme on l'embrasse encore, & on luy fait part de cette humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais s'il y faut retourner une sixiéme fois, quoy que nous éprouvions encore une envie secrette de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées, & si

si aprés l'epuisement qu'elles ont souffert à cinq differentes reprises, il en sort encore un peu d'humeur, c'est une matiere cruë & aqueuse qui n'est point propre à la generation ou du sang vermeil comme celuy d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la foiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir : témoin un galant homme de ma connoissance, qui vid encore mais qui vid miserablement, lequel aprés avoir embrassé deux courtisanes cinq fois dans un aprés disner, rendit par la verge à la sixiéme fois plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprés d'une femme pendant une nuit, ne sauroient aller qu'à 4 ou à 5 embrassemens. Tous ces grands excés d'Amour que l'on nous raconte sont autant de fables que l'on nous debite, & si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent là dessus, sans consulter la raison & l'experience, nous nous laisserions aller aussi bien qu'eux à l'imposture & à la foiblesse d'ame.

Un Roy d'Arragon rendit autrefois un arrest autentique sur cette matiere. Une femme mariée à un Catelan fut obligée de se jetter un jour au pied du Roy, pour implorer son secours sur les frequentes caresses de son mary,

ry; qui, selon son rapport, luy osteroit bientost la vie, si l'on n'y mettoit ordre. Le Roy fit venir le mary pour en savoir la verité. Le Catelan avoua sincerement que chaque nuit il la baisoit dix fois. Sur quoy le Roy luy deffendit sur peine de la vie de ne la baise plus de six fois, de peur qu'il ne l'accablast par les excés de ses embrassemens.

Je say que les Espagnols, qui demeurent dans un païs chaud, sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat, leurs alimens succulens, leurs femmes renfermées & voilées, le temperament bilieux & melancolique des hommes qui ayment naturellement, l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire: au lieu qu'en France la chaleur est moderée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, & elles conversent avec nous, les hommes sont moins bilieux & moins melancoliques: Enfin nous nous appliquons à quantité des choses, & l'oysiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en general si un Espagnol peut baiser une femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Anciens avoient accoûtumé de mettre *Mercure* prés de *Venus* quand ils faisoient le portrait de cette déesse, pour nous apprendre que la raison dont ils pensoient que *Mer-*
cure

cure estoit le Dieu, devoit toûjours ménager nos voluptes. En effet nous les goutons avec plus de tranquillité lorsque l'usage n'en est pas si frequent. Souvent nous nous dégoutons des alimens que nous avons en abondance, & quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la moderation est loüable en quelque chose, c'est sans doute dans l'Amour. *Solon* qui fut estimé de l'Oracle l'un des plus sages de Gréce prevoyoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'Amour, lors qu'il ordonna à ses Citoyens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop frequentes des femmes nous épuisent entierement, au lieu que si elles sont moderées, nostre santé s'en conserve, & nostre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant: si bien que je ne conseillerois point à un jeune homme ny de fuir *Venus* avec horreur, ny de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse & de complaisance. Je ferois icy le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Venus*.

Venus en beauté si parfaite
Inspires de grace à mon cœur
La plus belle & plus vive ardeur.
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite:
Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs:

Que

Que sans en ressentir ny douleur ny foiblesse
Jusques dans l'extreme vieillesse
Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne saurois louër le Philosophe Aëas qui ne baisa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il luy fist un garçon à chaque fois. Pour *Xenocrate* qui parut plûtost une pierre qu'un homme auprés de la Courtisane *Phryné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'étude de la Philosophie plûtost que le defaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le temperament, l'age, le climat, le saison & la façon de vivre reglent toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de 25 ans qui est d'un complexion chaude, remply de sang & d'esprits, qui habite les pleines fertiles de Barbarie, & qui est l'un des plus aisez de ces contrées-là, baisera plûtost cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'Avril, qu'un autre de 40 ans, qui est d'un temperament froid, qui demeure dans les montagnes stériles de Suéde, & qui avec cela à de la peine à vivre n'en connoitra une autre deux fois pendant une nuit du mois de Janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les Nobles de Lithuanie ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet les femmes ne

se

se sentent pas épuisées, quand mesme elles souffriroient longtemps de suite les attaques amoureuses d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Messaline* & l'infame *Cleopatre*. La premiere, ayant pris le nom de *Lycisca*, fameuse Courtisane de Rome surpassa de 25 coups en moins de 24 heures, dans un lieu public la Courtisane que l'on estimoit la plus brave en Amour, & aprés cela elle avoüa qu'elle n'estoit pas encore tout a fait assouvie. L'autre si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine* l'un de ses amants, souffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent six hommes sans témoigner d'en étre fatiguée.

CHAPITRE VIII.

Si l'on doit prendre des remedes pour dompter son humeur amoureuse ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus capable de troubler nostre temperament, que si nous changeons tout d'un coup & à contre temps nôtre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous appellons nonnaturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes ausquelles nous devons tout le bonheur ou le mal-

malheur de nostre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la Medecine qu'Hippocrate a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec precipitation nous cause toûjours des maladies; à moins que nous ne soyons assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le temperament trop chaud & trop sec d'un homme amoureux, on doit y proceder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'apperçoive presque pas luy mesme de l'action des remedes qui le rafraichissent & qui l'humectent, autrement on le jetteroit dans une intemperie contraire qui le rendroit malade.

ARTICLE I.

Des remedes qui domptent le temperament amoureux.

Les hommes qui dans la fleur de leur âge joüissent d'une santé parfaite, & qui sont d'un temperament chaud & humide, ont beaucoup plus de semence que ceux qui sont d'un temperament chaud & sec: mais cependant ceux cy sont les plus lascifs, ainsy que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de semence, elle est du moins plus âpre, plus chatoüillante & plus pleine d'esprits & de vents, c'est ce qui les rend hardis

&

& amoureux, au lieu que les premiers sont simples & debonnaires.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toûjours embarrassé de son temperament amoureux. La vertu ne peut rien où l'Amour agit naturellement: & la Religion mesme a trop peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, & pour vaincre sa complexion qui luy fournit à toute heure des objects amoureux dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par tout des remedes qui puissent dompter sa passion. Celuy que la Nature luy presente pour éteindre son feu luy plaroit plus que tous les autres, s'il estoit permis, mais il a de certaines considerations pour ne le pas prendre. Cependant tous les autres remedes, dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour luy. Leur fraicheur étient presque nostre chaleur naturelle, leur astriction épaissit trop nos esprits, & l'un & l'autre detruisent presque nostre memoire, & font tort à nostre jugement. C'est ce qui a fait dire à plusieurs Medecins qu'il ne falloit pas tout à fait s'opposer à la violence de l'Amour, & qui inspira à l'Oracle d'Apollos Delphique, que *Diogenes* interrogea pour son fils amoureux, *qu'on se gardast bien d'arrester la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver*

la

la vie des hommes. En effet si l'on s'opiniatre à detruire nostre humeur amoureuse, on detruit en mesme temps nostre temperament, & par là on nous cause des maladies dont souvent nous ne guerissions jamais.

Cependant si nostre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommoditez facheuses, & que mesmes elles nous en faisse apprehender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remedes que les Medecins nous proposent sur ce sujet; mais avec une telle moderation que nous ne faisons rien dont nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'Experience nous apprend que l'air froid, les alimens qui font peu de sang & d'esprits, le jeune, l'eau en boisson, le travail & les veilles sont des remedes propres à combattre un Amour dereglé. De plus, eviter la compagnie de la personne que l'on ayme éperdûment, & se lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les porraits & dans les statues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'Amour, & ne regarder point d'animaux qui se carressent, sont encore de puissans moyens pour corriger cette passion: Car le grand secret pour vaincre icy, & pour remporter la victoire, c'est de ne combattre point ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces remedes sont peu de chose pour un homme qui ayme passionnement, & qui

& qui d'ailleurs est d'une telle complexion qu'il aymeroit, quand il ne voudroit pas aymer. Il faut quelque autre remede qui fasse plus d'impression sur luy mesme, & qui luy arrache par force pour parlar ainsi, l'amour dereglé dont son imagination est blessée.

Je ne m'arresteray point icy à deduire tous les remedes que nos Medecins employent à combattre cette passion. Je proposeray seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire ou plûtost à la diminuer. Mais avantque de les proposer, il me semble que l'on doit savoir que tous les temperamens ne sont pas égaux, & qu'il y a des remedes qui diminuent le sang, les esprits & la semence en émoussent la pointe dans les uns, & qui cependant dans d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit difficile à croire si l'experience par laquelle nous savons présque tout ce que nous savons, ne nous en instruisoit. La laituë & la chicorée, par exemple, s'opposent présque dans tous les hommes à la génération de la semence, mais je say certainement que dans quelques-uns principalement s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance qu'ils se polluent la nuit en dormant. La mesme experience nous apprend encore que le poivre & le gingembre diminuent la semence, & dissipent les vens qui sont si necessaires à l'action

de l'Amour, cependant il y a en a d'autres qui sont beaucoup plus amourex qu'auparavant, quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si differens n'est fondée que sur la varieté des complexions des hommes. La laituë qui nous rend pour l'ordinaire lâches en Amour par l'aveu de toute l'antiquité, rend ceux-cy plus amoureux en temperant leur chaleur & leur secheresse excessives par sa froideur & par son humidité. Leurs parties naturelles estant ainsi temperées acquierent ensuite un temperament égal qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre au contraire dissipant les humeurs superfluës de ces autres échauffe & desseiche leurs parties genitales qui sont naturellement froides & humides, & leur procurant ainsi un temperament égal, il augmente leur force qui est ensuite la cause d'une coction plus avantageuse.

C'est encore par la mesme experience que nous savons qu'il y a des remedes chauds ou froids, qui les uns & les autres dissipent ou étouffent nostre feu & s'opposent à nostre concupiscence. Nous en prenons par la bouche & nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet Amour déreglé qui nous cause tous les jours tant de desordres.

Je ne diray rien icy des ceintures rafraichissantes, des lames de plomb que l'on s'appli-

que

que sur les riens, des roses blanches dont on parséme son lit, de la mandragore, des groseilles rouges, du citron aigre, & de tous les autres remedes qui s'opposent à la génération de la semence en nous rafraichissant, & en nous desseichant beaucoup. Je diray seulement quelque chose de ceux qui ont le plus de force à éteindre nostre feu & à détruire nostre semence.

Le lis d'estang, que quelques-uns appellent volet, & que nos Apothiquaires nomment Nenuphar aussi bien que les Arabes, a une qualité si particuliere pour combattre nos desirs amoureux, qu'au rapport de *Pline*, son usage pendant 12 jours consecutifs empéche la génération de la semence, & si nous en usons pendant 40. nous ne sentiens plus les aiguillons de l'Amour. Sa secheresse jointe à la froideur de cette plante est si active qu'elle desseiche & raffraichit toutes nos parties sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualités, si nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient nostre voix & nourrit nostre corps, & que s'opposant à la génération de la semence, elle empéche la dissipation des esprits qui se pourroit faire par les mouvemens de l'Amour.

On en use diversement : tantost l'on en fait une decoction, du syrop, de la conserve, de l'eau distillé au bain marie, & tantost l'on en compose un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la Ciguë des Atheniens qui est d'un verd obscur & d'une puanteur insupportable, cepandant la nostre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur quand nous la mangeons, témoin *François Trapelinus* precepteur de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans un souper fut troublé bientost aprés: témoin encore le Chevalier *Nasarinus Bassanus* qui en ayant aussi mangé en guise de racines de persil en devint aussitost insensé.

Nous sçavons pourtant sur le rapport de *Scaliger* & *d'Anguillara* que les Piedmontois en coupent le germe quand elle pousse au printemps, & qu'ils en meslent dans des Salades; & que quelques pauvres d'Italia s'en servent encore au jourd'huy avec du pain en forme d'asperges. *Jules Scaliger* avoüe mesmes en avoir mangé en guise de Chervis sans en avoir esté incommodé, & *St. Jerôme* nous assure que les Prestres d'Athenes par l'usage qu'ils faisoient de la Ciguë cessoient de ressentir les mouvements de la concupiscence. La Ciguë n'a donc point de mauvaises qualités selon la pensée de ces Auteurs; & *Mercurial* n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la decoction pour les empécher de tomber dans les excés de l'Amour, s'il n'eut esté persuadé qu'elle ne produisoit point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclurre ou qu'il y a des especes differentes de Ciguë, ou que la

force des personnes qui en usent resiste plus ou moins à la vertu de cette plante : ou qu'enfin, ceque je croirois plûtost, les unes en prennent peu & les autres beaucoup : Car *Halien* nous apprend que si nous en usons avec moderation, elle nous rafraichit & dissipe nostre semence : au contraire si nous en prenons un peu plus elle nous rend stupides : & enfin elle nous tuë, si nous en mangeons beaucoup.

Aprés cela l'on ne doit point étre si scrupuleux dans l'usage de nôtre Ciguë que le font quelques Medecins d'aujourd'huy, qui ne veulent pas mesme que l'on s'en serve par dehors en petite quantité, & l'Histoire de *Socrate* qui mourut aprés avoir bû un mélange de Ciguë, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nostre avec moderation.

De tous les remedes chauds, qui détruisent la semence & qui combattent les vents il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le Camfre, l'agnus castus, & la Ruë. Ce sont ces remedes à ceque l'on dit qui causent aux hommes & aux femmes la chasteté & la sterilite mesme, & qui dissipent tous lesfantosmes que l'Amour peut presenter à leur imagination.

Le Camfre crud que l'on nous apporte de Perse, de la Chine ou de de l'isle de Bornée, est une espece de gomme que quelques Medecins pensent estre froide & seche, parce

qu'estant meslée avec quelques remedes froids ces remedes rafraichessent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire & croyent que le Camfre est chaud & sec au second degré, parce qu'il echauffe la langue & l'estomach, qu'il a une odeur penetrante, qu'il s'enflamme & qu'il brûle mesme dans l'eau. En effet je n'ay point trouvé de meilleurs remedes dans les epuisemens que cause l estude que de mettre dans la bouche gros de Campfre comme la teste d'une épingle. Dés qu'il se fond à l'humidite de la bouche, il envoye par tout le corps des esprits qui nous écréent; & tombant ensuite dans nostre estomach il nous échausse & nous incommode mesme par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques medecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plus part steriles, par ce qu'ils ont appris qu'il avoit la proprieté d'eteindre nostre feu & la semence mesme. En effet sa secher esse est trop considerable pour ne pas dessecher nos humidité; sa matiere trop subtile pour ne pas faire evaporer les parties spiritueuses de nostre semence.

Mais cette pensée quelque appareete qu'elle soit, & l'experience qu'en fit Scaliger sur une chienne de chasse, n'empechent pas que nons ne demeurions toûjours dans nostre sentiment,

timent, a sa voir que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ny empécher la generation. Car comme l'opion contraire n'est point bien etablie par l'experience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemy de la generation des hommes. Ce que je pourrois prover par moy mesme, & par *Tachenine* qui nous assure que ceux qui purifient le Camfre à Venise & à Amstredam sont tres féconds & tres amoureux.

Les femmes Atheniennes qui servoient aux ceremonies que l'on faisoit à l'henneur de *Ceres* preparoient des lits avec des branches *Agnus-castus* dans le temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usages que l'odeur des branches de cet arbre combattoient les pensées impudiques & les songes amoureux. A leur Exemple quelques Moy nes Chrestiens se fant encore aujourdhuy des ceintures avec des branches de ces arbre qui se plie comme de l'ozie, & ils pretendent par là s'aracher du cœur tous les desirs que l'amour y pouvoit faire naitre. En verité la semence de cet arbre que les Italiens appelleut *Piperella*, & que Serapion nomme le poivre des moines, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence, car si l'on en prend le poids d'un écu d'or elle empéche la generation de la semence, & s'il s'en fait encore aprés en avoir usé elle la

dissipe par sa secheresse & puis sa qualité astringante resserre tellement les parties secrettes, qu'aprés cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle.

La Ruë seche produit les mesmes effets. Sa semence qui est chaude & seche au troisieme degré aussi bien que celle de l'agnus-castus, desseiche tellement nostre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des epenchements amoureux : & si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trove ensuite impuissant auprés d'une femme quelque effort que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer icy sons silence le remede horrible dont se servit *Faustine* fille de l'Empereur *Antoine* le debonnaire pour calmer l'Amour dereglé qu'elle portoit à un Gladiateur. L'Empereur qui l'aymoit tendrement se persuadoit quelle avoit esté enchantée, & il croyoit qu'il estoit impossible sans charmes qu'une femme abandonnast un mary qui avoit de si belles qualités, comme avoit *Antoine* le Philosophe pour aymer un Gladiateur. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter las Caldéeus qui luy firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celuy qu'elle aymoit, & coucher ensuite avec son mary pour haïr horriblement ce premier homme. En effet le succés répondit à la promesse : & *Antonius Commodus* uasquit de ces embrassemens

mens qui dans le temps se delecta au meurtre comme le meurtre avoit esté la cause de sa vie.

ARTICLE II.

Des Remedes qui excitent un homme a embrasser ardemment une femme.

JE dis encore une fois que je ne pretends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal-tourné, mon dessein n'estant d'enseigner les excés de l'amour, ce seroit favoriser le vice & en mesme temps détruire la santé des hommes.

La matiere que je traite est comme un couteau a deux trenchants, qui fait du bien a ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excés, il ne faut pas m'en imputer le blâme, on doit plûtost blâmer ceux que se laissent mollement aller au crime & qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La Terre n'est pas la cause de nostre yvresse, bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agreables. Elle n'est pas non plus la cause de nostre mort quoy qu'elle nous presente ses herbes venimeuses.

J'écris donc pour des maris qui sont foibles par des defauts naturels, par l'age, par les desordres de leur vie passée, ou par quelque longue maladie, qui n'ont pas assez de force

pour engendrer ny pour satisfaire leur femme ; qui cherchent partout des moyens pour avoir des successeurs legitimes, & qui n'épargnent ny leur bien ny leur santé mesme pour y reussir.

Je m'estonne de ceque les Casuites, qui ont écrit tant de bagatelles sur la matiere que j'examine dans ce livre, ayent oublié cette question importante, & qu'ils ne nous ayent point dn tout enseigné si c'étoit un crime de s'exciter ou pour rendre le devoir à une femme ou pour engendrer un enfant ; car ces deux fins sont, ce me semble, fort raisonnables au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoy qu'il en soit nous tâcherons d'en parler selon que la nature nous en instruira, & que l'experience nous donnera des lumieres pour connoitre les remedes qui sont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des Enfans pour successeurs & pour heritiers de leur nom & de leur bien. Je ne voy donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvû qu'elle se tienne dans de justes bornes. Mais à moins que de cela je ne craindrois point d'imiter un medecin Italien qui donna à un vieillard un remede purgatif pour un remede amoureux.

Je ne veux point parler icy de tous les remedes qui nous excitent à l'amour, & qui pro-

produisent beaucoup de matiere dans nos parties secretes, comme sont les *jaunes d'œufs*, les *testicules de coq*, les *chaneres, cheuretes*, les ecrevisses, la mœle de beuf, le vin doux & les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne diray rien aussi des remedes qui causent des vents comme les *artichauds l'ail* cuit, *l'Hippomane*, le membre *de cerf* ou de *taureau* tué aux mois de Mayou d'Octobre, les cubebes &c. Je m'arresteray seulement a ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je diray donc en peu de mots ce que je pense du petit Crocodille que les Latins appellent *Scincus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodille* terrestre, du *Chervis*, du *Satyrion*, du *Borax*, de *l'Opion*, des *Cantharides* & de *l'Herbe* dont parle *Theophraste*. mais j'avertiray encore icy ceux qui sont lens dans l'exercie de l'amour de ne se servir de ces remedes qu'aprés avoir inutilement employé les autres moyens naturels & legitimes.

Par-ceque nous ne connoissons presque point en France le petit *Crocodille* qui se trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'experience que par le rapport d'autruy, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins mise en poudre & buë dans du vin doux au poids d'un ecu d'or fait des

merveilles pour exciter un homme à l'amour; aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secretes, & qui fait aymer eperdûment.

Ce ne sont que les noms differens que chaque nation donne aux plantes qui nous troublent le plus souvent, quand il en faut parler: plus une plante a de vertu, plus on luy a donné de noms: temoin le Chervis dont les auteurs qui en ont traité ont fait une telle confusion, qu'il faut avouër que les plus éclairez dans la science des plantes ont bien de la peine aujourd'huy a debroüiller ce que les anciens & les nouveaux herbolistes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula* ou *Genichella*, les autres l'ont appellée *Fraxinella*. *Avicenne* luy a donné le nom de *Langue d'Oiseau*, *Pline* de *Langue d'Oison*, & les Arabes l'ont designé par celuy de *Secacul*. Ce n'est pourtant ny la *Renoüée*, ny le *Seau de Marie* de *Dioscoride*, ny le *Dictam*, ny le *Fresne*, ny enfin l'*Ornithogalon* des anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulieres & differentes.

Ce que nous appellons *Chervis*, & qui est aujourd'huy en France assez connû par ce nom-là a tant de vertu pour exciter les hommes à aymer que *Tibere* l'un des plus lascifs de tous les Empereurs, si nous en croyons l'historien, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ces fem-

mes. En effet tous les medecins demeurent d'accord de ses quaiités, & disent qu'il engendre beaucoup de vens & de semence aussi bien que l'artichaud. Ce qui oblige encore aujourdhuy les femmes Suedoises, au rapport des matelots qui viennent de septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'Amour.

Le *Satyrion* est une plante dont on fait plusieurs especes, & dont on peut user indifferemment pour les effets que nous en esperons; sa racine represente ordinairement deux testicules de Chien, la bulbe basse est succulente & dure & la haute toute fletrie & mollete, comme estant là plus vielle. C'est cette premiere racine que l'on doit toujours prendre, quand l'on en a besoin. Cependant le satyrion qui n'a qu'une seule racine balbeuse doit étre preferé aux autres, selon le sentiment de plusieurs Medecins. Mais quoy qu'il en soit les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence, & engendrent beaucoup de vens, si on les fait cuire sous la cendre, comme des Truffes, & si on les mesle ensuite avec du beurre frais, du lait & du gerofle en poudre: ou qu'on les fasse confire au sucre. Ces racines par leur humidité superfluë enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des satyres d'où cette plante a pris son nom. On luy attribuë tant de vertu qu'il y en à qui pensent que pour s'exci-

ter puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action mesme.

C'est cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Medecins ont nommé *Dialatyrion*. Si l'on en prend le matin & le soir la pesanteur d'un demy écu d'or avec du vin doux ou du lait de vache pendant 7 ou 8 jours; ils assurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans pour satisfaire leurs femmes, & pour se faire des successeurs.

Le *Borax* est du nombre de ces remedes qui excitent puissamment à l'Amour. Il est une espece de sel dont usent au jour d'luy nos orphévres pour faire fondre plus aisement l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénétre toutes les parties de nostre corps, il en ouvre tous les vaisseaux, & par la ténüité de sa substance il conduit aux parties genitales tout ce qui est capable en nous de servir de matiere à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'experience me l'a souvent fait connoitre que si l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientost des effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles & y produit tout ceque l'on peut attendre d'un remede qui a esté tenu fort longtemps pour un secret.

On ne doit pas apprehender d'en user par la

la bouche. L'uſage n'en eſt point dangereux & ſi quelques Medecins ont écrit qu'il eſtoit un poiſon, ils ont confondu la *Chryſocalle* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes, l'un & l'autre ſervant à faire fondre l'or plus aiſement. C'eſt ainſi que les meſmes effets des drogues & que la difference des noms que l'on impoſe aux choſes ont ſouvent trompé les hommes les plus doctes & les plus éclairez.

Si *Fallope*, de *Lobel*, *Rodriguez à Caſtro* & *Mercurius* s'en ſont heureuſement ſervis dans des maladies des femmes, nous ne devons pas eu avoir de l'horreur; & ſi ce dernier Mddecin nous aſſure qu'il agiſt ſi puiſſament ſur les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe qu'il jette meſme les hommes dans le *Priapiſme*, ſi l'on en uſe avec excés, nous pouvons hardiment nous en ſervir avec moderation.

Peuteſtre me blamera-t-on de ce que je place icy avec les remedes qui excitent à l'Amour *l'Opion*, que toute l'Antiquité a crû eſtre froid au quatrieme dégré & tuer les hommes par l'excés de cette qualité. Bien loin dira-t'on de nous enflammer auprés d'une femme, il nous cauſe le ſommeil & nous rend ſtupides au lieu de nous rendre amoureux. Mais ſi nous faiſons reflexion qu'il eſt amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu & que les Orientaux en uſent pour eſtre vaillans à la guerre & auprés des femmes, nous ſe-

rons sans doute d'un tout autre sentiment.

Quand l'Empereur des Turcs leve une armée les soldats se garnissent *d'Opion*, qu'ils appellent *Amfiam* pour s'en servir comme nos matelots de Tabac, si nous en croyons *Bellen*. Une petite dose prise par la bouche excite des vapeurs qui montant au Cerveau, troublent benignement l'imagination, comme fait le vin, mais une dose excessive fait entierement evaporer nostre chaleur naturelle, & dissipe tout à fait nos esprits, comme le saffran, si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux qui ayment naturellement l'exces de l'amour ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs, & lorsqu'ils ont pris un peu d'opion auquel ils sont accoutumez, elle s'echauffe alors & se trouble plus qu'auparavant: & comme ils ressentent des demangeaisons & des chatouillemens par tout le corps & principalement à leurs parties naturelles, je ne m'estonne pas s'ils sont si etourdis à la guerre & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes pas accoutumez, à moins que nous ne soyons aussi sains & aussi robustes que l'estoit Monsieur *Charas* quand il en prit douze grains. Pour moy j'ay de la peine à en donner 2 ou 3 grains de crud à mes malades les plus vigoureux; me souvenant toûjours des fune-

funestes effets que j'ay vû arriver par le mauvais usage de ce remede ; & des preceptes que nous donne *Zuingerus* sur cette drogue.

Les Mouches *Cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie & sur les parties genitales de l'un & de l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs que l'on en est ensuite malade : témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vid encore. Son rival estant au desespoir de ce qu'il épousait sa maitresse, s'avisa de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il luy fit presenter le soir de ses nôces. La nuit estant venuë le marié caressa tellement sa femme qu'elle en fut incommodées, mais ces delices se changerent bientost en tristesse, lorsque cet homme sur le minuit se sentant extremement échauffé avec une grande difficulté d'urine s'apperceut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur luy augmenta le mal qui fut accompagné de quelques foiblesses. On le traita avec tout le soin possible, & l'on appliqua à son mal les remedes qui le guerirent avec bien de la peine.

l'Herbe qu'*Androphyle* Roy des Indes envoya au Roy *Antiochus* estoit l'herbe de Theophraste, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes, & en cela surpassoit toutes les vertus

tus des autres plantes ; s'il en faut croire l'Indien qui en estoit le porteur. Il assuroit qu'elle luy avoit donné de la vigueur pour soixante dix embrassemens, mais il avouoït aussy qu'aux derniers efforts ce qu'il rendoit n'estoit plus de la semence.

Nous savons par ceux qui ont voyagé dans les Indes que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne sommes ; & que l'une de leura principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'Amour leur presente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remedes pour s'y exciter d'avantage. Ils usent ordinairement de *Betel*, d'*Areca* ou de *Bangue* qu'ils prennent quelquefois seuls & qu'ils mélent souvent les uns avec les autres ou avec un peu de chaux de Coquille.

l'Herbe dont parle *Theophraste* est sans doute l'une de ces trois choses. Et si je suis un bon devin, je choisirois plûtost le *Bangué* que les deux autres fondé sur cette conjecture que le *Bangué*, au rapport de *Clusius* a dès qualités semblables à celles du *Maslach* des Turcs qui n'est autre chose que l'*Amfiam* des Orientaux, selon la pensée de *Bauhin*. Si l'*Amfiam* rend les hommes plus allegrés & plus lascifs, ainsy que nous l'avons rapporté cydessus, le *Bangué* ne produira pas de moindres effets, si nous en croyons ceux qui en ont usé ; c'est a dire qu'il nous rendra

ar-

ardents à caresser les femmes ; & nous causera en dormant d'agréables reveries, si l'on s'en sert en petite quantité. Mais si l'on en prend beaucoup l'on en devient insensé, temoin les femmes Indiennes qui voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leurs vies, prennent beaucoup de *Bangué* qu'elles meslent avec du *sesame* & se jettent ainsy toutes insensées dans le feu où l'on fait brûler le corps de leurs maris defunts.

Cette conjecture m'en fait naitre deux autres, l'une que le *Bangué* des Orientaux est le Bamjan des Egyptiens que *Cæsalpinne* dit avoir la semence sans dunes & semblable a celle d'un petit coton : l'autre que c'est l'herbe que nous appellons *Stramonium* ou *Pomme épineuse* qui est une espece de *Solanum*, de la semence de laqu'elle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident de *Tabac*.

Ces conjectures sont appuyées sur le rapport d'un honneste homme qui a passé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux usoient d'une petite semence qui les rendoit comme insensez auprés des femmes, & il-mela de penie semblable à celle du *Stramonium*. A quoy se rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du medecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une forteresse, qui fut

prise

prise par les Chrestiens en l'an 1595, une grande quantité de cette semence.

D'ailleurs le *Stramonium* que les Turcs appellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des effets semblables à ceux du *Bangue*, car si l'on donne un peu de sa semence avec du vin aux personnes qui y sont accoutumées, il les rend joyeuses & remplir leur imagination d'objets qui ne sont point desagreables, & parceque les Orientaux ont les femmes pour la plus grande de leurs passions, il ne faut pas s'étonner si ayant l'esprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agreables réveries. & qu'en veillant mesmes ils se sentent extremement émeus auprés des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouër; car si ceux qui y sont le plus accoutumez en prennent la pesanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensez pendant 3 jours; si la dose est un peu plus forte ils en meurent, & demy once tue le plus robuste de tous les hommes.

l'Herbe que les Espagnols appellent *herba Burlatoria*, par ceque ceux qui en ont pris font rire les autres, à les feuilles semblables au *Chamfre* ou a la *Roquette*, si nous en considerons seulement la figure & les incisions, & ainsi pour conclure mes conjectures, je ne doute point que *l'herbe de Theophraste* ne soit celle que nous appellons *Stramonium*; & que

le

le *Bangué* des Orientaux ne soit ou cette semence, ou une preparation qui s'en fait par une infusion dans quelque liqueur forte.

J'avouë que les Europées ne ressentent pas les mesmes effets de l'usage de ces Narcotiques, que font les Asiatiques & les Afriquains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets differens dans ceux qui en usent, & nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame & la demangeaison du corps, au lieu des egaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remedes sont assaisonnez avec de l'ambre ou du musc ils seront beaucoup plus efficaces, & exciteront d'avantage à l'Amour, l'experience nous monstrant que ces deux parfums portant les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatoüillées.

Les remedes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureusement les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, si l'on en forme des linimens pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du styrax liquide, de l'huile de fourmis volans, du beure frais ou de la graisse d'oye sauvage, on y ajoute un peu d'Euphorbe, de pied d'alexandre, de gingembre ou de poivre pour faire penetrer le remede, & l'on y mesle quelques grains d'ambre gris, de musc

musc ou de Civette pour le parfumer.

Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs aprés *Celius Rhodiginus* se servoit d'un plaisant remede pour s'exciter avec une femme. Il se faisoit bien fouëtter dans l'action, & si quelque fois par respect ou par pitié on fouëttoit avec plus de moderation, il se mettoit en colere contre celuy qui l'epargnoit, si bien qu'il n'estoit jamais plus content que lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion dereglée.

CHAPITRE IX.

Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir ny plus prompt ny plus grand que celuy de l'Amour. Il rejoint dans un instant tout nostre corps & ravit de joye toute nostre ame. Nous n'avons besoin ny d'industrie ny de maitre pour nous apprendre à aymer. La nature nous a imprimé dans le cœur je ne say quoy d'amoureux qu'elle cultive peu à peu à mesure que nous croissons : & quand elle nous incite à carasser une femme, je ne sauray dire en combien de manieres elle nous fait naitre des contentemens. Les approches de l'Amour sont aussi delicieuses que la joüissance mesme. Le plaisir est extréme quand

nous y pensons par avance, & le souvenir en est agréable. La douleur que nous souffrons a aymer nous plaist autant que le plaisir méme : Enfin toutes les passions de l'ame sont, pour ainsy dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Si la Nature n'avoit mis des delices extremes dans l'action de l'Amour, je ne saurois croire qu'un homme d'esprit pûst se plaire a se repentir si souvent. Mais les idées trompeuses de l'Amour sont si engageantes qu'il est comme impossible de s'en garentir, & il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque selon le sentiment de la plusPart des Theologiens, les diables en sont si friands.

l'Amour se fait par tout ressentir, & les hommes les plus retirez qui habitent les grôtes & les desers ne sauroient éviter ses atteintes : Il les touche aussi bien que nous, & cette passion se fait connoitre dans les forests les plus affreuses aussi bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne resentir aucune douleur. Celle de l'esprit reside dans la joye interieure de n'estre point esclave de ses passions : Mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin, s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les anciens à établir, une *Venus* honeste, & modeste que veilloit aux

aux actions licites des femmes mariées, & c'est cette mesme volupté que la nature nous a donné comme des attraits pour la perpetuité de nostre espéce.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme, si nous en voulons croire *Salomon* & Saint *Bonaventure*, & on ne doit point se persuader que l'anature ayt joint lee plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire faire des crimes.

De ces trois sortes de voluptés à savoir du corps, de l'esprit, & de l'Amour, la derniere est sans donte la plus forte & la plus grande nostre corps & nostre ame se fondra de joyë, pour ainsy dire, lorsque nous nous perpetuons : & ces deux parties de nous mesmes ressentent tant de contentement, qu'on ne les a pû encore bien exprimer jusques a cette heure.

Si l'Amour cause des égaremens & nous fait souvent perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptez. Nostre siécle nous fournit assez d'exemples malheureux, sans en aller chercher dans les siecles passez pour nous apprendre cette verité. La chambre de justice que nostre grand Monarque a n'agueres étabile contre les Empoisonneurs nous marque assez par les arrests qu'elle donne, jusques où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ses voluptés n'estoient pas

si charmantes & qu'elles n'eussent pas tant d'empire sur nôtre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'Amour ne les avoit charmé.

L'Homme & la femme goutent tous deux des plaisirs extrémes quand ils se caressent ; & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant si l'on peut decouvrir celuy qui a les parties de la génération plus sensibles & plus entortillées, qui engendre plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le sang plus chaud & plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à decider.

On ne doute pas que nos parties secretes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes, elles sont toutes norveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que des nerfs : au lieu que les parties des femmes sont charnuës & par consequent moins sensibles que les nostres. Si entre toutes les parties de nostre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. d'Ailleurs nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extremement entortillés, & nos testicules ne sont à proprement parler qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliez les uns sur les autres : si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermatiques & qu'en suite on les mesurast, je ne mentirois

rois point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont necessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsy que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avoüerons que les hommes n'estant pas si reglez dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flatueux.

Nous avons encore l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes; les filés de nostre cerveau sont plus tendus & plus durs, & quand nous aymons nous aymons plus fortement & plus voluptueusement. Les femmes au contraire ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau sont plus molletes & plus flexibles; & bien qu'elles paroissent quelque fois aymer plus ardemment elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté, que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin nostre sang est plus chaud & plus âpre que le leur, il s'agite avec plus de force, & il s'est vû des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embrasser: le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits pour les envoyer avec precipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrez de joye quand la se-

mence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillez. Les vapeurs chaudes & chatoüillantes qui s'en élevent, & le mouvement précipité des esprits qui penetrent nos membranes ne contribuent pas peu à nos voluptes excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amonr quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude, elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoy qu'il en soit on pourroit dire que la question demeure toûjours indécise, & que l'on ne sauroit la décider, si l'on ne prend pour juge *Tiresias*, qui ayant esté femme & homme tout ensemble, fait mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut luy qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prenoient plus de plaisir que les hommes quand elles en estoient embrassées.

En effet on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence quand elles veulent étre humectées par la semence de l'homme, & la femme ressent un plus grand plaisir lorsque ses parties attirent & succent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts pour la conception,

& qu'elles s'épuisent elles mesmes par des epanchemens considerables, si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpassoit d'un tiers celuy des hommes.

Mais sans m'arrester à ce dernier sentiment qui ne me paroist pas le plus veritable, je concluray avec Hippocrate que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus longtemps. Car puisque la nature fait nostre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fust extréme, au lieu que le contentement des femmes estant moindre, elle les a recompensé en le faisant beaucoup plus dure, & c'est sans doute cette raison qui fit determiner *Tiresias* à donner gain de cause a *Jupiter* prenant la durée pour l'excés du plaisir.

CHAPITRE X.

Si l'on doit caresser sa femme par derriere, quand il se trouve des obstacles qui empeschent de l'embrasser par devant.

LA fin du mariage, selon le sentiment de l'eglise, est de faire des enfans ou d'assouvir mediocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses

ses des femmes, & la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chretienne a donc en abomination les caresses de l'homme & de la femme qui ne se font que par delices; & la medecine qui s'employe à conserver la santé des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentemens que la nature nous y presente.

Toutes les postures que la courtisane *Cyrène* inventa autrefois jusqu'au nombre de douze pour se caresser, que *Philenis* & *Astyanasse* publierent, qu'*Elephantis* composa en vers Leonins, & que l'Empereur *Tibere* fit ensuite peindre autour de sa sale, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les soupplesses de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuses: en effet leur passion est plus violente & leur plaisir dure plus longtemps, c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foiblesse & la legereté de leur jugement.

Quoyqu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siecles des postures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les Caraches, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien reussi que les femmes qui s'en sont mélées: car dans ces sortes de matieres par tout où elles sont elles emportent le prix.

La Nature a appris a l'un & a l'autre sexe les postures permises & celles qui contribuent à la génération, & l'experience a monstré celles qui sont deffenduës, & celles qui sont contraires a la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas esté faites pour nous caresser débout, comme les Erissons, nous alterons nostre santé dans cette posture, & nous nous opposons mesme à la génération: car toutes nos parties nerveuses travaillent alors & se ressentent de la peine que nous nous donnous. Les yeux en sont éblouïs, la teste en patit, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent,& les jambes semblent succomber à la pesanteur de tout le corps. C'est là source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes, & de nos rhumatismes. Mais encore la génération en est empéchée, car la matiere que nous communiquons à une femme n'est jamais bien receuë dans le lieu que la Nature a destine à cet usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé, par la posture de la femme quand nous les embrassons ainsy.

Estre assis n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien reglé. Les parties naturelles ne se joigent qu'avec peine, & la semence n'est pas toute receuë pour faire un enfant accomply dans toutes ses parties.

l'Homme, qui selon les loix de la Nature doit avoir l'empire sur la femme, & qui passe pour

le

le maître de tous les animaux est bien lâche de se soumettre a une femme, quand ils veulent prendre ensemble de plaisirs amoureux. Si cette femme est émeuë d'une passion dereglée, & qu'elle vueille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honneste homme de luy plaire ny de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte qu'il donne à son privilege, & une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans, on reud par cette posture une femme sterile, & si par hazard il en vient quelqu'un il est ou petit ou imparfait. Le peu de matiere que le pere a donné pour le former a esté si peu fournie d'esprits, que l'ame qui doit un jour s'en servir comme d'instruments pour ses plus belles facultés, ne fait dans la suite rien qui vaille, & les enfans en deviennent nain, boiteux, bossu, louche, imprudent & stupide. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du dereglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mesmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite & la plus voluptueuse, on se parle bouche à bouche, on se baise & on se caresse quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pesant, & que la femme soit extremement delicate, il me semble qu'on n'agiroit pas contre les loix de

la Nature, si l'on se caressoit de costé à l'imitation des renards. On eviteroit par cette posture tous les accidens ausquels une femme delicate peut estre exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par là de suffocations ny de fausses couches.

Je mettrois icy la posture de caresser une femme par derriere parmy celles qui sont contre les loix de la Nature, si un Philosophe & deux Medecins ne me disoient le contraire. En effet toutes les bestes, si nous en exceptons quelques unes se joignent de la sorte; & pour engendrer la Nature ne leur a point appris d'autre moyen que celluy-là. La matrice des femelles est alors plus en estat de recevoir la semence du masle, elle la retient & la fomente plus commodement, si bien que ne s'écoulant pas si aisement de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'experience leur a fait voir que l'on rendoit ainsy des femmes fecondes qui estoient steriles auparavant.

Il est certain que l'Adatomie nous monstre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lors qu'une femme est sur ses mains & sur ses pieds que quand elle est sur le dos. Le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, & il n'y a qu'à jetter de la semence, elle y coule d'elle mesme, & par sa propre pesanteur elle tombe où elle doit étre conservée pour la génération. Cette

te posture est la plus naturelle & la moins voluptueuse. L'action de l'amour nous donne d'elle mesme assez de plaisir sans en chercher de plus grand par une autre figure, & je ne doute pas que les casuites ne nous permissent d'en user de la sorte pour eviter l'excés de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppose à l'approche de son mary, fera t-on une dissolution de mariage plûtast que de conseiller à cet homme de caresser sa femme par derriere?

Mais encore puisque la loy commande à un mary de rendre le devoir a sa femme quand elle témoigne l'aymer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce mesme devoir à son mary quand il ne peut dompter sa passion. Si par hazard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grossesse de sa femme, ne pourroit on pas alors luy permettre de la caresser par derriere plûtost que d'étouffer l'enfant qui est sur le point de naitre, ou que d'aller luy mesme chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette posture il n'y aura point de crainte pour une fausse couche, l'epine du dos souffre plûtost que le ventre les secousses que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

Si Paul Eginette & Mercurial aprés le Philosophe Lucrece ont esté de ce sentiment,

que les femmes concevoient plûtost en les caressant par derriere que par devant, je ne saurois me persuader qu'ils ayent voulu parler de ce crime enorme, auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, & les Philosophes qui suivent les loix de la Nature ne sont jamais infectés d'opinions qui soient contre ses maximes.

Mais je m'apperçois icy plus qu'ailleurs que les choses dont je parle sont trop delicates pour en dire d'avantage. Je proteste que je n'ay pû choisir des termes moins durs pour expliquer mon sentiment sur ce sujet, & si j'ay passé quelquefois les bornes de la bienseance comme le fit autrefois Saint Augustin, on peut croire que ce n'a esté que par la force de la matiere que je traite.

CHAPITRE XI.

Si l'on se trouve plus incommodé de baiser un laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands privileges que la Nature nous ait donnez pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui excerce sur les hommes une espece de tyrannie, & qui les charme d'une maniere si extraordinaire que mesme les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'huy quelques

pou-

peuples d'Afrique de mettre sur le throsne les hommes les mieux faits d'entr'eux;& c'est aussi ce qui inspiroit à un Evesque de Milan de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes est un puissant aiguillon pour nous exciter aux delices de l'Amour, elle nous engage à les aymer: & ceque l'Advocat *Hiperis* n'avoit pû gagner par son eloquence sur l'esprit des juges, la beauté de *Phryne* l'emporta hautement. Il n'y a pas de moyen de se garentir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite. Elle menage nos inclinations comme il luy plaist; & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée est si puissant que malgré nous nous devenous ses esclaves.

On diroit que la Nature a fait un chef d'oeuvre en la formant: en effet sa taille est haute, bien prise & des plus fines; son air a je ne say quoy si remply de majesté qu'il inspire du respect aux plus hardis, son humeur est agreable & son esprit vif & brillant. A la considerer en particulier son embonpoint est accomply & le tour de son visage merveilleux. Ses dents sont blanches, ses jouës & ses levres sont de couleur de rose, son front est large, ses yeux grands & bleus bien ouverts &pleins de feu,ses sourcils noirs, sa bouche & ses oreilles petites; son nez

bien fait, sa gorge un peu elevée, ses mains longues & ses doigts deliez, sa poitrine large, son flanc preslé, ses pieds petits & delicats, en un mot sa beauté femelle à tout ce qui peut nous seduire en s'emparant de nostre raison.

En verité il est bien mal-aisé de garder une fille pour qui tous les hommes soupirent. Et si *Spurine* ne se fust blessée au visage pour en effacer la beauté, jamais elle n'eust esté à elle mesme: & cette beauté eust esté asseurement une des principales causes de sa perte. Car il s'est trouvé peu de belles femmes qui n'ayent esté ou superbes ou impudiques, & il semble aujourd'huy qu'il ne faut estre que belle pour n'estre pas estimée vertueuse, ou pour ne l'estre pas en effet.

Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté,
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour belle.
Et que de ce plaisir flateur
A l'engagement de son cœur
La perte est douce & naturelle.

C'estoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrte: & c'est encore aujourd'huy cette mesme beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes, qu'il s'en est vû qui estant presque impuissans à l'amour, par la froideur de leur temperament.

rament en ont esté échauffez & se sont trouvés capables de génération.

Cette beauté qui est un don de Dieu a tant d'empire sur nostre ame, & ménage si fort nos passions qu'elle les fait agir comme si elles luy appartenoient; car jamais *Urie* n'auroit esté sacrifié à la passion d'un Prince si Bersabée n'avoit esté belle.

A la vûë d'une belle femme tout s'emeut chez nous, & nostre amour qui n'est autre chose que le desir de la beauté est souvent si excessif, que nous ne pouvons nous ménager la dessus sans avoir des forces surnaturelles. Un casuite seroit bien facheux s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles, lorsque transportés de la beauté d'une femme nous la caressons avec ardeur. Alors nostre sang boüillonne dans nos veines, nostre chaleur s'augmente dans nostre corps a se faire ressentir à nostre cœur, nos parties naturelles se gonflent & s'agitent en depit de nous, si bien qu'elles nous monstrent par leur mouvement importun que la beauté a des attraits pour elles. En effet les jours ne nous semblent durer que des momens en la compagnie d'une belle femme, & alors nous ne nous apperçevons presque pas que nous avons faim,&nous meprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses reitirées ne nous semblent ny fades ny ennuyeu-

ses : la beauté les fait renaitre sans peine & nous donne de nouveaux desirs & de nouvelles forces pour la joüissance.

La laideur au contraire calme tous nos transports : bien loin de nous exciter a aymer elle nous feit abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hazard nous sommes obligez de nous approcher d'une laide femme, nos patries naturelles s'abbattent au lieu de se roidir, & nous sentons dans nostre cœur je ne say quoyqui nous rebute & qui nous empéche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de necessité, il nous faut du temps pour nous y disposer, & encore aprés tout, nous ne nous trouvons presque jamais en estat de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anacarsis* se touche, & s'excite long temps, sans cela il n'agiroit point ; & ses parties n'obeiroient jamais à sa passion languissante.

Alors uous ressentons en nous du feu & un glaçon : La Nature nous embrase le cœur pour nous joindre, & en mesme temps cette mesme nature glace nos parties amoureuses pour fuir. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ceque nous prestons à cette femme nous épuisé tellement, que nous sommes ensuite accablés des mesmes incommodités qui arrivent a ceux qui abu-

abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur en qui la haine a eteint la plus part de ses esprits est fort incommodé aprés en avoir communiqué à nos parties naturelles ; & le cerveau ou ces passions opposées se font la guerre s'affoiblit incessamment : quand il faut envoyer ses esprits ailleurs, si bien que l'on pourroit dire qu'une seule caresse, faite à une laide femme, cause plus de foiblesse & de defaillance que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent nostre cœur & qui en multiplient les esprits, mais la laideur à je ne say quoy qui le ferme & qui le glace.

S'il daist par hazard des enfants de ces conjonctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes & stupides, qui nous marquent evidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vray que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme, que quand l'on en caresse une belle : & que si j'ose decider en Theologien, c'est un plus grand crime de caresser une laide femme que d'en caresser une belle. Car s'il y a des charmes dans celle-cy dont on ne puisse se garentir, il y a des deffauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de s'en approcher, si on le fait sans y étre attiré par la beauté, la bonne grace & les autres agré-

ments

ments qui nous eblouissent pour l'ordinaire, il faut croire avec Saint Chrysostome que s'excitant contre les loix de la Nature, le crime est beaucoup plus grand de ce costé là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je luy dirois qu'il n'épousât ny une belle ny une laide femme. La premiere auroit trop d'empire sur son mary, & seroit plûtost commune que particuliere. L'autre luy causeroit cent repentirs; & peuteſtre le divorce s'il n'avoit une vertu toute particuliere.

CHAPITRE XII.

Si ceux qui ne boivent que de l'Eau sont plus amoureux, & s'ils vivent plus que les autres.

NOus commençons à mourir dés que nous commençons à vivre. Et bienque les causes de la vie & de la mort semblent étre si opposées entre-elles, elles sont pourtant tres-étroitement unies dans nous mesmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle dont l'ame se sert comme d'un instrument, qui luy est absolument necessaire. La mort est la perte de cette mesme chaleur qui agissant continuelle-

ment sur nostre humide radical le dissipe sans cesse en se detruisant soy mesme.

La Nature qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait n'a jamais sû consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moyens. La Nourriture repare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, & la génération perpetuë leur espece.

D'un costé, parcequelles animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matiere qui les compose, la Nature leur a donné l'air, les alimens & la boisson, pour reparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spiritueuses, l'autre rétablit les plus solides, & la derniere enfin repare les plus humides. D'un autre côté cette mesme nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espece. Elle a distingué leur sexe non seulement par leur complexion mais par la situation, & par la difference de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la mesme façon les unes que les autres : la belette, la vipere & les poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsy que quelques-uns nous l'ont voulu persuader, mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les Cavales de Portugal engendrent de la mes-

mesme façon que les femmes, & il faut estre bon pour croire que ce soit le vent du septentrion que les rende fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardents desirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie, & pour ne parler icy que de l'homme quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'Air est si necessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'evaporent incessamment; qu'au mesme instant, que nous en manquons nous cessons de vivre: & nous vivons mesme miserablement s'il est impur & mélé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemy de nous mesmes, s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités & qui l'empeschent de se corrompre. C'est de là que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Génes, le vent de septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, a cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'Aliment ne nous est pas moins necessaires que l'air. Il ne doit pas avoir des qualités excessives, ny une matiere trop étrangére pour nous nourrir; mais un certain temperament & une certaine matiere qui le fasse aisement changer en toutes nos parties.

Cet

Cet aliment qui reçoit tous les jours nostre estomach ne sauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : & nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espece d'ebullition, par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car comme dans une grande secheresse les plantes meurent faute de pluye, ainsy nous cesserons bientost de vivre, si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui favorisant nos coctions reparast incessamment les parties humides, qui s'évaporent tous les jours dans nous-mesmes.

Plus les choses sont necessaires à la vie, plus a-t-on de plaisir à les posseder, & parce-qu'il n'y a rien au monde de plus necessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif quand nous en assouvissons nôtre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un desir de se refraichir & de s'humecter, ce qui fait que les Beuveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour l'espece du breuvage & pour la maniere de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages dont les uns sont plus sains que les autres, celuy qui est le plus propre à étancher la soif est aussi celuy que la Nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je say que

que l'art en a inventé de plusieurs sortes que l'on a fait par l'expression de quelques fruits, ou par l'infusion & par la coction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences: ou enfin par la mélange de sucre, de miel; de canelle, de levain, de vinaigre & de quantité d'autres choses, que les hommes ont cherchées pour s'empéscher de boire de l'au cruë, & pour se faire mourir, ce me semble, avec plus de volupté. C'est ainsy que l'on a fait le vin, *Cidre*, *la Biere*, *l'Hydromel*, *la Chocolate*, *le Tzirbet*: en un mot toute sorte de Boissons.

De toutes les Boissons nous ne nous servons guerres icy que de vin & d'eau, car pour les autres liqueurs & principalement pour la Biére & pour le Cidre, l'on n'en use guéres où le vin est commun. Mais parce qu'on en boit quelque fois, je diray que la Biére, outre qu'elle est un peu amere & desagréable à boire, elle embarrasse fort les entrailles par l'epaisseur & la viscosité de sa matiere, & souvent y fait naitre des vents & des trenchées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en sont incommodez. Elle apporte mesme des douleurs de teste. Enfin par son usage continuel elle donne quelquefois la naissance au *Scorbut* & a la ladrerie blanche, ainsy que nous le fismes voir il y a quelques années dans un *Traité* de cette premiere maladie que nous fismes im-
pri-

primer par le commandement de *Monseigneur Colbert de Terron.*

Le *Cidre* eſt accompagné d'une humidité ſuperfluë qui ruine le foye & qui y aſſemble avec le temps beaucoup de mauvaiſes humeurs, La Gale & la foibleſſe des ſexes viennent ſouvent de ſon uſage immoderé, & nous avons quelque fois obſervé que pour peu que l'on eſt de diſpoſition a la ladrerie blanche, le *Cidre* ſuffiſoit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin que l'on peut nommer le ſang de la terre eſt l'ennemy capital des enfans. La jeuneſſe en eſt corrompuë, par ce qu'elle s'en ſert ſouvent, comme d'un doux poiſon. Mais pour ne m'étendre pas d'avantage ſur ce ſujet, l'on me permettra de dire en general qu'il eſt contraire à toute ſorte d'âge par l'excés de ſa chaleur & de ſon humidité, d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui ſont cauſées par ſon excés, conduiſent ceux qui en ſont attaquez dans des ſuites funeſtes, & dans des convulſions horribles qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons preſque tous tant que nous ſommes les entrailles échauffées, la teſte foible, le ſang trop-chaud; & nous ſommes ſujets principalement dans cette ville a des fluxions importunes. Ce ſiecle eſt remply de billieux & de melancoliques par l'exces d'une bile brûlée. Les maladies aiguës ſont

tou-

toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable, & ce seroit alors faire une grande faute que d'user de vin, puisqu'il ne convient pas mesme aux personnes saines à moins qu'il ne soit bien trempé. l'Eau au contraire appaise d'abord la fureur des fiévres. Elle tempére les entrailles qui en sont incommodées, & guerit presque elle seule les grands maux qui souvent ne peuvent estre combattus sans son secours.

L'Eau est un element le plus-beau & le plus necessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle & temporelle, que nos plus sacrés mysteres ne sauroient étre celebrez sans eau, & que nous ne saurions vivre sans en avoir. La Nature mesme, pour le repeter, l'a estimé si necessaire aux hommes qu'elle en a mis par tout où l'on se peut trouver, & je puis dire que ç'a esté l'eau plûtost que le feu, qui a esté la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide, claire, pure, legere & sans saveur, ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de temps & qui refroidit de mesme. Enfin pour estre bonne, elle doit étre sans odeur; elle doit plaire à la langue & au palais, & étre agreable a la vûë. Ce sont des marques assurées qu'elle passera bientost par les urines, & qu'el-

le ne chargera pas l'estomach aprés l'avoir bûë. Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au soleil levant aura toutes ces bonnes qualités, mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *Cæsar Germanicus* au côtes de *Frise*, où elle bût de l'Eau d'une Fontaine minerale qui la rendit en peu de temps presque toute scorbutique.

L'eau de Fontaine, de Puy, de Citerne ou de Riviere est tresexcellente à boire pourvû qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la Fontaine soit fort nette, le Puy découvert, la Citerne garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la Riviere n'ait point de bouë dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces especes étanche merveilleusement la soif, repare l'humeur radicale, & en empéche la dissipation, tempere la chaleur des hommes de quelque âge & de quelque region qu'ils puissent étre. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans nostre corps. Elle distribuë l'aliment qui nourrit nos perties. Elle appaise puissamment les ardeurs de la colere & de la bile, que le vin excite d'une maniere extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer sages les Roys de Perse, qui faisoient porter par tout où ils alloient l'eau du fleuve d'Eulée ou de Choaspe. En effet l'Eau

nous

nous cause de grands biens. Elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre. Elle empéche que les vapeurs chaudes & bilieuses ne nous fassent mal à la teste. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir & de tranquillité, & les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Aprés tout si nous considerons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agreable, l'haleine plus douce, & les sens plus vifs : qu'elle recrée les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet Samson n'eust jamais esté si fort si sa boisson ordinaire eust esté autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire emousse la pointe des sens, augmente les douleurs de teste, & fomente le chaleur des entrailles qui est souvent excessive, il brouille l'imagination, il efface la memoire & trouble la raison, il corrompt les humeurs & souvent il cause par son excés la sterilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens débauchez.

Qu'on ne me die donc pas que le vin reveille l'ame & qu'il excite l'esprit, car je repondray que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps quand on en use avec excés. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre qui rend, à la

verité, son fruit & plus coloré & plûtost mûr, mais qui tuë l'arbre bientost aprés.

Qu'on ne me die pas encore, pour mepriser l'eau, qu'elle ne convient ny aux sains ny aux malades, & qu' *Hyppocrate* & *Galien* se servoint de vin pour guerir la pluspart des maladies aiguës. Car si l'on examine de bien prés ce que ces deux Medecins en rapportent, l'on verra aussitost que la Boisson qu'ils donnoient quelquefois a leurs malades estoit plûtost de l'eau que du vin, puis qu'ils ne mesloient cette liqueur parmy l'eau que pour en oster la crudité. Je pourrois rapporter icy pour faire valoir l'eau ce que ce dernier Medecin a laissé par ecrit, qu'il n'a jamais vû personne attaqué de fievre ardente qu'il n'ayt guère aprés luy avoir donné abondamment de l'eau fraiche à boire.

Mais ce ne seroit pas encore assez pour l'eloge de l'eau que d'avoir rapporté ce que nous avons dit cy-dessus, si la semnce dont nous sommes formez ne luy estoit semblable: si nous ne nagions parmy les eaux pans le ventre de nos meres: & si nôtre cœur mesme n'en estoit incessamment arrosé.

La Nature qui est l'ouvriere de toutes choses nous vent sans doute marquer par la que comme l'eau est ce qui nous donne l'estre & nous le conserve ensuite dans les eaues de nos meres, elle doit aussi estre la principale chose qui nous fasse vivre, lors que

nous en sommes sortis, & puis qui nous serve de principe pour perpetuer nostre espece.

Venus qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une exellente chose, & qu'on la doit preferer à toutes les liqueurs, puis qu'elle en a voulu tirer son originé. Devant le deluge les hommes ne beuvoient que de l'eau, & l'on sait quel age ils vivoient alors, puis qu'il s'en est vû qui ont atteint les 8 & les 900 ans. Et presentement mesmes il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boison parmy les quels il y en a beaucoup qui vivent des siecles entieres. Cette façon de vivre n'est point miserable, comme quelques-uns se le persuadent, c'est un refuge assuré contre la misere & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu longtemps, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps rebuste, & qu'ils ont esté agreables a Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin & de l'Eau de vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons & les Algonquains ne vivent pas si long temps qu'ils faisoient auparavant. Ils sont mesmes sujets pendant le peu de temps qu'ils vivent à des maladies surprenantes qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la Nature a des appetis secrets pour demander ce qui est

 le

le plus propre à la vie, & parce qu'il y a dans de certaines personnes une repugnance à boire du vin & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres: ils ont la vûë plus perçante, & l'esprit plus éclairé, ils ayment d'avantage les siences & sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Il est vray que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus spirituels que nous ne sommes, mais en verité il ne nous cause de l'eclat que dans la superficie.

L'amour des femmes suit notre temperament, & l'experience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la Nature, & par ce que la generation en est la plus belle & la plus considerable, aussi ne s'accomplit-elle jamais sans qu'elle y soit. l'Humidité y a sa bonne part, sans laqu'elle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce sont particulierement ces deux principes que la Nature employe tous les jours pour engendrer toutes choses & j'aurois de la peine à dire le quel des deux est le plus necessaire

si je n'apprenois de quelque Philosophe & de l'experience mesme que l'Eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la generation des animaux. Car outre tout ce que nous avons dit cy-dessus, nous sçavons que les païs mediocrement froids sont beaucoup plus peuplés que ceux du midy, & qu'il se trouve plus de villes sur le rivage de la mer & sur le bord des lacs & des rivieres que dans la plaine. On n'en sçauroit donner de plus forte raison si non que les païs du septentrion & les bords des estangs, des rivieres ou de la mer estant beaucoup plus humides que la plaine, ils sont aussi plus disposez à la generation. Et la mer ne produit-elle pas des poissons qui multiplient bien plus que les animaux terrestres? Nous avons l'experience en France que ceux qui ne vivent presque que de coquillages & de poissons, qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardens à l'amour que les autres. En effet nous nous y sentons bien plus portés en caresme qu'en toute autre saison, parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrissons que de poissons & d'herbes, qui sont des alimens composez de beaucoup d'eau.

Aprés tout l'Illustre Tiraqueau n'eust pas engendré 36 enfans legitimes, s'il n'eust esté un Beuveur d'eau; & les Turcs n'auroient pas aujourd'huy plusieurs femmes si le vin ne leur estoit deffendu. Car puis que l'eau est d'elle mesme venteuse, elle cause

aussi aux hommes qui en usent pour boisson plus de chatoüillemens que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin : & je suis asseuré que pour la generation l'humidité & les vens sont deux choses qui sont les plus necessaires.

Il est donc evident, aprés tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, & qu'ils vivent plus que les autres.

Fin du Livre II.

PARTIE III.

CHAPITRE I

Les incommedités que causent les plaisirs du mariage.



ON dit que les plus grands malheurs qui arrivent aux hommes ne viennent ordinairement que de l'excés de l'amour ou du vin. Et pour ne parler icy que du premier on doit avouër qu'il a des emportemens que les ples plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette passion ne garde point de mesure, & grand elle en garde elle cesse d'etre appellée amour. Rien ne s'oppose à violence, tont luy obeit dans nous mesmes & hors de nous mesmes, & elle trouve autant d'esclaves quelle trouve d'hommes.

Ce n'est point assez que de coucher une nuit ou deux avec une femme & de jouïr plusieurs fois avec elle des plaisirs de l'amour, il faut encore que ce la aille a plusieurs mois & a plusieurs années de suite, comme si cette passion ne s'assouvissoit jamais mieux par aucune autre chose que par elle mesme. Ce n'est pas dans cette rencontre qu'une action souvent reïterée nous déplaist & que nostre delicatesse est blessées par le moindre objet dé-

degoutant, si cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'addresse qu'il sait bientost nous guerir de nos petis dégousts.

Epicure que l'on a voulu faire passer pour un voluptueux indiscret ne pouvoit carasser de femmes ny approuver les plaisirs de l'amour. Il soutenoit que leurs embrassements estoient les ennemis capitaux de nostre santé: que quand nous le caressions, toutes nos parties principales en souffroient, & que nostre ame mesme en recevoit quelques atteintes. En effet cette passion corrompt nostre esprit, abbat nostre courage & empeche l'elevation de nostre ame, t'emoin *Salomon*, que l'antiquité a surnommé le sage, qui perdit l'esprit par l'exces des diverses semences qu'il prit avec les femmes, temoin encore les *Sardiens* qui ayant purdu leurs forces avec les servantes des *Smirniens*, furent houteusement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on souffre dans l'un & l'utre sexe lors que l'on ayme eperdument, nous verrions combien il est dangereux de se laisser prendre aux amorces d'un amour excessif.

Depuis qu'un homme s'est abaudonné à ses plaisirs, il a purdu son embompoint & sa bonne mine, sa teste n'est plus garnie de cheveux comme auparavant, ses yeux sont ternis & livides & l'on ne s'appercoit plus du feu qui y brilloit autrefois, il ne void plus

que de fort prés & encore faut-il que l'industrie des hommes luy fortifie la veuë. Mais de l'humeur qu'il est il aymeroit mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs, & j'attands a toute heure qu'il dise a ses yeux, comme fit autrefois *Theotyme* au rapport de Saint *Jerôme*.

Les plaisirs de l'Amour nous fascinent & nous aveuglent : ce qui a fait dire aux Poëtes que l'amour estoit sans yeux, car dans les contentemens qu'il nous cause il se fait une telle dissipation d'esprits qu'il est impossible aprés cela qu'il en reste assez pour en fournir a ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultés de l'ame, se refroidit & se desseiche tous les jours par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes, il s'affoiblit encore, il s'epuise & se consume, si bien que dans quelques hommes lascifs au rapport de *Galien* on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée qu'elle n'estoit pas plus grosse que le poing. Quelle apparence y a-t-il qu'estant ainsy disposée elle pût contribuer à la santé du corps & fournir de matiere pour faire toutes les belles fonctions de l'ame.

Enfin par la disette des Esprits les yeux sont tristes & enfoncés, les jouës pendantes, les narines dessechées, le front aride & calleux,

leux, l'ouyë dure, la bouche puante: en un mot nous ne voyons que trop souvent les effets funestes que cause un amour dereglé.

Si la teste a ses langueurs, la poitrine n'en souffre pas moins: & comme c'est icy que la chaleur naturelle & l'humide radical ont leur principal siege, c'est aussi dans ce lieu que nous nous appercevons plus qu'ailleurs des desordres que cause cette passion indiscrete. Les hommes deviennent phthisiques & desseichez par les trop frequentes caresses des femmes; & quelques femmes si elles allaitent apres avoir fait plusieurs enfans, tombent aussi dans de semblables maladies. On remarque dans les uns & dans les autres un feu étranger, qui consume ce qu'ils ont de plus humide dans le cœur, & la fieuvre lente qui les mine, donne des marques de la cause qui la produit. Ils ont une grande difficulté de respirer, la soif les travaille, ils ne savent ce que c'est que de dormir, ils toussent sans cesse, mais ils ne crachent rien, & s'ils crachent quelque chose c'est un peu du sang. Quelque malades qu'ils soient ils ne sentent presque point de douleur, on ne s'en pleignent que fort legerement. Ha que le mal que produit l'amour est trompeur, jusques au moment mesme où il est le plus redoutable!

Mais c'est dans les parties naturelles que l'amour fait les plus funestes impressions.

Les parties voisines mesme s'en ressentent plus que les autres, & sont ainsy punies d'avoir contribué de leur part à l'excés de nos plaisirs.

Les incommodités de nos parties naturelles sont en trop grand nombre, pour nous arrester icy à les nommer les unes aprés les autres. Il suffrit d'en avoir parlé ailleurs. & de dire presentement que la douleur & le repentir suivent toûjours les contentemens reïterez, que nous avons pris avec les femmes, & qu'a force d'aymer nous avons appris à n'aymer plus, d'où vient que le tombeau de *Venus* si nous en croyons quelques-uns, est encore maintenant tout couvert d'herbes froides qui s'opposent à la fecondité des hommes.

Si ce n'estoit encore qu'une douleur passagere, ou qu'un leger repentir, qui fussent les effets d'un amour dereglé, peut estre qu'on en pourroit mepriser les attaques, mais outre la sterilité, la secheresse des reins, le flux de ventre & d'urine, & la chute du siege, on est encore mal traité de cette infame m ladie, qui ne finit souvent ny par la salivation ny par la sueur. Elle est tellement enracinée dans la moëlle des os de ces fameux débauchez, que pour l'en arracher, il faudroit que l'amour, qui là fait naitre, fût effectivement un Dieu, & qu'il fût faire des miracles.

l'Esto-

L'Estomach ne peut faire sa fonction ; sa chaleur est dissipée par la perte des esprits, & par l'excés de la volupté. Il ne fait plus que des crudités au lieu d'un bon chyle. C'est d'où viennent tant de caterrhes, de fluxions, de gouttes & de douleurs nocturnes, que ressentaint ceux, qui pendant toute leur vie, ont suivy avec trop de complaisance les inspirations de *Venus*. On remarque de la foiblesse dans les jointures de leur corps ; & au lieu d'une humeur douce & gluante qui facilite pour l'ordinaire les mouvemens de toutes nos parties, on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En effet l'excés des plaisirs trouble nostre repos par des inquietudes continuelles, & altere nostre santé par des qualités contre nature. Plus le plaisir est grand, plus son excés est pernicieux, si bien qu'il faut le prendre avec mesure pour n'en recevoir que de la satisfaction. La volupté est un poison qu'il faut corriger pour l'empescher d'être funeste; elle est comme l'antimoine ou l'argent-vif qu'il faut préparer, si nous voulons qu'il nous profite.

L'excés des viandes suffoque nostre chaleur naturelle ; l'exercice violent affoiblit nos forces ; & les plaisirs les plus innocens de l'amour, devienent des supplices quand ils sont immoderez.

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland

& ne beuvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs superfluës & ne savoit ce que c'estoit que fieure & que fluxion. L'abstinence seule le guerissoit des incommoditez qui l'attaquoient quelquefois, mais depuis qu'il a traversé les mers pour aller aux Indes, qu'il a percé une infinité de Royaumes pour trouver la Chine, qu'il ne s'est pas contenté des alimens communes que la nature luy fournissoit en qualité de mere, qu'il a mis sur sa table des truffes, des champinons, des huitres & les autres choses qui irritent plûtost l'appetit qu'elles ne servent à l'entretien de la vie : qu'il y a souffert des pates, des tartes, des ragouts, & des entremets dont il a farcy s'on estomach, qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il y a meslé une infinité de drogues pour le rendre ou plus claire ou plus suave; que la glace-là emporté sur la fraicheur de nos caves: Enfin depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomach, & aux autres maladies que nous voyons luy arriver tous les jours.

Tandisque l'homme ne suivoit que les mouvemens de la Nature, qu'il ne carressoit sa femme qu'aprés avoir plusieurs fois ressenty les aiguillons de la concupiscence, & que sa raison estoit la maitresse de sa passion; il estoit fort & robuste & n'avoit jamais éprouvé les suites facheuses des maladies se-

cre-

cretes & criminelles, mais depuis qu'il a fait gloire d'avoir plusieurs femmes, qu'il ne s'est pas contenté des mouvemens de la Nature, qu'il s'est excité luy mesme par des remedes qui aiguissent l'appetit sensuel ; en un mot depuis qu'il est luxurieux, il est aussi attaqué de foiblesse de nerf, de goutte, de stupidité & d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais si apres avoir trop souvent embrassé une femme, l'ame ne souffroit point dans ses principales facultés, & dans ses fonctions les plus necessaires à la vie, au moins pourroit-on se consoler des maux que le corps endure : mais, à dire le vray, les langueurs de nostre ame sont encore bien plus considerables que celles de nostre corps. Si elle est malade l'œconomie de nostre corps en est presque toute détruite, nostre memoire se perd, nostre imagination s'égare, & nostre raison se diminuë. Alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occasions de la vie où nous en avons tant de besoin, & s'il nous reste encore un peu d'entendement ce n'est que pour observer que nous le perdons peu à peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Eglise Latine ayt euës de ne permettre point à ses prestres l'usage des femmes ; & Saint Paul, qui prefere par tout la continence au mariage, sçavoit bien quels malheurs causoit l'amour,

qui dans son action, & dans ses suites, ne pouvoit jamais étre moderé. Car combien de passion s'entraine-t-il aprés luy ? & pour ne parler icy que de la jalousie qui en est une suite assez commune, combien ne fait elle point souffrir ceux qui s'y abandonnent, jusques-là qu'on en a vû qui en sont morts comme *Lepidus*.

La santé, la vertu, le merite & la reputation servent à ce vice de pretexte pour s'établir : & quand il s'est une fois emparé d'un cœur, il y change l'amour en rage, le respect en horreur, & la tranquillité en deffience. C'est alors qu'un homme rend son remede plus dangereux que son mal, & qu'au lieu de se guerir par le silence comme firent autrefois *Pompée* & *Caton*, les deux plus fameux cocus de leur fiecle, il le met au jour & mesme fait connoitre a la posterité ses infortunes domestiques.

Je puis donc dire sans exaggeration, que l'Amour dereglé est la peste la plus pernicieuse qui puisse jamais affliger les hommes. Il nous jette dans des maux qui sont entierement incurables: & l'espuisement qu'en est la cause fait la difficulté de leur guérison. Il apporte avec précipitation la vieillesse & nous fait tomber sans qu'on s'en apperçoive dans les infirmités de cet age-là. Car par la froideur & la secheresse excessive qu'il nous cause, qui sont des qualités opposées aux prin-

principes de la vie, il nous avance la mort à la quelle nous ne nous attendions pas si tost.

Il s'en est mesme vû qui ont perdu la vie dans le moment. *Pindare* eut la destinée de mourir par l'excés de l'amour, dont il avoit fait si souvent l'Eloge : & *Tertullien* nous fait remarquer que le Philosophe *Speucippus* n'eut pas le temps, avant que de mourir, de s'attrister n'y de se repentir, comme on fait ordinairement, aprés qu'il eut pris ses divertissemens avec une femme: & de nos jours le *Cardinal de Sainte Cecile* mourut a Rome pour avoit trop aymé.

C'est cette Venus de soir qui est l'avancouriere de la nuit & des malheurs de nostre vie. Si elle peut se vanter avec raison de nous avoir fait naitre, nous pouvons justement nous plaindre de ce qu'elle peut nous causer la mort. Aussi s'est il trouvé de peuples qui luy ont fait batir des temples & qui ont eu pour elle de la veneration sons le titre de ces deux proprietés.

L'amour ne demande que des gens robustes pour ses actions. Ceux qui sont naturellement foibles aussi bien que les convalescens ne sont point en estat d'obeir à ses ordres. Ils ont trop besoin pour eux mesmes de chaleur naturelle sans la dissiper avec les femmes, comme fit autrefois celuy dont parle *Galien*, qui n'estant pas encore toutafait

fait guery d'une violente maladie, mourut la mesme nuit qu'il se fust diverty avec sa femme: & *Alexandre Benoist* nous fait aussi remarquer que le senateur *Viturio* estant decrepité n'eut pas esté plutost transporté par les plaisirs de l'amour qu'il en perdit la vie peu de temps aprés.

De tous les animaux il n'y en a point qui dans les plaisirs amoureux s'epuise plus que l'homme, un seul épanchement luy causera plus de foiblesse, si nous en voulons croire *Avicenne*, & l'experience mesme, que quarante fois autant de sang qu'on luy pourroit tirer. C'est sans doute pour cela que *Democrite* blâmoit si fort les divertissemens pris avec les femms & que voulant se conserver les forces que la Nature luy avoit données il témoignoit qu'il n'estoit pas d'humeur de les perdre dans leurs caresses. Les *Athletes* aussi ne se marioient jamais pour estre plus forts & plus vaillans dans les yeux Olympiques.

En effet s'abstenir en quelque façon de femmes est l'une des trois choses qui peuvent le plus contribuer à nostre force & au bonheur de nôtre vie: car si nous nous levons de table avec appetit, que nous ne méprisions point le traivail, & que nous n'epanchions point nostre semence, je suis fort persuadé que nostre santé sera parfaite & exempte de tous les maux qui la troublent ordinairement.

Les

Les embrassemens d'une femme ne sont pas pour cela criminels ny dangereux, & l'action n'en est pas impudique, il n'y a que les excés que nous y faisons souvent qui peuvent étre deffendus, & produire toutes les incommodités dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'a portent les plaisirs du Mariage.

SI la moderation doit étre gardée en quelque chose, ce doit étre sans doute dans les embrassemens des femmes. Cette vertu est necessaire à conserver nostre santé ou à la rétablir quand nous l'avons perduë: que si nous nous en eloignons tant soit peu, nous tombons infailliblement dans les incommodités dont nous avons parlé au chapitre précedent.

Quoyque l'amour soit la plus puissante de toutes les passions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive sous son Empire, & qui ne soit assujetty à ses loix, je suis pourtant persuadé que nous pouvons en quelque façon resister à sa violence & nous empécher d'executer si précisement les ordres. *Zenon* en peut servir de preuve, luy qui pendant sa vie ne baisa de femme qu'une seule fois, & qui y fut encore obligé par civilité.

En effet noſtre ſanté ſeroit plus parfaite ſi nous uſions ſagement des plaiſirs de l'amour. Nous aurions une certaine gravité dans la chaleur du plaiſir pour devenir peres, que nous n'avons pas quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences & les chagrins qui troublent noſtre repos ne ſeroient pas ſi frequens, nous vivrions ſans inquietude & la douleur ne prendroit pas ſi ſouvent la place de la tranquillité. Nous nous divertirions ſans peine de quelque temperament que nous fuſſions. Nous ne reſſentirions ny langueurs ny laſſitudes aprés avoir careſſé une femme, & noſtre ſanté ſeroit beaucoup mieux affermie qu'auparavant, aprés nous étre dechargez de ce que nous avions de ſuperflu. La chaleur naturelle n'eſt jamais plus robuſte que quand il n'y a plus d'impuretez qui embarraſſent ſes actions & qui en empéchent les effets.

Une meſme choſe peut étre utile & préjudiciable, ſelon l'uſage que l'on en fait. l'abſtinence guerit ſouvent les incommoditez de *Charlemagne* & ce fut preſque elle ſeule qui pendant ſa vie fut le remede pour toutes ſes maladies ; & la meſme abſtinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide qui ſoulagea *Auguſte*, tua *Marcellus* peu de temps aprés ; & l'amour qui nous cauſe tant de deſordres quand nous en abuſons, nous pro-

cure beaucoup de bien quand la raison ou la necessité nous font suivre ses mouvemens.

Il n'y a rien au monde qui rafraichisse d'avantage les bilieux que les caresses des femmes, & si dans l'action ils se sentent un peu échauffez, cette chaleur n'est que passagere & ne dure pas plus que les divertissemens qu'ils y prenent. Toute sorte de temperament y trouve du secours, & cette action échauffe aussi doucement les pituiteux qu'elle excite les sanguins. Les Mélancoliques en sont réjouis & il se défont par ce moyen de leur tristesse & de leur timidité. Leur appetit perdu & leur estomach débauché en sont retablis. C'est ce qui donna le nom *d'Anticyre* à la courtisane *Hoëa* par ce quelle distribuoit un remede assuré contre l'humeur noire. En effet les plaisirs que nous prenons avec les femmes guérissent nostre melancolie & font plus d'effet sur nous que tous les ellebores des Medecins. La pensée méme de l'amour nous réjouit & nous fortifie, elle augmente nostre chaleur, & dissipe nostre bile noire & épaisse.

Cet homme, dont *Galien* nous fait l'histoire, qui avoit esté si touché de la mort de sa femme qu'il resolut de n'en voir jamais, se trouvant quelque temps aprés fort incommodé par des indigestions d'estomach & par une tristesse dont il connoissoit pas la cause,

se, fut en fin obligé de rompre son vœu & de se joindre amoureusement à un autre, entre les bras de là qu'elle il recouvra aussi tost sa santé.

Quoyque la copulation conjugale ayt esté nommée par quelques uns une *legere Epilepsie*, elle ne laisse pas pourtant de guerir cette grande maladie & beaucoup d'autres qui cessent souvent aux premiers plaisirs que nous prenous avec les femmes & au premier sang que les filles rependent par leurs parties naturelles,

L'on dompte les animaux les plus feroces par l'approche d'une de leurs femelles. Le Tigre n'est plus tigre auprés de la sienne. Un homme quelque emporté qu'il soit devient modeste & traitable auprés d'une femme & il se trouve souvent des vierges ou des Veuves furieuses qui ne s'appaisent que par les embrassemens des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funestes qui nous causent souvent dans la gorge ou dans la poitrine des maladies incurables, ne sont ordinairement prevenuës que par les plaisirs moderez que nous prenons avec les femmes. Cette pesanteur de corps insupportable & ces lassitudes que nous ressentons dans l'oysiveté & aprés la bonne chere ne sont gueriers que par ce remede. Les Athletes avoient autrefois trouvé cet expedient pour se delasser de leur lute, & ils sen-

sentoient allegez & plus forts qu'ils s'estoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les songes qui nous font de la peine, nous dormons ensuite avec tranquillité, & si l'amour dereglé nous cause l'aveuglement en dissipant nos esprits, l'amour moderé rend nos yeux plus clairs en vuidant les humiditez qui nous troublent la veuë.

La voix de chancelente & d'entrecoupée qu'elle estoit auparavant devient plus forte & plus ferme, la chaleur du cœur s'augmente sans nous incommoder & la force des entrailles se fait connoître par la vigeur de leurs actions. L'estomach n'engendre plus de vens & ne fait plus de crudités, on n'entend plus de murmure dans les boyaux & les reins qui se trouvoient appesentis par la semence qui les accabloit, se sentent en mesme temps soulagez par la décharger de cette matiere.

C'est enfin le souverain remede des pasles couleurs, & une fille qui fait peur à tout le monde par sa jaunisse, reprendra peu de temps aprés son mariage ce teint de lis & de roses qui est le signe assuré d'une santé parfaite. Aprés les premiers combats amoureux, elle sentira sortir du sang d'elle mesme, comme une marque de la victoire de l'amour. La paix & l'abondance viendront bientost aprés, la bonne complexion & la fécon-

fécondité combleront de joyë cette personne qui avoit presque perdu l'esperance de les voir jamais.

Cette jeune veuve qui tomboit si souvent stans des suffocations qui la menaçoient d'une mort subite, n'est plus sujette à ces maux depuis qu'elles s'est remariée. Enfin cette *Venus* matiniere ne nous présage que la beauté du jour & les plaisirs de la vie. C'est elle qui estant reglée nous fait devenir peres de plusieurs enfant, & nous rend l'embompoint que nous avions perdu à force d'aymer.

Ce jeune homme à qui le visage est devenu passé, les yeux meurtris & énfoncez, les levres blémes, la voix chancelante, la respiration entrecoupée de soupirs & interrompue de sanglots, qui ne boit & qui ne mange plus, qui va expirer par l'excés de sa passion amoureuse, n'a pas plûtost obtenu la possession de ce qu'il ayme qu'on luy void reprendre peu à peu ses forces, son embompoint revient, se santé est ensuite ferme & assurée. Jamais *Antiocus* n'eust recouvert la sienne si *Seleucus* ne l'eust fait joüir de Stratonice; & jamais *Juste* femme du consul *Boece* ne fust revenuë de sa langueur sans la pitiè qu'en eut le comedien *Pylade*.

La goute qui selon les Medecins est souvent engendrée par les caresses des femmes. en est quelquefois guerie:& il s'est vû des gouteux qui ont esté soulagez lors qu'ils en ont usé

usé avec moderation. En effet il n'y a point de moyen plus assuré pour nous conserver la santé ou pour éviter une mort précipitée que de joindre quelquefois à une femme. Le Poëte *Lucrece* ne se seroit jamais tué, s'il eust possedé la belle qui le faisoit soupirer, & cette fille de 30 ans, dont *Riolan* fit un jour la dissection, n'auroit pas perdu la vie si elle s'estoit mariée, car la semence n'auroit pas suffoqué sa chaleur naturelle, & son testicule gauche ne seroit pas devenu aussi gros que le poing par l'abondance & la retention de cette matiere : Mais encore la fille que Monsieur le *Duc* dissequa nagueres dans l'hopital general de salpetrie de Paris ne fust point morte de fureur hysterique si son testicule gauche ne fust devenu gros comme le poing par la retention d'une semence epaisse.

Au lieu que l'amour dereglé nous rend stupides, l'amour que l'on menage avec prudence nous cause de la santé, nous inspire de la hardiesse & nous fait naitre de l'agrément. Un Paisan qui a l'esprit naturellement grossier ne paroitra pas être ce qu'il est quand il ayme, & alors il se trouvera peutestre en estat de disputer avec un autre beaucoup plus spirituel que luy de la finesse de l'esprit & des mouvemens de sa passion.

Il est donc vray que les embrassemens des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvû que nous suivions le conseil *d'Hippocrate* qui

qui ne veut pas mesme nous permettre que dans le printemps qui est la saison la plus propre à cet exercice amoureux, nous en fassions des excés. Ces voluptés licites nous comblent de toute sorte de bien; elles rendent nostre ame satisfaite & augmentent les forces de nostre corps; tellement que quand mesmes nous serions attaquez de quelque venin qui commenceroit à detruire les forces de nôtre cœur, la copulation, si nous en voulons croire les naturalistes, seroit un remede suffisant pour nous garentir de sa malignité.

Quand on ne se propose que de faire des enfans, que l'on suit simplement les mouvemens de la Nature & qu'on n'est émeu par le chatoüillement de la semence que comme nous le sommes par les incitations des autres excremens de nostre cops, on n'interesse jamais sa santée par ces sortes de divertissemens. C'est ce que *Eurepide* a fort bien exprimé dans une autre langue, lors qu'il parle à *Venus* de la sorte.

Venus & beauté si parfaite
Inspire, de grace à mon cœur
La plus noble & plus vive ardeur
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite
Mais tiens si bien la bride à mes ardents desirs
Que sans en ressentir ny douleur ny foiblesse
Jusques dans l'extreme vieillesse
Je prene part à tes plaisirs.

Et

Et pour dire là dessus ce que je pense, un vieillard de 70 ans sera encore en estat de caresser une jeune fille & de luy faire un Enfant si pendant sa jeunesse il n'a pas pris trop de liberté avec les dames. C'est ce que l'oracle voulut dire aux Spartiates quand il leur commanda d'elever une statuë à *Venus* avec ces mots écris en d'autres caracteres *Venus qui retarde la vieillesse*, nous voulant faire connoître par là qu'elle n'estoit pas ennemie de nostre santé si nous suivions ses conseils avec prudence.

CHAPITRE III.

S'il y a de veritables signes de grossesse.

QUoyque parmy les hommes il y ait des coutumes qui nous paroissent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a en de bonnes raisons pour les établir. Le temps les a favorisées & l'usage qui est le maître & le Tyran des actions des hommes les a soutenuës. Ces coutumes se sont fortifiées dans la suite comme les petis ruisseaux qui coulant vers la mer se grossissent en fin & deviennent de grands fleuves.

L'Exercice que font les mariez en dansant le jour de leurs nôces paroist extravagant à

plusieurs personnes qui blâment toûjours ce qui ne leur plaist pas. Ils ne sauroient se persuader que ce n'est pas sans raison que l'usage tolere cette ancienne coutume. Mais si l'on faisoit un peu de reflexion, sur les effets que causent les mouvemens des mariez, peut estre trouveroit on que la danse des nôces n'a esté inventée que pour perpetuer plus aisement l'espece des hommes. Car ce n'est ny la malice du siecle, ny la depravation des mœurs, ny l'addresse de l'amour, ny les voluptés dereglées qui sont la cause de cette ceremonie, c'est la raison mesme qui a voulu que les mariez dansassent le jour qu'ils se marient, a fin que par cette agitation leur corps fust plus libre, plus ouvert & plus propre a la generation.

Les Naturalistes nous font remarquer que si l'on veut avoir un cheval de pris, on doit fatiguer la cavale avant qu'elle soit couverte; & que de cette conjonction plûtost que d'une autre il naist ordinairement un animal fougeux & propre a la guerre.

Ainsy les femmes s'estant agitées avant que de se joindre amoureusement a leurs maris se sont deffaites d'une partie de leurs excremens, & la chaleur qu'elles ont acquise en dansant a servy a dessecher leurs parties amoureuses, qui ne sont le plus souvent que trop humides, & qui par ce moyen ne sont pas disposées à la generation; car la trop

grande humidité de ces parties est une des principales causes de la sterilité des femmes.

Aprés ces dispositions on doit observer dans le mary & dans la femme d'autres circonstances qui servent de conjectures pour établir la connoissance que nous pouvons avoir de la grossesse d'une femme. Car si le mary n'est ny trop jeune ny trop vieux, que son temperament soit robuste & ses parties principales bien saines, qu'il ne soit trop gras ny trop maigre ; & qu'il a les parties de la génération bien faites & bien disposées : que d'ailleurs la femme ayt aussi les mesmes dispositions, qu'elle soit dans la fleur de son age & qu'elles jouissent d'une santé parfaite, qu'elle ne soit ny trop grande ny trop petite & que ses regles ayent accoûtumé de couler selon les loix de la Nature. Je ne doute point que s'il y a les moindres marques que la femme soit grosse, on ne doive se le persuader aprés tant de dispositions d'un costé & d'autre.

Mais parce que ces conjectures ne sont pas des signes evidens de la grossesse, il me semble que l'on en doit chercher quelque autre pour la connoire avec certitude. On sait que la grossesse est ordinairement de 9 mois accomplis, ainsy nous examinerons d'abord les signes qui nous servent de conjectures pour la decouvrir dans les premiers mois &

puis ceux qui nous la rendent plus certains dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conceu, lorsque aprés s'estre divertir avec un homme, elle demeure seche, & qu'elle ne rend point ce qu'elle a receu : & qu'avec cela un homme se retire sans étre beaucoup humide. Au mesme temps la femme ressent comme de petis frissons semblable à ceux qui nous arrivent aprés avoir mangé. Elle souffre quelque fois des foiblesses & des aneantissemens dans le moment que la semence de l'homme est dardée vers le fond de la matrice & qu'elle est receuë dans l'une de ses cornes pour se joindre avec la semence de la femme & y faire la conception.

La matrice comme si elle avoit de la joyë d'avoir receu l'humeur qui luy est propre se resserre pour la retenir, ce qui cause à la femme je ne say quel mouvement dans ses parties naturelles, du quel elle ressent du chatouillement & du plaisir ; & ce qui fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si quelque temps aprés la sage femme la touche, & qu'elle rencontre une douce resistence à la matrice & son orifice interne fermé & mollet, comme le cul d'une poule, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ayt conceu.

Mais on ne se contente pas d'avoir des si-

gnes

gnes communs, on fait encore quantité d'experiences à l'imitation de l'antiquité pour decouvrir la grossesse d'une femme. Les uns frotent donc rouge les yeux de celle que l'on soupçonne grosse, & si la couleur penetre la paupiere on ne doute plus aprés cela que cette femme ne soit enceinte.

Les autres tirent de son corps quelques gouttes de sang & aprés les avoir laissé tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle est grosse, si le sang va au fonds. Il y en a d'autres qui luy donnent à boire 5 ou 6 onces d'hydromel simple ou anisé en se mettant au lit, & ils jugent de la conception par les trenchées que cette boisson cause à la femme.

D'autres luy donnent encore une ou deux onces de suc de seneçon meslé avec un peu d'eau de pluye, & s'imaginent qu'elle est grosse, si elle ne la vomit point.

Quelques uns aprés avoir mis dans ses parties naturelles une gousse d'ail on avoir fait brûler de la myrrhe, de l'encens ou quelque autre chose aromatique pour luy en faire recevoir la vapeur par le bas, croyent qu'elle est grosse, si elle ne ressent point quelque temps aprés à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques.

Il y en a encore qui font diverses experiences sur l'urine. Ils considerent cette liqueur dés qu'on la rend, & aprés l'avoir trouvée

trouble & de couleur d'écorce de citron meur avec de petits atomes qui s'y elevent & qui y descendent, ils disent qu'elle a conceu.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit dans un bassin de cuivre ou l'on a mis une aiguille fine & s'ils observent le matin quelques poins rouges sur l'aiguille, ils ne doutent plus de la grossesse.

Quelques autres prenent parties égales d'urine & de vin blanc, si l'urine aprés avoir esté agitée paroist semblable à du bouillon de féves ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours reposer à l'ombre dans un vaisseau de verre bien bouché l'urine d'une femme & aprés l'avoir coulée par un taffetas clair; s'ils rencontrent de petis animaux sur le taffetas, ils ne font pas difficulté d'affirmer que la femme est grosse.

Enfin je ne saurois dire combien d'experiences les hommes ont tentées pour découvrir la grossesse d'une femme. Mais les degousts, les envies de vomir, les vomissemens mesmes & les autres accidens qui leurs arrivent sont des signes bien plus certains, s'il y en a au moins de certains, que toutes les bagatelles dont l'antiquité a fait parade pour connoitre une femme grosse.

Si les regles manquent à une femme sans qu'elle soit attaquée par des frissons ou par

une

une fâcheuse fievre, que le ventre luy devienne plus plat & plus resserré qu'auparavant, que principalement aprés avoir mangé elle soit lente & qu'elle ne puisse se toucher le ventre sans douleur, le sont aussi des marques de conception.

Ces regles retenuës pour la génération luy causent ordinairement des amertumes de bouche, des raports âpres ou aigres, des ebloüissemens, des langueurs, des lassitudes, des douleurs de teste & de reins, des chagrins ou des transports de joye dont elle ne sait pas elle mesme la cause, des tâches au visage ou dans quelque autre lieu du corps, des assoupissemens, enfin le plus souvent un appetit dereglé; car il s'en est vû qui ont mangé des charbons, de la cendre, du platre & d'autres choses pareilles. Tous ces accidens ne sont causez que par le manquement des regles que la Nature a retenuës pour ses usages particuliers, & toutes les parties de la femme ne souffrent que parce quelles sont arrosées des humeurs qui doivent chaque mois être evacuées.

Outre les accidens que nous venons de marquer, il en arrive d'autres aprés les quatre premiers mois de grossesse, qui nous servent de nouvelles preuves. Le sang qui croist tous les jours dans les veines d'une femme grosse pour l'usage de l'enfant qui en a alors plus de besoin, leur apporte plusieurs

petis desordres qui nous instruisent de l'estat ou elles sont. Il se jette sur la gorge & y cause aux unes plûtost & aux autres plus tard des douleurs & des duretes de mammelles, lorsque le lait commence à s'y former & que le mammelon avec son cercle devient rouge aux blanches & noir aux brunes. La voix commence alors a devenir plus grosse par la chaleur naturelle qui se multiplie, & la salive est plus abondante: car on n'a jamais guéres vû de femmes grosses au moins de celles qui joüissent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paroist mesme aux jambes & aux cuisses des plus sangnines des veines enflées de diverse couleur que nous appellons varices, car on les remarque bleuës aux blanches & noires aux brunes par la varieté de leur temperament.

Aprés tout l'un des signes les plus assurez, qui nous peuvent découvrir la grossesse d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant; car si l'on met la main sur son ventre & qu'on l'y tienne fort longtemps, l'on s'apperçoit vers le quatrieme ou le cinquieme mois d'un mouvement doux & sur la fin de la grossesse d'un mouvement un peu plus fort qui vient de haut en bas, & vers le devant du ventre de la femme quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point de la sorte, il suit le mouvement du corps, & il tombe comme

me du plomb du costé qu'il se penche. Les vents ont aussi un mouvement different. Ils se font sentir inegalement tantost d'un costé & tantost de l'autre & leur mouvement ne se fait pas vers le devant du ventre comme dans une veritable grossesse, mais on les sens le long des boyaux que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on observe le poux des femmes grosses on trouve qu'il est beaucoup plus prompt & plus élevé, que dans un autre temps, aussi ont-elles alors du sang & de la chaleur pour deux personnes; & des Medecins peu experimentez à toucher le pous de ces femmes s'imagineroient aisement qu'elles auroient la fievre.

On ne se contente pas de decouvrir en general la grossesse d'une femme par des signes que nous avons exposez: on veut encore sçavoir si c'est un garçon ou une fille, ou s'il y a plusieurs enfans.

Il est vray que les garçons nous donnent souvent des marques que les filles ne nous donnent pas: car celle qui doit avoir un garçon se portera ordinairement beaucoup mieux & l'aura mesme senty plûtost que si elle avoit une fille, qui dés premieres actions de sa vie commence à donner plus de peine à sa mere que ne fait un garçon pendant toute sa vie.

Si la mere sur la fin de sa grossesse tombe

dans quelque facheuse maladie sans faire de fausses couches, c'est une sorte conjecture qu'elle porte en ses flancs plûtost une fille qu'on garçon, celuy cy a ses attaches plus seches que celle là, il ne sauroit resister à des attaques si rudes.

Mais encore un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mere, qui en voulant marcher se servira plûtost du pied droit & en voulant prendre quelque chose agita plûtost de la main droite que de la gauche. On remarquera encore dans son oeill, dans sa mammelle & dans son pous du costé droit beaucoup plus d'eclat de changement & de force que du gauche, & si l'on tire de ses mammelles une goutte de lait, lors qu'il y en aura de perfectionné, on verra qu'elle se conservera ronde sur l'ongle, si elle porte un garçon, au lieu que si c'est une fille, le lait estant fort sereux ne se soutiendra pas si bien.

Pour le nombre des enfans on ne peut considerer que la grosseur extraordinaire du ventre, & par le milieu une espece d'enfonceure qui nous donne des marques des gemeaux.

De tous ces signes il y en a de tres legers & de tres ridicules; car de penser que l'on puisse découvrir la grossesse d'une femme par ses urines c'est ce que je ne saurois me persuader. Je say bien jusques-où l'avarice des hommes a poussé cette curiosité, mais les dif-

differents opinions où ils sont sur ce sujet me font justement douter de la verité de leurs experiences.

L'Urine ne nous peut donner tout au plus que des marques de l'estat des parties dou elle vient & de la disposition ce celles par ou elle pisse. Comme elle ne traverser pas la matrice & qu'elle ne fait qu'effleur son con, que es conjectures peut on faire par cet excrement si ce n'est de la disposition de la vessie, des reins & des parties superieures?

Toutes les experiences que l'on fait ordinairement avec de l'urine sont superstitieuses, tout ce que l'on met dans la matrice est dangereux; s'ail est caustique & brulant si on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choses aromatiques sont suspectes, & il ne faut que cela pour faire faire de fausses couches.

Mais il y a d'autres signes qui nous rendent plus certains que ceux là de la grossesse d'une femme, car la secheresse de ses parties aprés les caresses amoureuses, les chatoüillemens: & les frissons qu'elle ressent aussitost, les foiblesses & les aneantissemens où elle tombe dans le moment sont de fortes conjectures pour nous faire croire qu'elle a de ja conceu.

D'autre part si la matrice est fermée, que les Regles soient retenuës, que le ventre s'aplatisse d'abord & qu'il s'enfle dans la suite,

que l'on s'appercoive du lait qui se forme dans les mammelles, & qu'enfin on sente dans son flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui est, si je puis parler ainsi, une partie des entrailles de sa mere: tous ces signes, dis-je, joints semble paroissent d'assez fortes preuves pour nous persuader qu'une femme est grosse.

Mais a dire le vray il n'y a plus d'assurance à la croire grosse qu'à deviner si elle a une pierre dans la vessie lors qu'on en a quelques marques. Tant de signes que vous plaira de la grossesse d'une femme, ce ne sont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, & que des moyens de la confusion à un Medecin qui s'y assure avec trop de confience. J'avouë que l'on est assuré de la pierre quand on la touche avec la sonde, & que l'on est aussi persuadé de la verité de la grossesse, lorsque l'on touche de la main la teste d'un enfant qui est dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces signes que l'on croit étre les plus propres à nous rendre certains de la grossesse d'une femme, nous verrons clairement qu'ils sont tous douteux ou équivoques: car de demeurer seche aprés avoir esté embrassée, cela peut venir de la complexion de la femme & de la chaleur excessive de ses parties. De ressentir un plaisir extréme jusques à l'evanouïs-

noüissement, ce n'est pas non plus une marque de conception. Le cœur ressent de pressentes atteintes de l'amour, quand on joüit avec passion des delices du mariage, & le chatoüillement que ressent alors une femme vient aussitost des embrassemens d'un mary, & de la compression de la poitrine, que des plaisirs de la conception. Jusques-là mesmes qu'il s'en est vû qui ont engendré sans avoir ressenty de plaisir.

Il y a des femmes steriles qui ont naturellement la matrice fermée; & il s'en trouve d'autres qui ont son orifice dur & calleux qui ne sont pas grosses pour cela.

Les Regles manquent souvent aux filles sans aucun soupçon qu'elles soient enceintes; & les pâles couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, sont toûjours accompagnées du deffaut des regles. L'on n'a gueres vû de femmes incommodées de faux germes ou de fardeau a qui les regles n'ayent manqué. Mais encore il y a des femmes grosses qui sont reglées les premiers mois de leur grossesse, & j'en connois mesme qui l'estoient regulierement pendant presque tout le temps qu'elles estoient enceintes.

Le ventre vient gresle d'abord, & se grossit ensuite aussi bien par le faux germe, par le fardeau & par d'autres maladies que par la veritable grossesse, & souvent l'on ne peut

gueres distinguer la tumeur causée par ces differentes incommoditez.

Le lait & le mouvement de l'enfant qui semblent estre les marques les plus asseurées de la grossesse ne le sont pas plus que les autres ; on void des filles qui ont du lait par le manquement de leurs regles, si nous en voulons croire *Hippocrate* & d'autres Medecins aprés luy ; & des femmes qui n'en ont point du tout qu'elles ne soient accouchées.

Le mouvement qu'elles sentent dans le ventre peut estre excité par des vents ou par des humeurs : & les exemples des femmes qui s'y sont trompées ne sont pas rares, qu'elques sçavans Medecins y ont mesme esté surpris. *Hippocrate* tout docte qu'il estoit a douté de la grossesse de la sœur de *Temenes* & *Aven* zour donda un violent purgatif a sa femme sans la connoitre grosse.

Il y a d'ailleurs tant de soupplesses parmy le sexe qu'il faut étre bien fin pour n'y étre pas surpris, quand il veut nous en imposer. Car lors qu'une femme a dessein de paroître feconde pour étre plus aymée de son amy ou de son amant, il n'y a point de ruses qu'elle n'invente pour paroitre grosse. Il en est de la grossesse comme des écritures ; on ne peut connoitre celles-là veritables & cellecy fausses que par conjecture. Ce ne sont par les premiers enfauts qui ont esté supposez aprés que l'on est demeuré d'accord de la grossesse

d'une

d'une femme. *Lepida* fut condamnée pour en avoir usé de la sorte, & il ne se trouva aujourd'huy que trop de femmes qui se font fort ou de feindre leur grossesse ou de supposer un enfant.

Aprés tout cela on peut conclurre que l'on ne doit jamais affirmer positivement qu'une femme est grosse; puisque tous les signes dont on peut se servir sont incertains & que la femme mesme qui en doit plutost étre le juge que nous, s'y trompe fort souvent.

CHAPITRE IV.

De la formation de l'homme.

JE me trouve insensiblement engagé, par suite de la matiere que je traite, à parler de quelques questions fort difficile qu'agitent les Theologiens, les Philosophes & les Medecins.

L'Antiquité s'est trop attachée à la raison pour juger juste sur ce qu'elle nous a laissé par écrit: la pluspart des choses qu'elle a dites sont ou vaines ou douteuses ou fausses par cette raison là. Et pour ne parler icy que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous en a enseigné est tres obscur ou tres imparfait, tellement que nous avons esté obligez de mettre, pour ainsy dire, la main à l'œuvre, a fin de découvrir en ce point les secrets de la Nature. Nous ne nous sommes

pas seulement servis des découvertes qui ont esté faites par les autres, nous nous sommes appliquez nous mesmes à en faire sur ses animaux & sur les femmes mesmes, afin de chercher plus exactement les admirables principes qui ont servi à nous former.

Nous sommes persuadez, que la femme donne de la matiere aussi bien que l'homme, pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux. Mais par ce que l'on ne sauroit discourir de la formation d'un enfant sans avoir auparavant observé avec exactitude les parties qui y travaillent, il m'a semblé à propos d'ajouter icy à ce que nous avons dit au chap. 1, de la premiere partie de ce livre, beaucoup de choses particulieres que j'ay remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoissance des qu'elles nous servira beaucoup à comprendre comment la nature agit en nous formant. Les deux semences de l'homme & de la femme estant joints ensemble, il s'est fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui se fabrique pour elle mesme toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions & les usages. Mais par ce que ce composé d'ame & de corps ne sauroit vivre sans nouriture, nous parlerons du sang des regles, & puis nous observerons par degrez les demarches que fait la Nature pour former un enfant dans les entrailles de sa mere.

ARTICLE I.

De la semence de l'homme.

LA semence de l'homme est l'écume de nostre meilleur sang, selon *Pythagore*, & le doux écoulement de la moële de s'epine du dos, selon *Platon*: Elle est la plus pure & la plus delicate partie du cerveau, ainsy que veut *Alcméon*, & une substance tirée de tout nostre corps, comme l'estiment *Democrite* & *Hippocrate*. Enfin si nous en croyons *Epicure* elle est un Elixir, un extrait ou un abbregé de nostre ame & de nostre corps. D'autres Philosophes, comme *Aristote*, se sont imaginez qu'elle estoit un excrement du dernier aliment: mais selon l'idée qu'en a *Tertullien*, elle est un effet de nos desirs amoureux & un flux de nostre lasciveté bouillante.

Sa substance doit étre epaisse & gluante, si elle est selon les loix de la Nature, afin de conserver plus long temps l'abondance des esprits & de la chaleur naturelle dont elle est remplie. Elle est ainsy dans les hommes d'un age mediocre, la chaleur dont ils abondent plus que les autres cuisant cette matiere & la perfectionnant pour la rendre feconde. Ce qu'elle a de propre c'est que la chaleur l'epaissit, & que la froideur la fond & la

noir-

noircit en mesme temps. En effet l'air froid en dissipe les esprits & la rend un cadavre de semence, pour parler ainsy, au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles pourvû qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son temperament.

Son odeur que l'on peut appeller vireuse est une marque de sa fecondité, & tous les animaux qui sont en chaleur font exhaler de leur corps une odeur si penetrante qu'apeine peut on demeurer auprés d'eux. Si on les tuë en ce temps-là pour en manger la chair, son odeur est si desagreable que j'ay connu des personnes qui estoient obligées de vomir aprés en avoir gouté.

Si l'on considere exactement la semence de l'homme on y trouvera deux sortes de substances l'une epaisse & gluante, l'autre tenuë & spiritieuse; c'est dans cette derniere partie ainsy que nous l'expliquerons cy aprés, que reside le principe du mouvement lequel principe est d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les astres.

Cette semence ainsy composée ne vient pas seulement des testicules & des petites vessies qui la conservent, elle coule encore de tout le reste de nostre corps, ainsy que l'assure Hippocrate le plus ancien & le plus eclairé de nos Medecins.

Car si elle ne venoit point de toutes les parties de nostre corps, nous ne nous apperce-

vrions

vrions pas d'un épuisement si subit & si universel, lors que nous embrassions une femme. Dans un moment nostre cœur & nostre cerveau ne s'épuiseroient pas d'esprits, & tout nostre corp ne tomberoit pas dans un aneantissement que l'on ne sauroit exprimer.

D'ailleurs nous ne tressaillirions pas de joye si tout nostre corps ne contribuoit à cet épenchement, & la volupté ne seroit pas si excessive, si elle ne dependoit de toutes nos parties.

Au reste s'il est vray que les esprits de la semence soient faites de la partie la plus subtile du suc nerveux, & que ce suc soit fait du sang de nos arteres & de nos veines, je ne voy pas pourquoy on refuse à ses mesmes esprits le caractere des parties d'où ils sortent : car si les urines nous marquent les differentes dispositions des parties où elles passent, la semence coulant de ces mesmes parties portera aussi sans doute avec elle les idées de tout nostre corps.

En effet qu'elle raison pourrions nous apporter de la ressemblence des enfans a leur pere ou a leur mere, si nous n'estions persuadez de cette verité ? Et comment pourrions nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuse fist un enfant boiteux comme elle du mesme costé, & qu'elle en engendrast d'autres avec de pareils defauts qu'elle a apportez du ventre de sa mere.

Si

Si l'on veut en attribuer la cause à la force de l'imagination, je n'ay qu'a rapporter icy l'histoire que nous fait *Gassendi* d'une petite chienne qui estant boiteuse fit des chiens boiteux, pour faire voir en passant que l'imagination n'a point de part dans ces sortes de ressemblences.

ARTICLE II.

Exacte description des parties naturelles & internes de la Femme.

AVant que de parler de la semence de la femme & de la maniere dont un enfant est formé dans ses entrailles, j'ay jugé à propos de faire une description exacte de ses parties naturelles & de joindre les observations que j'en ay faites à ce que j'en ay dit en general dans la premiere partie de ce Livre.

Ce qui nous empéche ordinairement d'examiner les choses avec diligence, c'est la pensée où nous sommes que les anciens n'ont rien ignoré & qu'il ne reste plus rien à savoir. Dans cette pensée l'esprit le plus prompt & le plus penetrant se rallentit & s'emousse, & par ce que nous haïssons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre sans peine ce que l'on nous dit. Mais il me semble qu'il n'y a point d'art qui ne

ne se perfectione par les experiences que l'on y peut faire. On y doit toujours consulter les sens a fin de nous desabuser par là des faux sentimens que l'on nous auroit pû donner.

La matrice est une partie principale de la femme, puis qu'elle luy cause tant de maux par ses desordres & qu'elle luy porte tant de bien par sa bonne disposition. Car si l'on fait reflexion aux maladies que souffrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'accord que toutes celles qui les affligent viennent plutost de cette partie que des autres, ou du moins qu'elles ne se font jamais sentir sans qu'elle en soit en quelque façon la cause. Le corps n'est pas seulement incommodé; l'ame s'en ressent encore, & la maladie fait d'autres funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie. Au contraire quand la matrice est en bon estat, on ne sauroit dire quels avantages elle apporte à une femme. La couleur de son visage est vive, ses yeux sont brillans & plein de feu, sa voix est agreable & charmante, son discours est engagent: en un mot l'amour luy inspire des sentimens de douceur & de complaisance.

J'ay dit ailleurs que la matrice n'estoit pas dans le mesme estat en toutes les femmes. Elle ne garde ny sa substance, ny sa situation, ny sa grandeur, ny sa figure ordinaire, quand

quand une femme est grosse. Sa couleur, son epaisseur & sa superficie interne sont encore alors tout-autres, & si l'on veut se donner la peine de la dissequer en ce temps-là on la pourroit aisement diviser en 5 ou 6 membranes.

Les testicules ne sont ordinairement eloignez de la matrice que de deux travers de doigt dans les femmes qui ne sont pas exceintes : mais dans les autres ils touchent tout à fait la matrice & ils sont beaucoup plus longs, plus plats & plus pleins de semence dans celles-cy que dans les premieres. Plus les femmes approchent du temps de leur accouchement plus ils perdent aussi bien que la matrice leur situation & leur figure naturelle. La matiere blanche dont ils sont alors abondamment remplis a du rapport au blanc d'un œuf de poule, ainsy que *Beslerus* témoigne l'avoir sonvent trouvé, & que j'en suis moymesme le temoins : car estat à Padouë & dissequant avec le Sieur *Sinibaud* une fille de 20 ans qui s'estoit précipitée dans un puis à cause de sa grossesse, je trouvay ses testicules si pleins de semence qu'au premier coup de scalpel la matiere renfermée rejaillit aussi tost contre mon visage & m'en estant par hazard tombé sur les levres, j'y portay la langue sans y penser & j'en goutay assez pour la trouver fade, dégoutante & un peu austére.

Qua-

Quatre vaisseaux viennent a droit & a gauche des lieux que nous avons marquez ailleurs, ils sont entortillez les uns dans les autres & liez ensemble par la production du peritoine qui les renferme en forme d'etuy, & descendant ainsy vers la matrice, ils se partagent en deux branches dont l'une qui est la plus grosse est distribuée à la matrice & l'autre aux testicules. La premiere est souvent divisée en trois rameaux, dont le premier & le plus gros est distribué dans le fond de la matrice pour y causer les regles dans les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'experience nous a monstré dans des matrices renversées, ou pour y porter dans les autres de quoy nourrir l'enfant dans les derniers mois de la grossesse. Le second est plus petit & ne sert qu'à arroser & nourrir la matrice. En fin le troisieme est assez gros, il remplit le long des membranes de la matrice & va se terminer par des conduits capillaires vers son con où il se mesle avec les vaisseaux hypogastriques & iliaques: c'est ce vaisseau qui fait les regles dans les femmes grosses, & qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme ou les anastomoses & les communications de vaisseaux paroissent plus evidement que dans la matrice, car on n'a qu'a souffler d'un costé, tous les vaisseaux s'enflent de l'au-

l'autre & se remplissent de vent, si bien qu'aprés cela on ne peut douter du melange des humeurs dans cette partie.

Presque tous les anatomistes appellant les vaisseaux dont nous venons de parler, des vaisseaux spermatiques, ou parce qu'ils se sont imaginez qu'ils preparoient la semence, ou que la semence des femmes n'estoit pas differente de leurs regles; mais pour moy qui les ay toujours trouvez plein de sang, je les nommeray les vaisseaux sanguins de la matrice.

L'autre branche qui est distribuée au testicule est divisée en deux rameaux, ainsy que je l'ay observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extremités du testicule avec un tel artifice que l'artere & le nerf se divisent en mille petits conduits, & filtrent leur humeur dans sa cavité. L'autre se perdant dans le ligament large qui luy sert d'appuis porte sans doute au tuba des humeurs propres à faire & à entretenir les boules où se forment les enfans.

Ce que j'ay observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermatiques qui coulent en abondance dans le ligament large entre le testicule & le *Tuba*, & que l'on peut nommer vaisseaux desireux, ont un, deux ou trois troncs, que j'ay apperceus dans quelques femmes toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur venant des testicules par des vais-

vaisseaux capillaires fournissoit plusieurs trons pour communiquer aux cornes la matiere qu'ils contiennent.

Les cornes de la matrice que l'on appelle le *Tuba* ou la *Trompe de Fallope* ont du rapport aux vesicales semenaires des hommes cas elles conservent dans de petits boules la semence des femmes : ces cornes sortent de chaque côté de la matrice vers son fond : elles sont de la longueur de 7 pouces ou environ & de la grosseur à peu prés d'un pouce dans les femmes grosses, mais dans les jeunes filles ou dans les vicillis femmes, elles sont fort petites, & ne ressemblent qu'à un ligament. Du costé de la matrice elles sont gresles, dures & blanches, & puis devenant plus rouges & plus larges à mesure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extremité ce que nous appellons, *la Frange de la Trompe.* Ces conduits que j'ay trouvé s'avancer dans le ventre au dessus des testicules, sont plus pressez en quelques lieux qu'en d'autres, si bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules qui pourroient estre la cause de plusieurs enfans qu'une femme peut faire à une seule fois.

La frange est faite de petites fibres entrelassées les unes dans les autres, & embarrassées d'une humeur gluante, principalement quand une femme est grosse. Ces fibres qui ressemblent à de petis nerfs empéchent sans doute

que la semence ne sorte plus souvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plûtost elles y preparent l'air lorsque l'enfant commence à y estre formé, tout de mesme que la luette & l'epiglotte le preparent pour le poumon. Car cet element est un corps qui penetre tout, & qui mesme se fait passage dans les matieres les plus pressées & les plus solides. C'est peut estre pour cela que l'on a nommé ces tuyaux la *soupape* ou le *soupirail* de la matrice.

Une femme n'a pas plutost conceu que l'on observe en ce temps-là plus qu'en tout autre, une elevation à l'ouverture de ces vaisseaux dans la matrice, & j'y ay souvent rencontré comme une petite peau charnuë que l'on pourroit appelle Valvule, qui deffendoit l'entrée & promettoit la sortie aux humeurs qui se rencontroient dans la matrice.

Ces cornes que l'on peut nommer vaisseaux ou conduits éjaculatoires sont remplies d'une matiere qui ressemble a du petit lait un peu épais; elle se trouve souvent en si grande abondance dans les femmes qui ayment éperdûment, qu'elle sort des deux costés quand elle est agitée, c'est à dire par la frange pour causer les accidens qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs, & par l'ouverture de la matrice pour faire les pollutions que souffrent souvent les plus amoureuses.

J'ay

J'ay souvent observé dans les chiennes pleines ce que *Harvée* à remarqué dans les Biches, que les cornes de la matrice avoient du mouvement semblable a peu prés à celuy de nos boyaux, & je ne doute point que celles des femmes n'en ayent aussi pour se décharger de l'enfant qui commence à s'y former, & pour se deffendre encore d'une abondance de semence corrompuë, si bien que pour les affermir contre la violence des mouvemens qu'elles sont contraintes de faire quelquefois, la nature les a fortifiées par un fort ligament qui va d'un bout à l'autre. Car ce sont ces cornes avec les testicules, & non le corps de la matrice, que l'on sent mouvoir avec tant de violence dans quelques femmes hysteriques.

ARTICLE III.

De la semence de la Femme.

SI *Aristote* & ses sectateurs ne s'estoient pas acquis pendent plusieurs siecles une si grande reputation, je me persuade qu'il me seroit aisé presentement de prouver que les femmes ont de la semence qui contribuë en partie à la generation. Car il n'y auroit qu'a examiner sans préoccupation, l'action &

l'usage des parties que je viens de decrire pour estre convaincu que le sentiment où je suis est le plus vraysemblable : mais avantque de l'établir dans toute sa force, voyons en peu de mots si les raisons des adversaires ont quelque solidité.

1. Si les femmes, disent ils, avoient de la semence, elles n'auroient point de regles, puisque l'une & l'autre matiere peut suffire à former un enfant, mais parce que nous sommes assurez, ajoutent ils, qu'elles ont des regles ; on doit donc conclure qu'elles n'ont point de semence.

2. D'ailleurs si les femmes avoient de la semence, il s'en suivroit qu'elles auroient un principe d'action, par lequel un enfant pourroit le former dans leurs entrailles sans la participation d'un homme, leur semence agissant sur leurs regles. Mais par ce que nous n'ayons point d'exemple de cela on doit aussi avouër qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste il n'y auroit jamais de conception sans volupté si les femmes avoient de la semence, mais parce, disent-ils, que nous sommes certains par l'aveu mesme des femmes qu'elles sont quelquefois devenuës grosses sans avoir esté touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence, car si elles en avoient, elles seroient alors sans doute aver-

ties de son ecoulement par quelques petites volnptés.

4. Enfin ils disent que si les femmes ont de la semence au moins n'est elle pas feconde & ne peut servir en aucune maniere à la generation : que ce n'est qu'une humidité superfluë pour arroser leurs parties naturelles, & pour les irriter quand il faut se joindre amoureusement, & que comme les Eunuques ont une espece de semence qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matiere qui n'a point de force à former un enfant.

1. Mais l'experience nous fait voir qu'il en est tout autrement ; & la raison n'y est pas contraire : car la semence des femmes est bien differente de leurs regles, l'une est blanche & les autres sont rouges : Celle-là sort en petite quantité & ne s'écoule point ordinairement sans quelque plaisir ; & celles-cy s'épanchent le plus souvent en abondance, & bien loin de les rendre joyeuses, elles en deviennent tristes & abbatuës, aprés tout la forte imagination peut souvent contribuer a l'écoulement de la semence, mais quelque vive que soit cette faculté de l'ame, elle ne sauroit avancer ny retarder les regles d'un seul jour. Et ainsy les femmes ont de la semence & des regles tout ensemble, puis qu'elles ont diverses passions qui en sont des marques evidentes, la premiere matiere servant

a engendrer, & la seconde à nourrir en partie les enfans qu'elles font.

2. Le raisonnement de ces Philosophes sur la formation de l'homme est si éloigné de la verité, que je ne m'estonne pas si leurs raisons sont si foibles. Ils se persuadent que le sang des regles sert d'abord à nous former; & l'experience nous fait voir tout le contraire, savoir que nous sommes plusieurs mois dans le sein de nos meres sans en avoir besoin. Sur ce faux principe ils établissent des raisonnemens qui se detruisent d'eux mesmes, car la semence ne pouvant rien faire elle seule & n'estant qu'une cause partiele; il est impossible qu'elle soit la cause totale & active de la generation.

3. J'avouë que le plaisir n'accompagne pas toûjours la conception, & je ne saurois croire que ce soit le seul écoulement de la semence des femmes qui leur cause des contentements. Le chatoüillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, & la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en sont la principale cause, si bien que je ne m'estonne pas s'il y en a eu quelques-unes qui n'ayant pas la liberté de l'imagination & du chatoüillement ont engendré sans plaisirs.

4. Aprés tout si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer, comment les enfans ressemblent-ils si parfaitement à leur mere

mere dans les qualités du corps, dans les passions de l'ame, & dans les maladies ausquels ils sont sujets ?

Mais pour prouver encore davantage ce que nous venons de dire, on m'avouera que la nature ne fait rien en vain, & qu'il ne falloit pas aussi grand appareil de vaisseaux spermatiques, de testicules de cornes &c. si toutes ces parties n'estoient faites que pour humecter la matrice. Elles ont asseurement un autre office que celuy que les Peripateticiens leur donnent, elles servent à faire de la semence por former les hommes. Et quoyque la semence des femmes ne soit point si cuite que celle des hommes, elle ne laisse pas pourtant d'estre de la semence, comme leur sang est du sang, bien qu'il soit moins digeré que le nostre.

On sait à quelles maladies quelquesfemmes sont sujettes, quand elles demeurent vierges ou vefves ; & l'on sait aussi quel remede est le plus prompt & le plus efficace pour les guerir. Si la semence qui est retenuë dans les cornes de la matrice est employée à former un enfant, toutes les facheuses incommodités dont elles estoient auparavant tourmentées, cessent dans un moment, & la cause de leurs maux servant à d'autres meilleurs usages, elles joüissent ensuite d'une santé parfaite.

Mais encore si j'ose faire comparaison en-

tre les oyseaux femelles & les femmes je pourrois dire que puisqu'ils ont de la semence qui contribuë à former leurs petis, les femmes en ont aussi qui sert à la generation. Nous remarquons deux sortes de substances dans un œuf de poule, le poulet se forme du blanc qui est là semence de la poule & s'en nourrit dans les premiers jours de sa punison, & dans les derniers il se nourrit du j'aune qui vieut du plus pur sang de la poule, si bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la semence de la femme, on peut dire que la generation se fait dans la femme comme dans les œufs, & qu'elle contribuë à la formation d'un enfant en donnant de la semence de son costé aussi bien que les femelles des oyseaux.

Enfin s'il m'est permis de me servir de l'Ecriture Sainte dans cette occasion, je pourray conclure que la femme à de la semence qui contribuë à la generation, puisque Dieu menaçant les hommes, leur dit par la bouche de Moïse qu'il *mettra une haine irreconciliable entre la semence de la femme & la semence du serpent*, en parlant de la posterité de l'un & de l'autre.

A R-

ARTICLE IV.

De l'ame de l'homme.

NOus sommes persuadez de l'existence de beaucoup de choses, bienque nous n'en connoissions pas les qualités. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une ame sous l'empire de laquelle nous vivons, mais nous ignorons ce que c'est que cette ame qui nous fait agir & qui nous en empéche, quand il luy plaist. Nous ignorons encore qu'elle partie de nous est le lieu de sa residence. Cette ame qui connoit tout ne se connoit pas soy mesme : il est comme un œil qui découvre tous les objets mais qui ne void point & qui ne fait de quelles parties il est composé. Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame est une preuve evidente, qu'elle est faite a l'image d'un Dieu qui ne peut estre compris luy mesme. Cependant si nous pouvons esperer d'en avoir quelque connoissance, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les Philosophes sur cette matiere, ils en ont trop dit pour dire vray. Leur inclinalion naturelle & les diverses passions de leur ame les ont fait souvent tomber dans l'erreur, par ce que ces deux choses ne les ont pas tant portez à examiner nostre ame avec soin qu'à en juger avec préoccupation.

Car l'inclination qu'ils ont euë pour la grandeur, l'elevation & l'independence les a engagez insensiblement dans une fausse erudition où ils ont vû des choses vaines & inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret en les faisant admirer de tout le monde. Les passions les ont fait sortir lors d'eux-mesmes pour leur representer les choses, non pas selon qu'elles estoient en elles mesmes pour en former des jugemens de verité, mais selon le rapport qu'elles avoient avec eux pour flatter leur inclination ; & celle de ceux à qui ils estoient unis ou par nature ou par volonté. Car l'union naturelle que nous avons avec ceux qui sont autour de nous, par la ressemblance de nostre temperament, de nostre profession, & de la fausse Religion où nous avons esté tous elevez, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs où nous tombons tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres par ce qu'on nous les a communiquées, & nous en sommes persuadez parceque nous ne les avons pas considerées avec assez d'attention, & que nous n'avons pas esté assez desinteressez pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles & extraordinaires nous préoccupe souvent en faveur de ce que nous prenons pour des verités cachées : & j'avouë sincerement que tout ce qui porte le caractere de l'infiny comme l'aime, est capable

de

de troubler nostre imagination, & devons seduire à moins que d'avoir des principes infaillibles, qui nous puissent conduire dans toutes les difficultés, qui se representent sur cette matiere.

Car quelle apparance de juger lequel des sentimens est le plus veritable touchant la nature & l'origine de l'ame dans les livres de ceux qui en ont écrit? mais sans m'arrester icy aux Philosophes Payens, je diray que plusieurs Chrestiens ont crû que l'ame de l'homme estoit une substance corporelle, & par consequent perissable, faite d'air ou de feu, ainsy que l'a decidé quelque Concile contre les Payens qui la croyoient incorporelle & par consequent immortelle.

D'autres Chrestiens ont soutenu le contraire, & ont dit avec les derniers Conciles qu'elle estoit in corporelle & par consequent exempte de tous les accidens qui arrivent aux corps. Quelques uns ont enseigné que selon le langage de l'Ecriture, elle estoit le sang de nos veines puisque l'ame nous quittoit quand nous en perdions beaucoup.

Enfin il y a tant d'opinions sur la nature de l'ame dans les livres des Chrestiens, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache laquelle est la plus veritable; & c'est mesme une grande question de savoir celle qui a le plus de vraysemblance.

Cependant nous nous flattons de savoir que

l'ame est ce qui nous fait vivre, sentir, mouvoir & comprendre, qu'elle est une substance qui en occupe une autre dans toutes les parties, & qu'elle n'occupe point de lieu comme un corps, puis qu'elle est indivisible, selon le sentiment mesme de quelque Philosophe païen, mais qu'elle a seulement une étenduë de vie, pour me servir de l'expression de Saint *Augustin*; qu'elle n'est jamais dans le repos, & que le mouvement luy est quelque chose de si naturel qu'il en est inseparable, si bien qu'il ne faut pas s'etonner si elle est incessamment dans l'agitation puis qu'elle prend son origine de cet Esprit celeste qui l'acréée, & qui est d'une nature à ne demeurer jamais dans l'oisiveté.

Son origine est aussi contestée que sa nature, les uns ont crû qu'elle sortoit de Dieu, qu'elle estoit une partie de sa substance & une étincelle de sa divinité. Les autres qu'elle estoit une partie de l'ame du monde, laquelle estant partagée entre toutes les choses animées, ceux des hommes qui en avoient le plus, estoient aussi les plus spirituels. Il y en a qui se sont imaginez que toutes les ames avoient esté créées à une seule fois & quelles estoient conservées au ciel pour estre ensuite distribuées aux corps qui en avoient besoin. D'autres qu'elles estoient créées & placées dans le corps d'un enfant au moment que la conception se faisoit, ou aprés que l'embryon

avoit

avoit toutes les parties accomplies & disposées à la recevoir. D'autres qu'elle venoit de l'ame de nos peres par le moyen de la semence. Enfin il y a sur cette matiere des pensées si ridicules que je perdrois le temps si je les voulois toutes rapporter icy.

Pour moy aprés avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature & de l'origine de l'ame, je prends Dieu a temoin, pour me sçavir de l'expression de Saint *Jerôme*, que je ne vois rien qui me puisse satisfaire sur cela. En effet c'est une partie de la sagesse humaine que d'avoüer sincerement qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais quoy qu'il en soit, s'il faut considerer l'homme comme il est, nous le devons considerer composé de 4 sortes de substances differentes.

L'Entendement ou l'intelligence si l'on veut, en est comme le maitre, estent une partie indépendante & immaterielle. C'est luy qui nous vient de dehors, & qui n'est pas comme les autres parties attaché à la matiere. Il est envoyé dans le corps de l'Enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mere, comme un auge ou un premier moteur qui va bâtir un domicile pour sa demeure, selon le sentiment de *Tertullien*, & qui rendra compte un jour de ses bonnes ou de mauvaises actions.

Le corps est comme l'esclave, il souffre tou-

toutes les incommodites ausquelles nous sommes sujets, & obeir en qualité d'inferieur aux loix que luy impose cette partie superieure de nous mesme.

L'Entendement & le corps de l'homme sont deux substances si eloignées l'une de l'autre qu'il est impossible qu'elles se puissent joindre sans un lieu qui les assemble. Il a donc falu quelque chose qui participast en quelque façon des deux extremités pour les lier l'une à l'autre: l'ame & les esprits sont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'Ame est une substance pure & comme un Elixir de tous nos Esprits. Les Esprits sont engendrez de la plus pure portion de nostre sang, ils sont tres-purs, tres-clairs & avec cela tres-promps à se mouvoir aux moindres ordres de nôtre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matiere, le cerveau la perfectionne, & les nerfs conservent les esprits & les portent enfin par tout nostre corps.

Puisque l'ame & les esprits lient l'entendement avec le corps, l'ame sert aussi de lien pour unir l'entendement aux Esprits & les esprits unissent l'ame & le corps si bien, que selon ce sentiment l'ame approche davantage de la substance de l'entendement, s'il m'est permis de parler de la sorte, & les Esprits de la substance du corps.

Ainsy l'entendement & l'ame sont quelque chose de fort different dans l'homme: aussi remarquons nous que tous les peuples ont divers termes pour les disseigner quand ils en parlent à dessein. En effet il semble que ce qui nous fait vivre soit autre chose que ce qui nous fait penser, selon la reflexion de *Lactance*, car l'ame est assoupie dans ceux qui dorment lorsque l'entendement, se fait connoitre par les fonctions, au lieu que dans les fons l'entendement est comme éteint lorsque l'ame ne laisse pas de bien agir. L'entendement & l'ame sont donc differens l'un de l'autre, s'il le faut dire une seconde fois, puisque le premier vient de Dieu, & que l'autre est communiqué par le moyen de la semence de nos peres.

Peutestre que le sentiment dans lequel nous sommes que la semence est animée, pourroit paroitre étrange si nous n'apportions de bonnes raisons pour en faire voir la verité.

S'il est vray que les Esprits sont des parties qui nous composent, comme l'enseigne *Hippocrate*, & que nos parties soient animées, selon le sentiment de tout le monde, il n'y a pas, ce me semble, lieu de douter que la semence ne soit animée puisqu'elle n'est presque toute qu'esprit.

D'ailleurs si la semence des plantes a un principe de mouvement qui les a fait ger-

mer, qui est ce qui niera que la semence de l'homme n'en aura pas un qui l'animera & qui la fera agir, on l'appellera si l'on veut selon le sentiment *d'Aristote* une partie de l'animal, puisqu'elle sert la principale cause de son mouvement, & c'est là ce qui est le propre de l'ame.

D'autre part nous nous appercevons dans les plaisirs que nous prenons avec les femmes, qu'il sort quelque chose de nostre ame qui nous fait tressaillir de joye, puis nous demeurons languissans & abbatus, nos yeux s'affoiblissent & nous sentons que nostre ame patit. Ce qui nous fait croire que l'ame renfermée dans la semence est une distillation de nostre ame, comme la matiere de cette mesme semence est un extrait & un Elixir de nostre corps.

Car qui pourroit s'imaginer que la nature peut passer d'un lieu à un autre par un milieu, qui ne participast point des deux extrémitez, & que le pere estant animé aussibien que le fils, put produire ce mesme fils, sans que la semence du premier, qui a servi de milieu à ces deux personnes, fust elle mesme animée ;

Au resté d'où vient l'amour dereglé d'un jeune homme qui ressemble si fort à son pere dans cette passion de l'ame ? d'où luy vient encore cette ambition extraordinaire qui est si naturelle à sa mere si ces deux passions qui le dominent ne coulent de l'ame de l'un & de l'autre ?

En

En effet l'experience nous apprend que les bestes mesmes de differentes especes en produisent une troisieme qui a un instinct meslé; & que s'il y a de la vanité dans son corps, il n'y en a pas moins dans son ame par le melange des deux matieres, & des deux ames de la semence de ces animaux.

Nous savons encore par la mesme experience que tout ce qui est au monde produit son semblable, & je ne voy pas pourquoy entre toutes les choses animées, les hommes soient privez de cet avantage.

En un mot, si nous voulons suivre la pensée de *Seneque*, *la semence a une ame qui est le principe d'un homme à venir, elle en conserve toute l'idée dans sa matiere : elle y cache deja de* la *barbe & des cheveux blancs : enfin l'enfant qui n'est pas encore formé est neantmoins enseveli tout entier dans la semence. Les traits de son corps y sont deja marquez, & l'on peut dire que cette semence contient tout ensemble un enfant, un jeune homme & un viellard.*

C'est sur cela qu'*Ovide* reprochoit à *Ponticus* sa mauvaise coutume de perdre un homme avec ses doigts. En effet il n'est pas permis par la loy de se polluer, par ce que selon la pensée de *Tertullien*, c'est un homicide prematuré que d'empécher ainsy un homme de naitre.

Nous pouvons donc conclure que la semence de l'homme & de la femme est animée, mais

mais qu'elle est animée seulement en puissance, c'est a dire comme l'explique *Taboulles*, qu'il ne manque que les organes necessaires pour produire ses actions. Mais aprés que le semence des deux sexes est melée l'une avec l'autre, les organes de ses mouvemens qui estoient auparavant ensevelis dans la matiere, s'en dégagent enfin & se manifestent par leurs mouvemens sensibles, si bien que dans la conception la semence cesse d'étre ce qu'elle estoit auparavant, & devient ce qu'elle n'estoit pas, c'est a dire que l'ame de la semence nous donne alors des marques de sa presence, au lieu qu'avant cela elle estoit comme ensevelie dans l'embarras de la matiere.

La semence est comme un Architecte, pour me servir de la comparaison *d'Aristote*, qui conserve daus la memoire le dessein d'un edifice qu'il veut construire, & lorsqu'il trouve l'occasion de le faire, il en fait un materiel qui a toutes les mesures & les dimensions pareilles a celuy dont il s'estoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourroit dire contre ces principes, selon la pensée de *Senert*, ne seroit qu'une injure que nous ferions a Dieu par nostre propre ignorance, car si Dieu a commandé à la nature qui n'est qu'un ordre secret de sa providence, par lequel toutes choses sont ce qu'elles sont, & font ce qu'el-

qu'elles doivent faire, s'il luy a dis-je commandé de faire croitre & multiplier toutes choses en produisant chacune son semblable, je ne say pourquoy ce commandement ne tomberoit que sur ce qui n'est pas raisonnable.

ARTICLE V.

Du sang des regles.

LA Nature ne s'est pas contentée de faire naitre dans les hommes & dans les femmes de la matiere propre a engendrer des enfans, elle a encore ordonné aux femmes de produire dequoy les entretenir aprés les avoir conçeus & de quoy les nourrir quand ils sont nez. Le sang des regles qui coule si regulierement tous les mois dans les femmes saines, & qui ne sont ny enceintes ny trop vieilles, est semblable au sang d'une victime que l'on vient d'égorger : aussi est il une portion du sang de leurs ateres. Il est vray qu'elles se déchargent quelquefois par la de toutes les impuretez dont leur corps est remply & c'est alors ce qui fait paroitre ce sang impur & corrompu.

Bien que nous observions quoyque rarement dans quelques arbres des fruits sans fleurs, & que quelques femmes ayent engrossé sans avoir leurs regles, cependant les fleurs des fem-

femmes devancent presque toûjours la conception & sont le plus souvent un signe de fecondité.

Ce sang est pour l'ordinaire un sang superflu par son abondance. La cause de ses épanchements periodiques semble estre quelque chose de fort caché, puisqu'il se trouve dans les ecrits des Medecins tant de differentes opinions sur ce sujet.

Les uns disent que l'oysiveté, la bonne chere, & le temperament froid & humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire en cela ce qu'elles sont. Elles ne dissipent pas tout le sang qu'elles engendrent : ce qui reste tous les jours de superflu aprés qu'elles se sont nourries, faisant peu à peu une plenitude considerable dans la masse de leur sang, vient enfin à un tel degré d'abondance qu'au bout d'un mois ou environ, la Nature en estant comme accablée, les femmes s'en déchargent par les lieux destinez à cette évacuation.

2. Les autres croyent que ce qui cause les fleurs aux femmes n'est pas seulement l'abondance du sang, mais une qualité souvent manifeste & quelquefois cachée, si bien que les regles des femmes, ajoutent-ils, estant âpres, penetrantes, corrosives & malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puissent ouvrir de temps en temps les vaisseaux de la matrice pour se faire passage, & pour de livrer ain-

ainsy les femmes des maux où elles tomberoient par là demeure de ce sang tout a foit ennemy de la Nature. D'ou vient qu'il y en a eu qui s'en sont déchargées par differentes parties de leur corps, la Nature ne pouvant souffrir cet excrement parmy ses liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoutent-ils, de la mauvaise qualité des regles, si l'on considere avec quels chagrins les femmes s'en déchargent; quelles foiblesses elles en ressentent, & quelle mauvaise couleur elles ont lors qu'elles en sont incommodées. Et si l'on observe que les femmes qui sont en cet état font mourir par le toucher une vigne qui pouisse, qu'elles rendent un arbre sterile, qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier, qu'elles procurent de fausses couches à une femme grosse, qu'elles en rendent une autre sterile, qu'elles obscurcissent la glace & l'éclat d'un miroir ou d'une yvoire poly, qu'elles font enrager un chien, & rendent un homme fort, si l'un ou l'autre goutent de ce sang. Enfin qu'elles causent encore beaucoup d'autres accidens, on peut dire que la mauvaise qualité des regles est cause de leur écoulement periodique.

3. Les autres attribuent le flux des regles à des causes superieures, & se persuadent que la lune est la maitresse des mouvements que nous y observons, car ils ont remarqué que la

mer

mer s'enfloit davantage : que les os des animaux estoient plus pleins de moële ; que les arbres avoient plus de seve, & que les femmes souffroient aussi plûtost l'épanchement de leurs humeurs au renouveau ou au plein qu'en tout autre temps : si bien que comme la lune a beaucoup d'empire sur les choses humides, les femmes estant d'un temperament froid & humide, & propre par consequent à souffrir les impressions de cet astre ils ne doutent pas aussi qu'il ne leur fasse ressentir les effets de sa vertu.

4. Enfin d'autres pensent qu'il y a quelque chose de caché & d'inconnu dans la cause des regles, & que c'est plutost la loy de la Nature qu'aucune autre cause, qui en a imposé aux femmes la necessité & l'incommodité tout ensemble. Car ils ont remarqué qu'il y a des femmes aussi chaudes & seches que des hommes, qu'il s'en trouve qui travaillent & qui ne font gueres bonne chere, & qui neantmoins marquent toutes assez pour connoitre qu'elles sont fécondes. Le sang des regles n'est pas si mauvais que l'on se persuade pourvû que les femmes soient saines, puis qu'il sort de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles,& qu'elles le nourrissent en suite du lait de leurs mammelles.

La lune n'est pas toûjours la maitresse des regles, elles coulent aussi bien au dernier quar-

quartier qu'au renouveau où au plein : si bien qu'apres tout ils se sentent obligez de croire que Dieu, ou plutost la Nature, par ses ordres qui nous sont inconnus, communique aux femmes une necessité secrete de se purger tous les mois.

Mais toutes ces opinions differentes ne satisfont pas ceux qui veulent penetrer dans les secrets de la Nature. Elles ont toutes des difficultés insurmontables, & à dire le vray pas une me plaist. Il faut donc chercher quelque autre cause du mouvement des regles dans une fille de 15 ans, qui continuë à se purger regulierement pendant une partie de sa vie.

Si j'establis bien ce que je pense que le flux des regles n'est causé que par une fermentation, que fait la semence de cette fille sur toute la masse de son sang ; je me persuade d'avoir trouvée la plus veritable cause de ces épanchemens periodiques.

Pour eclaircir cette difficulté, on doit savoir que le sang a une tres-grande disposition à se fermenter tantost suivant les ordres de la Nature, tantost contre les legitimes decrets. Nous l'eprouvons tous les jours de la premiere façon par le mouvement de nostre cœur & le battement de nos arteres, & nous n'avons que trop d'experience de la seconde dans nos fievres intermittantes ou continuës.

Le levain naturel du cœur & des autres visce-

visceres selon le sentir de quelques-uns agite le sang continuellement par des ebullitions agreables, la pituite depravée le fait tous les jours d'une maniere fâcheuse, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troisieme jour & enfin la semence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de 25 ou de 30 jours.

Cette semence, ainsy que nous l'avons dit ailleurs, estant d'une saveur insipide, fade & tant soit peu austere, ce qui se connoit mesme par son odeur desagreable, fait par toutes ces qualités bouïllonner le sang qui sort ainsy tous les mois de ses vaisseaux.

Examinons cette matiere de plus prés, & voyons comment la semence d'une jeune fille peut se comuniquer à toute la masse de son sang pour le faire enfler & fermenter, quand ses premieres regles sont prestes à paroitre.

Nous savons par la description exacte que nous avons faite des vaisseaux de la matrice, que ceux que nous avons nommez sanguines descendant des parties superieures se divisent en deux rameaux, que l'un de ces rameaux va aux testicules & l'autre a la matrice. Le premier est composé comme celuy cy d'artere, de veine, de nerf & vaisseau lymphatique. L'artere & le nerf portent au testicule la matiere à faire la semence, la veine & le vaisseau lymphatique rapportent enhaut le residu des liqueurs que le testicule n'a pas crouvé propres pour nourrir sa substance,

&

& pour servir à ses usages: si bien que cette matiere infectée, pour ainsy dire, d'une vapeur subtile & seminaire du testicule remontant en haut se mesle parmy le sang ou dans la veine cave descendante, ou dans l'une des Emulgents pour communiquér d'un costé & d'autre à toute la masse du sang les esprits & la matiere vireuse, qui a esté puisée dans le testicule.

C'est ce qui fait aussi la bonne grace des femmes & des filles, leur enjouëment, leur vigeur & leur hardiesse; car, pour parler de cette sorte, les vapeurs sulphurées & spiritueuses de la semence se meslant parmi leur sang, leur sert comme de levain qui d'un costé cause leurs regles, & d'un autre fait ce que nous trouvons d'agreable & d'engageant dans les femmes

La matiere qui revient des testicules est ensuite portée dans tout le corps par le mouvement du cœur & des arteres Elle arrose avec le sang toutes les parties qui devienent en suite plus échauffées & plus pleines d'esprits; si bien que cette jeune fille à l'âge de 13 ans, qui est le temps où ses testicules commencent à avoir de la force pour repandre leurs vapeurs par tout son corps, devient plus active & plus amoureuse qu'elle n'estoit auparavant. Elle se sent en estat d'attendre un homme de pied ferme. Elle l'iroit mesme attaquer amoureusement, si la pudeur &

la bienseance ne l'en empéchoient. C'est alors que la Nature qui n'est jamais dans l'oysiveté la dispose à la propagation du genre humain. Elle échauffe ses parties naturelles & conduit incessament de la matiere & des humeurs pour les faire servir à perpetuer son espece.

Cette matiere seminaire, qui se mesle ainsi tous les jours peu à peu parmy son sang, dispose cette derniere humeur à la fermentation, jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de vapeurs spermatiques y estant meslées, l'ebullition soit parfaite & accomplie, de sorte que le sang puisse sortir des vaisseaux que la Nature a preparez pour servir à cette evacuation. Le vin qui boût dans un tonneau se fait passage à travers de ses petites fentes, & evacuë une suffisante quantité de moût pour rendre le calme au reste. Ainsy le sang qui boüillonne par le levain dont nous venons de parler se fait des ouvertures par les extremités des vaisseaux de la matrice, & aprés que pour l'ordinaire le plus mauvais s'est épanché, celuy qui reste demeure en repos jusqu'à ce que dans un mois ou environ il y ait encore une nouvelle matiere qui le trouble & qui le fasse sortir. Car si nous faisons reflexion aux qualités de la semence de la femme, nous demeurerons d'accord que ce levain n'a point de force pour causer de plus promps mouvemens.

Si le sang est dans un juste temperament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'acheve promptement, & l'evacuation de leurs regles se finit à peu prés dans 3 ou 4 jours. Mais si le sang est plein d'excremens, de crudités ou de pituite, quelle apparence y a-t-il qu'il s'échauffe & qu'il se fermente si promptement. Sa fermentation dure alors plusieurs jours & son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût qui a esté n'aguéres exprimé de quelques grappes de raisin. On a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point, & s'il s'échauffe un peu ce n'est qu'avec peine. Au contraire si le sang contient des matieres bilieuses & soufrées, la fermentation s'en fera plus promptement, & la femme qui en sera incommodée, ne manquera pas d'étre attaquée de douleurs de teste, de flancs & de ses parties naturelles, qui seront quelquefois enflées par l'apreté de l'humeur qui en sort. Ce sont les accidens que causent les regles dans une femme malsaine, mais tout est pur dans une femme pure, & ses fleurs qui sont aussi vermeilles & aussi épurées que le sang qui luy reste dans les veines, ne luy apportent que de la joyë & de l'allegresse.

1. Cette opinion ne paroitroit pas encore assez bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons

pour la confirmer. Une des principales que l'on peut alleguer, c'est que la pluspart des femmes dans le temps de leurs regles sont sujetes à une espece de fievre, ou du moins à une emotion universelle qui y a beaucoup de rapport : ce qui monstre qu'il se fait alors une fermentation dans toute la masse du sang.

2. D'autre part s'il est vray comme je viens de le dire, que le sang ne bouillonne dans les veines des femmes pour l'evacuation des regles que par le moyen de la semence, qui s'y mesle, il est absolument necessaire qu'elles ayent cette semence, avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'epanchement de leurs regles. C'est la raison pour laqu'elle nous voyons quelquefois des femmes nous donner des fruits sans nous avoir fait paroitre des fleurs, parce qu'elles n'ont pas assez de semence pour exciter leurs regles, & qu'elles en ont assez pour faire un enfant Temoin cétte femme de Montauban dont parle *Rondelet*, qui accoucha douze fois, & cette autre femme de Toulouse dont *Joubert* nous fût l'histoire qui eut 18 enfans, sans que l'une ny l'autre eussent jamais seu ce que c'estoit que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs une jeune fille de 15. ans se sent vigoureuse & entreprenente, de lâche & de timide qu'elle estoit quelques années auparavant. La voix luy grossit alors. Ses yeux

yeux deviennent étincelans. La couleur de son visage est vive. Son humeur est gaye. Elle fait gloire de monstrer sa gorge qui s'enfle peu a peu, pour faire connoitre qu'elle est en estat d'estre mise au rang des femmes. Son sein s'est deja élevé jusques à la hauteur de deux travers de doigt, & son sang boüillonnant est prest à sortir de ses vaisseaux. Elle donne mesme a sa mere des marques des feux secrets que la Nature commence à allumer dans son sein, & comme les petites chaleurs & les legers emportemens luy sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connoitre qu'elle a besoin d'etre observée de fort prés pour ne manquer pas à la pudeur du sexe, & encore le plus souvent n'y reüssit on gueres.

En vain de nos jeunes Coquettes
On vous void, meres inquiettes,
Conduire les yeux & les pas.
L'amour a mille & mille appas.
Et pour surprendre un cœur fait des routes secretes,
Que vos soins ne connoissent pas.

En effet c'est alors que la semence d'une fille meslée parmy son sang ne le fait pas seulement fermenter, mais qu'elle eleve sa gorge, qu'elle luy echauffe l'imagination & luy inspire de l'Amour pour se perpetuer par le moyen de la generation.

4. C'est assurement par le defaut de se-

mence que *Phaëtuse* perdit ses regles a la fleur de son age. Elle devint si sieche par la tristesse qu'elle conceut de l'absence de son mary, que sans doute les testicules estant alors privez de leur fonction ordinaire, & estant devenus hectiques & dessechez, ne furent plus en estat de fournir a la masse du sang une matiere pour la faire bouïllonner. Et parce qu'elle n'estoit plus femme par l'epanchement de ses regles, elle perdit aussi son temperament pour prendre celuy d'un homme sans changer de sexe. On la vid toute veluë & son menton garny de poil, ainsy que le rapporte *Hippocrate*.

5. Enfin s'il est vray ce que nous rapportent quelques Medicins que les femmes, à qui l'on a coupé la matrice & les testicules, ont manqué des regles; des mouvements ou des efforts que la Nature fait de temps en temps pour se décharger de son sang superflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le sang dans leurs veines, elles ont aussi été privées de ces epanchements periodiques. Car l'experience nous apprend que si l'on arrache l'ouatre aux poules, elles ne font plus d'œufs & comme cette partie dans l'oyseau a du rapport aux testicules des femmes, on ne peut douter que par la perte de ces dernieres parties, qui contribuoient à faire la semence, elles ne perdent aussi la puissance de se per-

 pe-

petuer & en mesme temps le droit d'etre reputées parmy les femmes faute de l'écoulement periodique de leurs regles.

Il est donc certain que la portion la plus subtile de la semence des femmes, ou si l'on veut des vapeurs seminaires, sont la principale cause de leurs regles. Que le temperament, l'abondance du sang, l'empire des astres, & les autres causes que l'on apporte pour l'ordinaire sur cette matiere, n'en sont que des causes secondes & eloignées, qui contribuent à faire les regles plus ou moins abondantes, ou à les faire paroitre plus ou moins souvent.

La quantité du sang des regles ne doit pas passer 18 ou 20 onces. Cette quantité n'est pas toujours égale dans toutes les femmes, les unes perdent peu en beaucoup de temps, & les autres beaucoup en peu de temps. Je say que Mademoiselle L. n'a que 12. jours libres dans un mois, les regles estant si abondantes pendant 18 jours, qu'elles peuvent étre mises au nombre des choses qui arrivent contre les loix de la Nature. Ainsy il n'y a rien de determiné ny pour la quantité du sang ny pour le temps que les regles doivent durer. La santé, la maladie, le temperament, la façon de vivre, les emplois, le climat, la saison, la temperature de l'air, & beaucoup d'autres choses changent tout dans ces sortes d'evacuations.

ARTICLE VI.

Observations curieuses sur les divers temps de la formation de l'homme.

TOutes les parties & toutes les humeurs sont disposées pour la generation d'un enfant dans l'un & dans l'autre sexe. Ce jeune homme est en estat de se joindre amoureusement, & cette jeune fille sent que la nature l'excite à se perpetuer par le moyen de la generrtion. Dans la disposition où elle est, il faut peu de chose pour faire un enfant, & ses partes amoureuses sont si disposées à le former qu'elle concevra à la moindre approche d'un homme. On pourroit comparer ses parties amoureuses à un morceau d'ambre jaune échauffé par le mouvement, qui attire aussitost la paille qu'on la luy presente.

La femme n'a donc pas plûtost receu la matiere de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes pars pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux ejaculatoires, afin que s'y mélant avec la sienne, elle y cause la conception.

C'est dans l'un de ces conduits que les principes de nostre corps & de nostre ame s'unissent, & se mélent pour ne faire qu'un composé, & c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui

fait

fait tout ce que nous faisons, semble s'estre comme obligé d'y envoyer un entendement qui, selon la pensée de Saint *Gregoire de Nice, doit avoir soin de touts les organes du corps où il doit loger : pour regler ensuite les operations qu'il y doit faire, & les mœurs qu'il y doit suivre ; afin*, adjoûte-t-il ailleurs, *qu'il n'ait pas un jour à reprocher à Dieu d'avoir en un corps & une ame qui n'auroient pas en les dispositions necessaires pour suivre ses preceptes secrets, & ses mouvemens interieurs.*

Un homme qui a fait luy mesme le Luth dont il doit jouër, n'a sujet de se plaindre de personne, si son instrument n'est pas d'accord dans toutes les parties, il estoit le maitre de sa matiere, & il pouvoit l'employer & la disposer, comme il le jugeoit à propos ; de sorte que l'on ne s'en prendra jamais qu'à luy seul, s'il y a un defaut dans son Luth ou un faux son dans son harmonie.

Mais par ce que ce sujet est de luy mesme fort embroüillé, & qu'il renferme des sentimens nouveaux, j'ay resolu de le partager en quatre articles, ou je feray voir autant qu'il me sera possible les degrés dont la nature se sert pour nous former dans les entrailles de nos meres.

Parce que j'auray besoin dans la suite de ce discours du mot de *conception* pour exprimer ma pensée sur le sujet que je traite, j'ay peur que l'esprit du Lecteur ne demeure sou-

vent en suspens dans la diverse signification que je luy donne, à moins que de l'en avertir auparavant. Quand je dis donc que la *femme a conceu*, & que sa *conception est avantageuse*, je prends alors ce terme dans une signification active. Mais lorsque je dis que *nostre conception s'accomplit dans les cornes de la matrice de la femme*, & non dans sa matrice, ainsy qu'on se l'est persuadé jusques icy, ce mot a alors une signification toute opposée & on le droit prendre passivement.

I. *Premier degré de la formation de l'homme.*

IL me semble qu'il n'y a rien de plus certain que de dire que la conception est un mélange de la semence de l'homme & de la femme, & qu'il n'y a rien aussi de plus incertain ny de plus caché que le lieu où cette conception se fait.

On a crû jusques icy que la matrice estoit le lieu où nous commencions à estre formez, parce que l'on a presque toûjours trouvé des enfans dans sa cavité, & que l'on ne s'est pas imaginé que la conception se pûst faire ailleurs. Car bien que l'on ait vû des enfans dans les cornes de la matrice, on a crû cependant que ce n'estoit que contre les loix de la nature qu'ils se formoient dans ces petits conduits, & l'on ne s'est pas persuadé que c'estoit là que la providence par ses ordres se-

secrets avoit determiné de leur donner le commencement de la vie. J'avouë que le sentiment, qui establit le lieu de la conception hors de la cavité de la matrice, est plein de difficultés, & que l'on a besoin de raisons & d'experience pour en estre convaincu.

1. Puisqu'a pres les embrassemens amoureux on n'a jamais trouvé de semence dans la cavité de la matrice, au lieu que l'on en trouve toujours dans les cornes, pourvû que la femme soit feconde, on m'advouëra qu'il y a lieu de croire que nous sommes plutost formez dans ces petits conduits que dans un autre lieu.

En effet toute l'exactitude que j'ay pû apporter en dissequant beaucoup de chiennes qui s'estoient n'agueres accouplées, n'a servy qu'à me confirmer davantage dans l'opinion ou je suis, à savoir qu'il en arrivoit de mesme dans les femmes, & que la conception se faisoit plûtost dans les cornes, dans la trompe, ou dans les vaisseaux ejaculatoires de la matrice, ainsy qu'on voudra les appeller, que dans la cavité de cette partie.

Il ny a point de sang qui passe plus viste dans les arteres, ny de chyle qui se distribuë plus promptement dans les vaisseaux lactées, que la semence du masle s'insinuë dans la matrice des animaux, ce qui a fait croire à Harvée, qui a evantré pour ce sujet un nombre infiny de biches, que la con-

ception se faisoit d'une autre sorte qu'on ne s'estoit imaginé jusques alors. Il a crû mais d'une maniere particuliere que, parce qu'il n'avoit rien recontré ny de la semence du coq, ny de celle du cerf dans les parties secretes de la poule & de la Biche, aprés s'estre accouplées l'une & l'autre, il falloit que la semence du masle ou n'eust pas entré dans les lieux, ou si elle y estoit entrée qu'elle en fust sortie en y laissant son impression & son caractere. Sur cela il a formé ce sentiment, que la generation se faisoit de la mesme sorte qu'un homme pestiferé communique son mal à un autre, a savoir par le moyen de la contagion ou de quelques esprits invisibles, ou encore comme un fil, qui a touché n'agueres une pierre d'aymant, attire un autre fil par la vertu qui luy a esté communiquée, si bien, ajoute t-il, que la conception de l'enfant se fait ny plus ny moins que celle de nos pensées. Nos yeux voyent des objets, nôtre memoire en conserve les idées, & nôtre ame en conçoit les consequences. Tout de mesme on touche une femme pour la rendre féconde, & elle ne conçoit pas parceque la semence de l'homme est presentée à sa matrice, mais parce qu'elle l'à touchée & luy a communiqué sa vertu. C'est ainsy, dit-il, que le vingtieme œuf d'une poule est fecond par l'impression que la semence du coq a faite sur le corps

corps de le poule qui n'en a esté touchée qu'une seule fois.

Mais sans m'arrester à cette opinion qui me parroist trop metaphysique dans les ouvrages de la nature, poursuivons de prouver que la veritable union de la semence de l'homme & de la femme, que nous appellons conception, se fait d'une autre maniere plus naturelle.

Nous observons tous les jours que les femmes sont plus amoureuses devant ou aprés leurs regles qu'en tout autre temps: la nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de se joindre, elles sont aussi en ce temps-là beaucoup plus sujets concevoir.

Si le fœtus se formoit dans la cavité de la matrice qu'elle apperance y a-t-lis qu'il pust resister au flux des regles qui doivent couler en abondance du fond de cette partie? L'enfant à venir en seroit détruit, & la matrice estant toute humectée ne sauroit le retenir ny l'empécher d'en sortir avec le sang, & ainsy il se feroit point alors conception au commencement des regles, ce qui est contraire à l'experience. Il en arriveroit de mesme sur la fin des fleurs, car la matrice est encore alors trop humide pour pouvoir conserver le presant qu'on luy a fait, elle le recevroit plûtost 15 jours aprés, par ce qu'estant plus seche, elle seroit plus disposée à presser la semence qu'on luy auroit donner.

Mais parceque l'experience nous apprend que la conception qui se fait entre les regles n'arrive pas si souvent, que celle qui se fait immediatement devant ou aprés, je suis obligé de croire que la conception se fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en saurois trouver de plus propre à cet usage que les cornes de cette partie où souvent l'on a trouvé des enfans formez. Car au commencement & à la fin des regles tous les vaisseaux de la matrice sont ouverts ou pour se decharger de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir la semence qu'on leur presente.

C'est ainsy que le fœtus peut éviter les desordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la grossesse ; au lieu qu'il ne sauroit s'en garentir s'il commençoit a se former dans la cavité de la matrice.

3. Les anciens ont seu aussi bien que nous que la matrice des femmes n'avoit qu'une seule cavité, ils nous ont pourtant laissé par écrit que les femmes grosses sentoient plus de douleur & de mouvement d'un costé que d'autre, ce qui se trouve encore aujourd'huy conforme à l'experience. Car les Medecins, qui se sont appliquez à connoitre les effets & les circonstances de la grossesse, ont appris que les femmes sentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un costé du ventre que de l'autre. L'enfant commençant à avoir un peu d'agi

d'agitation par le mouvement de son cœur & de ses petites arteres, irrite le vaisseau ejaculatoire qu'il habite, afin qu'il se defasse en faveur, de la matrice de ce qu'il contient. Et parceque ce vaisseau n'a point assez d'espace pour elever un enfant qui a besoin alors d'un lieu plus etendu & plus commode pour ses perfections, il s'en defait par son mouvement circulaire & le jette dans la cavité de la matrice.

On a crû jusques au temps de *Fernel* que la Pierre se formoit dans la vessie ou elle se trouve presque toûjours; mais depuis que l'on a esté desabusé de cette opinion, l'on croit, selon les experiences que l'on en a que les reins luy donnent ses premiers commencemens. Car les douleurs qui precedent la Pierre de la vessie nous font bien croire que c'est dans les reins que la pierre a esté d'abord formée. Tout de mesme les petites douleurs & les mouvemens delicats, & presque imperceptibles, dont s'apperçoivent dans l'un ou dans l'autre de leurs costez les femmes enceintes, les plus sensibles me font conjecturer que l'enfant commence à se former dans l'une ou dans l'autre de cornes de la matrice.

La substance de ces vaisseaux, leur figure, leur action, & leur usage sont fort convenables à cet employ. Ils sont d'un sentiment exquis estant tout membraneux & charnus pour s'elargir, & pour sentir les irritations du

fœtus

fœtus leur figure est fort propre à se decharger de ce qu'ils contiennent, ils sont presque toujours pleine de semence, & ont un mouvement par lequel ils se deffendent de ce qui les presse & de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuve de leur mouvement dans les suffocations de matrice ; & je puis assurer avoir vû plusieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que je dissequois en vie, qui estoit a peu prés semblable à celuy do nos boyaux que nous appellons peristaltique.

Ce sont donc les petits mouvemens des cornes de la matrice que les femmes grosses sentent d'un costé ou d'atre : qui nous font croire que l'enfant y reçoit ses premiers traits.

Mais encore comment est ce que la conception se pourroit quelquesfois faire aprés les grandes cicatrices que la matrice a receuës, si elle ne se faisoit hors de sa cavité ? Car nous sçavons selon mesme le rapport de *Rousset* & de *Bauhin*, que quelques femmes ont conceu aprés qu'on leur a ouvert la matrice ou qu'elles y ont souffert de grands abscés. La matrice ne seroit point alors en estat de faire son action. Elle seroit trop mal conformée ; & ses membranes affoiblies & dessechees par les playes ne pourroient se comprimer, & se resserer pour la conception : au lieu que recevant de ses cornes l'enfant qui y a esté formé, elle n'a ensuite qu'a le contenir

&-

& à le conserver jusques à sa derniere perfection.

5. D'ailleurs pour confirmer ma pensée je peux dire ce que l'experience m'a appris sur cette matiere. Je connois quelque femmes qui ont toûjours accoutumé de se coucher sur le côte droit lorsqu'elles dorment avec leurs maris. & c'est aussi dans cette posture qu'elles sont carressées, & qu'elles conçoivent presques toûjours des garçons. On ne sauroit donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte que celle qui favorise mon sentiment. Car la semence de l'homme estant receuë dans la matrice de la femme située dans la posture que nous avons marquée, repeut tomber par son propre poids que dans la corne droite où les garçons sont les plus suovent formez. C'est une remarque qu'a faite *Rhasis* aussi bien que moy lors qu'il dit; que les *femmes qui se couchent ordinairement du coté droit ne sont presque jamais de filles.*

6. D'autrepart j'ay souvent observé aussi bien que *Fallope*, que la chair del arrierefais n'estoit jamais celle au milieu du fonds de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'aprés un mois ou environ la boule, où est renfermé l'enfant, estant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus prés de l'embouchine du vaisseau d'ou elle sort, ce qui n'arriveroit

pas

pas de la sorte, si la conception se faisoit dans la cavité de la matrice.

7. Au reste *Riolan*, un des plus celebres Anatomistes de nôtre siecle, autorise mon opinion lors qu'il dit avoir souvent trouvé des enfans formez dans les cornes de la matrice. Et cet enfant mort qui estoit d'un pied de long, & qui sortit du fonds de la matrice de cette pauvre femme, qu'*Harvée* vouloit faire couper ; ne sortit d'autre lieu que de l'un de ses vaisseaux ejaculatoires.

8. Je trouve dans mes memoires qu'il y a environ 23 ans qu'un vieux Medecin, appellé *Jean Critier*, personnagie tres savant & tres-sincere me raconta à Paris une Histoire que Monsieur *Mercier* Medecin de Bourges, qui vivoit encore alors, luy avoit faite de cette sorte. La femme de Monsieur *Agard* Lieutenant criminel de cette ville là, de la santé de laquelle ce dernier avoit le soin, devient grosse, & se porta assez bien jusques au quatriéme mois, aprés quoy elle souffrit des foiblesses & des douleurs extremes aux reins & dans le ventre, principalement de côte droit. Tout cela l'epuisa tellement qu'elle mourut sans pouvoir se délivrer. On l'ouvrit le 2 Janvier 1614. on trouva une fille longue de 5 pouces dans la corne droite de la matrice, estant alors dans sa figure & situation ord naire, si bien qu'apres cela on peut dire que la conception se fait ailleurs que dans

dans la cavité de la matrice, & que le fœtus estant deja assez grand, & ne pouvant plus demeurer dans l'une de ses cornes, il faut qu'il en sorte pour se perfectionner ailleurs, ou que la mere en meure.

9. Je pourrois encore apporter icy l'autorité d'*Hippocrate*, qui dit en parlant de la superfetation des femmes, que si *le fœtus est descendu dans la matrice lorsque la femme engendre une secondefois, ce second fœtus ne peut vivre, & la femme en fait une fausse couche.* La raison en est evidente, car comme il ne se forme pas dans le sein que la nature a destiné pour la conception des enfans, il ne peut aussi trouver dequoy ailleurs & pour se former & pour se nourrir. *Aristote* confirme cette opinion & l'experience l'autorise. Car nous voyons que les secondes conceptions qui se font dans le premier mois de la grossesse reüssissent pour l'ordinaire, que la femme nourrit l'un & l'autre de ses enfans, & qu'elle les met au monde comme s'ils estoient conceus dans le mesme moment Mais si la superfetation arrive quelques mois aprés le premier fœtus formé, & aprés que les cornes de la matrice sont embarassées & bouchées par des humeurs, ou par l'enfant mesme, qui occupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le second enfant ne peut vivre, ce que l'histoire qu'apporte *Aristote* sur ce sujet confirme clairement.

Aprés toute cela l'on peut donc conclurre que la conception se fait selon les loix de la nature dans les cornes de la matrice & non dans la cavité.

La conception n'est pas plûtost faite que Dieu par les ordres qu'il a luy mesme etablis, crée un entendement humain pour le placer dans le petit corps qui commence à se former. Cet entendement y est envoyé en qualité d'Ambassadeur, qui doit un jour rendre compte de sa negociation, & qui doit representer par tout où il se trouve le caractere du maitre qui l'envoye.

Cet entendement se mesle avec l'ame ou plûtost se joint ou s'unit a sa substance, & ce qui nous surprend encore plus, aux esprits & au corps de l'homme pour ne faire ensuite qu'un homme animé d'une seule forme.

Il seroit difficile de s'imaginer comment se joignent ces substances si eloignées entre elles, si l'experience ne nous en convainquoit a tout moment. Car si mourir est la desunion de ces deux parties, vivre sera assurement l'union & la societé de ces deux mesmes substances

Si j'estois obligé deprouver icy l'union des 4 parties qui nous composent, entre toutes les preuves que je pourrois choisir, je n'en saurois trouver de meilleure que celle que me fournit Saint *Gregoire de Nicee* lors qu'il dit que *puisque Dieu qui est un être infiny s'est misté*

meslé & s'est uny sans confusion toutefois à l'ame & au corps de Jesus Christ, qui est une creature, nous pouvons croire que nostre entendement peut se joindre à nostre ame & à nostre corps par des decrets d'enhaut, de sorte que de ces deux premieres substances il ne s'en fasse qu'une seule forme dont nous soyons animez.

La semence de l'homme estant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice fait enfler la semence de la femme, & luy sert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des causes de la prompte distribution est une matiere sereuse & spermatique, qui se trouve dans la matrice d'une femme fecende, & qui se méle avec elle pour luy servir de vehicule. L'activité de l'ame de la semence de l'homme & l'abondance de ses esprits ne contribuënt pas peu à l'y faire entrer principitamment. La petite valvule qui est a l'emboucheure du vaisseau ejaculatoire favorise aussi l'entrée de cette mesme matiere. Elle est lâche avant & aprés les regles pour faciliter la conception qui se fait en ce temps-là plutost que dans un autre. La membrane interne de ces vaisseaux a tant de replis, & le couduit qu'elle forme a l'embouchure si étroite, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui y est une fois entré en puisse sortir que dans son temps.

Il seroit bon de remarquer icy ce que nous

avons

avons observé ailleurs que les cornes de la matrice d'une femme avoient trois ou 4 petites cellules, qui servoient comme de forme ou de mesure a la semence de la femme & a la matiere de chaque enfant, c'est pour cela que quelques Jurisconsultes ont cru que la matrice de la femme avoit sept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une septiéme. La matiere qui forme la semence de la femme vient peu à peu des testicules, & est filtrée autravers de la substance nerveuse des vaisseaux ejaculatoires. Cet excrement des testicules tombant peu à peu dans les cavités de ces vaisseaux prend la figure de la cellule qui le reçoit : & la chaleur naturelle qui agit incessamment sur tout ce qui est dans le corps, agissant aussi sur cette semence, produit tout autour une petite peau mince & delicate qui forme une boule. Cette membrane n'est pas si ferme ny si dure dans le lieu que la boule a receu a derniere goutte de semence qu'elle est ferme ailleurs, & c'est par là que la semence de l'homme se communique a celle de la femme, comme la semence du Coq se communique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, & que l'humeur de la terre se filtre dans la semence d'une plante par son germe. J'ay remarque dans un œuf de poule couvé, qu'aprés le premier jour l'ongle du jaune, la tache, la cicatrice ou le petit point blanc, ainsy qu'on voudra l'appeller, qui

qui est environné d'un cercle jaune observer estoit beaucoup plus grand qu'il n'estoit, avantque d'avoir été couvé. Le 2. & le 3. jour là tache s'estant augmentée presque de deux fois autant, j'ay jugé que l'ame du poulet residoit dans cette partie, que c'estoit par là que la semence du coq estoit entrée dans l'œuf, & que le cœur s'y vouloit former puisque j'y remarquois un si prompt changement.

C'est donc à un petit point de la semence de la femme, s'il m'est permis de comparer les bestes aux femmes, que de communiquer l'ame de l'homme avec toute la matiere qui la porte : ce qui arrive au mesme instant que la conceptions s'accomplit, & c'est aussi alors ainsy que nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paroist pour disposer toutes les parties à obeïr ensuite à ses ordres.

Comme les fruits jouïssent de la mesme ame que les arbres ausquels ils sont attachez & qu'en estant desunis ils portent dans leurs semences des principes semblables a ceux qui ont formé les arbres dont ils ont esté detachez. Ainsy la boule de la semence de la femme, estant attachée par une petite fibre dans le vaisseau ejaculatoire, joüit alors de la mesme ame que la femme mais désque cette boule a esté renduë fecon' de par la semence de l'homme, qui s'yest mé-
lé-

lée : alors elle a un principe independant & une ame particuliere.

Ce qui me fait croire que cela est de la sorte, c'est ce que je vis la nuit derniere 23 Janvier 1680. Mademoiselle L. aprés de pressantes tranchées rendit environ 200 boules ou petits œufs sans coquille. Chaque boule estoit attachée par sa petite queuë qui tenoit a des fiebres charnuës, tissuës & entrelassées ensemble. La moitié des boules estoient grosses comme le bout du doigt & l'autre moitié comme de petis pois. Elles estoient toutes tresparentes & la membrane qui les couvroit estoit assez dure. L'humeur qui y estoit contenuë estoit claire & en quelque facon gluante. Elle estoit un peu salée & acerbe au goust, & je ne doute pas que ce ne soient de pareilles boules qui occupent ordinairement les cornes de la matrice. Comme celles-cy n'auroient pas esté renduës fécondes par la bonne semence du mary, & que les vaisseaux ejaculatoires les avoient rejettées comme inutiles, c'est de la sans doute qu'estoit venu ce faux germe.

Les semences de l'homme & de la femme estant mélées se communiquent l'une & l'autre leurs qualités reciproques Le peu d'apreté de celle de l'homme avec son odeur vireuse & sulfurée penetre toutes les parties de la semence de la femme, & en fait mouvoir

voir tous les petis corps. Et la semence de la femme estant d'une substance un peu visqueuse, & d'une qualité un peu austere, n'obeit pas sitost à la penetration des qualités de celle de l'homme. Ainsy l'action est lente, & les mouvemens de toute la matiere enflée en sont languissans : si bien que l'on ne peut remarquer aucune chose dans la formation du fœtus avant le 9 ou le 10 jour, ou pour mieux dire avant le 14. aprés lequel on peut observer les vessies transparentes, & ensuite la goutte de sang & le point saillant, qui par son mouvement donne des marques assurées de vie.

Mais avantque de passer outre, découvrons la maniere dont la nature se sert pour faire fermenter les deux semences unies : car puisqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut aussi que ce soit par son moyen que nous commencions à étre formez.

Nous savons que le levain a deux sortes de substance : la plus grossiere devient de mesme nature que la matiere avec laquelle on la mesle, & la plus subtile fait lever cette mesme matiere par sa penetration & par l'agitation, qu'elle excite dans les corps differens de toute la masse. Ainsi la partie la plus terrestre & la plus visqueuse de la semence de l'homme sert en partie a composer les parties spermatiques de l'enfant, & la plus spiritueuse est

employée aussi en partie à produire les esprits & l'ame de ce mesme enfant. Ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle seule cause dans toute la matiere qui le compose.

Plus le levain a de parties subtiles & penetrantes, & plus la matiere sur laquelle il agit est souple & aisée à menager, plus aussi il avance son action; temoin les garçons qui sont plutost formez que les filles, & les pigeons mâles qui naissent le plus souvent avant les femelles, la matiere dont ils sont faits ayant plus de chaleur & d'esprits.

La semence de l'homme fermente donc peu à peu toute la masse de la boule, & précipitant toutes les parties les plus grossieres, & en élevant les plus agitées & les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissoud & en ouvre la matiere, la sulfurée la précipite, & la qualité austere de la semence de la femme la rassemble & l'endurcit si bien, qu'au bout de 10. ou de 12. jours, il se fait dans la partie inferieure de la boule une goutte d'eau transparente & claire, comme un crystal fondu, qui est l'elixir & l'extrait des esprits de l'homme & de la femme. Cette petite ampoule d'eau se divise ordinairement en deux & quelquefois en trois parties, si nous en croyons Coguatus & Felix Platernus, le dernier dit avoir vû une femme qui faisoit

presque tous les ans un faux germe, & qui rendit un jour une boule ronde & blanche de la grosseur d'une noissette, qui estoit couverte d'une petite peau mince, que l'on pourroit appeller *aninios*, & qui renfermoit trois vesicules transparantes, dont l'inferieure estoit la plus pâle.

C'est dans cette humeur diaphane & crystalline que l'ame se place, pour obeïr de là aux ordres superieurs de l'entendement qui n'occupe point de lieu, & qui est cependant par tout ce petit corps pour disposer ses organes de la maniere qu'il le veut. Dans la partie inferieure de cette boules où ce Medecin remarqua la vesicule la plus pâle, est placée la matiere la plus pesante des parties spiritueuses des deux semences. Elle sert à former le cerveau qui est la partie dans les enfans la plus grande, la plus pesante & la plus froide; aussi observons nous que la teste des enfans qui sont dans les entrailles de leurs meres est toûjours en bas lors qu'elle est située selon les loix de la Nature.

En effet on apperçoit une goutte d'eau transparente qui se forme au commencement du 3. jour dans un œuf de poule couvé, & je ne doute point que ce ne soit là que le cœur se place pour faire ensuite tous les organes qui peuvent servir à son mouvement.

Ce petit corps qui se forme dans les en-

trailles de sa mere est deja comme un enfant émancipé qui n'a besoin d'aucune autre conduite que de la sienne propre pour mettre toutes ses parties en ordre & pour les placer où elles doivent étre. Cependant la Nature qui prévoit les besoins de cet Embryon enfle le conduit où il le forme, & tire peu à peu des testicules & de quelques petis vaisseaux nerveux qui se glissent de la matrice aux cornes, les alimens qui luy sont necessaires. Elle en fait de mesme de l'autre costé. Elle envoye de la matiere à la corne vuide aussi bien qu'à celle qui est pleine. Et ainsy ces vaisseaux éjaculatoires s'enflent à tous deux presque egalement. Et j'en ay vû qui estoient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le 14. jour aprés la conception plus ou moins selon la chaleur de la matiere, l'abondance des esprits, la vivacité de l'ame, la diversité du sexe, la disposition de temps & de la saison, & enfin le temperament de la femme & de la matrice mesme, il naist dans l'une des ampoulles transparentes un point rouge ou une goutte de sang, qui s'agite d'elle mesme, & je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur ou le cœur mesme, qui par ses premiers mouvements de dilatation & de reserrement veut se fabriquer des organes, pour donner la vie au petit enfant qui commence à se former. Car comme c'est à l'entendement à placer toutes les

par-

parties en leur lieu aprés leur avoir donné à chacune une figure convenable, c'est aussi au cœur à les perfectionner & à les nourrir.

J'avouë que je suis en peine de dire si le sang est formé devant le cœur ou le cœur devant le sang, mais, quoy qu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrumenr doit étre fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs, & pour communiquer la chaleur & la vie a toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais parce que la fermentation a donné l'estre à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ebullition, qui se fait incessamment dans son cœur.

Ceux qui ont examiné aprés le 3. jour un œuf de poule couvé auront observé aussi bien que moy qu'auprés de la cicatrice, où s'estoient formées les trois vesicules claires comme l'eau coulante d'un rocher, il paroist une goutte de sang que l'on appelle fort à propos le point saillant, puisqu'il a des mouvemens reglez, & qu'il se resserre & s'elargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui se forme la premiere dans le blanc de l'œuf auprés de la cicatrice par l'industrie de l'ame qui y reside, est celle qui doit ensuite travailler à la perfection du poulet.

Cette goutte de sang qui paroist 14 jours aprés nôtre conception est une partie principale de nôtre corps, l'organe de toutes les operations de l'ame, l'origine des esprits, la source des parties sanguines, le siege de la chaleur naturelle, le thrône de l'humide radical par lequel nous vivons, en un mot l'extrait de l'ame de nos parens & une chose qui a du rapport à l'huile que nous tirons des semences des plantes.

II. *Second degré de la formation de l'homme.*

LA boule animée demeure encore dans ce lieu où la nature là d'abbord placée. Elle ne s'enfle gueres, parcequ'elle ne reçoit presque point d'humeur qui puisse abondamment se communiquer au petit projet qui s'y forme. L'entendement qui y est renfermé est alors occupé à bastir un domicile pour sa demeure, il a assez de matiere chez luy sans en recevoir d'ailleurs pour commencer toutes les parties qui luy sont necessaires. Il a deja menagé ce qu'il y avoit de plus spiritueux dont il a fait comme une matiere de Verre fondu, où il a placé le point saillant. Il pretend de ce point distribuer la matiere & les esprits pour former, & nourrir les parties principales qui doivent estre fabriquées les premieres.

Il ne faut pas s'estonner si de la plus pure portion des deux semences unies, il se forme une goutte de sang. Des changemens semblables ne sont pas extraordinaires dans la Nature, ny au dessus de ses forces: car si les semences de nos parens viennent de la plus pure portion de leur sang, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore retourner en une sustance pareille? Les alimens de quelque couleur qu'ils soient se changent dans l'estomach en matiere blanche, & l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge & du rouge en blanc par le melange de diverses liqueurs, si bien qu'aprés cela on ne doit pas s'etonner, si avec du blanc l'ame, ou plutôst l'entendement, fait du rouge, & si de la semence de nos parens, il forme du sang & des humeurs rouges.

Le 20. jour, la generation s'avance d'une maniere surprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant, & s'agitant avec force pour obeir au Maitre qui le commende, il commence à fraper doucement le vaisseau où il est renfermé, & à l'irriter par ses petis battamens. Ce conduit qui en sent l'agitation commence aussi à en étre émeu & à faire de petis mouvemens peristaltiques & serpentins, pour se decharger en faveur de la matrice du riche depost que la Nature luy a confié.

Cependant le cœur semble alors estre partagé

en deux parties qui reprefentent ou fes petites oreilles, ou fes ventricules. Il fe meut fans ceffe par les efprits & la fermentation de fon fang. Et comme l'ame perfectionne le cœur de fon cofté, le cœur darde auffi du fien par fes mouvemens reïtirez un peu de fang dans de petis conduits, qu'il forme à mefure qu'il pouffe avec force l'humeur de fes petites cavités: tellement que l'on apperçoit alors deux petis fils rouges fortir du point faillant qui fe produifent&s'allongent enfuite avec le temps.

Au deffous du cœur on void toûjours une autre petite veffie un peu paffe de couleur de corne comme, l'a remarqué Cognatus : qui croift plus que le refte, & je ne fais aucune doute, ainfy que je l'ay remarqué ailleurs, que ce ne foit le Cerveau, qui n'eft d'abord fait que pour le cœur, felon la penfée d'*Ariftote*; & qui doit auffi de fon cofté travailler à la formation des parties fpermatiques, comme le cœur fait du fien à la fabrique des fanguines.

Le fang avec l'entendement fait toutes chofes dans la formation d'un enfant, & fi dans les premiers mois de la generation, il nous eft impoffible d'appercevoir du fang qui vienne des arteres de la mere pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, fpermatique & nerveufe qui y eft inceffamment portée ne laiffe pas pourtant de le nourrit, & devenir de la plus pure portion du fang de la femme.

Les cornes de la matrice se remplissent l'une & l'autre de cette semence pour fournir a l'Embryon l'aliment qui luy est alors le plus convenable. Celle qui est vuide en est toute remplie, & l'autre qui conserve le precieux thresor de la nature en est aussi garnie au costé de la frange, sans que cette humeur en puisse sortir. Elle s'y epaissit & s'y embarasse tellement parmy les fibres, qui y sont en grand nombre, que l'extremité de ces deux vaisseaux en est entierement bouchée.

La boule croist chaque jour d'une façon étonnante, & comme les semences jettées en terre s'enflent & se nourrissent par l'humeur qui penetre leurs membranes, ainsy la plus subtile portion de la semence de la femme qui touche la boule se fait passage en forme de sueur à travers la petite membrane qui la compose, afin de subvenir à ses necessités. C'est ainsy encore que le petit œuf de poule se grossit en descendant de l'ouaire sans qu'il soit attaché à aucune des parties de la poule, ainsy que l'experience nous le fait voir.

Le 25. jour tout s'avance encore plus. L'on apperçoit deja le commencement du poumon & du foyë qui naissent à l'extremité des veines ou des arteres ; car il n'est pas aisé en ce temps-là de dire quels vaisseaux sont ceux que l'on void, a cause qu'ils sont privez de mouvement. S'il le faut pourtant con-

jecturer, je pense que ce sont plûtost des arteres que des veines. Le poumon & le foyë naissent donc à l'extremité des vaisseaux, comme l'Agaric fait sur la melaise. Ils paroissent d'abord blanchâtres par la disposition des fibres que l'entendement y a fabriquées, & puis rougeatres par l'arrosement du sang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croisse de jour en jour, elle n'a pourtant point d'autre matiere pour se multiplier qu'une partie delicate de la semence, qui est consemée entre ses membranes, & qui coule des testicules de la femme, ainsy que nous l'avons observé.

On void clairement par les demarches de la Nature qu'il se fait du sang devant le poumon & le foyë: qu'il y a du mouvement avantque le cerveau soit formé; & que le corps se nourrit & s'augmente avantque l'estomach soit en estat de faire du chyle, & les boyaux de le distribuer. On void mesme alors des excremens de la seconde coction, & le foyë ne commence pas plûtost à se faire que l'on y apperçoit une petite vessie de fiel distinguée par sa couleur verte.

En ce temps-là la matrice est encore vuide dans quantité de femmes, & les regles, qui coulent souvent à quelques jeunes personnes sanguines & plethoriques pendant les premieres semaines de leur grossesse, ne troublent point

point alors la generation qui se fait ailleurs. Les vaisseaux du fonds de la matrice & ceux de son cou donnent pour l'ordinaire du sang en plus grande abondance qu'ils n'avoient accoutumé, & si cela n'arrive point ainsy, ces femmes en sont plus malades, & on les doit quelquefois saigner de peur que le sang, qui sejourne autour de leurs parties naturelles, ne cause quelque desordre & a la mere & a l'enfant, ou que la matrice en l'humectant trop ne puisse plus être capable de recevoir le presant que ces vaisseaux sont sur le point de luy faire.

Le 29. jour le cerveau s'augmente considerablement, & son eau claire paroist plus abondant qu'auparavant. Le poumon est manifeste, le foyé est presque fait, la rate est sur le point d'être formée, & les reins commencent à paroitre, mais toutes ces parties sanguines ne sont pas encore tout a fait rouges. l'Epine du dos & les costes ressemblent a de petites fibres. Enfin tout se perfectionne avec une promptitude surprenante. Le cœur qui n'est pas plus rouge que les autres parties sanguines a maintenant ses mouvemens plus forts & plus reglez. Il frape & s'agite avec tant de force que les vaisseaux ejaculatoires augmentent aussi de leur costé leurs mouvements serpentins.

L'enfant qui est renfermé dans la boule animée croist de telle sorte qu'il presse forte-

ment le lieu où il est. En effet il a besoin alors d'une plus grande espace pour avoir la liberté de se perfectionner, & de chercher de la nourriture qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin c'est en ce temps-là que quelques femmes grosses des plus sensibles sentent comme le mouvement d'une fourmis dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiselle C. qui a eu beaucoup d'enfans a toujours senty le 30. ou le 33. jour de sa grossesse le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conceu. Cela arrive par la sortie de la boule animée & par le mouvement de l'un des vaisseaux ejaculatoires qui s'en deffait. On peut connoitre par là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon, ou une fille. Le premier estant ordinairement du costé droit & plûtost formé que l'autre qui demeure le plus souvent dans les conduis de la matrice jusques au 40. ou au 42. jour.

III. *Trosiéme degré de la formation de l'homme.*

APrés que l'ame a fabriqué le cœur pour y faire son principal siége, & pour y obeir à l'entendement humain, elle le garentit de toutes parts des embûches qui luy pourroient étre dressées; Elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le deffendre contre les as-

assauts du dedans. Elle luy fait naitre une eau claire & douce, pour l'humecter dans ses mouvemens continuels & quelquefois violens, & fabrique ensuite au dehors des remparts d'ossemens pour le deffendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de Lune ne s'est donc pas plûtost écoulé que le petit enfant change de place, & tombe dans le vuide de la matrice. Là il est receu & conservé comme le plus riche tresor de la nature ; & se sentant doucement pressé comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en rejoüisse par les legers mouvemens, qu'il commence imperceptiblement à faire sentir a sa mere.

C'est sans doute par ces pressemens, que les femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Luers entrailles serrent alors, & couvent cherement l'enfant qui vient d'arriver. Il se place donc à l'embouchure du vaisseau duquel il est sorty, si bien qu'il est entre le milieu du fond de la matrice & l'ouverture de son vaisseau éjaculatoire. Cette situation luy est comme contrainte, puisque la cavité de la matrice n'est alors gueres plus spatieuse que pour y loger une grosse amande verte.

Cependant toutes les parties de l'Embryon ne sont pas encore parfaits. Le cœur, le poumon, le foyë, la rare, les reins, & les boyaux, semblent étre suspendus, & com-

me attachez hors de son corps, les yeux sont comme deux petis points noirs marquez à la teste. L'Epine du dos & les costez paroissent plus fortes; les mains & les pieds commencent à se former; les vaisseaux se grossissent & s'allongent. L'on s'apperçoit mesme de la production de ceux du nombril, qui vont chercher dehors dequoy faire vivre cette petite creature. C'est ce qu'a remarqué Riolan dans l'enfant d'une femme dont il fit la dissection.

L'Embrion se nourrit peu à peu de ce qu'il choisit entre la membrane qui l'envelope, & qui s'elargit de jour en jour par l'accroissement du petit corps, qu'elle renferme. Ce qui n'empéche pourtant pas, qu'il ne sorte de l'une & de l'autre corne de la matrice une humeur blanche, & spermatique, qui n'a pas jusques-là abandonné le fœtus, & qui luy est tellement necessaire, que, sans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne cessast bientost de vivre.

Mais parceque peutestre on diroit que j'en impose, en rapportant tant de particularités sur la formation de l'homme, comme si j'aurois esté le temoin des actions de la nature, j'ay resolu de le confirmer par les experiences que j'en ay faites, & par celles que les plus savans Medecins m'ont fait remarquer sur ce sujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec l'hom-

l'homme, je puis dire dans la remarque que j'ay faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne se nourrit d'abord que du blanc de son œuf. Il l'epuise presque entierement avantque de toucher au jaune, si bien que le jaune est presque tout entier quelques jours devant qu'il sorte de sa coquille. J'en dis de mesme d'un enfant qui se nourrit dans les flancs de sa mere. Une matiere blanche, qui n'est autre chose que la semence de la femme, luy sert d'abord de nourriture; & comme cette matiere n'est pas suffisante pour le nourrir, le sang de la mere, qui a du rapport au jaune d'œuf, luy sert aussi de nourriture dans les derniers mois de sa prison.

Avicenne, l'un des plus curieux Observateurs de la nature, qui ait jamais paru, autorise cette verité, lors qu'il nous rapporte, qu'il *a apperceu le fœtus comme suspendu par deux petites attaches spermatiques, qui sortoient de l'une & de l'autre corne de la matrice, & je ne doute point que ce ne soit par là qu'il se nourrisse, avant qu'il tire du sang des entrailles de sa mere.*

Varole a aussi observé la mesme chose, lors qu'il remarque, *que les racines dorsales du fœtus, qui le suspendent, sortent des deux cornes de la matrice en forme de cheveux. Ces petites attaches s'effacent*, selon la remarque de ce Medecin, *desque les vaisseaux du nombril*

bril penetrent la membrane qui environne le fœtus, & que la matrice commence a distiller une petite rosée de sang, qui forme la partie charnuë de l'arriere fais, qu'*Arantio* appelle fort proprement le foyë de la matrice.

Pour moy qui me suis beaucoup appliqué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ay remarqué dans la matrice au commencement de la grossesse de quelques femmes, que j'ay dissequées, des vaisseaux blancs parmy des sanguins. Ils descendoient vers son orifice, & il sembloit qu'ils formoient plusieurs valvules pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenoient.

En ce temps-là le fœtus est gros comme le pouce, & il paroist de la grosseur d'un œuf de poule lors qu'il est couvert de ses membranes. Sa teste, qui est aussi grosse que tout le reste du corps, renferme une substance semblable a du lait caillé: à voir sa bouche fenduë, on droit que c'est un chien sans nez & sans oreilles. Ses parties principales ne paroissent plus à decouvert; on distingue alors plus aisement le sexe par la diversité des parties naturelles qui sont faites les dernieres. Car l'entendement ayant un chef d'œuvre à faire, il estoit bien juste qu'il y travaillast longtemps avant que de le perfectionner: & je ne doute pas que ce ne soient les grands avantages qui possedent les parties naturelles, qui ont

ont retardé la formation. Le siege de l'ame distributive, & les parties par lesquelles la volupté se communique à l'homme, & par lesquelles il devient vigoureux, hardy, ingenieux, & fecond, ne se forment pas en peu de temps, comme les autres.

On commence au second mois de Lune à distinguer deux membranes, dont l'enfant est envelopé. La premiere qui paroist à nos yeux, & que les Anatomistes appellent *Chorion*, semble avoir esté faite par la chaleur naturelle, qui agissant sur la semence de la femme, lors qu'elle s'assembloit dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La seconde est celle qui touche immediatement l'enfant, que les mesmes Anatomistes ont nommé *Aninios* a cause de la semence de l'homme & la femme, par le moyen de la mesme chaleur, dont l'entendement s'est d'abord servy, pour faire la petite vessie diaphane & transparent, que nous avons remarqué au commencement de la conception.

Ces deux membranes renferment donc l'enfant; & par ce qu'elles croissent peu à peu à mesure que l'enfant se nourrit; elles pressent aussi & elargissent également la matrice. La membrane externe touchant fortement son fonds se joint & se colle à la superficie interne de cette partie là par un peu de sang qui en coule goutte à goutte. Ce sang en se cail-

caillant par la vertu de la semence de l'homme devient chair, & reçoit les vaisseaux que l'enfant y pousse pour y puiser l'aliment qui luy est convenable sur la fin de sa prison.

Deux arteres sortent des Iliaques du petit enfant, une veine les accompagne qui vient de la cavité du foyë; & ces trois vaisseaux se trouvant unis à son nombril avec le lien qui suspend la vessie, font tous ensemble ce que les sages femmes appellent le Cordon, qui n'est autre chose que l'esluy des arteres & des veines de l'enfant allongées. Les arteres en avancent le sang superflu, & vont donner du mouvement, & communiquer de la chaleur & des esprits au sang, qui se trouve dans la partie charnuë de l'arriere fais. La veine qui est souvent double porte du foyë de la matrice dans le foyë de l'enfant l'humeur qu'elle y a puisée, afin que cette humeur soit encore perfectionnée & depurée devant que de passer par le cœur de l'enfant.

Quatrieme & dernier degré de la formation de l'homme.

L'Intelligence travaille si promtement à son heureuse composition, que si nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque chose de nouveau.

Les membranes qui envelopent l'enfant sont

sont dans le 3. mois de Lune de la grosseur du poing, & le chorion commence déja à se coller au fonds de la matrice; mais de telle sorte qu'il n'empesche point l'ecoulement des humeurs qui viennent des vaisseaux ejaculatoires. Si cela n'estoit pas de la sorte quelle apparence y auroit-il, que les matieres blanches & spermatiques dont l'enfant se nourrit encore en puissent sortir incessamment?

Quoyque l'on ne demeure point d'accord des vaisseaux qui portent cette matiere blanche à l'enfant; cependant on doit croire qu'il y en a; puisque les humeurs, qui sont renfermées dans le Chorion & dans l'Aninios, ont servy jusques alors de matiere a former toutes les parties de l'enfant & puis à le nourrir pendant tout ce temps-là. Si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermatiques se seroient déja epuisées, si elles n'avoient esté refraichies par d'autres. Et je ne doute pas que les attaches spermatiques & les racines dorsales d'*Avicenne* & *de Varole* ne soient les vaisseaux qui portent au fœtus la semence de la femme pour le nourrir. Car de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mere, c'est ce que je ne saurois croire non plus que *Galien* & *Fernel*.

Si le sang des regles est retenu quelques jours, l'experience nous monstre qu'il se corrompt, & qu'il fait dans le corps de la femme tant de desordre en peu de temps, qu'il y

met une disposition à toutes sortes de maladies. A plus forte raison, s'il est retenu plusieurs mois, sera t-il moins capable de nourrir un enfant delicat qui ne s'est jusques-là entretenu que d'alimens fort purs & bien preparez ?

Ce sang superflu s'ecoule donc les premiers mois de la grossesse en partie par les regles de quelques jeunes femmes sanguines : pour les autres qui ne se purgent pas ainsy, la partie la plus mauvaise demeure dans leurs veines pour leur faire miserablement passer tout le temps de leur grossesse, à moins qu'elles ne soient extremement fortes pour y resister. Cependant la nature qui ménage sagement ses productions dissipe ce mauvais sang des regles par les degousts & l'abstinence des femmes, ou bien elle en evacuë les excremens par la bouche en vomissant ou par les autres lieux destinez à cet usage. Pour l'autre qui en est la meilleure partie elle la change en matiere blanche pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La semence de l'homme n'a pas seulement la vertu d'estre la principale matiere de la generation, elle rend encore la semence des femmes feconde par ses esprits qui se broüillent parmy toute la masse de leur sang. Car quelle apparence que dans la plus-part des femmes, qui ne sont pas ordinairement reglées, les premiers mois de leur grossesse, le

 sang

sang des regles ne fist pas de desordre, s'il n'estoit changé en semence par la faculté fermentative & particuliere, de la semence de l'homme? Et quel moyen encore que la femme pûst engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de sa grossesse pour former & nourrir son enfant, si le sang des regles comme en estant la premiere matiere, ne servoit à cet usage.

La semence de l'homme qui change en lait le sang qui reste aprés que la femme grosse s'en est nourrie, change aussi en matiere blance & spermatique le mesme sang pour servir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles.

1. Presque tous les Medecins ont crû les uns aprés les autres que l'humeur claire, qui est continuë dans l'*Aninios* estoit la sueur de l'enfant, & que celle que renfermoit le Chorion en estoit l'urine. Et parcequ'ils n'ont pû découvrir l'origine ny l'usage de ces liqueurs, ils ont accommodé la nature à leurs pensées, & se sont imaginez que les choses estoient toutes autres qu'elles ne sont veritablement. C'est pourquoy ils ont fait passer l'ouraque qui est le suspensoir de la vessie jusqu'au de là l'*Aninios*, afin de porter l'urine dans la cavité du *Chorion*, au lieu que ce lien se termine seulement au nombril, & qu'il n'est jamais troüé que contre les ordres de la nature, ainsy que l'experience nous le fait connoitre.

2. En

2. En second lieu d'où pourroit venir cette urine & cette sueur dans un fœtus, qui n'a pas encore de reins fabriquez, ny de vessie formée, & qui ne s'exerce pas avec assez de violence pour suer.

3. D'ailleurs le petit oiseau qui est renfermé dans sa coquille, qui ne suë & qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs separées, & pour ne parler icy que du poulet, aprés que l'œuf dans lequel il est renfermé a esté couvé pendant 8. ou 10. jours, on y remarque dans l'une de ses membranes une humeur fort claire, que l'on appelle le lait de l'œuf, & dans l'autre une matiere un peu plus epaisse que l'on nomme le blanc.

4. Au reste si ces matieres estoient de l'urine & de la sueur, qui estce qui auroit la vertu de les conserver sans se corrompre, & sans corrompre les enfans pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les fleurs de leurs meres?

Il faut donc avoüer que les humeurs renfermées entre les membranes du fœtus sont plutost son aliment que l'excrement de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axiome des Philosophes, ont peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence puisque nous en avons esté formez, car outre qu'au commencement nous ne decouvrons point de vaisseaux qui portent du sang de

de la mere au fœtus, le sang des regles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre. Mais quand l'enfant est accomply & qu'il a changé de temperament, c'est alors qu'il a besoin de plus d'aliment & du sang des regles, qui est une autre sorte de nourriture qui luy vient de la chair de l'arriere fais.

6. D'ailleurs les semences estant des emanations & des extraits de la plus pure partie du sang de nos parens, quel inconvient y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore devenir sang, puisque la goutte de sang qui paroist quelque jours aprés la conception est engendrée de semences & multipliée par cette mesme matiere.

7. L'experience nous fait voir que tous les oyseaux se nourrissent d'abord du blanc de leur œuf par les veines qui y sont distribuées, & que cette nourriture leur manquant, ce qui arrive sur la fin de leur prison, ils se servent du jaune que l'on trouve attaché à leur nombril 8. ou 10. jours aprés qu'ils sont sortis de leur coquille. Si le sang des regles a du rapport au jaune, & la semence de la femme au blanc de l'œuf, ne devons nous pas croire que les enfans se nourrissent d'abord de la semence de leurs meres puis de leur sang sur la fin de la grossesse.

8. Nous trouvons dans l'*Aninios* une hu-

meur

meur claire, douce & agréable au goust que la nature a ainsy préparée pour servir d'aliment prochain à l'enfant, & dans le *Chorion* une autre matiere un peu plus épaisse qui en est l'aliment le plus éloigné. L'une & l'autre de ces matieres se figent & se caillent, quand on les expose au feu, si bien que l'on ne se tromperoit point, si l'on croyoit qu'elles ont les mesmes qualités & les mesmes usages que le blanc de l'œuf au respect des oyseaux ; car si le blanc nourrit le poulet, ainsy que nous l'avons remarqué, je ne voy point de raison pourquoy cette humeur blanche de la femme ne poteroit pas aussi servir de nouriture à l'enfant & avoir de pareils usages. Il ne faut pas douter, selon le sentiment d'*Hippocrate*, que la matiere claire de l'*Aninios* ne penetre le corps tendre de l'enfant, que la bouche ne la succe, que son gozier ne l'attire, que son estomach ne la reçoive, puisque nous trouvons dans l'estomach des enfans nouveaux nez une matiere chyleuse & dans leurs gros boyaux des excremens noirs.

9. Aprés tout on doit étre persuadé, que l'enfant, pendant tout le temps qu'il demeure dans le ventre de sa mere, se nourrit des humeurs qui se trouvent renfermées dans ses membranes : car qui luy auroit appris dés qu'il est né de prendre & de succer la mammelle de sa mere, si auparavant il n'en avoit appris l'usage & le mestier, lors qu'il estoit dans ses entrailles ?

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire que les humeurs contenuës dans les deux membranes, qui envelopent le fœtus, ne sont pas de purs excrements, mais de la matiere pour le former & pour le nourrir.

Si nous avions des observations de tous les mois, nous aurions sans doute plus de lumiere que nous n'en avons, pour connoître de quelle façon la Nature agit, lorsqu'elle nous forme. Et si les Medecins vouloient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que dans peu de temps nous ferions des découvertes, qui nous apprendroient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui estoit morte grosse de *quatre mois*, & aprés avoir coupé les deux membranes qui couvroient l'enfant j'apperceus que tous ses petis membres estoient distingués, que sa teste estoit plus grosse à proportion que tout le reste du corps: que son cerveau estoit comme du lait caillé avec quelques fibres rouges qui le traversoient: que ses yeux manquoient de paupiere, son nez de chair, sa bouche de levres, & son visage de jouës: que sa poitrine estoit divisée en trois cavités presque égales. La Fagouë estoit placée dans la plus haute. Cette partie estoit beaucoup plus grosse que dans les hommes parfaits, &

elle estoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foyë, la rate, & les reins qui estoient tous d'un rouge mourant occupoient la capacité inferieure, & le cœur renfermé dans son pericarde estoit dans celle du milieu. Cette derniere partie sembloit estre double par la tumeur de son ventricule droit & de ses deux petites oreilles. L'estomach estoit remply d'une humeur un peu epaisse semblable en quelque façon à celle que renfermoit l'Aninios, les petits boyaux contenoient une matiere chyleuse, & les gros en reservoient une autre un peu noire qui estoit de la consistence d'une opiate liquide. Le boyau cœcum n'estoit qu'une appendice non plus que dans les hommes, & il ne formoit pas un second intestin comme on l'apperçoit en les pourceaux. Il y avoit un peu d'urine dans la vessie & un peu de bile dans la vesicule de fiel. La coiffe sembloit étre une petite nuée qui flotoit sur les boyaux dans le haut du ventre. Les reins estoient divisez en plusieurs petites boules, comme sont ceux des veaux ; & par dessus on observoit dans la graisse d'autres parties rougeâtres & comme glanduleuses que l'artere adiqueuse arrosoit qui estoit aussi grosse que l'emulgente. Les testicules estoit dans le ventre, car c'estoit un garçon, au mesme lieu que ceux des femmes ; un peu au dessous des reins. Les pieds & les mains commençoient

à se

à se garnir d'ongles, & les muscles paroissoient rougis par le sang dont ils s'estoient apparement deja norris. Le Chorion estoit comme collé à quelque sang caillé qui sortoit du fonds de la matrice, de la mesme maniere que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racina d'un chardon qui l'engendre. Je remarquay encore que les vaisseaux ombilicaux venoient du bas & s'allongeoient en haut, aprés avoir percé les deux membranes de l'enfant pour se joindre au milieu de la partie charnuë de l'arriere fais, ce qui se fust fait apparement dans huit ou 10. jours, si la mere ne fust morte avec l'enfant. Je trouvay aussi beaucoup de matiere blanche & mucilagineuse entre les membranes de l'enfant & la matrice & aprés avoir coupé moy-mesme un des vaisseaux éjaculatoires de cette femme, qui estoit gros comme le doigt, il me parut remply d'une matiere blanche qui ressembloit à la semence d'une femme. La matrice dans son fonds estoit épaisse d'un bon pouce & spongieuse comme une éponge. J'y apperceus des varices en assez grand nombre, & quelques veines remplies d'un suc blanc qui estoient variqueuses en plusieurs endroits.

Ce qui sort à l'enfant pour son ornement & pour sa deffense est formé dans le 5. ou le 6. mois. Les cheveux percent alors la peau, & l'on void venir les ongles aux mains & aux

pieds. Les paupieres commencent à couvrir les yeux, le nez à se garnir de peau, les muscles buccinateurs qui font les joües à rougir & les levres sont les dernieres parties à se former : on apperçoit encore alors les oreilles imparfaits ; & l'on commence à voir la poitrine qui se distingue des parties basses par le diaphragme qui se forme.

Pandant que toutes ces parties s'avancent de la sorte, celles que nous appellons principales & necessaires à la vie se perfectionnent & s'accomplissent aussi. Le Chorion est attaché plus qu'auparavant à la partie charnuë de l'arrierefais, qui est de sa hauteur d'un travers de doigt, & qui reçoit déja l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matiere qui contribuë à nourrir l'enfant, qui est deja assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet *Riolan* me confirme dans mon opinion par une histoire qu'il rapporte d'une femme grosse de cinq mois, dont il fit la dissection en l'an 1612. Ses testicules estoient plats, blanchâtres & comme attachez au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie estoient grosses comme le doigt, mais la droite l'estoit plus que l'autre, & toutes deux estoient remplies d'une humeur blanche. Son col estoit dur & calleux & cependant humecté d'une matiere gluan-

te. La partie charnuë de l'arrierefais estoit epaisse d'un travers de doigt & jointe au fonds de la matrice par de petites fibres.

Cette histoire nous fait connoitre que cet enfant estoit sorty de la corne droite de la matrice, puisqu'elle estoit beaucoup plus élargie que l'autre: que les vaisseaux ejaculatoires ne seroient pas si gros, & ne contiendroient pas une si grande quantité de matiere blanche, si cette matiere n'avoit ses usages particuliers, savoir de nourrir l'enfant dans ses premiers mois & d'y contribuer encore dans ses derniers. Enfin que l'enfant ayant communication avec la partie charnuë de l'arrierefais il faut conjecturer qu'il se nourrit de differens alimens.

La chair de l'arrierefais est un sang figé par la semence de la femme, qui a esté renduë feconde par les esprits de la semence de l'homme. Cette chair n'est pas semblable à celles des visceres, elle se déchire aisement avec les ongles: sa mollesse & sa substance spongieuse en estant une des principales causes. C'est ce qui la rend si prompte à s'abbreuver du sang, qui distille incessament en forme de rosée par les petites arteres de la matrice. Sa figure est convexe du costé qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des sinus, ou des inegalités qui l'empéchent d'etre suffoquée par les humeurs, qui pourroient luy étre communiquées en abondan-

ce du costé de la matrice. Toute sa substance est pleine de vaisseaux qui sont plûtost des arteres que des veines, afin d'attenuir & d'inciser le sang qui a servy une fois de nourriture à l'enfant; & de rectifier celuy qui vient de nouveau du costé de la mere. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussez jusques dans l'arriere fais, pour y chercher dequoy nourir la petite creature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son coté 8. ou 10. petites arteres pour distribuer du sang goutte à goutte à la chair de l'arrierefais: cette chair en a poussé plus de 40. dans le fonds de la matrice: & ainsy les femmes qui accouchent ne courrent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie, qu'on se le persuade, par l'epeuchement du sang de leurs vuidanges, puisqu'il y a de leur costé si peu de vaisseaux ouverts.

L'Enfant est situé d'une certaine façon dans les entrailles de sa mere, que ses vaisseaux ombilicaux montent en haut, pour chercher dequoy vivre, comme fait le germe d'une semence qui cherche l'air. Ils sont fortifiez d'une membrane épaisse & gluante, qui est une production de la peau du ventre de l'enfant & de ses autres membranes communes. Aprés qu'ils se sont allongez de la longueur d'environ cinq pieds ils se jettent dans le milieu de la chair de l'arrierefais. Les autres

s'y font faire place par le mouvement de leur sang qui rarefie & subtilise l'humeur qui s'y rencontre, qui n'est pas ordinairement trop bonne ; & aprés luy avoir imprimé son mouvement, il la fait promptement passer dans la veine qui est renfermée dans le mesme estuy. Cette veine a de distance en distance de petites valvules pour empécher que le sang ne coule avec de précipitation, & qu'il ne suffoque l'enfant. C'est pas ces petis nœuds que les matrones devinent ce qui doit arriver à la mere, & c'est aussi contre cette divination que Saint *Chrysostome* parle d'un ton si haut & si eloquent.

Si l'on veut savoir comment circule le sang dans la chair de l'arrierefais & comment il se communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le Cordon, & l'on verra que la veine s'enfle du costé de l'arrierefais, & que l'artere bat du costé de l'enfant, & ainsy l'on n'aura plus de doute sur le mouvement de de ses humeurs.

Nous avons sujet d'admirer la situation de l'enfant dans le corps de la femme, il a toûjours la teste en bas, selon les loix de la Nature afin d'étre prest à sortir quand il en sera question ; la grosseur & la pesanteur de sa teste luy faisant garder toûjours cette posture. Son visage est tourné vers le dos de sa mere, son nez est entre ses genoux, & il a ses deux poings pré de ses joües. Ses coudes touchent

chent ses cuisses, & ses talons ses fesses, si bien que dans cette posture il demeure 9. mois souvent en dormant, & quelquefois en veillant & en s'agitant avec assez de vigueur. Car quoyque les nerfs des enfans ne soient pas bien durs, ils sont pourtant aussi gros & mesmes plus gros que les nostres, & assez capables de causer des mouvemens sensibles.

Au commencement du 10. mois de Lune, l'enfant est dans son entiere perfection. Toutes ses parties sont accomplies, & il n'aspite qu'à sa liberté. La liqueur dans laquelle il nage devient vieille & corrompuë, par ce que d'un costé il en a pris le meilleur pour se nourrir depuis le commencement de sa vie, & que de l'autre il s'y est meslé une infinité d'excremens qui l'ont infectez. Son urine qui sort de ses parties naturelles & non d'ailleurs, & les ordures de sa peau ont corrompu cette liqueur. C'est un prisonnier infecté de l'air de sa basse fosse, il brise ses liens, & fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son estomach ne peut plus souffrir une liqueur corrompuë: elle fait de mauvaises impressions sur son cœur & ils font que ses esprits en son alterez. Peut-estre pour cela que depuis le milieu jusques à la fin de la grossesse de sa mere, la Nature luy a fourny du sang assaison né de la maniere qu'il le faut, pour eviter la mauvaise nourri-

ture

ture des liqueurs renfermées entre les membranes de l'arrierefais.

Ces liqueurs qui sont devenuës excrements ne manquent pas pourtant d'usages. Elles s'opposent d'un costé aux accidens externes qui pourroient luy causer la mort, lors qu'il est encore dans les flancs de sa mere ; & de l'autre elles doivent un jour faciliter l'accouchement en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cause de l'accouchement qui est aussi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui reside dans nostre cœur ne peut durer longtemps si elle n'est eventée, & si elle ne se décharge de temps en temps des excremens vaporeus qu'elle engendre. Lorsque ce feu est venu à un degré de force, qu'il ne peut plus souffrir d'accroissement sans courir risque, de peur que par la suffocation le cœur de l'enfant en seroit bientost etouffé si en se dégageant des liens dont il est attaché, il ne cherchoit ailleurs dequoy se rafraichir par le moyen de l'air que ses poumons doivent respirer, c'est aussi par cela que l'on a quelquefois entendu le cry de quelques enfans qui estoient encore dans le ventre de leurs meres, comme voulant respirer avantque d'estre nez. Cette cause aussi bien que l'autre oblige les enfans pour se donner la liberté. Ce n'est pas qu'ils manquent alors de

nourriture, puisqu'il leur en vient suffisamment du costé du Cordon.

C'est donc l'enfant qui par ses efforts donne le branle à l'accouchement, c'est luy qui brise ses liens & les membranes qui l'embarrassent, c'est luy qui veut vivre tout seul & qui a dessein de se servir de sa nourrice. Pour cela il frappe fortement les entrailles de sa mere, qui estant extremement sensibles sont obligées de se lever contre luy & de le chasser dehors. Il cause donc les premiers efforts & la mere les acheve; car dans l'accouchement lors qu'il est dans le pas la teste sorte: il est souvent si etonné de ses propres efforts & de ceux de sa mere, qu'il n'y a alors que la femme qui agisse pour le mettre dehors par la violente agitation des muscles de son ventre.

Quelques uns ne peuvent croire qu'un enfant puisse demeurer dans les flancs de sa mere sans respirer, parce, disent ils, que la vie est tellement unie a la respiration que nous cessons de vivre lorsque nous cessons de respirer.

Mais s'ils avoient exactement considerez les poumons des enfans de 8. ou de 9. mois ils seroient convaincvs du contraire. Ils auroient observé que le poumon ne fait point alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits; car dans les enfans cette partie se nourrit sans se mouvoir, ainsy que la cou-

leur de sa substance nous le marque. Ils auroient encore appris que le sang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nostre, puisqu'il passe trois occulaires du septum ou de l'entredeux du cœur, ainsy que l'a fort bien remarqué *Botal*.

Au reste si quelques animaux parfais vivent sans respirer, ainsy que sont la plus-part des poissons, ne pouvous-nous pas croire que les enfans peuvent bien vivre quelque temps sans respirer. L'eau de la mer rafraichit le cœur des possions, & fait la mesme fonction dans leur poumon que l'air dans le nostre, & l'enfant qui nage aussi parmy des eaux se rafraichit par là; & se tempere la chaleur qui est d'arbord assez moderée, si bien qu'alors il n'est pas necessaire qu'il respire jusqu'a ce que sa petite chaleur naturelle, & le petit feu de son cœur se soit augmenté, & l'eau obligé de rompe ses liens pour chercher sa liberté.

On peut encore a jouter à cela que les alimens dont il se nourrit sont plus épurez & moins chargez d'extremens que ceux dont nous nous nourrissons; car toutes les parties nourricieres de la mere les nettoyent de leurs ordures, & les filtrent pour les épurer d'avantage, le foyë de l'arrierefas les coule dans sa chair spongieuse, & les visceres de l'enfant les corrigent encore, si bien qu'apres cela les alimens sont pure, & n'ont pas besoin d'étre

encore épurez par la respiration, son cœur n'est pas si incommodé des vapeurs fuligineuses du sang, & il peut faire son action sans avoir besoin de respiration comme le nostre.

Aprés que l'enfant est né & que l'arriere-fais est sorty selon les loix de la Nature, la matrice qui est toute onverte alors se renferme incontinent & trois heures aprés on n'y sauroit mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration aussi bien que la verge de l'homme, qui s'estant roide pour engendrer devient si fletrie & si petite aprés son action qu'en hyver on auroit quelquefois de la peine à la trouver. Ce sont des coups de la Nature qui est admirable dans toutes ses actions, & qui fait plus paroitre sa puissance & ses merveilles dans la production de l'homme, & des animaux que dans toute autre occasion.

CHAPITRE V.

Du faux-germe & du fardeau.

LA Nature dans ses ouvrages se propose toûjours une fin. Elle n'entreprend jamais de generation qu'elle n'ait un principe certain & determiné. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposée il faut plûtost en accuser les causes qui

qui concourent avec elles que de publier qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de veritable conception, on n'en doit atttibuer la faute qu'à la matiere sur la qu'elle elle travaille qui n'est pas disposée a faire des generations humaines. Tant de conditions sont necessaires pour faire un enfant, que s'il en manque quelqu'une il n'en faut attendre qu'un faux germe & un fardeau, ou tous les deux ensemble. Et pour parler en particulier sur cette matiere qui me paroist fort difficile, on me permettre seulement de l'ebaucher sans l'examiner a fonds n'ayant lû aucun auteur, si l'on en excepte *Valleriola* qui en dit quelque chose, qui m'ait indiqué comment se font les irregularitez de la generation.

Je ne parle point icy des Monstres qui sont des choses extraordinaires dans la Nature, & qui ne viennent point de la conception ny des semences des sexes humaine : mais je parle des erreurs de la conception qui sont faites par le defaut, & les maladies de la semence, ou par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des regles. Car la veritable aussi bien que la fausse conception se fait par le mélange de la semence de l'homme & de la femme, ainsy que nous l'avons prouvé ailleurs, & que nous le serons encore voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de se pol-

luer, comme l'homme ny de se décharger de sa semence superfluë. Elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt & devient jaune, trouble ou puante, de blanche & de claire qu'elle estoit auparavant. Au lieu que l'homme se polluant souvent, mesmes pendant le sommeil, sa semence est toûjours nouvelle & ne demeure jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, amoins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la rend souvent inféconde. Et si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine & fertile; ou elle ne cause point de generation, ou si elle en cause, elle fait un enfant malade & valetudinaire.

1. Tous les vices & les irregularités de la conception vienent donc plûtost du costé de la femme que de l'homme. Si, par hazard, la semence de l'homme rencontre la semence corrompuë de la femme, il ne faut pas alors en esperer de veritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les qualités necessaires pour engendrer, elle ne peut néantmoins produire un enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle. Si dans la matrice elle se méle avec une serosité corrompuë & virulente qui détruit son ame, que *Galien* appelle esprit genitif, & si enfin entrant dans l'une de ses cornes & se communi-

quant

quant à l'humeur d'une des boules où la semence de la femme est renfermée, elle la rencontre trouble & incapable de recevoir ses impressions. Car quelle apparence y a-t-il que la semenee de la femme soit émeuë par les esprits actifs de celle de l'homme & qu'elle en soit comme caillée, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, si elle mesme manque d'esprits, & si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avoit de meilleur & de plus actif.

Cependant la Nature qui n'est jamais dans l'oysiveté ne laisse pas d'agir incessamment, & par le moyen des esprits de la semence de l'homme d'agiter en quelque façon la semence corrompuë de la femme, qui n'ayant nulle disposition a former les parties d'un enfant, elle s'enfle seulement, se multiplie & se fermente en quelque façon.

Aprés quelques semaines, la boule ainsy enflée est jettée par le mouvement de la trompe dans la cavité de la matrice où elle s'enfle encore davantage, elle est là entretenuë & fomentée par des humeurs sereuses qui penetrent les pores de sa membrane & qui luy communique dequoy la faire croitre.

Deus mois & demy, trois mois ou 4 mois au plus ne se font pas plûtost écoulez, que la Nature, voyant qu'elle travaille en vain sur une matiere qui n'est point propre pour etre ani-

animée se deffait enfin de ce Faux-germe par des efforts & des douleurs insupportables, & par des accidens irreguliers. Car la femme qui le porte se sent plus grosse & plus incommodée que si elle avoit conceu un enfant: & la matrice pendant le temps de la fausse grossesse faisant tomber de son fonds une rosée continuelle de sang, s'epuise peu à peu elle mesme, ce sang ne pouvant étre retenu par une boule inanimée. Enfin aprés le temps prescrit par la Nature, ce Faux-germe sort quelquefois aussi gros que le poing, comme l'experience me l'a monstré. Il est couvert d'une peau assez dure qui n'est autre chose que la membrane, qui envelopoit la semence de la femme lorsqu'elle estoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune & corrompuë, souvent semblable a de la boüillie, & cette humeur n'est que la semence de la femme qui avoit de mauvaises qualités, & qui a esté ensuite fomentée & entretenuë par de semblable matiere.

2. La seconde espece de Faux-germe est d'une autre figure & s'engendre d'une autre sorte. l'Esprit genitif, qui reside dans la semence de l'homme quelque sain & quelque actif qu'il puisse étre, est presque étouffé par le melange des humeurs cruës & sereuses qu'il rencontre quelquefois dans la matrice dés qu'il y est entre. si bien que se coulant en-

ensuite dans l'une de ses cornes, il ne peut y faire aucune production s'il y trouve de pareilles liqueurs qui soient rebelles à son impression : d'où vient qu'il ne faut pas s'etonner s'il ne peut imprimer son caractere sur des matieres si irregulieres, & s'il se fait un Faux-germe ou une fausse conception. Il sort seulement de la semence de l'homme ainsy melée quelques esprits foibles & languissans, qui penetrant plusieurs boules & le corps méme de la femme, mettent plûtost les humeurs en mouvement qu'ils n'en entreprenent de generation.

Les esprits de la semence de l'homme ne pouvant donc agiter la semence de la femme, & ne laissant pas de penetrer jusques dans la masse de son sang qu'ils excitent tant soit peu,& qu'ils font suffisament fermenter pour faire goutter dans la cavité des cornes plusieurs gouttes de semence dont plusieurs boules sont formées. Ces boules qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la generation sont successivement chassées dans la cavité de la matrice, aprés que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croute du pain.

Quelque temps ne s'est pas plûtost écoulé que toutes ses petites boules, se joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grappe du Faux-germe, ou un corps a peu

prés

prés semblable à la chair du col d'un coq d'Inde. Ces fibres charnuës sont produites par quelques goutes de sang, qui sort plus ou moins abondamment du fonds de la matrice dans le second ou le troisiéme mois de la fausse grossesse.

Je ne saurois prouver plus clairement ce que je dis que par l'histoire de Mademoiselle L. que je ne veux pas repeter icy, & que j'ay rapportée tout au long au chap. precedent article 6. Ce que dit *Valleriola* sur cette matiere de *Louison* & de la femme de *Georges* confirme encore ma pensée. La premiere aprés 6. mois de grossesse apparente rendit une grosse grappe membraneuse, a la qu'elle une infinité de petites boules, semblables à des œufs de poisson, estoient attachées; elles contenoient une humeur qui estoit devenuë jaune, trouble & puante, par un trop long sejour.

La Nature ne peut souffrir long temps ces fausses generations. Elle s'en deffait quand elle le juge à propos par des douleurs, & des trenchées differentes de celles des veritables accouchements. Car ce Faux-germe aussi bien que l'autre ne sejourne gueres plus de 4. mois dans la matrice sans se corrompre & s'il y demeure jusques au 5. au 6. ou au 7. mois qui est le plus long sejour de ces Faux-germes, l'experience m'a appris que les humeurs de leurs boules ne sont plus

clai-

claires, ny blanches, mais jeunes, troubles, corrompuës ou puantes.

3. La troisieme espece de Faux-germe est un Faux-germe animé. Je le nomme ainsy par ce qu'il ne represente pas la figure d'un homme, mais de quelque autre animal. Il se forme de cette sorte.

La boule qui est renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme, ne contient pas toûjours des matieres entierement corrompuës & incapables de recevoir les impressions de la semence de l'homme, comme dans le premier & le second Faux-germe. Elle ne conserve pas aussi des matieres pures comme dans la veritable conception : mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule est mélée de bonnes & de mauvaises humeurs, comme nous voyons de bon & de mauvais sang sortir d'une veine piquée : si bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles & fecondes, & d'autres étrangeres & incapables de recevoir le caractere que peut leur imprimer la semence de l'homme.

Quelque sorte & quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matieres disposées à recevoir son impression : de sorte que si la semence de la femme & les esprits de cette mesme semence soient en petite quantité, & qu'outre cela ils soient en partie inflexibles, irreguliers & languissans, quelle apparence y a-t'il

qu'ils

qu'ils devienent fertiles & qu'il s'en fasse une veritable conception.

Il ne se faut imaginer que l'intelligence ait besoin de fabriquer le corps de ce Faux-germe. Dieu n'envoye point une ame immaterielle & incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme, mais toute la fabrique de ce corps doit étre attribuée à l'ame qui reside dans la semence de l'homme, qui agit comme elle peut en suivant les ordres que la Nature luy a prescrits.

Cette ame donc, que l'on peut appeller humaine, se voyant obligée par la necessité de son essence de faire un corps de la matiere qu'elle rencontre, s'acquite de son devoir, & travaille incessamment sur cette matiere inegale pour en faire quelque generation. Car comme la Nature veille incessamment a la perpetuité des hommes, elle ayme beaucoup mieux faire travailler les agens sur quelque matiere que ce soit, que de les laisser en repos. C'est ce qu'elle fait dans cette occasion. Le defaut de matiere ne l'empéche point d'agir, & bien qu'elle en manque pour former un enfant entier, & qu'elle ne trouve point dequoy pour faire les bras ny les jambes, elle ne laisse pas pourtant de fabriquer quelqne chose qui ressemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoyque la matrice sur laquelle l'ame travaille soit melée avec d'ausre qui n'a nul-

le disposition a la generation humaine, cependant elle qui a des dispositions convenables sert a former un trone animé qui ressemble à un gros ver ou a un serpent, c'est a dire que ce corps n'a ny bras ny jambe.

Si dans une autre occasion elle rencontre un peu plus de matiere pour former les bras & les cuisses d'un fœtus, allors elle ne fait que les commencer sans pouvoir les perfectionner faute de matiere, & ainsy ces parties imparfaites n'estant pas proportionnées au reste du corps il se forme un fœtus, qui ressemble a un lezard, a un rat sans queuë & sans poil ou enfin a une grenouille.

Si dans une troisieme occasion la boule ou se forme le fœtus est trop prés de la matrice, & que la elle soit trop pressée par les membranes trop dures d'une de ses cornes, & qu'autre cela le fœtus manque de matrice pour étre formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de parties, & qui aura les autres en mesme temps difformes. C'est ce que l'experience nous fait connoitre lors qu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelque enfant, qui a la figure d'un pourceau, d'un aigle, ou de quelque autre animal semblable.

La boule où ce Faux-germe animé est formé est chassé avec le temps dans la cavité de la matrice, comme le sont les ve-

ri-

ritables enfans, & là cet animal, recevant des cornes & du fonds de la matrice des humeurs pour se nourrir & se perfectionner, croist de jour en jour, jusqu'a ce que la Nature en estant irritée s'en deffasse avec peine, souvent avant neuf mois, & quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des veritables enfans, ainsy qu'*Houllie*, nous l'apprend par l'histoire d'une femme qui accoucha de quelques enfans semblables à des grenoüilles.

Quoyque l'ame de la semence de l'homme ou si l'on veut, les esprits de cette mesme semence soient affoiblis par le mélange d'une matiere irreguliere, avec laquelle ils se sont melez dans la matrice un moment avant la conception, ou dans la boule dans la conception mesme, cependant ils ont encore la vertu de penetrer le corps de la femme, & de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, & qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arriere fais de ce Faux-germe animé. Car le sang des regles coulant du fonds de la matrice acheve de nourrir cet animal, comme il fait le veritable enfant. Mais parceque le sang de la femme aussi bien que sa semence a des parties heterogenées, & d'une substance toute differente les unes des autres, il ne faut pas s'étonner si l'arriere fais aussi bien que le Faux-germe, a des parties si difformes, & si peu sem-

semblables à celles d'un arrierefais d'un veritable fœtus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces faux germes ayent des causes naturelles ainsy que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les astres par leurs diverses rencontres sont la cause de la generation de ces animaux, mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les astres sont trop éloignez de nous pour en estre des causes prochaines. Ils ne sont seulement que concourir en qualité de cause commune dans toutes les operations veritables ou depravées de la Nature.

Rondeles a une plaisante pensée sur la generation de ces Faux-germes animez. Il croit que si les femmes engendrent des fœtus qui ressemblent à des grenouilles à des crapaux, a des taupes, a des lezards, a des herissons, ou d'autres pareils animaux, on doit les interroger pour savoir si elles n'ont point mangé d'herbes ou bû d'eau, qui conservast la semence de ces animaux. Car il se persuade que comme les vers, les grenoüilles ou les autres animaux, qui s'engendrent quelquefois dans les boyaux des hommes, ne peuvent venir que des semences qu'ils ont avalées, & que la chaleur naturelle a fait éclorre dans leur corps, ainsy que la semence de ces animaux estant distribuée parmy le sang d'une femme, peut étre envoyée à la matrice, & y produire une espece d'animal semblable à celle dont elle procede.

Mais le sentiment de Gordon & de quelques autres Medecins sur cette matiere, est, ce me semble bien plus probable que ceux-là. Ils disent que la mauvaise nourriture des femmes fait de mauvaise semence, & qu'elle est la cause de tous les desordres qui arrivent dans la conception. C'est pour cela, ajoutent-ils, que l'on appelle *Frere des Lombards, ou des Salcruitains* les Faux-germes animez que les femmes Italiennes engendrent quelquefois avec de veritables enfans, par ce qu'elles se nourrissent fort mal.

L'experience confirme cette opinion, car dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les Meridionnaux, où la plus part des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de legumenes ou de fruits qui sont de mauvais sang & de mauvaise semence, il arrive de pareils desordres dans la generation. l'Italie & l'Espagne nous fournissent assez d'exemples sur le sujet, que nous rapporterions icy si nous ne craignions d'ennuyer le Lecteur qui pourra les lire dans les auteurs qui les ont écrits.

Il est si vray que la generation des Faux-germes se fait de la maniere que je l'ay dite, que si l'on corrige l'intemperie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, & que l'on evacuë les mauvaises humeurs qui font de mauvaise semence, on verra bientost aprés arriver de veritables

conceptions, ainsy que l'experience nous le monstre.

Aprés avoir prouvé que les faux germes se forment par les vices & les defauts de la semence, il faut expliquer à cette heure comment les fardeaux s'engendrent par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des regles.

Il y a de deux sortes de fardeau. L'un paroist avoir quelque principe de vie, & l'autre est tout a fait inanimé. Celuy là ne vient pas seulement de la semence de l'homme & de la femme melée ensemble, mais encore de beaucoup de sang des regles : & cetuy cy ne procede que de la semence de l'homme, & du sang des regles : ainsy que nous le ferons voir dans la suite de ce discours.

Le fardeau animé est une masse de chair couverte de peau sans figure humaine, qui a des arteres & des veines, avec quelque mouvement obscur. Il se forme de cette sorte. Le sang des regles ne sort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur semence a excitée dans toute la masse de leur sang, ainsy que nous l'avons prouvé ailleurs : si bien que ce sang a toujours plus ou moins de semence dans sa masse, & par consequent est plus ou moins susceptible des impressions que peut luy faire la semence de l'homme. Car cette semence fait

cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme ne le met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fœtus & de l'arrierefais; & c'est aussi à cette mesme semence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux especes de fardeaux, sçavoir l'animé & l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observez dans les hôpitaux des païs du midy, où les femmes grosses sont receuës.

La semence de l'homme estant donc jettée dans la matrice, y trouve quelquefois tant d'humeurs qui embarrassent les parties actives de sa substance, qu'elle ne peut penetrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle demeure dans sa cavité comme engluée par l'abondance du sang des regles qui l'empeche de faire son action. L'ame de cette semence qui veut incessamment agir, lors qu'elle trouve de la matiere tant soit peu disposée à recevoir son charactere, ne peut demeurer sans rien entreprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme qui naguieres est sortie en abondance des cornes de la matrice, par la rupture des peaux de ses boules, & qui s'y trouve melée parmy beaucoup de sang des regles. Elle en forme quelque chose d'animé, mais quelque chose d'informe. Elle y fait de la chair qui croist peu à peu, elle y forme des arteres, des vei-

veines, des ligamens, une peau, & donné à tout ce composé un mouvement tremblant & un sentiment obscur; comme la Nature en donne de semblables aux éponges. C'est de cette sorte de fardeau qu'estoit celuy qu'observa *Matthieu de Gradis* qui aprés étre né ne vécut que quelque moment.

2. Mais si la semence de l'homme se mesle dans la matrice avec beaucoup de sang des regles, parmy lequel il y ait fort peu de semence de femme, alors il ne se fait nulle conception, le sang les regles étouffe presque l'ame & tous les esprits de la semence de l'homme; & s'il en reste quelques-uns ils ne servent qu'a faire cailler & à former quelques veines parmy une chair sans figure: ou s'il se fait quelque sorte de conception, ce qui est animé ne vid pas long-temps; si bien que l'un & l'autre fardeau, c'est à dire, celuy qui a esté peu de temps animé & celuy qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un & l'autre fort longtemps dans la matrice, ils y croissent comme des potirons ou des Truffes, & l'on en a vû y demeurer quelques années ou toute la vie mesme.

Tous ces Faux germes & ces Fardeaux se forment quelque fois tout seuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le veritable Enfant, & quelquefois aussi aprés, c'est à dire par superfecation.

Il n'est pas plus difficile à croire que la veritable

ritable conception se fasse aprés la generation d'un Faux-germe, ou d'un fardeau, que de croire que la superfetation soit possible, de la quelle l'on ne doute plus presentement; & que de croire aussi que le veritable fœtus se puisse former dans les entrailles d'une femme aprés quelle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaire pour la tenir assujettie, comme l'experience me là fait voir, & que quelques autres histoires nous l'assûrent: Car soit que le Faux-germe se forme dans une des cornes de la matrice, soit que le fardeau occupe son fonds, cela n'empéche pourtant pas que le veritable fœtus ou que la semence de l'homme ne s'empare de la corne vuide.

La superfetation d'un Faux-germe ou d'un fardeau arrive quelquefois lors qu'un enfant est formé dans une des cornes de la matrice, & qu'il ne descend pas si tost dans sa cavité. Si pendant ce temps-là une femme amoureuse est carressée, alors elle peut concevoir une secondefois par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premieres semaines de sa grossesse; & ainsy donner lieu à une seconde generation & à la formation d'un Faux-germe ou d'un fardeau, selon que la matiere sera disposée pour les former.

La semence de l'homme entre donc dans la mesme corne ou la veritable conception se

fait pour y produire un Faux-germe animé, & y trouvant une petite boule vers l'extremité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ses caracteres feconds sur une partie des humeurs qu'elle renferme & qui sont propres à les recevoir. Mais comme la corne de la matiere, où est le premier fœtus qui a toutes ses parties accomplies, en est irritée aprés quelques semaines, elle les jette dehors l'un & l'autre, le dernier conceu ne faisant que de recevoir ses premiers lineamens.

Le veritable & le Faux fœtus tombent donc dans la cavité de la matrice & là s'efforcent d'un costé & d'autre d'attraire des humeurs pour se nourrir ; mais comme le premier formé est le plus fort, il s'empare aussi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme : au lieu que l'autre estant languissant & par sa premiere conformation & par la privation de l'aliment qui luy est convenable, il demeure imparfait & prend la figure qui repond aux animaux dont nous avons parlé cy-dessus.

Quelquefois au contraire le Faux fœtus succe ce qu'il trouve de meilleur & ne laisse au veritable que le superflu & les ordures : d'où vient que ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit & il meurt enfin avant que de naitre. C'est de là qu'est venuë la fable que l'enfant naissant estoit

mordu par le Faux-germe animé, que par ses morsures l'empoisonnoit de son venin.

Ou peut icy former une question, savoir si une femme peut engendrer un Faux-germe ou un fardeau sans avoir esté caressée d'un homme?

Ceux qui sont d'avis que les vierges aussi bien que les femmes sont sujettes aux desordres de la conception, comme *Jules Scaliger* & *Levinus Lemnius*, disent que *Galien* a justement comparé les œufs des poules aux fardeaux des femmes, & que ces animaux faisant des œufs sans mâle, une femme pouvoit aussi faire un fardeau sans la communication d'un homme: Que la forte imagination d'une fille amoureuse pouvoit faire une impression suffisante sur des matieres renfermées dans ses parties naturelles, & que de là il pouvoit se former aussi bien un fardeau que des taches sur le corps d'un enfant: & qu'enfin on avoit des exemples de personnes d'une vie exemplaire qui avoient engendré des fardeaux sans avoir esté carressées par des hommes.

Mais ce sentiment, qui paroist favorable aux femmes qui ont prostitué leur pudicité, ne sauroit forcer l'esprit de ceux qui ont examiné de bien prés les actions de la Nature sur le fait de la generation. Car il est aisé de savoir par experience que de toutes les Religieuses & de toutes les filles qui sont au monde,

de, il n'y en a pas une qui ayt engendré un fardeau, & nous n'avons point d'histoire qui nous le fassent remarquer ; & si nous en avons quelques-unes, elles nous sont fort suspectes, & nous les croyons supposées : car outres plusieurs raisons les filles n'ont pas les vaisseaux de la matrice assez ouverts qui puissent donner assez de sang pour en former icy. Il n'y a que les femmes sanguines & amoureuses qui soient capables de ces sortes de generation, quand elles s'allient à contre temps avec un homme.

La forte imagination d'une femme non plus que l'ardeur excessive de l'amour ne sont point capable de faire quelque sorte de generation, comme *Levinus* nous le veut faire accroire. Car quelle apparence que l'action de l'ame qui est immaterielle puisse former des taches sur le corps des enfans & qui plus est un corps dans les flancs d'une femme. C'est ce que nous avons examiné ailleurs en parlant des taches des enfans & que nous examinerons encore au chap. 7. de ce livre.

Au reste on ne pourroit attribuer la cause efficiente de cette espece de generation qu'a la semence de la femme, qui se mêle parmy le sang de ses regles pour en faire un fardeau. Mais comment se pourroit-il faire que cette semence qui originairement est du sang feminin, pust avoir des parties si diffe-

rentes entre elles pour faire cailler le sang dont elle procede ; & de plus pour y former une peau, des arteres, & des veines. Il n'y a que la semence de l'homme, qui est d'une toute autre matiere qui peut causer ces effets, & c'est à celle-là aussi à qui l'on doit attribuer la fausse de la veritable generation humaine. *Une chose ne peut agir sur soy mesme.* Il faut qu'elle ait des parties de differente substance pour mettre un corps en mouvement, & pour en former quelque chose. Il est vray que la semence de la femme peut faire mouvoir son sang, comme fait la bile lors qu'elle y ait melée, mais elle n'en peut rien former.

De plus personne n'a dit jusques icy que le Faux-germe s'engendroit sans la participation d'un homme, & cependant il est aussi bien une erreur de la conception, que le fardeau qui n'est que la chair de l'arrierefais mal-faite.

Disons encore que si le fardeau pouvoit se former sans la semence d'un homme, nous ne verrions pas si souvent des enfans conceus & liez avec des fardeaux ; & Alexandre Benoist ne nous feroit point observer un enfant de 4. ou de 5. mois étouffé au milieu d'un fardeau dont il tiroit son aliment comme de la chair de l'arrierefais.

Ajoutons a cela, que si le sang des regles s'est caillé quelquefois, & qu'en sortant il ait don-

donné des marques d'un fardeau, comme le temoigne Marcellus, on doit croire que ce n'estoit que du sang qui se caille aisement lors qu'il est pur & qu'il est hors de ses vaisseaux: si on le met en l'eau, il se diffond incontinent, & on void par là que ce n'est que du sang en grumeaux, & non une fausse conception.

On peut encore dire que l'Equivoque du mot de *fardeau* a esté la seule cause que plusieurs Medecins ont crû que le fardeau pouvoit étre engendré sans la participation d'un homme. Ils estoient fondés sur les écrits de quelques anciens Medecins, qui ont pris le fardeau pour une humeur de la matrice; mais la generation de ce fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme: il n'est pas de mesme de celuy dont nous parlons, qui ne peut estre engendré sans que l'homme y ait contribué de sa part.

Enfin les œufs des poules n'ont nulle proportion aux fardeaux des femmes. Il est vray que les femmes ont des matieres qui répondent assez bien aux matieres des œufs, & que celles qui jouissent d'une santé parfaite, & qui sont dans une belle jeunesse, rendent souvent de la semence proportionnée au blanc de l'œuf, & des regles qui repondent au jaune, & qui ont l'une & l'autre les mesmes usages: mais l'experience nous a monstré que cette semence & ce sang des regles n'engendro-

oient rien s'ils n'estoient touchez par un homme, comme il ne sortiroit point de poulet d'un œuf au moins qu'ils ne fust rendu fecond par la semence du coq.

On peut donc conclurre aprés Hippocrate, Aristote, Galien & plusieurs autres, que les fausses generations ne se peuvent faire sans qu'une femme ayt esté carressée par un homme.

CHAPITRE VI.

S'il y a un art pour faire des garcons ou des filles.

LA Nature a fait tant d'impression sur les hommes par la loy qu'elle a imprimée dans leur cœur, qu'en depit d'eux, ils ont une envie secrete de se perpetuer. Cette passion est extreme dans quelques personnes, & il s'en est vû qui n'ont rien épargné pour avoir des successeurs, principalement du sexe le plus noble. L'Art qui enseigne ce secret ne sauroit être trop estimé, puisque c'est souvent de là que depend le bon heur des Royaumes & la tranquillité des familles.

Avant que de découvrir les regles de cet Art, & que de dire ce que l'experience m'a fourny sur cette matiere, il me semble qu'il faut auparavant expliquer de quelle maniere

s'en-

s'engendrent les garçons & les filles, afin de faire des remarques plus exactes pour les regles que l'on en doit établir, & pour fortifier en mesme temps mon opinion sur la formation de l'homme, que j'ay exposée au chap. quatriéme de cette partie.

J'avoüe que la question est grande par la quelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles ; & qu'elle est peut étre la plus difficile qui soit dans la medecine : je croy neantmoins qu'elle deviendra aisée à comprendre & à decider, si l'on veut entrer dans ma pensée, qui explique assez probablement, si je ne me trompe, l'origine & le progrés de la generation. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grandes difficultés icy aussi bien qu'ailleurs ; mais il me semble qu'il y a plus de vray-semblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'accord qu'à parler en general, le temperament des hommes est fort different de celuy des femmes : que les hommes sont plus chauds & plus secs : qu'ils ont une chair plus resserrée, une peau plus rude, des membres plus forts & plus robustes, un esprit plus penetrant : qu'ils vivent d'alimens plus durs, plus chauds & plus secs ; & que leur exercice est souvent plus violent. Les femmes au contraire sont plus froides & plus humides, c'est à dire moins chaudes & moins seches ; elles ont une

chair plus mollette, plus delicate & plus polie, un esprit plus aisé, elles usent d'alimens plus froids & plus humides, enfin elles sont presque toûjours dans l'oysiveté.

Si la Nature des hommes & des femmes est de la sorte, il est certain que les uns & les autres ont puisé cette Nature & leur inclination, qui en est comme l'effet inseparable: qu'ils ont puisé, disje, dans le flancs de leurs meres, lors qu'elles leurs ont fourny la premiere matiere, dont ils sont composez.

Pour expliquer cette pensée, on doit se ressouvenir de ce que j'ay dit ailleurs, & reflechir un peu sur les principes de nostre formation.

Dans une femme féconde les cornes de la matrice sont remplies de petites boules grosses à peu prés comme de petis pois, lesquelles sont rangées dans leurs petites cellules, comme sont en quelque façon les œufs dans l'ovaire d'une poule. La boule que la semence de l'homme a rendu feconde, conserve parmy ses liqueurs le germe d'un enfant, qui d'abord sans doute est moindre qu'un Ciron, & qui a esté formé, si c'est un garçon, d'une matiere chaude seche & epaisse, pleine de feu & d'esprits, avec des pores resserrez & des parties pressées. Mais si c'est une fille, la matiere en est mois chaude plus humide & plus delicate. Les parties en sont plus deliées & les pores plus ouverts & plus polis. Elle ne

contient pas tant de feu, & il n'y a pas une si grande abondance d'esprits : si bien que la difference de l'un & de l'autre sexe ne vient que de la diversité des substances des semences du pere & de la mere, de leurs qualités premieres, & de celles que l'on appelle de la matiere. Entre ces deux dispositions de la semence feconde de la femme il y en a une troisieme qui tient le milieu & qui a son projet extremement temperé dans toute sorte de manieres, si bien qu'il naitroit de là un Hermaphrodite, s'il n'estoit determiné pour un garçon ou pour une fille par l'ame de l'homme & par l'activité de sa semence, comme nous le verrons cy-aprés dans une dissertation particuliere.

Herculo, si nous en croyons les Poëtes, estoit si robuste qu'il n'engendra presque jamais d'enfans qui ne fussent mâles, & entre soixante & douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une seule fille. Mais sans m'arrester à ce qui pourroit paroistre fabuleux, je trouve dans l'Ecriture que *Gedeon*, qui fut l'un des princes du peuple Hebreu, estoit d'un temperament si chaud & si actif, qu'il engendra soixante & onze enfans mâles sans qu'il soit parlé d'aucune fille.

Lorsque la matrice reçoit la semence de l'homme & que ses cornes par une vertu particuliere attirent cette humeur pour la communiquer à quelques boules qui ont le plus

de diſpoſition à recevoir une impreſſion ſubite par l'activité de la matiere ſpiritueuſe de l'homme, alors l'ame & les eſprits de cette matiere agiſſante ſervent de principe ſubalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvent une boule, où il y ait un germe de garçon, ils luy donnent de la fecondité en faiſant fermenter toues les petites parties de l'humeur qui y eſt renfermée. Ils penetrent & excitent ce petit projet que l'intelligence de la mere avoit commencé à former. Mais ſi l'ame & les eſprits qui ſont envelopez dans la ſemence de l'homme touchent & rendent feconde une autre boule qui ait des diſpoſitions à faire une fille, la ſemence de l'homme y fera les meſmes impreſſions, puis qu'elle eſt indifferente à toute ſorte de ſexe, ainſy que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations ſecretes qui nous ſont naturelles, découvrent infailliblement les principes de la generation de l'un & de l'autre ſexe; car ſi je puis raiſonner des cauſes par les effets, il me ſera permis de dire que comme les hommes ſont naturellement robuſtes, & qu'avec cela ils ont un appetit naturel à vivre d'alimens chauds & ſecs, à s'occuper inceſſamment, & à ſe donner de la peine à la guerre & aux grandes affaires, on doit conclurre que leurs principes ſont plus fortes & plus groſſiers que ceux dont les femmes ſont faites. Il s'en trouve peu qui haiſſent le vin,

& qui rejettent les choses qui leur piquent la langue. Les femmes au contraire sont naturellement delicates, & leur inclination, pour parler en general, ne se porte gueres au travail. Elle usent par une coutume naturelle d'alimens froids & humides, qui sont proportionnés à leur temperament, & il ne s'en est gueres vû qui n'aymassent avec passion & le lait & les fruits; la Nature le demandant par un appetit secret de quoy faire subsister toutes leurs parties par des choses qui leurs sont proporrionnées.

Les principes de l'homme & de la femme sont donc fort differens, puisque l'une & l'autre ont des inclinations si opposées. Les principes de l'un est plus chaud, plus sec & plus resserré; & le principe de l'autre plus froid, plus humide & plus mollet.

l'Experience nous fait connoitre cette verité; car une femme grosse d'un garçon sera ordinairement plus vermeille & se portera beaucoup mieux que si elle l'estoit d'une fille, la chaleur d'un garçon echauffe & excite la mere, au lieu qu'une fille par sa froideur augmente le froid & l'humide de son temperament; ce qui la rend valetudinaire & malade pendant toute la grossesse.

S'il se rencontre quelque fois des femmes qui soient d'un temperament plns chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la nature, mais aux humeurs

de la mere qui les a portées dans ses flancs, au lait de la nourrice qui les a allaitées, & aux alimens chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

1. Ainsy ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ny des femelles. Elle n'est que le champ de la Nature où se fait la generation, & ne reçoit que ce qu'on luy envoye de costé & d'autre. Elle s'occupe seulement à preparer la semence de l'homme & à l'attirer dans ses cornes. Elle favorise ensuite la conception. Elle fomente les nouveaux germes & leur distribuë l'aliment dont ils ont besoin. Enfin elle agit comme une bonne mere, qui fait vivre son enfant aux depens d'autruy.

Bien qu'il semble qu'elle soit plus chaude du costé droit, a cause du foyë qui y est placé, que du costé gauche: l'Experience cependant nous monstre qu'elle reçoit également de l'un & de l'autre des matieres plus ou moins chaudes. Et il s'est aussi bien trouvé des garçons du costé gauché de la matrice, que des filles du costé droit. Nous avons mesmes quelque fois trouvé dans la dissection de quelque femme un mâle & une femelle du mesme costé: De sorte que ce n'est ny la matrice ny ses parties droites ou gauches qui sont la cause de la difference des sexes.

2. Ce n'est pas non plus le sang des regles car-

car lors que l'Embrion se nourrit de sang, il a deja acquis sa Nature & son sexe, & il seroit alors impossible de les luy faire changer. Les alimens peuvent à la verité alterer nostre temperament, mais ils ne sauroient jamais le transferer dans un autre, bien loing de pouvoir faire changer nos parties de lieu & de figure.

3. l'Imagination de la femme quelque forte qu'elle soit ne peut encore produire cet effet. Car combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles & qui ne peuvent avoir de garçons, bien que leur imagination soit incessamment embarrassée & comme farcie de l'idée de ces derniers ? l'Imagination ne change ny nos humeurs ny leur temperament ; la bile ne sauroit par sa force devenir pituite, & la matrice qui a des dispositions pour une fille ne sauroit par son moyen en avoir pour un garçon : le temperament de l'un & de l'autre estant trop eloigné, leur matrice trop opposée, & leurs parties trop differentes.

4. l'Experience nous apprend qu'on fait des garçons & des filles en quelque temps de Lune que ce soit, & bien que la Lune ayt beaucoup d'empire sur nos humeurs, & qu'elle preside d'autant plus à la generation qu'elle joint ses influences à celles du soleil & des autres astres, cependant je ne croy pas qu'elle puisse faire changer les sexes, car quoy qu'elle enfle & multiplie la semence

dans

dans son croissant & dans sa vigueur, & qu'elle en diminuë la force dans son decours & dans sa deffaillance : on ne peut pourtant la regarder que comme une cause fort eloignée pour la difference du sexe.

Il est donc veritable, que ce n'est ny la matrice, ny le sang des regles, ny l'Imagination de la femme, ny enfin les astres qui sont les causes prochaines de la generation des masles & des femelles : mais que c'est plûtost la disposition & le temperament de la matiere dont nous sommes formez ; ainsy que nous l'avons fait voir cy dessus.

Aprés avoir expliqué le plus exactement que nous avons pû, les premieres causes de la generation des garçons & des filles, & en avoir découvert les causes immediates par le moyen de la matiere qui sert à les former, il faut presentement donner des regles pour engendrer cette matiere & ces esprits qui contribuent à la difference des sexes.

1. Regle. On ne a void gueres de trop jeunes ny de trop vieilles gens engendrer des garçons. Ils ne font ordinairement que des filles. La chaleur naturelle est trop foible dans les premiers pour cuire & perfectionner la semence. Les derniers sont trop languissans, & la glace de leur age s'oppose à l'abondance & a la chaleur des esprits qui doivent contribuer à former un garçon. Et parceque la semence n'est qu'un excrement de tout

le corps & des testicules ; il faut que toutes les parties soient fortes & vigoureuses pour engendrer de la matiere à faire un garçon ; Ce qui ne se rencontre ny dans les uns ny dans les autres.

2. Reglé. La façon de vivre est une des principales causes du sang & des humeurs : si l'on mange & que l'on boive des choses succulentes, chaudes & pleines d'esprits, les humeurs participent de ces mesmes qualités, & la semence a alors des dispositions pour un garçon à venir. Mais si les alimens sont froids, qu'elle apparence qu'elle puisse servir à engendrer de la matiere pour former un garçon. Elle n'aura tout au plus que des dispositions pour le corps d'une fille. Et l'experience nous apprend que ceux qui se nourrissent d'alimens chauds & succulens & de chair d'animaux lascifs, acquierent par là non seulement la force d'engendrer, mais aussi de faire un garçon, pourvû qu'il y ait tant soit peu de vivacité dans leur temperament.

3. Reglé. Il n'est pas besoin de manger ny de boire beaucoup, & à contre temps, quand on a dessein de faire un garçon. La chaleur est plus vive & plus forte quand nous sommes reglez. l'Excés cause des crudités & l'on ne void gueres d'hommes ny de femmes dereglez à tables qui engendrent des garçons. Leur semence n'a presque point de chaleur ny d'esprits ; & par ce qu'elle est indigeste

&imparfaite, elle n'est propre qu'a former une fille.

4. Regle. Si le manger & le boire éteignent nostre chaleur naturelle, quand nous en usons avec excés. l'Action dereglée de l'amour nous epuise & nous rafaichit de telle sorte, qu'aprés nos embrassemens reïterés nous n'engendrons que des filles. l'Experience nous le fait voir dans les jeunes gens, qui dans les premiers jours de leur mariage se carressent si éperdûment qu'ils n'engendrent point du tout, ou s'ils engendrent, ce n'est ordinairement que des filles. Que l'on fasse reflexion sur tous les mariages que l'on fait aujourd'huy, l'on y verra sans doute beaucoup plus de filles aisnées que l'on n'y rencontrera de garçons. Les Jardiniers impatiens ne recœuillent jamais de bonnes graines. Ils la dessaississonnent toujours ; & quand ils veulent la semer, ou ils sont frustez de leur attente, ou les plantes qui en vienent sont foibles & languissantes. Nous nous pressons trop pour l'ordinaire quand nous nous carressons, & si nous savions nous moderer, nostre ouvrage seroit plus parfait & dureroit plus long temps. Si lors que nous carressons une femme nous nous contentions d'une fois, il en naîtroit apparement un garçon au lieu que si par hazard une femme conçoit de la seconde ou de la troisieme fois qu'on l'embrasse l'une aprés l'autre, il n'en naîtra asûrement qu'u-

qu'une fille ; ou s'il reste encore quelques esprits vifs & penetrans dans la matiere qui doit servir pour un garçon, il sera fort petit, & peutestre desiguré par le peu de matiere & d'esprits que luy fournira son pere.

Nous voyons tous les jours de jeunes femmes qui n'ont fait que des filles avec un homme, & qui estant mariées avec un autre ne produisent que des garçons. La chaleur de nostre jeunesse nous précipite dans les delices de l'amour, nostre semence n'est pas plûtost faite qu'elle est epanchée,& nos emportemens amoureux durent souvent dans les deux sexes jusques à l'age de 25. ou de 30. ans. Mais si un homme ne carressoit sa femme que trois ou quatre fois le mois, la semence de l'un & de l'autre seroit plus cuite, plus epaisse, & plus remplie d'esprits. Elle auroit plus de disposition à former un garçon, que si on l'epanchoit plus souvent. Et c'est asseurement pour cette raison que les vieillards font quelquefois des mâles ; car comme ils manquent presque de chaleur naturelle, & que leur semence est cruë & foible, s'ils n'attendoient deux ou trois mois pour donner le temps à la Nature de la cuire & de la perfectionner, ils ne sauroient determiner la semence de la femme à leur donner un successeur.

5. Regle. l'Experience m'a fait encore remarquer que si les femmes qui ont des re-

gles moderées conçoivent aprés leur écoulement, elles font pour l'ordinaire des garçons: mais que si elles ont des regles abondantes & qu'elles engendrent avant que ces regles parroissent ou dés qu'elles finissent, elles sont toûjours des filles. Si nous examinons la cause de ces differentes productions que nous avons souvent observées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ay etablie. Car les femmes qui ont abondamment leurs regles estant d'un temperament ont plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles mesmes de semence propre à faire un garçon, puisque la complexion de leur corps & de leurs humeurs est opposée à la generation d'un masle. Dans le temps que les regles coulent encore, la matrice en est humectée & rafraichie tout ensemble, & bien que cette partie pust reserver alors une semence pleine de chaleur & gonflée d'esprits, son intemperie & celle de tout le corps seroit pourtant une cause qui diminueroit cette mesme chaleur & qui dissiperoit une partie de ces esprits. Au lieu qu'une femme qui a ses regles moderées, est agitée d'autant de feu & de chaleur qu'il luy en faut pour faire un garçon: la semence qu'elle engendre est chaude, seche & bien cuite, & aprés que sa matrice s'est une fois defaite de toutes ses impuretez, & qu'elle a esté échauffée par le

passage du sang qui y a coulé avec mediocrité, elle devient encore mieux disposée qu'auparavant; si bien que la semence de l'homme y arrivant, elle la dissoud & la raréfie alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des caracteres de fécondité au projet du masle qu'elle conserve.

6. Reglé. Enfin j'ay aussi observé que les regions du midy n'estoient pas si peuplées d'hommes que celles du septentrion. Qu'il y avoit dans les premieres six fois plus de femmes que d'hommes & que dans les autres les hommes égaloient presque en nombre les femmes ou les surpassoient mesmes. Il est aisé, ce me semble, d'en découvrir la cause.

La chaleur des païs meridionaux diminuë insensiblement la chaleur naturelle. Elle dissipe continuellement des esprits en tenant toujours ouverts les pores des corps: si bien que l'on n'est point ny si vigoureux ny si grand mangeur que dans les pas temperez ou froids. Les humeurs ne sont pas si bien digerées dans ceux là que dans ceux-cy, & la semence dans les premiers est plus propre à engendrer des filles qu'à faire des garçons. Je diray encore que parceque les hommes y sont incessamment penetrez d'une chaleur étrangere, & qu'ils ont accoutumé de jouïr des femmes avec excés, ils ont une semen-

ce cruë & indigeste qui est toûjours disposée à faire des filles. J'ajouteray à ces raisons, que les femmes estant dans une continuelle oisiveté & leur beauté consistant à ne point marcher pour estre trop grasses, quelle apparence y a-t-il que dans cet estat elles puissent avoir une semence forte & bien digerée, & que l'intelligence puisse former dans leurs flancs le projet d'un garçon d'une matiere si mal cuite? Au contraire dans les païs temperez & dans ceux qui sont mediocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle. Le froid bouchant les pores des corps en empêche la dissipation, & la semence estant par cette raison plus chaude & plus remplie d'esprits, on engendre aussi plus de garçons que de filles.

C'est encore pour cela mesme que l'on fait plûtost des mâles pendant que le vent souffle du costé du midy. En effet les vens froids qui regnent dans nos climats pendant les saisons les plus chaudes, empeschent l'epuisement de nôtre chaleur naturelle, & arrestent nos esprits qui se dissiperoient autrement. C'est dans ce temps-là que nostre chaleur & nos esprits se multipliant dans nos corps, vivifient & animent, pour ainsy dire, la semence, qui doit servir de principe à un garçon: & s'il est vray que les Bergers ayant remarqué la vertu de ce vent sur leurs troupeaux, font tous leurs efforts pour les faire

coupler pendant qu'il soffle dans l'esperence de profiter plus sur les beliers, qu'is ne feroient sur les brebis; on peut bien dire qu'il n'a pas moins de pouvoir sur la generation des hommes.

Pour moy j'ay observé que le vent à une telle proprieté pour conserver la vie des animaux & pour fortifier leur chaleur que si par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles & puis qu'on les mette dans de la paille le ventre en haut, on empeschera par ce moyen les premieres de mourir pendant 3. jours & les autres pendant six: ce que l'on ne sauroit seulement faire pendant un jour entier lors que le vent de midy soufle mediocrement.

En effet il affoiblit les animaux en dissipant leur chaleur naturelle, & en faisant evaporer leurs esprits: si bien que la coction se fait alors fort mal, le sang & les humeurs se distribuent tres-lentement, & la semence ne peut avoir d'esprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit donc conclurre aprés toutes ces raisons, qu'il y a un Art pour faire des garçon ou des filles, & que si l'homme & la femme se marient lors qu'ils ne croissent plus, s'ils observent exactement la façon de vivre que je viens de prescrire, s'ils ne se carressent que rarement, & qu'ils donnent le temps l'un & l'autre à la chaleur naturelle de

cuire leur semence, & à l'ame, de la perfectionner; s'ils s'embrassent à propos aprés les regles; & s'ils attendent qu'un vent souffle du septentrion au plein de la Lune, je suis tres persuadé, par l'experience que j'en ay, qu'ils feront un garçon plûtost qu'une fille.

CHAPITRE VII

Si les Enfans sont bâtards ou legitimes quand ils ressemblent à leur pere ou à leur mere.

PArce que la plus part des Jurisconsultes avec quelques savans Medecins soûtiennent qu'une femme pensant fortement à son mary au milieu de ses plaisirs illicites, fait par la force de son imagination un enfant qui ressemble parfaitement à celuy qui n'en est pas le pere; il sera bon d'examiner si la ressemblence d'un enfant depend de l'imagination, ou de quelque autre cause. C'est pourquoy nous rechercherons ce que c'est que la ressemblence des enfans à leurs Ancestres, nous en établirons les differences, & nous tacherons d'en découvrir les causes les plus veritables.

La Ressemblance, selon le plus commun sentiment, est une qualité naturelle qui fait les hommes semblables les uns aux autres, si

bien qu'en les regardant, ou en les voyant agir, on se trompe souvent, comme fit autre fois à Rome le Magistrat *Antonius*, qui acheta pour Jumeaux deux beaux garçons, que *Toranius* luy vendit bien cher, quoyque l'un fust Asiatique & l'autre Européen.

Les enfans ressemblent en trois façons à ceux dont ils sont issus. Il leur ressemblent, dis-je, ou en qualité d'homme, ou en qualité de masle & de femelle, ou en qualité de particulier ; de sorte que l'espece, le sexe, & l'individu établissent les trois sortes de ressemblances. Et pour ne parler icy que de la derniere, je diray, que les enfans ressemblent à leur pere ou à leur mere, dans l'ame & dans le corps.

Quoyque l'ame de l'homme soit d'une matiere extremement subtile, que nous ne pouvons decouvrir avec les yeux, Elle nous donne pourtant des marques de ressemblance par les effets qu'elle produit. Les passions & les inclinations des enfans nous font connoitre ceux dont ils ont esté engendrez. Je ne parle point icy de l'ame immortelle, que j'ay nommée intelligence, je suis persuadé qu'elle n'est pas materielle, & qu'elle est d'une autre nature que l'ame qui est la principale cause de la Ressemblance. Cette ame dont nous parlons, nous donnera par exemple, des marques d'une exacte œconomie dans le fils, comme nous l'avons observé dans le pere.

& elle inspirera à ce mesme enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mere. L'ame de cet enfant ressemble donc par ses qualités à son pere & a sa mere. Pour le corps, il aura des proportions & des ressemblances à la figure, à la couleur & aux actions de ceux qui l'ont engendré. Ou bien il ressemblera à son grand pere ou à son oncle: ou enfin il ne ressemblera ny aux uns ny autres, mais il retiendra les deux autres sortes de ressemblence dont nous avons parlé cy dessus.

J'avouë qu'il est fort difficile de découvrir les causes de toutes ces ressemblemens depuis que nous avons perdu la sience qu'en avoient les *Psylles*: ce qui a fait que les anciens ont esté si partagez sur cette matiere, & que presque tous les Jurisconsultes ont plûtost attribué la cause de la ressemblence à l'imagination de la mere qu'à toute autre chose.

Mais avantque de dire ce que je pense sur cette ressemblence, il me semble que je dois auparavant examiner, si l'imagination de la mere en peut estre la veritable source.

Les Jurisconsultes disent, aprés quelques Medecins, que la femme à l'imagination si prompte & l'esprit si vif, que l'on ne doit pas s'etonner si elle imprime sur ce qu'elle conçoit dans ses entrailles la ressemblence de ce qu'elle desire avec passion & de ce qu'elle s'imagine fortement; de sorte que si par exemple,

ple, elle a un appetit déreglé pour du vin, pour des meures, ou pour quelque autre chose, ou qu'elle s'imagine fortement étre caressée par quelque personne, son imagination est tellement attachée à ces sortes d'objets que l'experience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui se forme alors dans son sein, reçoit les marques des desirs ou des idées de sa mere. Jusques la mesme qu'il s'est trouvé des femmes blanches engendrer des enfans noirs semblables aux Ethiopiens, pour avoir contemplé trop attentivement pendant qu'elles concevoient, ou aussitost aprés avoir conceû des Mores, soit reellement, ou en peintnre. l'Imagination est si forte dans quelques femmes qu'elles envoyent de leur cerveau à l'enfant qui se forme dans leurs entrailles les corpuscules des objects externes qu'elles y ont receus, de sorte que ces images corporelles se communiquent aux parties tendres de l'enfant par une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere.

3. Bien que les bestes femelles ayent des ames incomparablement moins mobiles que les femmes, les naturalistes nous font pourtant remarquer qu'elles ont assez de force pour faire des impressions sur leurs petis: car si l'on evelope d'un mouchoir blanc le col d'un Paön qui couve, ou que l'on peigne de diverses couleurs les œufs d'une poule qui couve aussi, les Petis du Paön deviendront

tout blancs, & les Poulets tout bigarrez.

Mais parceque l'imagination de la femme est beaucoup plus uive que celle de ces animaux, elle communique aussi plus fortement a sont enfant ce qu'elle s'est une fois vivement imaginée : de sorte que si elle pense vivement à son amant, a son oncle, où a son grand pere, lors qu'elle conçoit, l'enfant qu'elle engendrera sera tout semblable à l'une de ces personnes.

3 La Ressemblance n'est pas une preuve de filiation, selon le sentiment des mesmes Jurisconsultes. l'Enfant qui ressemble à son pere n'est pas pour celalegitime. L'on ne sauroit sur cette conjecture le declarer heritier de son pere. Sa mere dans des embrassemens illegitimes a pû l'avoir engendré avec cette ressemblance par la force de son imagination caren pensant toûjours a son mary lorsqu'elle estoit entre les bras de son amant, elle a imprimé sur le corps tendre de l'enfant, qu'elle concevoit alors, les traits du corps & tous les caracteres de l'ame de celuy sur lequel son imagination estoit fixement arrestée.

On peut dire a tout cela, qu'il est vray que nostre ame estant liée à nostre corps aussi etroitement qu'elle l'est, peut faire sur nous de violentes impressions; l'experience de tous les jours nous en donne assez de preuves. Mais je ne saurois me persuader que l'action de cette même ame soit capable de produire

les

les ressemblances dont il s'agir. Ceux qui le soutiennent, ne se fondent que sur de vaines observations, sur des parties imaginées, & sur des raisonnemens mal établis. Car que peut l'imagination d'un Paon ou d'une Poule sur des œufs qu'ils n'ont pas pondus? l'Ame de ces deux especes d'animaux est si peu active qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle pûst agir hors deux-mesmes, & imprimer sur des œufs étrangers des caracteres qu'elle se seroit figurée, si l'on peut parler de la sorte.

S'il naist tous les jours des poulets bigarrez dans les fours d'Egypte, & que nos poules en fassent éclorre de mélez, sans que leurs œufs ayent esté auparavant peints, peut on assurer que c'est l'imagination des ces animaux qui est la cause de la varieté du plumage de leurs petis?

Les Taches de quelque couleur qu'on les remarque aux enfans, ne viennent pas non plus de l'imagination de la mere, ainsy que nous l'avons observé ailleurs l'Imagination n'a point un pouvoir si violent, que d'imprimer des caracteres sur un corps étranger: car lors qu'un enfant se forme dans les flancs de sa mere, il n'agit que par luy mesme, & alors il n'a besoin d'elle, que comme une semence a besoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme grosse de 2. de 3. ou de 4. mois ayant un appetit désordonne de manger, par exemple, des

meures, & se mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination, puisse communiquer à sa main la vertu d'imprimer sur l'endroit de son corps où elle sera posée, la ressemblence de ce fruit, qui passant de là sans s'arrester, & se mélant parmy son sang, ses esprits, & ses sucs qui coulent alors incessamment à ses parties naturelles, puisse estre imprimée sur le corps de l'enfant au mesme endroit que la mere aura touché le sien? En verité l'imagination des hommes a icy plus de force que celle des femmes; & ce n'est que celle des premiers qui a inventé ces sortes de raisonnemens: ils n'ont pû trouver de cause naturelle de ce qui arrive; ils en ont allegué d'apparentes, pour ne demeurer pas court, ayant à rendre raison de cet effet. Car de s'imaginer qu'il y a une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere, & qui s'implantent dans le corps de l'enfant pour luy porter les corpuscules des objets externes, & pour luy imprimer les marques de ces mesmes objets, c'est ce que l'anatomie ne nous a pas monstré jusques icy.

Mais il est bien plus vray semblable de dire que ces marques sont des inegalitez & des defauts de la matiere dont nous sommes formez, que l'ame qui a menagé le petit corps de l'enfant n'a pû en aucune façon corriger; ou plûtost que ce ne sont que des contusions que le corps tendre de l'enfant a receu dans le

le commencement de sa vie. Et comme le sang qui est une fois sorty des veines par quelques coups ou de la mere ou de l'enfant, ne se dissipe pas alors entierement, les parties qui le reçoivent en demeurent toûjours tachées.

Pour goûter bien ce sentiment l'on n'a qu'à faire reflexion sur toutes les marques que les enfans apportent du ventre de leur mere & l'on observera toûjours qu'elles ont du rouge. Il n'est pas possible que les femmes grosses n'ayent jamais souhaité ardemment que de manger des choses de cette couleur, nous voyons tous les jours le contraire, & leur appetit dereglé est aussi bien pour des choses vertes, jaunes, noires ou blanches que pour des rouges. Cependant on n'observe presque jamais aucune de ces couleurs-la imprimées sur la peau de leurs enfans.

Mais encore n'est ce pas une pure fable, que de dire qu'il y a eu des femmes blanches & mariées avec des hommes blancs qui par la force de leur imagination ayent fait des enfans noirs? Elles n'avoient pas sans doute le secret de *Julie* fille d'*Auguste* qui ne faisoit jamais d'enfans qui ne ressemblassent à son mary quoy qu'elle fust carressé par plusieurs autres, par ce qu'elle ne souffroit point leurs carresses qu'elle ne fût grosse de luy.

Pour moy je me persuade aisement que les femme ont beaucoup contribué à introdui-

re cette opinion sur la cause de la ressemblance des enfans, afin de couvrir les fautes qu'elles commettent tres souvent, & qu'en suite des personnes habiles & politiques ayant consideré, que ce sentiment estoit assez favorable, pour le bien & pour la tranquillité de l'estat, ont cherché des raisons pour l'appuyer.

Mais bien loin que l'imagination de la femme soit la cause de la ressemblance, il est mesme impossible qu'elle puisse produire les effets que l'on se persuade.

1. Tout le monde sait quels transport sent une femme, quand elle est carressée amoureuses; & il semble que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec precipitation. Son imagination n'est alors fixée sur aucun objet qui puisse la detourner; & si elle est arrestée sur quelqu'un, c'est assurement sur celuy qui est present.

Quoyque la peur trouble en quelque façon ses voluptés, & qu'elle fasse quelque impression sur son ame, lors qu'elle s'abandonné à des libertés illicites, elle prend n'eantmoins les précautions de telle sorte, qu'elle peut jouir en assurance de ses plaisirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'esprit, & que la crainte la trouble, bien loin que de faire un enfant semblable à celuy que la peur reprensente à son imagination, elle fait un avorton, qui manque de ce qu'il luy faut

faut pour étre formé : car son ame estant ailleurs, & son esprit estant dans un mouvement irregulier, elle ne peut concourir entierement à la generation d'un enfant parfait. C'est de là mesme qu'il arrive, que les grand hommes font quelquefois des enfans, qui sont indignes d'étre leur fils ; parceque l'áme des peres estant occupée à de grandes affaires, ils ne communiquent pas assez de chaleur ny d'esprit à leur semence, qui est ainsy la cause d'un enfant difforme; ce que nous examinerons en particulier au chap. suivant.

2. D'ailleurs s'il est vray que l'imagination soit la cause de la ressemblance, pourra-tion dire que les mouches, où que les plantes mesmes, ont de l'imagination, pour engendrer ce qui leur est semblable ? une mouche à miel, par Exemple, a la mesme figure & les mesmes inclinations que celles qui l'ont engendrée, & celle-cy leur est si semblable, qu'il est impossible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre : Cependant peut-on dire, que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de leur ressemblance.

3. D'autrepart, l'imagination de la femme doit avoir esté vivement frapée par les objets, dont elle doit faire l'impression sur le corps de l'enfant qui se forme dans son sein. Mais si cette femme n'a jamais vû son grand-pere, où qu'elle n'ait jamais ouy parler des defauts de ces ancestres, pour se les represen-

ter fortement à l'imagination, comment pourra-t-ella faire un enfant loûche, borgne, boiteux ou pied bot? Cependant l'histoire nous apprend, qu'il y avoit autrefois des familles à Rome qu'on ne distinguoit que par les defauts de leurs ancestres, qui estoient *Sorabons*, *Coclites* où *Scaures*.

Pour moy je connois une femme boiteuse du pied droit qui fit sa premiere fille incommodée du mesme pied, cependant elle m'a souvent protesté qu'elle n'avoit jamais pensé à son incommodité pendant qu'elle concevoit, ny durant toute sa grossesse. Aussi est il certain que son defaut est peu sensible, & qu'elle y est tellement accoutumée qu'elle n'y pense presque jamais.

Les petis hommes du septentrion ont tous les cuisses courbées en dedans; mais ce n'est pas sans doute l'imagination de leur mere qui les rend semblables à leurs Ancestres, c'est plûtost quelque chose d'interne & d'essentiel que nous découvrirons cy aprés. Car de s'aller imaginer que la caprice d'une femme puisse forcer les principes, dont l'ame se sert pour agir naturellement, j'avouë que c'est ce que je ne saurois comprendre.

4. Au reste si l'imagination est la cause de la ressemblance externe, elle doit aussi étre une cause universelle, & agir incessament de la mesme façon dans tous les particuliers; de sorte que les enfans devroient toûjours nai-

naître semblables à ceux que la mere s'est fortement imaginée. Si elle a pensé, par exemple à un Heros, l'enfant qui en naitra aura la figure de la personne imaginée; & cependant nous voyons tous les jours le contraire, & nous sommes témoins qu'un enfant ressemble à son frere, à son oncle, ou à son bisayeul en qui la mere n'aura pas pensé, ny au moment de la conception, ny mesme durant sa grossesse.

5. Aprés tout pour faire une ressemblence, il faut que toutes les petites parties qui doivent concourir à composer un enfant soient tellement disposées pour une grosse teste, par exemple, pour un nez aquilin, pour de gros yeux noirs, & pour tout le reste du corps, que nous remarquions dans un enfant une figure semblable à cette de son ayeul. Ce n'est point à l'imagination de la mere qui est une faculté animale, comme l'appellent les Medecins, à former ainsy un corps & à en observer toutes les dimensions; elle manque d'instrument pour cela & n'a d'empire que sur ce qui luy appartient. La formation d'un enfant ne peut étre que l'action de l'intelligence, qui se sert de l'ame, pour lui donner la figure convenable. C'est donc à cette ame à donner la forme externe, & à chaque partie & à tout le corps mesme. Et ce seroit une chose ridicule, que la faculté formatrice de l'ame, qui n'est autre chose que l'ame mesme,

composast une partie,& que d'un autre costé l'imagination qui n'en est qu'une faculté, luy doneraſt la figure.

6. Mais encore eſt ce l'imagination de la mere, qui a engendré dans les reins de ſon fils une pierre qui luy a eſté tirée à l'age de cinq ans? La mere a-t-elle jamais penſé à cette maladie, a la qu'elle le pere avoit des diſpoſitions, quand à l'age de 18. ans, il fit cet enfant, puiſque le pere meſme n'avoit encore point reſſenty cette incommodité, dont il ne s'eſt apperçeu qu'à l'age de 50. ans?

7. Enfin on ne peut attribuer a l'imagination de la mere l'horreur qu'avoient deux freres pour du fromage, puiſque leur mere aimoit avec paſſion cet aliment: on devroit plûtoſt attribuer cette repugnance à des cauſes internes & eſſentielles, puiſque, ſelon la remarque de Skenkius qui nous en fait l'hiſtoire, leur pere ne pouvoit en ſouffrir l'odeur ſans ſe pâmer.

Apres tout cela il faut donc dire, que ce n'eſt point l'imagination de la mere qui eſt la cauſe de la reſſemblence des enfans, non plus que des inclinations & des maladies auſquelles ils ſont ſujets: que c'eſt plûtoſt un pareil, & je puis dire un meſme principe qui à fait le corps du pere, qui travaille ſur celuy du fils; & que l'ame de celuy-cy imprime des caracteres ſemblables ſur une matiere qui lui obeit,

obeit, & qui a des dispositions à ces mesmes accidens.

A fin d'examiner de plus prés cette question, on doit observer plusieurs choses que je juge étre necessaire pour la bien entendre.

Premierement on doit remarquer que la semence est animée de l'ame de l'homme qui est communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement que la semence de l'homme & de la femme, estant meslée, a des mouvemens actuels & des mouvemens en puissance: que les premiers sont des puissances prochaines, & que les autres ne sont que des mouvemens eloignez.

En troisieme lieu, que la ressemblance est essentielle ou accidentelle: que la naturelle procedant des principes internes de l'enfant est toûjours certaine & constante, au lieu que l'accidentelle ne l'est point.

1. Cela estant supposé, examinons d'abord la cause de la Ressemblance du fils au Pere, & de la fille à la mere, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons en suite la cause de la Ressemblance de la fille au pere, & du fils a la mere.

3. Observons aussi la cause de la Ressemblance que les enfans ont confusement avec leur pere & leur mere.

4. De-

4 Decouvrons encore pourquoy les freres & les sœurs se ressemblent.

5. Voyons aprés cela la source de la ressemblence des enfans aux grand peres aux bis ayeuls & aux oncles.

6 Examinons enfin pourquoy un enfant ne ressemble à aucun de ses parens,

La cause de la Ressemblence du fils au pere, & de la fille à la mere, ne peut étre prise que des principes internes, qui servent à former ces enfans ; c'est à dire de la semence de l'homme & de la femme, qui estant unies ensemble ne font qu'un corps, sur lequel l'ame, qui est l'autre principe, venant à agir, se fabrique un domicile pour sa demeure.

Je le dis encore une fois, je ne parle point icy de l'ame immortelle, qui ne se communique jamais, & qui ne fait point de ressemblences. Je parle seulement de l'ame materielle qui sert d'instrument à l'intelligence, qui la fait agir selon ses ordres.

Les esprits ou l'ame qui reside dans la semence de l'homme s'estant donc meslée avec l'ame qui est dans la semence de la femme, lorsque la conception s'accomplit, & ne faisant alors qu'un mesme composé, travaille en qualité de principe sur la matiere la plus terrestre & la plus epaisse de la semence de l'un & de l'autre sexe. Et parceque la semence d'une femme peut étre d'un temperament chaud & sec, qu'elle a les parties de

sa matiere pressées les unes contre les autres; & qu'elle ne manque pas d'esprits pour produire un mâle, la semence de l'homme luy imprimant son caractere, fait un mélange qui à toutes l s qualités convenables à former un garçon. Car l'ame qui est dans la semence de l'homme ayant les mouvemens fort prompts & fort actifs, l'emporte sur l'ame qui est dans la semence de la femme, & fait ainsy obeïr la matiere sur la quelle elle travaille: si bien que celle cy estant penetrée par cellela, il se fait un melange dans la boule où se forme l'enfant, qui cause la ressemblance qu'a cet enfant avec son pere.

Si l'on méle du levain bien aigre parmy de la paste, lé pain qui en sera fait sentira l'aigre, quoy que le levain y ayt entré en boaucoup plus petite quantité. Tout de mesme l'ame qui est dans la semence du pere, ou si l'on veut les esprits qui y resident estant fort penetrans se font connoitre dans le mélange qui se fait des deux semences. Est c'est ce qui arrive toujours selon les loix de la Nature, que le fils est semblable au pere & la fille à la mere; autrement selon le sentiment d'Aristote, ce seroit une espece de monstre, s'ils ressembloient à quelque autre personne.

Le projet de l'enfant ayant donc receu la complexion du pere, par les impressions qu'a fait la semence sur la semence de la femme, se perfectionne tous les jours par ces mesmes prin-

cipes. Si le pere, par exemple, est bilieux & melancolique : qu'il soit haut & prompt : & qu'il ait avec cela la voix grosse, & de bonnes inclinations ; une portion de son ame, qu'il communique à son enfant par le moyen de sa semence, portera par tout avec elle ces qualités qui en sont inseparables Elle dilatera & étendra la matiere de os: Elle produira de la chaleur & de la secheresse dans les principales parties : Elle causera, en un mot, un temperament bilieux & melancolique. Enfin la partie subtile de la semence du Pere, qui n'est autre chose qu'une portion de son ame, avec sa partie grossiere dont le corps est en partie formé, l'emportant sur l'ame, & la matiere qui est dans la semence de la mere est la source de la ressemblance qu'a un garçon avec son pere, non seulement d'espece, mais encore de sexe & d'individu.

Il en arrive ainsy de la ressemblance qu'a une fille avec sa mere : car la matiere, qui est renfermée dans une boule, estant d'une complexion froide & humide, si on la compare a la matiere dont un garçon est formé, ne peut servir qu'à faire une fille, principalement si la semence de l'homme est foible & languissance, & qu'elle approche du temperament de celle de la femme, l'ame ayant une force dominante prend le dessus sur l'ame de la semence de l'homme, & estant unies ensemble imprime sur la matiere, qui est dispo-

sée à recevoir son caractere feminin, des marques de ressemblance avec la femme dont el elle procede. De sorte que si la femme est d'un temperament froid & humide ; qu'elle soit pituiteuse & sujette aux fluxions ; que ses passions soient moderées, & ses mœurs raisonnables, l'ame qui agit fortement sur la matiere du projet de l'enfant, produira aussi les mesmes effets dans la fille qui doit naitre. Car si le temperament de la mere est la cause de tout ce que nous remarquons en elle : que ses mœurs & sa santé en soient des effets : & que la disposition de l'ame & de la matiere de sa semence suive aussi par necessité ce même temperament, ont doit sans doute attendre que la fille soit semblable à sa mere, & qu'elle ayt les mesmes inclinations ; puisqu'elle possede plus de son corps que de l'ame & du corps de son pere. L'ame de la semence du pere & sa semence mesme, n'a servy dans cette occasion qu'à rendre la semence de la mere prolifique, & à augmenter la matiere du projet. Elle a souffert, pour ainsy dire, plus qu'elle n'a agy, & l'on diroit mesme que le pere n'a rien contribué pour faire cette fille, tant elle ressemble à sa mere dans les qualités du corps, & dans les passions de l'ame.

Mais si la fille ressemble au pere, & le fils a la mere, ce qui arrive souvent, on doit concevoir d'une l'autre façon la cause de la

ressemblence individuelle. Si le pere, par exemple, en est grand & gros, s'il est sanguin & pituiteux, qu'il ait la chair mollasse, & les actions lentes. Si la mere au contraire est petite seche & bilieuse, prompte & agissante, & qu'elle ait la chair ferme, il peut arriver & il arrive mesme tous les jours, que la fille ressemblera au pere, & le fils à la mere.

La source de cette ressemblence est que l'ame & la matiere, qui servent à la conception, sont la cause de la ressemblence, lors que l'une ou l'autre semence font paroitre dans le melange de la formation leur qualités premieres & secondes. Je pourrois dire pour éclaircir cecy, que l'ame & la matiere de la semence de l'homme estant conformez à ses principes, c'est à dire, estant froides, humides, lentes & pituiteuses, comme est celuy d'où elles procedent, elles dominent sur l'ame & sur la matiere de la semence de la femme, & par leur matiere & par leurs qualitez, si bien que l'ame qui est dans la semence du pere, ayant souvent des mouvemens tres actifs & tres penetrans, s'empare de l'ame de la semenee de la mere, & par ce melange il ne se fait qu'un corps subtil, dont la partie dominante retient toûjours le party de la complexion du pere, l'ame dominante imprime donc son caractere feminin sur l'enfant, qui doit se former dans les entrailles de sa mere, & rend cette

fille

fille semblable à son pere. Elle est grande & grosse comme luy. Elle est lente dans ses actions. Ses yeux sont bien fendus, les regles sont abondantes, enfin elle est pituiteuse & sanguine comme son pere.

Mais si le pere ne donne que fort peu de semence, qui ne serve seulement qu'à faire fermenter la semence de la femme, pleine de feu & d'esprits, il naitra de ce mélange un garçon qui aura le temperament de la mere, la mesme figure, & les mesmes inclinations. Il sera petit comme elle, & il luy sera tout semblable, si l'on excepte le sexe. Car cette femme estant d'une complexion chaude & seche, si nous la comparons à son mary, imprime sur le projet de son enfant un caractere masculin qui se feroit toûjours connoitre, a moins que la semence du pere ne detournast l'inclination de la Nature.

Il n'en arrive pas insy lors que les enfans ressemblent & à leur pere & à leur mere tout ensemble. Les semences des deux sexes sont alors tellement égales en matiere, en force, & en qualité, que l'enfant a des parties de l'un & de l'autre : ou bien il y a une partie semblabe a la mesme partie du pere, & il en a une autre qui ressemble à une autre partie de la mere. Cet enfant par exemple, avec le nez de son pere & la bouche de sa mere, a la poitrine de sa mere, & le foyë ou l'estomach de son pere. En un mot il sera sujet aux incommo-

dités

ditez de l'un, & aux passions de l'autre.

La cause de cette ressemblance n'est autre chose que le mouvement different des differentes partiers de la semence de l'homme & de la femme ; & s'il est vray que la semence coule des principales parties de l'un & de l'autre, & qu'avec cela elle soit animée, ainsy que nous l'avons prouvé ; il me semble qu'on ne doit point avoir de la peine à concevoir comment une partie d'un enfant ressemble a une partie de son pere, & qu'un aucune partie de ce mesme enfant ressemble a une autre partie de sa mere. Car comme la portion & la semence qui coule, par exemple, de la teste du pere ou de la mere, fait des mouvemens differens, l'une & l'autre portion estant melées sans pourtant estre confonduës: l'intelligence qui a ordre de la Nature de former un enfant trouvant une matiere dispose a former la teste d'une telle ou d'une telle façon, par la victoire d'une semence sur l'autre, travaille sur cette mesme matiere, selon les ordres qu'elle a receus Mais comme elle rencontre beaucoup de matiere dans la portion de la semence qui doit servir à faire le nez, & qu'outre cela cette matiere a encore des mouvemens fortes & actifs, elle forme par le moyen de l'ame qui lui obeit toûjours, cette partie de l'enfant semblable à celle de son pere, c'est à dire elle fait un nez gros & aquilin.

Il en arrive de mesme dans la formation des autres parties du corps de cet enfant, si bien que si la portion de la semence qui est destinée à former le cœur & la poitrine, tient plus de la matiere & de l'ame de la semence de la mere, l'enfant à venir sera sujet aux mesmes passions & aux mesmes incommodités que la mére. Enfin selon les divers mouvemens forts ou foibles que le projet aura receu, l'enfant aura quelques parties semblables à celles de son pere, & quelques autres à celles de sa mere.

C'est encore la mesme cause qui rend les jumeaux & les jumelles semblables les uns aux autres. Car si nous faisons reflexion sur ce que nous avons dit au chap. 3. de ce livre, nous serons persuadez que la semence de l'homme se communiquant presque dans un moment au beaucoup de petites boules que la femme conserve dans les conduits de sa matrice, elle leur imprime son caractere & fait les mesmes impressions sur les uns que sur les autres; si bien que s'il s'y trouve de la difference, soit pour le sexe, soit pour l'individu, cela vient plûtost de la femme que de l'homme: car pour la semence de l'homme, elle se partage à plusieurs boules de l'un & de l'autre costé de la matrice, quand il y a des dispositions pour l'y recevoir, & faisant les mesmes impressions sur les uns que sur les autres, elle cause ainsy la ressemblancr des jumeaux & des jumelles. Maie

Mais il n'en est pas de mesme, quand les enfans ressemblent a leur grand pere ou à leur bisayeul. La Nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvemens actuels & prochains, elle ne la fait agir que par des mouvemens en puissance, & ne fait point representer les personnes dont l'ame procede, mais celle dont elle a esté produite. Ces trois enfans qui dans la famille des *Lepides* à Rome naquirant loin les uns des autres, avéc une membrane qui leur couvroit un oeil, sont des preuves autentiques de ce que j'avance.

Pour comprendre bien cela, on doit étre persuadé que les ressemblances que nous avons avec nos ancestres sont en puissance dans nostre semence, par l'ame & les humeurs qu'ils nous ont communiquées; si bien que s'il y a quelque cause accidentelle qui empéche un enfant de ressembler à son pere ou a sa mere, on doit croire qu'il representera l'un de ses parens dont l'idée est demeurée dans l'ame du pere & de la mere. Car s'il est vray que mon ame est venuë de mon pere, & que l'ame de mon pere soit sortie du sien, & ainsy toûjours en remontant par le commendemant que fit Dieu à la Nature au commencement du monde, selon la remarque de *Tertullien*, je pourray dire que mon ame porte avec elle le caractere & l'idée de tous ceux par lesquels elle a passé. Et si la semence communique successive-

ment

ment a plusieurs particuliers a peu prés le mesme temperament, qu'elle difficulté y a-t-il de croire qu'un enfant peut ressembler à son bisayeul non seulement selon la figure de ses parties externes mais encore selon ses passions & son humeur ? Une pierre d'aymant touchant un morceau de fer luy communique sa propre vertu, & puis ce morceau de fer agist avec une pareille activité que la pierre mesme. Ainsy il arrive souvent que la semence du fils fait de pareilles impressions que feroit la semence du pere. C'est de quoy on sera plus pleinement persuadé par la question que nous alors examiner, savoir, pourquoy un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

6. Il n'est pas besoin de repeter icy ce que nous avons dit cy dessus de la cause de la ressemblance qu'ont les enfans avec leur pere ou avec leur mere ; nous avons prouvé assez evidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme & de la femme qui accompagnoit la semence de l'un & de l'autre sexe, & que le temperament, qui en estoit inseparables, estoient la cause de cette ressemblence; & que c'estoit d'où venoit l'effigie, les passions de l'ame, la santé, les maladies qui faisoient ressembler les enfans à leurs ancestres. Nous avons encore fait remarquer que cette ressemblence estant naturelle ne pouvoit venir que d'un principe interne, & que si

elle manquoit quelquefois à paroitre, il falloit en attribuer le changement a des causes etrangeres, qui troublent la Nature dans son action, & qui detournent les mouvemens libres qui se trouvent dans la semence du pere ou de la mere.

En effet si ces mouvemens sont un peu interrompus par des causes etrangeres, les enfans naissent semblables à leur grand pere ou à leur bisayeul. S'ils le sont beaucoup, ils ressemblent à leurs parens en ligne collaterale. S'ils sont forcés & agités, ils ne ressemblent ny aux uns ny aux autres, mais seulement à l'espece de l'homme. Enfin si ces mouvemens sont entierement inegaux & qu'ils trouvent une matiere brouillée & desunie, il en vient des Hermaphrodites, & des monstres.

Le suc dont l'enfant se nourrit d'abord, le sang des regles par lequel il se perfectionne, les passions de l'ame de la mere, le lieu large ou estroit où il demeure pendant 9 mois, les alimens dont il use aprés estre né, l'habitude qu'il prend pour ses mœurs par les exemples qu'il imite, sont de puissantes causes que je pourrois appeller etrangeres, qui troublent quelquefois les mouvemens directs de la Nature, & qui l'empeschent de faire des impressions naturelles sur un enfant. La Nature ressemble en cela a un peintre, qui fait souvent des tableaux par imitation; mais qui

en fait aussi quelquefois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette question, je puis dire que la semence estant animée comme nous l'avons prouvé, porte avec elle des caracteres d'individu, & que ces caracteres estant des mouvements actuels & prochains ne manquent jamais a estre communiquez au corps sur lequel ils sont imprimez: mais comme il y a d'autres mouvemens éloignez qui ne portent point avec eux l'idée d'un particulier mais qui portent en general la figure, & la representation d'un homme, il s'ensuit qu'aux moindres petis desordres qui arrivent dans la generation, le pere ou la mere peuvent engendrer par ces derniers mouvemens un enfant qui ressemblera à un homme; mais qui n'aura aucune ressemblence avec ceux qui l'auroint engendré.

l'Imitation de la mere trouble plûtost l'action de la Nature, qu'elle ne contribuë à la ressemblance. J'avouë cependant qu'elle a quelque pouvoir sur ses esprits & sur ses humeurs; & si elle ne fait point d'impression sur le projet d'un enfant qui se gouverne par luy mesme dans ses premiers jours de vie, elle en fait du moins sur le suc nourricier ou sur le sang des regles, dont l'enfant se nourrit dans les flancs de mere.

On sait quels changemens & quels desordres causent les alimens au commencement de nostre vie. Comme ils entretiennent no-

ſtre chaleur, quand ils ſont bons, ils la detruiſent quand ils ſont mauvais. J'attribuë l'embonpoint de certains peuples à l'uſage du lait, du beurre & du fromage, & a un air froid & humide qu'ils reſpirent; au lieu que l'on en remarque d'autres qui ont une toute autre figure, parce qu'ils vivent dans un air tout oppoſé à celuylà & qu'ils uſent d'autres alimens.

Enfin il y a quantité d'autres cauſes éloignées de noſtre temperament & de nos inclinations naturelles, ſi bien que quand l'age nous met en eſtat d'eſtre comparez à noſtre pere ou à noſtre mere, nous nous trouvons alors fort differens, ſoit par nôtre faute, ou par la faute de ceux qui ont eu ſoin de nôtre education.

Ainſy j'oſe conclurre hardement qu'à moins qu'il n'y ait des cauſes accidentelles & éloignées qui changent la reſſemblence que nous devons naturellement avoir avec ceux qui nous ont engendrez, nous leur ſommes fort ſemblabes. Les *Garamantes*, qui n'eſtoient pas ſauvages en ceçy, faiſoient nourrir tous leurs enfans en commun juſqu'à l'âge de cinq ans, & alors ils donnoient à chacun les enfans qui luy reſſembloient le plus, jugeant par là qu'il eſtoit leur pere, & qu'il eſtoit obligé d'en prendre ſoin. Ils croyoient donc que la reſſemblence eſtoit une puiſſante conjecture de filiation, & qu'elle pro-

cedoit de quelque principe interne qui estoit invariable.

Pour moy j'avouë que j'aurois mauvaise opinion d'une femme qui auroit un enfant qui ressembleroit à l'un de ses domestiques, & ce seroit, selon mon sentiment une preuvé assez forte pour le faire estimer illegitime, au lieu que s'il estoit semblable a son pere, ce seroit sans doute une grande conjecture pour la chasteté de la mere.

CHAPITRE VIII.

Pourquoy il y a des enfans qui naissent foibles ou imparfaits, & d'autres forts & Robustes.

S'Il est vray que le mariage des Rois a principalement en vuë le bien de leurs estats, il est juste que celuy de leurs sujets ayt aussi pour fin la gloire de leurs Princes. Un Roy ne sera jamais en estat de se deffendre contre les insultes de ses ennemis, bien loin de conquerir des villes & des Provinces, s'il a des sujets, foibles on imparfaits : au contraire rien ne pourra resister à sa puissance, s'il en a de bien faits & de robustes.

C'est donc une chose digne d'un Royaume bien polissé de regler tellement ce qui con-

cerne les mariages, que tous ceux qui y naissent puissent un jour étre capable de soutenir les entreprises de celuy qui y commande.

Si nous pouvons découvrir la cause qui fait qu'il y a tant de personnes petites, valetudinaires, ou contrefaites; & en mesmes temps ce qui fait les hommes forts & robustes, spirituels & adroits, ce seroit, ce me semble, un moyen assuré pour remedier aux desordres qui n'arrivent que trop souvent dans les familles, & dans les estats, par la negligence qui se remarque dans les mariages, & par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si le Roy *Archesilaüs* n'eust épousé une femme jeune & petite, jamais les Lacedemoniens ses sujets n'eussent eu pour luy tant de mépris ny tant d'indifference. Car qu'elle apparence qu'une telle femme eust pû fournir assez de matiere pour former un enfant d'une taille avantageuse. Les entrailles auroient esté trop pressées & ses flancs trop resserrez pour s'élargir comme il falloit, & elle n'auroit pas eu assez d'humeurs pour luy communiquer la nourriture dont il auroit eu besoin. Cet enfant auroit esté un nain comme sa mere, & puis il auroit esté un objet de mépris & de la haine des peuples & un sujet indigne d'estre le fils d'un Roy.

En effet une petite femme de 12. ans, ou quand

quand mesme elle feroit plus agée, a les flancs trop serrez & les parties de la generation trop petites pour y contenir durant 9. mois un enfant de belle taille ; & bien loin de le porter jusques au bout de sa grossesse, elle seroit contrainte d'accoucher avant que toutes les parties de l'enfant fussent accomplies. Mais encore si le mary & la femme sont fort jeunes & d'un mesme âge, la semence de celuy-là n'augmentera presque point la matiere de la boule d'où l'enfant devra estre formé. Elle ne communiquera seulement que ses esprits fermentatifs pour la generation, & ainsy l'enfant sera toûjours foible, languissant & petit.

On Loüe encore aujourd'huy ces peuples qui ne permettoient pas autre fois le mariage des petis hommes & les petites femmes ; de peur qu'ils n'accrûssent le nombre des nains dont la Republique estoit déja assez embarrassée.

Les petites personnes viennent encore d'une autre cause ; car si le pere & la mere sont d'un temperament extremement lascif, l'experience fait voir que les enfans qui en naissent ne peuvent être grands. l'Amour de deux jeunes personnes mariées les embrase souvent de telle sorte qu'il ne se passe point de jour que cette passion violente ne les agite & ne les épuise. Et si par hazard il naist quelque enfant de ces embrassemens reiterez, ce

ne sont que des nains & des enfans foibles qui n'ont pas eu dans les flancs de leur mere assez de matiere pour y estre bien formez. On se joint trop souvent l'un à l'autre pour avoir de la semence bien cuite & bien digerée & ainsy le mary ne communique à sa femme que fort peu de matiere pour la generation, & encore est-elle mal conditionné. La femme de son costé n'a que de tres petites boules n'ayant pas eu le temps de les laisser croître, puisque l'amour l'oblige à les faire fermenter plûtost qu'il ne faudroit. Ce peu de matiere donc qui sert à former cet enfant, ne peut servir qu'à faire des parties trop petites pour estre jamais les parties d'un grand corps.

Si les personnes mariées imitoient la chastité du Roy des *Palmyreniens* & de *Zenobie* sa femme, nous aurions aussi beaucoup plus d'hommes grands, spirituels & robustes que nous n'en avons. On rapporte que cette Princesse estoit si moderée dans sa passion, qu'elle ne s'approchoit jamais de son mary que pour en avoir des enfans; & que pour cela elle attendoit toûjours le temps de ses regles pour connoitre si elle estoit grosse ou non. Si ses regles paroissoient, elle retournoit incontinant aprés entre les bras du Roy, afin d'obeir plutost aux ordres de la Nature qu'à sa propre passion. Et si ses regles ne venoient point, elle se passoit pendant sa grossesse des plaisirs du mariage, que la plus-part

 des

des femmes souhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'est le veritable moyen de faire des enfans forts & spirituels que d'en agir de la sorte. Il semble que l'on se remarie toutes les fois que l'on se caresse aprés un assez long intervalle. Il ne manque alors ny matiere ny esprits pour former un enfant bien fait, & l'experience fait voir tous les jours, que les plus grands hommes sont souvent venus de conjonctions illegitimes. Jamais Rome n'auroit esté la terreur de ses voisins si *Romulus* son fondateur ne fust né de la sorte : & jamais deux villes considerables de l'Europe n'eussent élevé deux statuës à l'honneur & à la memoire d'*Erasme*, si sa naissance ne luy eust donné de l'esprit.

En effet la semence a le temps de se cuire & de se perfectionner, & les esprits s'y assemblent en plus grande foule, lors que l'on se carresse rarement. Les plaisirs de l'amour sont mesmes plus grands, quand on les prend avec moderation, & ils ne dégouttent pas, comme ils font ordinairement.

Pour peu de santé qu'ayent un homme & une femme pour vû qu'elle observent tout ce que l'on doit observer pour faire des enfans forts & spirituels, ils ne manquent pas d'y reussir : *Et nous ne voyons jamais gueres*, pour me servir de la pensée d'un Poëte, *des aigles fieres engendrer de foibles colombes.*

Mais si dans l'excés de l'amour la femme prend le dessus & n'observe pas toute la bien-seance que l'on doit observer, quand on se carresse amoureusement ; on ne doit pas douter que cette posture ne soit l'une des causes des petites personnes : car puis qu'un homme lascif, comme nous venons de le dire, ne repend à chaque fois que fort peu de semence ; si d'ailleurs il ne garde pas une posture convenable, le peu de matiere qu'il rependra ne sera pas receuë où elle doit l'estre, il n'y aura que la portion qui doit vivifier le projet de l'enfant qui y sera receuë ; mais la portion la plus terrestre & la plus épaisse sortira de la matrice par sa propre pesanteur & par la posture indiscrete des mariez ; de sorte que la boule n'en sera pas augmentée ; & ainsy il ne s'y formera qu'un enfant dont la taille ne sera jamais avantageuse.

Tout le monde sait que la vieillesse est froide & languissante, & qu'elle n'a guéres de vigueur dans les embrassemens amoureux. Si l'on fait un enfant en cet âge là, on doit croire pour l'ordinaire qu'il sera lent ou stupide ; son pere n'ayant de matiere & d'esprits que pour luy donner seulement la forme d'homme ; à moins que sa mere, qui est souvent jeune & amoureuse, ne contribuë de son costé au genie de son enfant par l'abondance de son feu & de ses esprits. Un cheval

engendré d'un vieux cheval n'est jamais agile ; & les Ecuyers savent tres-bien qu'il n'est pas si propre au manége ny à la guerre que les autres. Mais dans la fleur de l'age, quand on ne croist ny ne decroist plus, on a tout ce qui est propre a faire des enfans spirituels & robustes. C'est pour cela qu'au rapport de *Cesar* les anciens Allemans qui sont toûjours passé pour des gens forts, estimoient qu'estoit une chose honteuse à un homme de connoitre une femme avant l'age de vingt ans.

La mauvaise façon de vivre des peres & meres est encore l'une des causes les plus communes de la foiblesse des enfans. Jamais un homme débauché n'engendrera un enfant robuste & vertueux ; & les incommodités qui accompagneront cet enfant pendant sa vie, ne seront que des suites assurées, & des marques évidentes des crimes de son pere & des foiblesses de sa mere. La ladrerie, la goutte, les écroüelles, la stupidité de l'esprit & les autres fâcheuses maladies vienent souvent de la vie dereglée de ceux qui nous ont engendrez. Nous heritons souvent de leurs incommodités & presque jamais de leur vertu. Et comme le sang de ces peres & de ces meres est tout plein de crudités & de pituite, toutes les parties qui s'en nourrissent sont aussi des excremens qui ont des usages differens de ceux que la Nature s'estoit proposée.

Les testicules, pour ne m'arrester qu'à ces parties genitales, ne peuvent faire d'un sang crud & froid, une bonne semence, qui soit ensuite la cause d'un enfant sain & vigoureux. Au lieu d'estre pleine d'esprits & de feu, d'avoir une matiere écumeuse & rarefiée, & d'estre pure & temperée, elle est pituiteuse & pleine d'ordures; ce qui ne cause que des desordres dans la generation.

Ceux qui s'etudient à avoir des enfans sains & spirituels observent entre autre choses un temps qui ne soit incommode ny pour eux ny pour leurs femmes; sur tout ils se donnent bien garde, ainsy que nous l'avons remarqué, de les connoître pendant leurs regles ou peu de temps auparavant. Car s'il arrive que la conception se fasse, lors que les regles sont prestes à couler, ou quelles coulent mesme, les ordures dont la matrice est alors toute remplie, tachent & infectent la semence de l'homme, qui porte ensuite de mauvaises qualités dans le lieu où reside ordinairement la semence de la femme & où se fait la conception. La generation s'y accomplit pourtant, mais la matiere qui sert à former l'enfant n'estant pas pure & bien conditionnée, les parties qui en sont faites en deviennent mal saines; de sorte que dans la suite elles font fort mal leurs fonctions, & rendent par consequent l'enfant valetudinaire & incommodé. Nous n'avons sur cela

que trop d'exemples si l'honnesté & la bienseance me permettoient de les mettre au jour.

On doit donc observer bien des choses pour n'engendrer pas d'enfans mal-faits; car si le corps a des defauts quand on les neglige, l'ame aussi n'en pas a pas moins; & je suis asseuré que si *Thersites* n'eust esté si laid, il n'eust point eu une si mechante ame; & il est impossible qu'une ame pust bien faire ses fonctions dans le corps d'un homme tel qu'estoit le sien. Il avoit le dos enfoncé, la teste pointuë, du duvet au menton au lieu de barbe, & avec cela il estoit boiteux & louche. Cette laideur est une marque de tous les vices, au lieu que la beauté du corps est l'image d'une belle ame, & le caractere d'un homme de bien, si nous en croyons Saint *Ambroise.*

Ce ne sont point les astres qui nous sont spirituels, robustes, valetudinaires ou imparfaits. Ils sont trop éloignez de nous. Et quoyque le soleil & la lune ayent a la verité plus de force que les autres, cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes etrangeres, bien differentes de celles qui nous sont essentielles. Nous voyons tous les jours des enfans conceus au mesme aspect des astres, & a la mesme heure du jour, qui ont neantmoins des inclination toutes differentes & des corps de differente forme. J'avouë pourtant qu'un enfant sera plus prudent &

 plus

plus sage qui aura esté formé au printemps ou en automne, & qu'un autre sera plus prompt ou moins actif qui aura esté conceu en esté ou en hyver ; mais ces diverses inclinations ne dependent pas tant des astres que des humeurs qui dominent dans ces saisons dans le corps de leur pere ou de leur mere.

Les enfans difformes & qui tiennent du monstre ne sont conceus que par des causes naturelles, quoy qu'en veullent dire quelques docteurs. Ils dependent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui est contre les loix de la Nature.

Les Naturalistes nous font remarquer que si un cocq couvre une poule une seule fois, il rend plusieurs de ses œufs feconds, & si l'on regarde de prés ces mesmes œufs, l'on verra dans quelques uns deux jaunes, d'où naitront ensuite deux poulets souvent separez & quelquefois unis : quelquefois aussi, mais plus rarement, il paroitra sur un jaune deux taches ou deux ongles qui auroient receuës en mesme temps les impressions generatives du cocq; & je ne doute point que ce ne soit de là que naissent les poulets difformes & qui approchent du monstre.

J'en dis autant à proportion des enfans. Car si la semence de l'homme touche plusieurs boules qui ayent des dispositions à en recevoir des impressions, elle les fait toutes fer-

fermenter & les vivifie au mesme moment, si bien que de cette generation il naist plusieurs enfans qui ont des envelopes differentes, & qui ont aussi des arrierefais particuliers. Mais s'il se trouve dans une boule une matiere separée en deux par une petite membrane, ou que cette matiere ayt deux projets d'enfant, la semence de l'homme ne laisse pas de les exciter toutes deux a la fois, & de les animer, comme s'il ny en avoit qu'un. Caque partie de la boule reçoit les impressions generatives de la semence de l'homme, & il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui estant separéz les uns des autres & rarement unis, ont souvent un arrierefais commun. Mais si deux boules sont unyes, il se fait un monstre peut estre semblable a celuy que je vis il y a un mois qui avoit deux tes, quatre bras, & deux pieds seulement, & c'est la veritable cause, selon mon avis, de la generation des monstres.

La matrice peut encore contribuër a la difformité d'un enfant, selon le sentiment de quelques medecins; car estant cicatrisée d'un costé & ne pouvant s'y dilater comme dans ses autres parties, il arrive qu'elle presse l'enfant du costé de la cicatrice & qu'elle luy cause par ce moyen une mauvaise conformation. Mais l'experience nous apprend que les enfans sont parfaits qui ne sont élvevez dans une matrice incommodée de la sorte.

Il y a encore d'autres sortes de monstres, qui se forment par le meslange des especes differentes. Les Histoires que nous avons sur ce sujet nous font croire que la chose est possible. l'*Hippotaure* que le Cardinal de *Comitibus* mena de France en Italie & qu'il donna ensuite au Cardinal *Scipion Borghese* n'est pas une histoire faite à plaisir. Tout Rome le vid & l'admira pendant 32. ans, aprés quoy il mourut faute de deux. Il avoit la teste de taureau & le reste presque semblable à un cheval.

Si l'on doute du melange des hommes avec les bestes; l'on n'a qu'à jetter les yeux sur l'antiquité & l'on y verra *Pasiphaé* femme du Roy Minos engendrer un Minotaure par les plaisirs qu'elle prit avec un taureau. On y verra encore cette belle fille nommée *Onoscelé* engendrée d'un homme & d'une anesse. Si ces deux exemples sentent un peu la fable, au moins celle de cette fille Toscane qui accoucha d'un animal moitié homme & moitié chien ne sera pas suspecte. *Volaterran* nous a laissé par écrit que ce monstre naquit durant le Pontificat du Pape *Pie* 3. & qu'il avoit les mains les pieds & les oreilles d'un Chien. Et le reste d'un homme. Si cela estoit impossible, comme quelques uns se le persuadent, jamais l'Ecriture Sainte n'auroit fait une loy la dessus qui condamne à mort la beste & la femme qui s'y seroit soumise.

Il

Il eſt donc aiſé de connoitre la cauſe des monſtres, ſans que je me donne la peine de la faire remarquer: car s'il eſt vray, comme je l'ay prouvé ailleurs, que la ſemence ſoit animée & qu'elle vienne des toutes les parties du corps des deux ſexes, comme l'experience nous le fait voir, il me ſemble qu'il n'en faut pas davantage pour decouvrir la cauſe immediate des inclinations & de la figure du corps des monſtres.

Fin du Livre III.

PARTIE IV.

CHAPITRE I.

ARTICLE I.

De l'Impuissance de l'homme.



Ous savons que la generatione des animaux parfaits suit immediatement la conjonction du masle & de la femelle. Que la mâle doit étre d'un âge mediocre selon son espece, qu'il doit avoir ses parties naturelles bien formées & avec cela jouir d'une santé parfaite pour agir, comme il doit, dans cette action. Mais pour ne parler icy que de l'homme, il doit estre vigoureux, plein de sang & d'ésprits, & avoir tout ce qu'il faut pour caresser amoureusement une femme : il doit encore commander à ses parties amoureuses, qui doivent luy obeir lors qu'il est question de faire son devoir auprés d'une femme.

S'il est trop jeune ou trop vieux, qu'il soit malade ou qu'il ayt quelque defaut naturel dans ses parties principales ou amoureuses, il n'y a pas de difficulté qu'on ne le puisse taxer d'impuissance. Car si le mem-

bre

bre viril est trop court ou trop petit ; qu'il soit mollet ou paralytique : que le trou où doit passer la semence ne soit pas dans le lieu ou il doit étre ; que d'ailleurs un homme soit trop gras & qu'il ait le ventre prodigieusement avancé : que les testicules soient petits ou flétris ; ou qu'il n'en ait point de tout : que sa semence soit trop liquide, qu'elle sorte en trop petite quantité ; on qu'elle ait d'autres defauts : En un mot s'il manque quelque chose du costé de l'homme pour les deux grands ouvrages de la copulation & de la generation : Le loy permet à une femme de demander en justice la dissolution de son mariage ; & je ne doute point, si nous en croyons un Archevesque, qu'il ne faille attribuer à quelqu'une de ces causes le divorce qui arriva au Roy *Lothaire*, & a la Reine *Théberge.*

Tout ce qui détruit nostre chaleur naturelle, & qui éteint nostre feu & nos esprits, s'oppose directement aux actions du mariage. Nos testicules se flétrissent, nos vaisseaux spermatiques se desseichent, & nostre membre se diminuë, quand nous sommes accoutumez à garder scrupuleusement la chasteté & la continence. Et s il est vray ce que *Vidus Vidius*, le jeune, nous rapporte d'une personne Ecclesiastique qui avoit pendant toute sa vie gardé exactement, comme elle devoit, les regles de la bienséance, nous

ne

ne devons pas douter que les parties de nostre corps ne s'exerçant pas à l'action pour la qu'elle la Nature les a faits, elle ne se flétrissent & ne se desseichent en quelque façon.

Les contémens excessifs que nous prenons avec les femmes ne nous causent pas de desordre moins fâcheux : il est vray qu'ils ne nous apportent pas de semblables fletrisseurès, mais il nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'affoiblissent, les vesicules seminaires se relâchent, & les parties principales de nostre corpe s'epuisent & se rafraichissent tellement par la dissipation de nostre chaleur & de nos esprits, qu'elles ne sont plus ensuite en estat de fournir la matiere qui est necessaire pour former un homme. Temoin *Theodoric*, Roy de Bourgongne, qui aprés s'estre épuisé auprés de *Laodicée* & des autres courtisanes de sa cour, ne pût jamais consommer son mariage avec *Hermamberge* fille du Roy d'Espagne.

D'ailleurs s'il est vray ce que l'on dit ordinairement que la bonne chere excite à l'amour, l'on peut assurer aussi que l'extreme indigence rend un homme impuissant. Car puisque l'abstinence selon la pensée des Theologiens est le meilleur de tous les remedes contre la concupiscence de la chair, il ne faut pas douter, que si elle est excessive,

elle

elle ne detruise tous les mouvemens qui nous pourroient porter a rechercher les embrassemens des femmes. Nostre sang est diminué, & nos esprits sont épuisez par là : Nos parties principales & amoureuses en deviennent languissantes. Tant il est vray qu'il n'y a rien de plus opposé à l'amour que ce qui nous refraichit & nous epuise tout ensemble.

Mais les passions de l'ame sont encore quelque chose de plus violent, que tout ce que nous venons de dire & pour ne parler icy que de la Hayne qui est fomentée dans l'esprit d'un homme par la laideur d'une femme, par sa mauvaise humeur, par sa conduite indecente ; ou enfin par une odeur exécrable qui sort de son corps, elle est une des principales causes qui peut rendre une homme impuissant à l'égard de cette femme là.

Aprés tout comme il n'y a rien qui nous détruise plûtost que les maladies, puis qu'elles nous conduisent à la mort. Les Jurisconsultes ont eu quelque raison d'écrire que l'on ne doit point presumer qu'un homme valetudinaire & encore moins un homme malade soit capable d'engendrer, la maladie le rendant impuissant & incapable de caresser une femme. Il est certain que les plaisirs de l'amour demandent de la force & de la vigueur pour s'opposer aux épuisemens & aux foiblesses qui en naissent, lors mes-

mes que nous les prenons avec mesure: au lieu que la maladie estant une disposition contre les loix de la Nature, elle affoiblit & detruit mesme toutes les actions de nos parties, qui par consequent ne sont pas en estat de faire leur devoir quand il est question d'engendrer.

Mais les Jurisconsultes n'ont peut estre pas remarqué que leur decision estoit trop generale pour estre vrayë; puis qu'il y a quelques maladies qui nous excitent à l'amour & dans les quelles on peut engendrer. Nous savons qu'un homme qui est attient d'un satyriasme, & qu'un autre qui souffre quelques douleurs de goutte, ou de pierre, sont alors plus amoureux & ne peuvent s'empecher de presser étroitement leurs femmes; les humeurs chaudes & aiguës qui causent leur maladie, sont alors mélées avec des vens qui se cantonnent pour l'ordinairement parmy leur parties naturelles, & qui les chatoüillent sans cesse & les excitent à se vanger agréablement des douleurs qui les pressent. Il y a mesme des maladies qui ont rendu des hommes feconds, d'impuissans qu'ils estoient auparavant. *Avenzoar*, Medecin Arabe, rapporte de luy mesme, que ne pouvant engendrer dans sa jeunesse, il engendra aisement aprés une fievre aiguë qui luy refraichit tellement les visceres, & puis le mit dans une telle complexion qu'il se trouva ensuite propre à faire des enfans.

Il

Il faut donc moderer les decisions des Jurisconsultes & ne pas dire d'un autre costé par une espéce de contradiction, comme fait une de leurs gloses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naist aprés la mort de son pere, du jour que son pere est mort, comme si un homme estoient en estat d'engendrer dans une fieure aiguë, dans une longue maladie, & dans quelque autre incommodité qui afflige les parties principales ou amoureuses. C'est là s'opposer à la raison & à l'experience de tous les jours.

Mais je ne veux m'arrester icy qu'aux hommes qui sont toûjours impuissans & qui estent incommodez dans leurs parties naturelles ne peuvent jamais se joindre amoureusement à une femme, quand ils seroient mesme en la fleur de leur âge. Les defauts naturels qu'ils ont dans leurs parties amoureuses, le manquement de l'humeur qui est la semence des hommes, ou enfin les pollutions nocturnes qui arrivent par la foiblesse de leurs vaisseaux sont de puissants obstacles pour l'amour qui les rendent plus froids que glace, quand ils se trouvent auprés d'une femme.

Qu'elle apparence y a-t-il qu'un membre d'un ou de deux travers de doigt soit une mesure suffisante pour satisfaire une femme & pour engendrer des enfans. Un homme si

mal pourvû manque de force, de chaleur, d'esprit & de semence; & s'il fort quelque humeur dans ses agitations amoureuses, ce n'est qu'un peu de seriosité qui n'a pas toutes les qualités requises pour la generation. La femme a beau se faire effort pour la recevoir, ses parties quoy qu'affamées qu'il les soient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de disposition pour le grand ouvrage de la Nature.

L'impuissance de se joindre à une femme est encore augmentée par la petitesse de la verge, qui estant trop courte & trop petite tout ensemble, ne peut rejouir une femme, ny luy fournir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remedes sont inutiles pour ces sortes de defauts, & bien que *Gallien* & *Fallope* nous en proposent quelques-uns, nous sommes pourtant du sentiment de ceux qui croyent que ces deux maladies sont incurables, si elle sont extremes, & que les juges peuvent prononcer hardiment sur la dissolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arrhes de sa validité.

Car de s'imaginer que les bouillons succulens, les alimens choisies, & l'excellent vin puissent faire croitre les parties que la nature n'a pû alonger, c'est manquer de connoissance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuses. On a beau frotter ces parties ma-

malades d'huile de vers de terre, d'huile de lavande ou de *palma Christi*, parmy lesquelles on aura meslé un peu de poudre du nerf d'un taureau ou d'un cerf, tout cela ne produit rien, & ne sert qu'à embarasser davantage le malade. La boucle qui perce le prepuce & à la qu'elle est attachée une balle de plomb, ny l'Emplâtre de poix de Bourgongne, qu'on applique souvent sur les parties naturelles d'un homme, & qu'on en ôte plusieurs fois, ne gueriront pas non plus tous ces deffauts, ny ne feront pas croistre ny allonger la verge d'un homme qui est naturellement trop petite.

Quoyque l'on fasse pour guerir ces deffauts naturels l'on ne fera que comme ce méchand nourrisson dont parle *Galien*, qui nourrissant fort mal l'enfant dont il avoit le soin, frappoit assez fortement les fesses avec la main de deux en deux jours, pour le faire enfler, & pour faire voir à son pere son embonpoint supposé.

Bien que la mollesse & la fletrissure de la verge soient des maladies qui peuvent quelquefois étre gueries, cependant il s'en trouve souvent d'incurables, ausquelles la Medecine n'a jamais pû subvenir. Car si cette partie est naturellement stupide & immobile, quoy qu'elle soit mediocrement grosse & longue, il n'y a point d'art qui la puisse vivifier, ny de remedes qui la puisse guerir. La

chair ou la cendre de Tarentule, la poudre d'un nerf de taureau, ou la racine de satyrion, ont trop peu de force dans de pareilles langueurs : Et si la main d'une belle femme, qui est le plus excellent de tous les remedes, n'a pas assez de vertu pour guerir la mollesse de la verge d'un homme, les autres remedes y auront peu de force, principalement si les nerfs qui sortent de l'os sacrum, & qui sont distribués à la verge, sont foibles, bouchez ou cicatrices : ou si un homme a receu vers ces parties-là quelque grand coup ; ou s'il luy est survenu quelque humeur considerable qui ayt alteré toutes les parties voisines. Enfin si la paralysie arrive à l'une ou à l'autre cuisse, le membre viril qui reçoit les mesmes influences de l'extremité de la moëlle du dos, en demeure immobile aussi bien que l'une de ces parties-là, & il est impossible de l'en guerir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en est la cause. Mais comme cette incommodité est presque toujours incurable, principalement dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas aussi esperer que l'on puisse soulager une partie qui dans cet âge a fort peu de chaleur pour se deffendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme n'est pas trouée par le bout, elle c'est à la racine, à costé, par dessus ou par dessous. On en a

vû qui avoient deux ouvertures, l'une pour l'urine, & l'autre pour la ſemence, comme avoit un Avocat de Padouë dont *Veſale* nous fait l'hiſtoire. Tous les hommes qui ont ces ſortes de defauts, ſont quelquefois incapables de careſſer une femme, & preſque toûjours inhabiles à la generation. En effet *Platerus* nous rapporte, qu'un homme qui avoit deux trous à la verge, ne laiſſa pas de ſe marier: mais par ce qu'il ne ſatisfaiſoit pas ſa femme comme elle deſiroit, ils ſe ſeparent volontairement l'un de l'autre. Cependant il y a quelques hiſtoires contraires, qui nous apprenent que l'on peut engendrer avec ces defauts. Celle de *Denys* Orphéure Romain en eſt une preuve évidente. Il ne laiſſa pas d'engendrer bien qu'il euſt la verge trouée à la racine du gland, comme nous le rapporte *Zacchias* qui temoigne l'avoir vû.

Nous avons dit ailleurs qui la Nature plaçoit d'abord dans le ventre les teſticules des hommes, & que à peu par leur propre poids, par l'agitation continuelle du ventre, & par la force de la chaleur naturelle, ils deſcendoient dans la bourſe: mais s'il arrive par qnelque obſtacle ce ſoit, qu'ils n'y deſcendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuiſſans bien qu'en apparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pour vû qu'ils ayent l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils

soient velus par le corps ; qu'ils ayent la voix forte & grosse, beaucoup de poil au menton & aux parties naturelles, on peut juger qu'ils sont capables d'engendrer, quoy qu'on ne leur trouve rien dans la bourse.

Un gentilhomme de cette Province m'a souvent monstré ses parties, & Monsieur *Dargentou*, qu'*Ambroise Paré* dissequa, n'estoient tous deux pas moins capables d'engendrer pour n'avoir pas de testicules dans leur bourse. Il falloit plûtost blâmer de legereté la femme du dernier, lors qu'elle luy fit un procés sur cela, que de l'accuser luy-mesme d'estre impuissant. Aussi par le decret & la decision qu'en fit alors la faculté de Medecine de Montpellier, *Hucher* en estant Chancelier, il fut declaré qu'il n'est pas besoin pour estre capable d'engendrer de trouver des testicules dans la bourse d'un homme, pour vû toutefois qu'il ait d'autres marques suffisantes de virilité. C'est ce qui a fait dire à *Riolan* qu'un homme, dont il fait l'histoire, qui importoit souvent aux Medecins, qui croyoyent qu'il estoit rompu, n'estoit pas moins capable d'engendrer pour avoir ses testicules cachez dans ses aisnes.

Il n'en est pas de mesme de ceux qui en manquent tout a fait. Ils sont lâches, ils ont la voix effeminée, ils n'ont point de poil au menton ny aux parties naturelles. En effet la force & le courage des hommes depend

 des

des testicules. Car il sort de ces parties des humeurs & des vapeurs subtiles qui se mêlant parmy les esprits de nostre sang & de nostre suc nerveux, font toute nostre hardiesse & tout nostre vigueur. Ceux qui ont de petits testicules, qui sont avec cela tout fletris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprés des femmes & par tout ailleurs. Temoin les animaux que l'on coupe, & que l'on tourne, qui n'ont pas tant de vigueur ny tant de force qu'auparavant.

Si un homme a le ventre extremement gros, il n'y a pas d'apparence que son enbonpoint luy permette de carresser une femme: sur tout si elle est elle mesme d'une taille à peu-pres pareille: & quand ils se pourroient joindre leur semence ne peut gueres estre prolifique, si nous en croyons l'experience. Il est vray que l'on peut choisir une posture commode ainsy que nous l'avons expliqué ailleurs, si l'un & l'autre est assez agile pour cela: mais en verité la peine passe le plaisir. Et comment eût pû faire *Vitellio* Lieutenant general des armées du Roy d'Espagne aux Païs-bas, s'il luy eût fallu entrer dans la lice amoureuse, luy qui dans ces Provinces-là ne trouvoit point de cheval assez fort pour le porter une lieuë. A la verité le vinaigre mélé avec de l'eau est un remede assuré pour se faire diminuer, si l'on en use pour sa boisson ordinaire: mais il est pire que le mal, ce qu'é-

qu'éprouva ce grand capitaine, car aprés en avoir bû pendant un an il diminua de plus de 60 ℔ comme nous l'assure l'histoire: mais aussi il mourut aprés ce temps-là, ayant le corps tout fletry & tout ridé par la froideur de son breuvage & par l'indignation qu'il luy avoit causé.

Toutes les maladies dont nous venons de parler, estant incurables, elles doivent rendre un homme impuissant & l'empécher de marier: où s'il est marié elles doivent estre des causes legitimes à une femme pour demander en justice la dissolution de son mariage. Car si la maladie est naturelle, perpetuelle & incurable, qui estce qui doutera qu'une femme ne suit bien fondée à demander un autre mary ?

ARTICLE II.

Du congrés.

LE premier Parlement de France n'auroit pas esté si souveut surpris, s'il avoit connû exactement les causes de l'impuissance des hommet. Et le *Marquis de Langey* en particulier n'auroit pas eprouvé la disgrace de l'arrest donné contre luy le 8. de feuvrier 1659. si le congrés qui fut ordonné estoit une preuve infallible de la virilité d'un homme.

Les Officiaux de nos Evesques n'invalideroient pas tous les jours si legerement des mariages, s'ils avoient bien étudié les maladies qui en empéchent la consommation : ou s'ils avoient nommé des personnes savantes pour les en instruire. l'Official du Mans, par exemple, n'auroit pas prononcé il y a quelques années sur la dissolution du mariage de *Pierre Nau* qui voulût bien se trouver impuissant au congrés, s'il avoit connu l'impuissance supposée de cet homme-là : Car puisque par arrest de la chambre donné le 5. Juillet 1655. la femme de *Nau* fût obligée de retourner avec son mary & d'y mener son enfant legitimé qui estoit la seule preuve que le pere n'estoit pas impuissant ; ne doit on pas dire que cet Official, quelque homme de bien qu'il pût être, n'avoit pas assez observé toutes les circonstances qu'il faut observer dans de pareilles occasions pour connoître l'impuissance d'un homme.

En effet nous avons bien d'autres marques plus assurées que le congrés public pour connoître la virilité d'un homme. Et j'oserois dire que le congrés qui fût autrefois aboly par l'Empereur *Justinien* comme opposé à la pureté du Christianisme, n'a esté restably que par quelques curieux de nostre siecle. Car il est l'infamie des sexes & le deshonneur de nos temps : & je ne say si dans l'histoire l'on en pourroit trouver d'exemples qui ne soient

ridicules. C'est une loy qui blesse la pudeur. Elle est trop dure & trop injurieuse à l'homme. Il y faut faire voir à tout le monde des parties que la Nature a cachées avec tant de soin; & chercher mesme aux témoins d'autres temoins que nous fuyons, lors que nous suivons les ordres de la Nature. Car quelle honte est-ce de monstrer en plein midy ce que nous avons soin de cacher mesme pendant la nuit. Ce n'est qu'un pretexte du Divorce, & qu'un effet de la lasciveté & de l'audace des femmes. Ce sont elles mesmes qui ont fait naitre dans l'esprit des juges la pensée d'une épreuve aussi peu sure, qu'elle est deshonneste. De mille hommes il n'y en a peut estre pas un qui puisse sortir victorieux du congrés public. Nos parties naturelles ne nous obeissent point quand nous le voulons, bien loin d'obeir aux juges. Elles se flétrissent souvent contre nostre volonté, & souvent elles sont dans la glace quand nostre cœur est le plus embrasé. Si nous sommes prests à nous animer, le courage nous manque, la crainte nous saisit, la haine s'empare de nostre cœur, & la Pudeur s'oppose à des libertés effrontées.

D'ailleurs jouir d'une femme hardiment, n'est pas une marque de virilité, les Eunuques se portent avec ardeur dans les plaisirs charnels & l'on en a vû souvent de mariez; mais à dire le vray, ils ne reüssissent pas dans

l'ouvrage de la generation, & la conjonction mesme de l'homme & de la femme n'estant pas elle seule une marque de virilité, on ne doit pas juger par le congrés de la fecondité d'un homme.

Celuy qui se sent impuissant, ne doit point se marier. Celuy qui en doute, doit consulter un savant Medecin qui l'éclaircisse là dessus. Et celuy qui est vigoureux ne doit point s'exposer au congrés public. On ne commande jamais à l'Amour, c'est l'amour qui nous commende; & nous n'avons point encore vû jusques icy de gens amorreux s'allier par la haine.

Il y a beaucoup plus de dissolution de mariage depuis environ cent ans que le congrés est introduit en France, qu'on n'en avoit vû auparavant. C'est pourquoy le Parlement de Paris ayant enfin jugés que le congrés estoit ennemy de la chasteté, & qu'il n'estoit pas la veritable marque de la virilité d'un homme, fit defense le 18. fevrier 1677. par un arrest solemnel aux juges Civils & Ecclesiastiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du congrés dans les causes de Mariage. Messire *Rene de Cordouan, Marquis de Langers*, dont nous avons parlé cy dessus, fut la cause de cette refoumd, car aprés avoir épousé en secondes nôces *Damoiselle Diane de Montaud de Navailles* dont il a eu sept enfans, il fit bien voir par-là qu'on n'est pas toûjours maitre de

ses action, quand on s'expose en public à caresser une femme.

ARTICLE III.

Du Divorce entre des personnes mariées.

QUoy qu'il y ait des Jurisconsultes qui font une distinction entre la Dissolution mariage & le Divorce, l'un estant la cause l'autre, néantmoins parceque nous n'examinons pas icy ny ces termes ny la chose mesme qu'ils signifient avec autant d'exactitude qu'ils le font, nous userons tantost de l'un & tantost de l'autre pour exprimer nostre pensée sur ce que nous avons de dire là-dessus.

La dissolution du mariage n'est autre chose qu'un juste empechement de l'usage du mariage prononcé par un juge compétant qui par une évidente connoissance de cause fait deffense au mary & a la femme de coucher ensemble & de se rendre les devoirs reciproques des personnes mariées. Si les causes qui font le Divorce sont incurables, la loy permet a celuy qui se porte bien de se remarier, mais si avec le temps on y peut remedier par les regles de la Medecine, comme nous l'avons examiné ailleurs, je ne saurois me persuader que l'on puisse avoir une raison legiti-

me

me de dissoudre un mariage qui a esté fait avec tant de solemnitez.

Il faut aujourd'huy dans le Christianisme des causes bien plus puissantes pour causer le divorce, qu'il n'en falloit dans les siecles passez. Ce n'est plus le caprice d'un mary qui repudie une femme, comme il arrivoit autre fois parmy les Juifs, mais une cause legitime connue par des juges & approuvée par leur sentence. Il est vray que la loy ancienne permettoit aux Juifs de repudier leur femme & d'en prendre une autre à leur discretion; mais ce n'estoit, comme parle l'Ecriture, qu'*à cause de la dureté de leur cœur.*

Toutes les causes du divorce que les Juifs avoient, celle de l'impudicité estoit la plus forte & la plus commune. La jalousie troubloit souvent la paix & la tranquillité de leur mariage, & quelquefois n'ayant pas d'autres raisons apparentes ils accusoient leurs femmes d'impudicité, & leur reprochoient, pour avoir lieu de les repudier, qu'elles s'estoient abandonnées avant que de se marier; C'est en vûë de cela que *Moïse*, pour prevenir ces desordres, fit une loy par laquelle il commanda aux peres & aux meres de garder soigneusement des linges qui avoient servy la premiere nuit des nôces, à la defloration de leur fille, afin qu'estant un jour faussement accusés par leur mary, ils pussent monstrer aux magistrats pour sauver la repu-

tation de la femme ; des signes veritables d'une virginité injustement supçonnée, ce que l'on observe encore aujourd'huy en quelques villes d'Espagne.

Les loix des Payens estoient aussi legeres sur cette matiere que celles des Juifs estoient dures. *Ciceron* n'eust pas repudié sa femme & ne luy eust pas fait dire *qu'elle eust soin de ses affaires*, pour avoir manqué quelquefois à luy écrire pendant son exil : & *Sulpitius Gallus* n'eust pas fait faire le mesme compliment à la sienne pour l'avoir seulement trouvée une seule fois sans coiffe par la ruë ; si leurs loix eussent esté fort équitables. Ce n'est pas aussi parmy nous la froideur, la haine, ny l'interest, qui obligent un mary de faire divorce avec sa femme ; comme font encore aujourd'huy les Orientaux ; mais c'est l'impuissance du mary ou de la femme qui en fait la dissolution par l'autorité des Magistrats.

Je ne me persuade pas que les juges d'aujourd'huy n'ont pas entrepris par-là de toucher à la substance du mariage, ils sçavent trop bien que c'est un sacrament que les hommes ne peuvent annuler ; mais ils examinent seulement l'habilité & la puissance d'engendrer des mariez, & outre cela la validité du contract civil.

Pour n'oublier rien qui puisse contribuer sur cette matiere à la curiosité du Lecteur, il

il me semble qu'il ne sera pas hors de propos avant que de finir ce chapitre, de mettre icy le formulaire du libelle de Repudiation dont se servoient les Juifs, comme *Rabbi Mosche de Cotsi*, nous le rapporte.

Le troisieme jour de la semaine le vingt neufiéme de la Lune de . . . l'an . . de la creation du monde. Je N. Pharisien demeurant presentement à Venise, ville située au fonds du Golfe Adriatique, proteste & declare en presence de N.N. temoins, que de mon libre mouvement & sans contrainte, je vous delaisse & repudie vous ma femme nommée N. fille de N. fils de N. afin que vous soyez desormais libre, & que vous puissiez chercher une autre mary par vostre condition, sans que personne s'entremette de vous y former aucun empechement d'aujourd'huy à l'eternité des siecles. Et c'est icy le cartel de Divorce, le Libelle de dimission, & l'instrument de desertion que je vous envoye, selon les ordonnances de Moyse & d'Israël. Les temoins signoient dans le corps du libelle & au bas, aussi bien que le mary.

CHAPITRE II.

De la sterilité des femmes.

ON sait que la sterilité dépend plus souvent des femmes que des hommes, & que la chaleur naturelle estant un des principaux instrumens de toutes nos actions, fait par son defaut la sterilité dans les uns & dans les autres. Si elle est foible, les parties en sont defectueuses, s'il manque quelque chose au grand attirail des parties genitales de la femme, toute l'action de ces mesmes parties est interrompuë, & il ne faut point s'attendre à la generation.

Qu'une femme soit dans le fleur de son age & qu'elle jouïsse d'une santé parfaite, quelle soit mariée avec un homme vigoureux, & qu'elle prene avec luy tant qu'il luy plaira des plaisirs moderez, si elle n'a pas de disposition à faire un enfant, jamais elle ne peut esperer l'avantage de porter le doux nom de mere. Car si elle est trop vive & trop emportée dans l'amour; qu'une chaleur excessive consume ses entrailles, qu'elle n'ait presque point ses regles, ou si elle en a moderement, qu'elles ne soient point rouges, qu'elle apparence qu'elle puisse concevoir? Elle brule, pour ainsy parler, & desseche

la

la semence qu'on luy donne, & s'il s'en forme par hazard un enfant, ou il en contrefait où il ne demeure point 9. mois dans les flancs de sa mere. Si d'un autre costé une froideur extraordinaire & une grande humidité occupe ses parties principales, que sa matrice soit extremement humectée par la graisse qui se trouve aux environs, si elle a les flans resserrez & le ventre étroit, & s'il ne paroist de poil par son corps qu'à la teste, jamais elle ne retiendra la semence qu'on luy aura communiqué, & par consequent il ne se fera jamais de conception : ou s'il en arrive par hazard quelqu'une, le fœtus sera suffoqué par la grande humidité des parties de sa mere, & sortira avant le terme : si bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant à moins que l'on ne corrige ces grands defauts qui ne se corrigent presque jamais.

Il en arrive de mesme aux femmes qui ont la matrice mal-faite, soit par un defaut de nature, ou par quelque autre accident étranger, comme soint les grands ulceres, les grandes cicatrices, & les autres incommoditez de la matrice.

Mais tous ces defauts ne sont pas de legitimes causes pour empescher le mariage quand il n'est pas fait, ou pour le dissoudre quand il est consommé. Les indispositions qui n'empechent point une femme d'etre carressée de son mary, ne sont point capables de causer

le divorce ; & souvent quand une femme est sterile avec un homme, l'experience nous fait voir qu'elle ne l'est pas avec un autre. Une plante ayme sa terre, & ne graine jamais dans un lieu opposé à son temperament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme dont la semence n'est pas proportionnée à la sienne, ny dans sa matiere, ny dans ses qualités. Mais si ce mesme homme trouve une femme qui n'est pas si chaude ny si bouillante que luy, il viendra sans doute de leurs embrassements amoureux une generation avantageuse.

Il n'y a que les incommodités qui vont jusqu'à s'opposer aux plaisirs de l'amour & à empécher un homme de s'allier amoureusement à sa femme, qui puissent étre des causes legitimes de la dissolution du mariage. Car si une femme est extrément étroite, & si le conduit de la pudeur est bouché, ou par la grandeur excessive du Clitoris, ou par cette membrane charnuë que l'on nomme *hymen* ; ou par les cicatrices d'un facheux accouchement ; ou par l'abbaissement de l'os pubis ; ou enfin qu'il y ait d'autres causes qui l'etrecissent sans remede, on doit croire que cette femme est absolument sterile, parce qu'elle ne peut souffrir les carresses d'un homme.

En effet toutes les causes qui peuvent empécher un homme de jouir avec sa femme

des plaisirs que le mariage luy permet de prendre, sont toutes capables de faire le divorce. Et comme les defauts de la femme ne sont que dans ses parties extremes, la loy a permis qu'elles fussent examinées par des personnes discretes & entenduës, afin d'en faire leur rapport aux juges qui doivent ensuite prononcer des arrests justes & equitables.

Un homme est bien surpris la premiere nuit de ses nôces, quand dans la chaleur de sa passion touchant sa femme avec tendresse, il ressent un membre aussi roide que le sien, qui luy frape le ventre. C'est alors qu'estant tout éperdu il sort du lit, & s'imagine ou estre ensorcelé, ou qu'on a voulu le railler en luy donnant un homme pour une femme qu'il avoit choisie. Cependant à la clarté d'une bougie il apperçoit le visage de sa femme qui l'appelle avec douceur, mais il n'y a ny caresse ny complaisance qui le puisse tirer de l'etonnement où il est; si son ame en revient un peu, ses parties amoureuses n'obeissent pas si tost à sa passion. Neantmoins, comme l'amour est un enfant, on l'appaise enfin, quand on le flate. Les parties naturelles de cet homme sentent donc une seconde fois les atteintes de l'amour; mais il n'a pas si tost fait une seconde tentative qu'il est surpris qu'auparavant, & ce qu'accroist encore davantage son étonnement c'est qu'il ne peut

se débarrasser d'entre les bras de son épouse, qui le presse de la poitrine à mesme que sa passion augmente. C'est alors qu'il ne doute plus des charmes ; car dans cette occasion par une étrange metamorphose l'homme devient comme une femme & la femme prend la place d'un homme : si bien que celluy-là a ses parties toutes fletries & toutes mollettes par le surprise où il est encore, & celle-cy a les siennes toutes en feu, & est en estat de faire épreuve de sa vaillance. Enfin cet homme estant un peu revenu à luy se met en devoir d'examiner la cause de son étonnement, il n'a pas plûtost jetté les yeux sur les parties naturelles de sa femme qu'il apperçoit une verge droite & dure comme la sienne. Il l'interroge là-dessus. Elle luy répond avec assez de pudeur & de sincerité qu'elle croit que toutes les femmes sont faites comme elle, & qu'elle luy avouëra veritablement ce qu'elle en a ressenty depuis qu'elle se connoît. Elle luy dit donc que pendant l'hyver le froid excessif fait presque entierement retirer son clitoris, & qu'en ce temps là il ne paroist pas plus long ny plus gros que la moitie du petit doigt : mais que desque la chaleur de l'Esté se fait sentir, cette partie se grossit & s'allonge extrémement, d'où vient, ajoute-t-elle qu'il ne faut pas s'étonner si elle est presentement, si grosse & si longue, puisque nous sommes dans les plus long-jours, &

dans

dans les plus violentes chaleurs. Elle luy avoüe encore qu'elle n'a point vû de femme plus amoureuse qu'elle, & que lors que quelque personne luy plaist, ou que l'amour luy échauffe l'imagination, elle sent que cette partie s'agite, se rodoit, & s'endurcit mesme contre sa volonté. Qu'elle n'a jamais éprouvé avec personne ce qu'elle estoit capable de faire mais qu'elle s'apperçoit bien maintenant par l'étonnement & par les transports qu'elle remarque en luy que cette partie n'est pas semblable dans toutes les femmes.

Le mary estant plainement informé de touches choses & ayant meurement deliberé sur ce qu'il devoit faire en cette occasion luy propose de communiquer son deffaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consent aussi-tost, & le mary en parle incessamment à un sage & docte Medecin, qui pour satisfaire aux prieres du mary & aux larmes de la femme se met en devoir de couper cette partie qui est d'une excessive grandeur. On la lie donc & on la laisse ainsy liée pendant un jour, aprés quoy ils survint de si fâcheux accidens qu'a cause de cela, on n'en pût faire l'extirpation.

Une pareille avanture arriva à *Platerus* qui ayant dessein de couper le clitoris d'une matrone, n'en peut venir à bout par les mesmes obstacles que nous venons d'alleguer.

Haly

Haly Rodoam auroit sans doute fait la mesme operation sur une Reine qui luy découvrit sa turpitude, s'il eust crû pouvoir extirper cette partie sans courir risque de sa reputation & sans exposer la vie de cette Princesse.

Dans un tel estat il est impossible qu'un homme puisse carresser sa femme, ainsy que nous l'examinerons en particulier cy aprés au chapitre des Hermaphodites, & si cette maladie est incurable, comme elle l'est sans doute, on doit croire qu'un juge est bien fondé quand sur le rapport de quelques personnes savantes dans ces sortes de matieres, il ordonne la dissolution du mariage.

On ne sauroit encore guerir la compression que fait l'os pubis au conduit de la Pudeur. Ce conduit en est quelquefois si étrecy, dans les dehors qu'il est impossible qu'un homme qui a mesme la verge mediocre, s'y puisse faire passage.

Les deux os des cuisses pressez en dedans, & le croupion retroussé par devant, causent quelquefois les mesmes obstacles. C'est pourquoy la loy n'estime pas saine une femme qui est ainsy contrefaite dans ses parties naturelles.

Il arrive quelquefois tant d'ulceres au conduit de la Pudeur de quelques courtisanes qu'il s'en est vû qui aprés estre gueries l'avoient presque tout fermé par des cicatrices: si

si bien que les regles venant à paroitre ne pouvoient couler qu'à peine par le petit trou qui restoit, & qu'un homme voulant encore badiner avec elles, ne pouvoit penetrer dans un lieu qui avoit esté autrefois si ouvert.

Les fâcheux accouchemens causent autant d'incommodités aux femmes que font ces maladies secretes; car aprés que le pas a esté déchiré en plusieurs endroits, il y vient beaucoup d'ulceres, qui estant negligez se remplissent de tant de chair superfluë que le conduit de la pudeur en est presque tout bouché, cette chair baveuse devient solide & dure avec le temps, & ne peut estre fléchie par la verge d'un homme quelque forte & quelque ride qu'elle soit; témoin ce que dit *Riolan* d'une femme, qui fut si fermée aprés de penibles couches, qu'il luy fut ensuite impossible de souffrir son mary.

Ces maladies sont trop inveterées pour étre guéries, & il n'y a point de femme qui voulust s'exposer à souffrir qu'on la dissequast toute vive. On pourroit icy proposer quantité de pessaires d'argent, d'estain, de plomb ou mesme de chair de differente grosseur que l'on pourroit frotter de beurre frais ou d'onguent rosat & les placer dans le conduit de la pudeur les uns aprés les autres, en commençant par les plus petis. Mais les cicatrices, dont ce lieu est tout remply, empéchent l'elargisse-

gissement, & par consequent pour en dire ce que je pense, toutes ces incommoditez sont incurables, & sont des causes legitimes pour empecher une femme de se remarier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajoûter à celles dont nous venons de parler, les grandes excrescences, si nous en croyons *Gordon*, les scirrhes, & les tumeurs considerables, si nous voulons suivre le sentiment de *Fabrice de Hilden*; qui remarque qu'une femme ne pût souffrir deux maris l'un aprés l'autre; & par consequent ne pût avoir d'enfans, par ce qu'elle avoit un scirrhe vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encore l'histoire d'une autre qui aprés avoir beaucoup souffert dans un fâcheux accouchement en devint sterile par une tumeur dure que l'on trouva aprés sa mort qui occupoit une partie du pas de la matrice. Cependant si les duretés sont petites qu'elles se puissent toucher, & qu'elles arrivent à de jeunes personnes, je ne doute point qu'on ne les puisse guérir par les remedes dont on se sert ordinairement dans de pareilles occasions.

Bien qu'on puisse couper l'hymen & les membranes qui lient quelquefois fortement les caroncules les unes aux autres, néantmoins il y a des occasions où ces membranes sont si epaisses & si garnies de vaisseaux, qu'il y

y a du danger à en faire l'ouverture, car elles sont tellement jointes au conduit de la Pudeur, qu'il semble que ce n'en est qu'une production. Ces parties estant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fieures, & des convulsions mesmes. Dans cet endroit-là les playes ne peuvent se reünir qu'avec peine, les humidités qui sortent par là du corps de la femme estant des causes assez fortes pour les en empêcher; Ce qui y cause des ulceres sordides & sales, qui souvent sont suivis d'une gangraine, qui mêne infailliblement une femme à la mort.

Voila les maladies qui peuvent causer le divorce, par l'obstacle qu'elles apportent à la copulation de l'homme & de la femme. On doit point icy se faire fort sur le contract de mariage. Il est de la Nature des autres contracts; car s'il se trouve que ceux qui ont contracté ne peuvent faire la chose à la qu'elle ils se sont obligez, le contract demeure nul par l'impuissance de l'un des deux: tout de mesme puisque ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage, si l'un ou l'autre ne peut ensuite le faire, alors le mariage est nul, pour vû toutefois que le juge ayt prononcé sur sa dissolution. En effet si l'homme ou la femme ont quelques maladies ou quelque defauts sans remede, qui leur empéche de se joindre

dre ensemble, il n'y a pas lieu d'esperer une fecondité heureuse, qui est le principal fruit & la plus douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

Si les charmes peuvent rendre un homme impuissant & une femme sterile.

LA curiosité n'est blamable que dans son excés, & l'on seroit injuste si l'on trouvoit mauvais qu'on étudiast avec soin les belles & les bonnes choses. C'est cette sorte de curiosité qui ne touche que les grandes ames. Elle polit l'esprit sans le ternir, elle affixe le jugement sans le detruire, & enrichit la memoire sans la charger.

l'Homme est placé au milieu du monde pour observer tout ce que la Nature y fait de plus curieux; & il ne doit pas passer pour trop entreprenant, quand il en remarque exactement toutes les circonstances. Mais si son envie de savoir est dereglée, & qu'elle se porte à des choses vaines ou illicites, c'est alors qu'elle doit étre censurée, & qu'elle le doit rendre aussi malheureux que l'Empereur *Hadrien* le plus curieux de tout les hommes.

l'Art de penetrer dans l'avenir a de tout temps flatté les hommes, & je ne croy pas qu'il y ait eu jamais de science recherchée

avec

avec plus de soins, mais aussi avec moins de succés que celle que l'on appelle la *Magie Noire.* Car tout ce qu'on nous en dit est si éloigné de la raison & du bon sens, que la plus part des savans se sont toûjours deffiez des promesses, & mocquez de ses maximes.

En effet pour ne m'arrester icy qu'au nœud d'aiguilette, par le quel les magiciens & les sorciers pretendent empécher un homme de carresser sa femme la premiere nuit de ses noces, nous examinerons si tout ce que l'on fait, & tout ce que l'on dit en noüant, peut avoir quelque empire sur les parties amoureuses d'un homme qui ayme ardemment, & qui est de luy mesme en estat de satisfaire agreablement son epouse. Nous verrons ensuite si le demon ou les Magiciens qui en sont les supports, peuvent détruite la fecondité d'une femme qui a tout ce qu'il faut pour engendrer.

Qu'il est difficile de se deffaire de ce que l'on a appris dans ses plus tendres années! il faut avoir beaucoup de force d'esprit ou de bons Maitres pour se desabuser des fables que l'on nous a debitées. Les Idées s'en conservent toujours au moins dans les personnes qui ont l'esprit foible, sur tout quand à cette vaine persuasion se joint la mauvaise façon de vivre, ou l'humeur melancolique. C'est alorsqu'il est absolument impossible de les faire demordre de leurs sentimens mal-fondez.

Si dans cette disposition où sont ces personnes on leur dit avant qu'elles le marient, que l'on a dessein de leur nouër l'aiguillette, leur esprit deja persuadé des enchantemens en reçoit une nouvelle impression, & lors qu'ils veulent se joindre amoureusement à leur femme, la persuasion de la fable, la crainte du sortilege, & l'amour conjugal, font un si grand desordre dans leur ame & dans leur sang, qu'il ne leur reste de chaleur que pour se conserver la vie, bien loing d'en avoir pour donner la vie à un autre. Le trouble où ils se trouvent alors, les fait souvent tomber dans une humeur noire, qui leur cause ensuite une haine pour leur femme presque irreconciliable. Ils ont de la peine à la voir & à la souffrir; & quand il est question de la caresser & de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur esprit, qu'ils ne sont jamais plus contens que quand ils ne voyent plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination blessée bien loin de se guerir par le temps sent tous les jours augmenter son mal, & ils publient ensuite eux mesmes, aussi bien que les autres, qu'ils ont esté ensorcelés; & qu'en se mariant on leur a noué l'aiguillette.

Ce qui m'arriva sur ce sujet, il y a environ 35 ans, est une preuve de ce que je dis. Pierre Burt. . . tonnelier de son mestier, travaillant pour mon pere dans une de ses mai-

sons de campagne luy dit un jour de moy quelque chose de desavantageux, ce qui m'obligea le lendemain de dire au tonnelier que pour m'en vanger je luy nouërois l'aiguillette quand il se marieroit, comme il le devoit faire en peu de temps avec une servante de nostre voisinage. Cet homme crut bonnement ce que je luy disois, & bien que je ne luy parlasse qu'en riant, néantmoins ces feintes menaces firent une si forte impression sur son esprit déja préoccupé des charmes, qu'aprés être marié il demeura prés d'un mois sans pouvoir coucher avec sa femme. Il se sentoit quelquefois des envies de l'embrasser tendrement, mais quand il falloit executer ce qu'il avoit resolu, il se trouvoit impuissant, son imagination estant alors embarrassée des idées du Sortilege. D'un autre costé sa femme qui estoit bien faite, avoit autant de froideur pour luy qu'il en avoit pour elle; & parce que cet homme ne la carressoit point, la haine s'empara aussi-tost de son cœur, & temoigna pour luy les mesmes repugnances qu'il avoit pour elle. C'estoit alors un beau jeu de les ouir publier l'un & l'autre qu'ils estoient ensorcelez, & que je leur avois noüé l'aiguillette. Je me repentis alors d'avoir raillé de la sorte avec un homme si foible, & je fit tout ce que l'on peut faire dans cette occasion pour leur persuader que cela n'estoit pas: mais plus je

protestois au mary, que ce que j'avois dit n'estoit que des bagatelles pour me vanger de luy, plus il m'abhorroit & croyoit que j'estois l'auteur de toutes ses infortunes. Le curé qui les avoit epousez employa mesme tout son esprit, & toute sa prudence à menager cette affaire. Enfin il en vint plutost à bout que moy, & rompit le charme par ses soins aprés 28. jours, sans que le mary fust obligé de pisser par l'anneau de son epouse. Depuis ils ont vecu ensemble prés de 28. ans & quelques enfans sont nez de leur mariage qui sont maintenant des bourgeois de plus aisez d'une ville maritime de ce Royaume.

L'Amour n'a jamais employé ses soins que pour donner des agreements à l'un & à l'autre sexe. Il a voulu les obliger par là, à se joindre souvent, & en se joignant à perpetuer leur espéce. On ne sauroit exprimer quels violens desirs il nous fait naitre dans le cœur pour nous lier amoureusement; & si ce n'estoit par un ordre exprés de la Nature, je ne saurois croire que les envies qu'il nous inspire incessamment fussent si pressantes qu'elles le sont. C'est une reverie que de croire qu'un Magicien puisse s'y opposer, & que nous ne puissions resister à ses charmes. Les Belles portent avec elles un filtre & un sortilege bien plus puissant; & c'est contre celluy cy qu'il y a peu de remedes.

D'ailleurs le Mariage est un sacrement sur le-

lequel le Demon n'a point d'Empire. Il ne sauroit d'etruire l'ouvrage de Dieu, ny ruïner ce que Jesus Christ a estably par des loix si saintes. Et je ne saurois croire qu'il y ait aucune liaison entre les actions d'un tel art, & les mysteres de la Nature & de la Grace. La Haine des Demons, & la perfidie des Sorciers ne doivent point faire de peur aux Chrestiens, & les Conciles ne nous deffendent autre chose, que de ne pas croire ceux qui nous veulent persuader qu'on peut nous lier ou nous delier par la vertu des sortiléges. Il y a deja long-temps que nous sommes revenus de ces sortes de folies, que le Paganisme avoit inventées pour abuser les esprits credules.

l'Astrologie judiciaire & la Magie n'ont aucun principe ny demonstratif ny plausible. Ceux mesmes qui en ont traité a fonds, sont encore presentement à s'en accorder ; & par ce qu'elles imposent une fatalité indispensable aux actions des hommes, elles sont contraires à la Religion Chrestienne & aux maximes d'un estat bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures des Gamahez, les couleurs des aiguillettes, les caracteres des Talismans, & les paroles du sortilege n'ont pas assez de pouvoir pour s'opposer à la conjonction de l'homme, & de la femme Les hommes sont plus raffinez aujourd'huy qu'autrefois, & ils ne se

laissent pas aisement aller aux reveries du Rabbinisme, aux impostures de l'Astrologie Judiciaire, ny aux vaines persuasions de la Magie. Les paroles, pour ne m'étendre pas plus loing, ne sont qu'un souffle articulé qui exprime nos pensées; & quand mesme nous serions possedez d'un esprit impur, nous ne saurions faire ce que l'on dit que fait un sorcier par le nœud de l'aiguillette. Tout au plus le Demon n'auroit alors de pouvoir que sur le corps qu'il possederoit, & son empire ne sauroit s'etendre jusque sur les autres corps. Témoin l'Empereur *Frederic Barberousse*, qui se mocqua si justement des menaces d'un Arabe, qui passoit pour Magicien, que les Milanois qu'il assiegeoit luy avoient envoyé.

D'autrepart qui peut croire que nos parties naturelles puissent étre plutost enchantées que les autres qui nous composent? N'estce point peutestre par ce qu'elles servent à des actions impudiques & illicites, que le Demon prend de là sujet de ses enchanter: Mais nostre cœur n'est il pas la source du mal que nous commettons? nos mains n'executent-elles pas les pernitieux desseins, & nostre langue ne decouvre-t elle pas ce qu'il a de mauvais? Cependant nous n'avons point appris jusques icy que nostre cœur, nos mains, & nostre langue ayent esté ensorcelées.

Au reste tout le monde sait que les femmes
 ont

ont plus de legereté que nous n'en avons, & que l'on en void plus de sorcieres ou plutost de folles & de melancoliques, que l'on ne void d'hommes sorciers. Cependant, quand il est question d'engendrer, on diroit que le Demon s'attache plûtost aux hommes qu'aux femmes, comme si les parties naturelles des hommes luy estoient plûtost destinées que celles des femmes.

Dans cette fausse pensée l'on ne manque ny de raisons apparentes ny d'autorités recherchées pour prouver ce que l'on dit ordinairement là dessus: & la verité dans cette occasion n'a pas tant de lustre que le mensonge.

Mais si nous ne nous laissons pas prevenir en faveur des enchantemens, nous trouverons aisement la veritable cause pour la quelle ce sont plûtost les hommes qui sont exposez à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que souffrir quand on la carresse, & c'est assez qu'elle puisse recevoir les impressions de l'homme pour devenir féconde, au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, & peu de chose pour l'en empécher. Si son imagination est blessée par les desordres de sa femme, si elle est émeuë par sa beauté, ou degoutée par sa laideur, ses parties amoureuses luy refusent l'obeïssance qu'elles luy doivent. Si un homme ayme avec trop de passion. Si la pudeur ou la ti-

midité ne peuvent souffrir les amorces de l'amour. Si les courtisanes ou la débauche ont épuisé ses forces, & qu'à cause de cela il ne puisse jouir des plaisirs du mariage, on dira aussitost qu'il est ensorcelé & que l'aiguillette luy a esté noüée, comme s'il ne paroissoit pas essez de causes naturelles qui le rendent froid & languissant. Jamais on n'eust crû que *Theodoric Roy* de Bourgongne eust esté charmé, si auparavant il n'eust perdu ses forces entre les bras de ses courtisanes; & jamais *Hermamberge* n'auroit apprehendé le sortilege, s'il avoit esté en estat de la satisfaire.

Je ne parle point icy des hommes impuissans par Nature, ou de ceux qui ont quelques defauts dans leurs parties naturelles. L'on sait assez qu'elles ne sont pas capables de s'allier étroitement à une femme; mais je parle seulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'acquiter agréablement du devoir d'un mary.

Si nous avons un peu de force d'esprit, nous nous mocquerons de ce que quelques personnes spirituelles ont dit en raillant, ou en voulant profiter de la foiblesse des autres, nous nous mocquerons, dis-je, du Millepertuis & de la Ruë cœuillis de nuit en disant quelques paroles obscures, cousus ensuite dans un liege avec une aiguille qui a servy à ensevelir les morts, & puis pendus au cou d'une fille

fille avec une aiguilette de nerf de loup pour l'empécher d'estre dépucellée. Nous nous rirons des caracteres Ephesiens écris avec du sang de chauve-souris, & puis pendus au cou de la mariée pour le mesme effet. Nous tiendrons pour superstition ce que l'on dit ordinairement des vertus de l'aiguillette faite soit de nerf de loup, soit de peau de chat, ou de chien enragé. On aura beau la faire teindre d'une ou de trois couleurs; la nouër de trois fois ou de 9 noeuds; cracher trois fois sur la poussiere ou dans son giron; & dire tout bas quelques mots obscurs & barbares pendant que le prestre dit aux mariez ces mots Latins, *ego vos conjungo.* Rien de tout cela ne sera capable de faire sur nous la moindre impression, si nous avons tant soit peu de force d'esprit.

Nous n'avons que faire pour nous garentir de ces charmes, de graisser la porte de la chambre où l'on doit coucher avec de la graisse de loup ou de chien noir, d'attacher à la quenoüille du lit des mariez testicules de coco, de jetter dans la chambre des féves coupées par moitié & de faire beaucoup d'autres bagatelles que les vieilles femmes ont inventées pour amuser les enfans. Pour nous moquer des malefices, nous n'avons besoin que de vigueur & de hardiesse, il ne faut qu'avoir esté sage avec les femmes, & étre amoureux quand on se marie, pour méprise

tout ce qui peut s'oppoſer aux plaiſirs du mariage. Et s'il faut s'expliquer icy plus nettement. Voulez-vous rompre tout ſorte de charmes? Soyez ſobre & continent, moderez toutes vos paſſions, ne ſoyez ny ſi lent ny ſi ardent à l'amour. Uſez de voſtre femme lors que la Nature vous excitera à l'embraſſer. La chaſtité vous rallumera ſouvent le feu que vous aurez perdu entre ſes bras: & par là ſi les mariez veulent, ils apprendront à ſe mocquer du ſortilege: Car *c'eſt une grande partie de la ſanté que de vouloir étre guery.*

On ne peut douter que les vapeurs noires d'un humeur melancolique ne puiſſent troubler noſtre imagination, & nous perſuader des choſes qui ne ſont pas. Nous en avons des exemples, & il ne ſe paſſe point d'années que je n'en faſſe quelques obſervations en faiſant la medecine.

Si un homme ne peut connoitre ſa femme par ce qu'il croit avoir l'aiguillette nouée, il ne faut pas d'abord combatre directement ſon opinion. Plus on s'opiniatre à luy dire que c'eſt une bagatelle, plus il ſera obſtiné dans ſon ſentiment. C'eſt l'effet de l'humeur noire & melancolique que de rendre ferme ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans cette occaſion, c'eſt de traiter cet homme comme un fou & de tâcher de guerir ſon imagination bleſſée par quel-

qu:

que action de soupplesse, comme *Montagne* guérit un comte avec un petit Talisman d'or.

Un Juge Allemand demandoit un jour à une fameuse sorciere, qui estce qui pouvoit étre le plûtost guéry d'un sortilege? à quoy elle repondit fort à propos, que c'estoit celuy qui gardoit le plus long temps ses vieux souliers: voulant dire par là, qu'il ne falloit que du temps & de la patience pour guérir ceux qui pensoient entre ensorcelez.

Je croy pourtant, ainsy que je l'ay dit ailleurs, qu'il y a des remedes pour nous rendre froids auprés des femmes, sans que nous soyons pour cela charmez. Mais ce que l'on appelle sortilege ou enchantement, ne se fait que par un pacte tacite ou exprés avec le Demon: & pour cela l'on ne se sert que de paroles obscures, de figures, d'herbes sans vertu & d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'est pas la Nature qui agit, mais toute autre chose.

Il est impossible que le diable, pour venir a la seconde proposition que je dois examiner en peu de mots, puisse empécher la Nature d'agir quand elle a tout ce qu'il luy faut pour agir. l'Enfant qui se forme dans les flancs de sa mere ne s'y forme que par un exprés commendement de Dieu. Le Demon n'a nul pouvoir d'empécher la generation, & encore moins quand elle est appu-

yée par le sacrement du mariage. La Nature suit inviolablement les ordres du createur quand elle n'est point empéchée dans son action par quelques causes naturelles ou violentes ; & si le demon ou un sorcier peut s'opposer à la conception, ou plûtost *si le Prince des puissances de l'air*, pour me servir de l'expression de Saint *Paul*, *exerce son pouvoir sur les incredules, & sur les rebelles*, ce n'est point par sort, mais par l'impie credulité d'une femme, par sa peur ou par l'agitation extraordinaire de son sang & de ses humeurs. Car qu'un serpent mis sous le sueil d'une porte puisse rendre une femme sterile. Il n'y a que les fous & les hypocondriaques qui puissent le croire.

J'ajouteray encore à ce que je viens de dire, que s'il est vray que *Jesus Christ* soit venu enchaîner le Demon pour l'empécher de nous nuire ; & qu'il y ait presentement des hommes plus éclairez que dans les siecles passez, qui se sont apperceus de la soupplesse des uns & de la foiblesse des autres, on ne doit pas s'étonner qu'on ne voye pas à cette heure tant de sorciers qu'autrefois. *Medée* qui ne se servoit que d'herbes qui agissent par des qualités manifestes, passoit pour sorciere dans un siecle ignorant, & un Joueur de Gobelets passeroit pour magicien parmy les Siamois, s'il leur faisoit voir ses soupplesses & son industrie.

C'est une grande marque de sagesse de ne croire pas legerement tout ce que l'on nous dit des charmes & du sortilege. Si l'on purgeoit avec l'ellebore ou avec le vin emetique tous ceux qui pensent avoir l'aiguilette noüée, je ne doute point qu'ils ne fussent pour la plus part bien tost gueris des maladies du cœur & du cerveau que leur cause l'humeur melancolique. C'estoit le sentiment du grand Jurisconsulte *Alciat*, qui avoit assisté aux proces de beaucoup de Sorciers, & qui disoit pendant qu'on les bruloit du costé de Bearn que le feu n'estoit pas un si bon remede pour eux que la purgation. En effet nous ne voyons pas que les Parlemens les plus sensez ayent esté si foibles dans ces derniers siécles que de se laisser seduire aux impostures des sorciers. Celuy de Paris se moque avec raison de ces bagatelles, & cette illustre compagnie ne s'est jamais repentie, comme ont fait les autres, d'avoir esté trop faciles à persuader.

Si l'on eust purgé plusieurs fois le Cerveau de *Gratienne Gaillard*, femme de *Jean d'Auroux* de Berry, qui tumboit dans de fâcheux accidens, lors que les premieres années de son mariage, on luy parloit de son mary, au lieu de la démarier comme fit Monsieur *la Chappelle*, official du Diocése de Bourges, sans doute que l'on auroit mieux agy dans cette occasion. Car puisque Monsieur *Couturier*,

turier, Docteur en Medicine, & deux autres Medecins jugerent qu'elle estoit folle, il n'y avoit point d'autres remedes pour la remettre en son bons sens que ceux que nous avons proposés.

Si de grands hommes ont semblé croire aux impostures des sorciers, ils ont voulu parler, comme le peuple, & ont esté quelquefois bien aises de se laisser tromper quelquefois avec luy. l'Art frit souvent paroitre des choses surprenantes. La Nature s'en mesle quelquefois. Mais Dieu ne permet que fort rarement qu'il se fasse des prodiges & des miracles, & c'est à mon avis une foible raison de dire, que Dieu peamet tout ce que l'on croit pour l'ordinaire des enchantemens.

Mais je rappelle dans mon esprit que l'on est fort mal recompensé aprés avoir écrit pour ou contre les sorciers, & que *Bodin*, qui se declara autrefois leur ennemy capital, a passé aussi bien pour Magicien qu'*Wier*, qui entreprit là deffense. On me permettra donc de n'en rien dire davantage, & il suffit que *Naudé* ait fait en ce siecle l'Apologie des grands hommes accusez de Magie.

CHAPITRE IV.

Des Hermaphrodites.

Il faut avouër que la Nature se jouë quelquefois, lors qu'elle donne aux parties qui distinguent les sexes une figure differente de celle qu'elles doivent naturellement avoir. Il n'y a qu'a lire les Histoires des Hermaphrodites pour apprendre que des personnes ont eu tout ensemble les parties naturelles d'un homme & d'une femme. Ce sont ces gens que l'on jettoit autrefois dans la mer ou dans la Riviere, ou que l'on relegnoit dans quelque Isle deserte comme des presages de quelque sinistre évenement.

Si l'intelligence qui travaille dans les entrailles d'une femme manque quelquefois à former les parties les plus nobles, & les plus necessaires d'un enfant, on ne doit pas s'étonner s'il luy en arrive autant dans la formation des parties genitales. Mais par ce que la propagation de l'espece n'est pas d'une si grande necessité que l'existence de la vie, nous ne voyons pas aussi tant de defauts dans le cœur, dans le cerveau, dans le foyë, & dans les autres parties principales, que dans les parties amoureuses des hommes & des femmes. En effet il ne se paisse guéres de lustre que l'on

n'entende parler de quelques Hermaphrodites qui autrefois passoient pour des prodiges, & pour des monstres, & qui sont aujourd'huy regardés comme quelque chose de fort curieux.

1. J'en compte de 5. especes. Les premiers ont toutes les parties naturelles d'un homme fort bien faites, ils urinent & engendrent comme les autres hommes mais avec cette difference, qu'ils ont une fente assez profonde entre le siége & la bourse, qui est inutile à la generation.

2. Les autres ont tout de mesme les parties naturelles d'un homme fort bien figurées qui leur servent à faire les fonctions de la vie & de la generation. Mais ils ont une fente qui n'est pas si profonde que celle des premiers, & qui estant au milieu de la bourse presse les testicules d'un costé & d'autre.

3. On ne découvre point dans les troisiémes aucunes parties naturelles d'homme; l'on ne void seulement qu'une fente, par la qu'elle l'hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, selon le defaut de la matiere qui a esté employée, à la former: mais cependant le doigt en trouve aisément le fonds. Les regles ne coulent jamais par là, & cet espece d'hermaphrodite est un veritable homme aussi bien que les deux autres. Ce sont ces sortes d'hermaphrodites qui à l'age de 15. ou de 18. ans deviennent garçons,

çons, de filles qu'ils avoient esté estimez auparavant : temoin la femme de ce Pécheur qui au rapport d'*Antoine de Palerme*, devint homme, aprés 14. ans de mariage. Toutes les parties d'un homme luy sortirent tout d'un coup, & elle parut alors à son mary aussi vaillante que luy dans l'action naturelle des hommes.

4. Les quatriémes sont des filles qui ont le clitoris plus gros & plus long que les autres, & qui par là imposent au peuple, qui n'est pas savant dans les parties qui les composent. Ce sont celles que les Grecs appellent τριβάδες, dont les François ont formé leur mot de *Ribaudes*, & c'est aussi de cette espece d'Hermaphrodite dont *Colombus* dit avoir examiné les parties internes & naturelles, sans y avoir trouvé aucune chose essentielle differente des parties naturelles des autres femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est qu'elles souffrent tous les mois l'écoulement de leurs régles.

5. Enfin les cinquiémes sont ceux qui n'ont l'usage ny de l'un ny de l'autre sexe, & qui ont les parties naturelles si confuses, & le temperament d'homme & de femme si mélé, que l'on auroit de la peine a dire le quel l'emporte sur l'autre. Telle estoit la Bohémienne qui pria le mesme *Colombus* de couper sa verge & d'élairgir le conduit de sa pudeur, pour avoir la liberté disoit-elle, de

se joindre amoureusement à un homme. Mais ces sortes de personnes sont plûtost une espece d'Eunuque que d'hermaphrodite, leur verge ne leur servant de rien & les regles ne leur venant jamais.

Je ne pretends point parler icy de ces femmes a qui les regles manquent, pour quelque cause que ce soit: on est aisément persuadé quelles ne changent point de sexe, & que leurs parties naturelles demeurent toûjours les mesmes, mais on sait aussi qu'elles peuvent changer de temperament & prendre celuy d'un homme, comme l'a remarqué *Hippocrate* dans la personne de *Phaëtuse*.

Beaucoup de personnes nous assurent, & il est mesme vray, qu'il y a des Hermaphrodites; mais aucun ne nous instruit veritablement de leurs causes efficientes & materielles; examinons en donc exactement la source.

1. Il y a sur cette matiere plusieurs raisonnemens. Les uns pensent que la conjonction de Venus & de Mercure dispose si confusement dans les flancs d'une femme, la matiere qui sort à former un enfant, qu'il n'aist de là un Hermaphrodite.

2. Les autres croyent que les Hermaphrodites se forment pendant que les Regles coulent; & que les regles estant toûjours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisiemes disent, que la Nature

ayant

ayant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'efforce toujours, autant qu'elle peut, a engendrer plûtost des femelles que des mâles. Aussi voyons nous, ajoutent ils; beaucoup plus d'hommes Hermaphrodites que de femmes; la Nature ayant marqué a ces premiers, les vestiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croyent, que l'homme, & la femme ayant contribué tous deux egalement à la generation, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps sur le quel elle travaille semblable à ceux dont elle est sortie, imprime autant qu'elle peut sur ce corps les caracteres d'homme & de femme: ce qui fait un Hermaphrodite: Si bien qu'il s'en est vû qui estoient capables d'engendrer dans les deux sexes & qui avoient la mammelle droite d'homme, & la gauche de femme.

5. Les cinquiémes se persuadent que Dieu ayant fait l'homme male & femelle; comme parle l'Ecriture, nous avons essentiellement dans nous mesmes la faculté de devenir l'un & l'autre sexe, & que par consequent il ne faut pas s'etonner, s'il naist quelquefois des Hermaphrodites; puisque nous le sommes en puissance.

Enfin il y en a qui disent la dessus tant de fables que je ne saurois me resoudre a rapporter leurs sentimens.

1. Si nous examinons les raisons de ceux qui disent que la conjonction de Venus & de Saturne est la cause des Hermaphrodites, nous verrons clairement qu'elles sont trop foibles pour nous persuader. Ces astres sont trop éloignez de nous pour être les causes prochaines d'un tel effet, & pour avoir un empire si absolu sur le corps d'un enfant qui se forme dans les entrailles de sa mere. Et s'il estoit vray que leur conjonction pût causer ces déformitez, au moins ne feroit-ce dans deux Hermaphrodites nez dans les diverses saisons d'une mesme année.

2. Les seconds ne me persuadent pas plus, car selon leur sentiment, il devroit plutost naitre des Galeux, des ladres & des valetudinaires que des Hermaphrodites, si la conception se faisoit pendant le flux des regles, comme nous l'avons remarqué ailleurs,

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisiémes; car la Nature n'estant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais selon ses ordres naturels que sur la matiere qu'on luy a donné; & par consequent les Hermaphrodites dependent plutost de la disposition de la matiere, comme nous verrons icy aprés, que du dessein premedité de la Nature.

4. Le sentiment des quatriémes sont si

fort la fable que ce seroit perdre du temps que de s'arrester à le refuter : car la faculté formatrice, qui n'est qu'un effet de l'ame, ou l'ame mesme, si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des differences si manifestes ; & la generation ne se faisant que par le mélange & la fermentation des deux semences, comme nous l'avons prouvé ailleurs, elle ne peut en separer les actions, quand les semences sont une fois jointes : si bien qu'il ne s'est encore jamais vû d'Hermaphrodite qui pût user indifferement de ses deux parties naturelles, & en produire des enfans. Si nous avons quelques histoires là-dessus, ce sont toujours de veritables femmes qui abusent de leur clitoris, avec le quel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin de croire que nous soyons Hermaphrodites en puissance, c'est une imagination tirée de *Platon*, & une erreur qui fût condamnée sous le Pape *Innocent* III. Et quoy que l'Ecriture paroisse d'abord favorable à ce sentiment, cependant si on la considere de bien prés, on verra qu'elle a un sens tout autre que celuy qu'on luy veut donner.

Mais pour dire ce que je pense sur une matiere aussi difficile que celle-cy, il me semble qu'on doit prendre la chose de fort loin, & se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs de la cause de la generation des gar-

garçons & des filles, aprés quoy il sera, ce me semble, aise de connoitre ce qui fait la confusion des sexes.

Nous avons dit que la semence estoit le plus souvent indifferente pour les deux sexes, & que si elle trouvoit une boule dans les cornes de la matrice qui renfermat une matiere chaude, séche, resserrée, pressée, & pleine d'esprits, elle la rendoit feconde pour en faire un garçon. Mais que si elle en rencontroit une autre qui fût moins chaude & moins séche, plus oeverte & plus molette, & moins remplie d'esprits que la premiere, elle ne laissoit pas de l'animer, mais pour en faire une fille.

Nous avons encore dit, que si la matiere que estoit renfermée dans une autre boule estoit tellement temperée dans ses qualités & egale dans sa matiere, qu'elle fût dans un parfait équilibre à l'egard de toutes ces choses, la semence de l'homme de terminoit cette matiere pour un garçon ou pour une fille, selon le plus ou le moins de feu & d'esprits qu'elle portoit avec sa matiere lâche ou resserrée.

Mais si par hazard la semence de l'homme, a plus des dispositions pour determiner à l'un de deux sexes la semence temperée de la femme; a lors il se fait un Hermaphrodite qui a plus de rapport à l'un ou à l'autre, selon les differens efforts de la semence animée de l'homme ou de la femme.

Pour éclaircir davantage cette difficulté, examinons la chose de plus prés. l'Intelligence d'un enfant, ou son ame immortelle, si l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette creature a se faire un domicile, & qui a déja achevé la plus part de ses parties principales, commence vraysemblablement vers le trente cinquiéme jour a s'employer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matiere qu'elle a d'abord choisie pour cela, & qu'elle a mise dans l'endroit où doivent étre posées les parties naturelles de l'enfant. Elle travaille incessamment à les former; mais par ce qu'elle manque de matiere pour les accomplir, elle en 1. emprunte des parties voisines, aymant mieux rendre celles-cy defigurées que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent servir à la generation. 2. Et ce sont les defauts qu'on ramarque dans les deux premieres especes d'Hermaphrodites dont nous avons parlé cy-dessus, qui sont de veritables hommes.

3. Mais lors qu'il ne se trouve guéres de matiere pour faire les parties genitales d'un garçon, on ne sauroit dire quelle oeconomie l'intelligence pour prend former ces parties. Elle épargne la matiere. Elle menage le lieu, & dispose si bien toutes choses, qu'elle forme parfaitement les parties genitales d'un garçon, mais elle les ferme, en dedans

man-

manquant de force, de chaleur & de matiere pour les faire sortir au dehors. C'est de cette sorte qu'elle agit en formant les parties naturelles de la 3. espece des Hermaphrodites, qui sont estimez des filles, bien qu'ils soient de véritables garçons. Ce sont ceux cy qui changent de sexe, & qui de filles qu'ils estoient estimez auparavant, deviennent hommes, qui se marient ensuite, & qui sont les peres de plusieurs enfans. La chaleur naturelle & génitale devenant tous les jours plus forte pousse au dehors à l'age de 15. de 20. ou de 25. ans, les parties amoureuses, qui estoient demeurées cachées jusques à ce temps-là, comme il arriva à cette fille Italienne qui devient homme du temps de l'Empereur *Constantin*, comme Saint Augustin nous le rapporte. Ce peut être aussi quelque effort violent qui fait sortir ces mesmes parties; témoin *Marie Germain* dont parle *Paré*, qui ayant fait un grand effort en sautant un fossé, devient homme à la mesme heure par la sortie des parties naturelles.

4. Au lieu que l'intelligence manquoit de matiere pour former les parties génitales des trois premieres especes d'Hermaphrodites, dont nous venons de parler. Dans la quatriéme il s'en trouve plus qu'il ne faut. l'Intelligence qui vers le 45. jour de la formation d'une fille est en peine de placer toute la ma-

matiere qu'elle a d'abord reservée pour former ses parties amoureuses ; se determine enfin à faire le Clitoris beaucoup plus gros & plus long qu'il n'a de coutume d'estre , afin de laisser aux parties genitales internes de cette fille une figure naturelle pour servir un jour à la generation : car elle ayme beaucoup mieux manquer dans les choses superfluës que dans les necessaires. Ce sont ces sortes d'Hermaphrodites qui estant de veritables femmes ont fait accroire à beaucoup de gens qu'elles estoient aussi des hommes. C'est aussi que *Montuus* a pris son Hermaphrodite pour un homme , lors qu'il caressoit amoureusement ses servantes ; & pour une femme lors qu'elle se lioit amoureusement à son mary pour en avoir des enfans.

Bien que ces quatre especes d'Hermaphrodites ayent merité ce nom , la Nature ne leur a pourtant pas refusé l'avantage de se servir de leurs parties genitales & d'engendrer comme les autres. Les hommes Hermaphrodites font des enfans & les femmes Hermaphrodites conçoivent : si bien que les uns & les autres ne different des hommes & des femmes que par quelques parties qui manquent ou qui sont superfluës , mais qui souvent ne troublent point la generation. Cette femme que l'on appelloit *Emilia* , qui estoit mariée avec *Antoine Sperta* , au rapport de *Pontanus* , fut estimée femme pendant

dant son mariage de 12 ans ; mais elle fut ensuite reputée pour homme aprés s'etre alliée à une femme.

5. Il n'en est pas de mesme de la cinquiéme espece, que l'on peut appeller parfaits & veritables Hermaphrodites, puis qu'ils n'ont l'usage ny de l'un ny de l'autre sexe. Et c'est de cette sorte qu'ils se forment dans les flancs de leur mere.

L'Intelligence qui a le soin de composer ce petit corps Hermaphrodite est fort en peine quand elle trouve dans le ventre de sa mere, une matiere qu'elle ne peut menager pour faire ses parties génitales. D'un costé la matiere est humide & molette : de l'autre elle est seche & resserrée. Icy elle est chaude ; là elle est froide ; en un mot c'est une matiere qui a des parties si differentes & si rebelles qu'il est impossible de les pouvoir ménager, & avec cela il y a si peu de matiere qu'elle manque de la chaleur, & des esprits, dont l'Intelligence se sert toûjours, pour former toutes les parties de nos corps. Si c'est un garçon qu'elle entreprend de former, il deviendra quand il sera homme trop froid & trop lent pour engendrer, & aura de grands defauts dans ses parties génitales. Si c'est une fille elle sera un jour trop chaude & trop seche, & manquera d'organes de semence, & de regles pour former & faire vivre un enfant.

Néantmoins l'Intelligence doit achever son

son ouvrage de quelque matiere que ce soit. Elle y travaille donc fortement, & feroit sans doute des parties, qui seroient en quelque façon determinées à l'un des sexes, si la matiere n'estoit point inegale ny d'une complexion differente. Enfin elle forme un Hermaphrodite, ou si l'on veut un monstre, qui n'est ny homme ny femme, & qui n'a pas les parties naturales de l'un ny de l'autre sexe.

On pourroit accuser l'Intelligence de s'estre trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant Hermaphrodite. Car on ne peut pas douter que les intelligences quelque savantes qu'elles soient, ne puissent se tromper quelquefois, & ne pas faire les parties justes, quand mesme elles auroient une matiere bien disposée.

Cela estant ainsy expliqué, on peut maintenant répondre aux questions que l'on fait ordinairement sur cette matiere ; savoir.

1. Si les filles peuvent étre changées en garçon, & les garçons en filles.

2. Si un Hermaphrodite peut user de l'un, ou de l'autre sexe ; & s'il peut engendrer.

3. Si l'Hermaphrodite peut concevoir dans luy mesmes sans se joindre à personne.

4. Si un prestre peut marier un Hermaphrodite ou une personne qui est accusée de l'etre.

5. Si un Hermaphrodite peut se faire moine ou Relieuse.

I. Pour éclaircir la premiere question on

doit savoir que le temperament d'un homme est si different de celuy d'une femme, qu'il est impossible qu'il arrive dans la nature un changement si extraordinaire. La complexion d'un homme ne consiste pas seulement dans une certaine union des premieres & des secondes qualités, mais dans un certain mélange & un arrangement de la matiere dont il est composé. Et par consequent il est impossible qu'un garçon devienne fille, & qu'une fille devienne garçon, le temperament de l'un & de l'autre estant une chose trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

D'autre part ceux qui se sont appliquez à dissequer des hommes & des femmes, savent bien que leurs parties genitales sont fort differentes entr'elles, & si la Nature leur a donné un espace suffisant pour placer les unes, elle leur en a refusé un pour placer les autres. Ainsy je pourrois dire avec le savant *Varole, qu'il est impossible que les deux sexes se puissent trouver veritablement dans un mesme corps.*

Il est vray pourtant que nous apprenons par quelques histoires, que nos Medecins ont écrites, que des personnes qui avoient esté d'abord estimées filles estoient devenuës hommes dans la suite, leurs parties naturelles d'homme s'estant manifestées, ou par les enjouëmens du mariage, ou par l'abondance

& la force de la chaleur naturelle : ou enfin par quelque mouvement violent. Mais à dire le vray, ce n'estoient que des hommes cachez, comme estoit cette servante de 18. ans qui mourut de peste, dans le corps de la quelle *Jean Bauhin* Medecin de Lion trouva les mesmes organes qui servent aux hommes pour la generation.

On peut dire encore que les femmes qui passent quelquefois pour des hommes, qui ont quelque poil au menton & par le corps, & qui ont la voix un peu grosse, ne sont que de veritables femmes, bien qu'elles se divertissent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'aprés tout cela on ne peut pas dire que les uns se soient changés dans les autres. Car nous n'apprenons point que des hommes soient devenus femmes, & que leurs parties naturelles se soient aneanties ou soient retournées en dedans pour former les parties d'une femme; & le peu d'histoires que l'on nous fournit sur ce sujet sont toutes fort suspectes, mal entenduës ou fabuleuses : témoin l'histoire qu'*Ausone* nou. rapporte d'un Hermaphrodite de Benevent en Italie, où il fait à dessein un equivoque, pour suspendre l'esprit du Lecteur dans une chose rare & extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'huy de *Tiresias*. La fable cede à la verité, & l'on ne croid plus à cette heure ce que l'on croyoit autrefois si

aisement. Les deux hommes Hermaphrodites de *Licetus* dont l'un s'estoit marié & l'autre rendu moine, ne laisserent pas l'un & l'autre de concevoir, & de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais aussi ce n'estoient que veritables femmes que l'on avoit d'abord prises pour des hommes, a cause de la longueur & de la grosseur de leurs clitoris. Ainsy nous devons croire que les parties genitales d'un homme ne sauroient se retirer au dedans, pour se placer, comme doivent étre placées les parties naturelles de la femme; & quand mesme cela se pourroit faire je ne saurois me persuader qu'il y eust un lieu assez spacieux pour les y contenir.

Il faut donc conclure que ces changemens sont impossibles: que les Hermaphrodites qui conçoivent sont de veritables femmes: que les autres qui font concevoir sont de veritables hommes: Et que si les intelligences, qui ont le soin de former les corps se trompent quelque fois dans leur ouvrage, c'est bien plûtost par la faute de la matiere que par leur propre ignorance.

II. La seconde question est aisée à decider aprés ce que nous venons de dire: car de s'imaginer qu'un Hermaphrodite puisse user de l'un & de l'autre sexe, & qu'il puisse engendrer par les deux, c'est ce que l'on ne pourroit persuader qu'à des enfans. De deux

differentes parties naturelles qu'a un Hermaphrodite, il y en a toûjours une qui est inutile, parce qu'elle est contre les loix de la Nature, & que l'intelligence de la faire que par force ne trouvant pas assez de matiere, ou en trouvant trop pour former les parties dont l'enfant auroit besoin pour la generation. Car qu'elle confusion seroit-ce de trouver dans un seul corps des testicules d'homme & de femme, une matrice & un membre viril : en un mot tout l'attirail des parties genitales d'un homme & d'une femme. Le temperament de l'un & de l'autre, s'il faut le repeter, est trop different pour étre uny ensemble, & pour estre changé quand il faudroit se servir de l'une ou de l'autre de ses parties naturelles.

Les loix civiles, qui n'estiment point les Hermaphrodites pour des monstres, veulent qu'ils choisissent l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans l'une de ces deux qualités ou d'homme ou de femme de se joindre amoureusement à une femme ou à un homme. Et si l'Hermaphrodite n'execute pas exactement la loy, cette mesme loy veut qu'il soit puny en Sodomite, puis qu'il a abusé d'une partie contre les loix de la Nature. Ce fut pour cette raison que la servante Ecossoise qui avoit choisy la qualité de fille, & puis qui engrossa la fille d'un bourgeois, fut enterrée toute vive par sentence du Juge, si nous

en voulons croire *Weinrich* : & que *Françoise de l'estage*, dont parle *Bapon*, la qu'elle avoit badiné avec *Catherine de la Maniere*, fut avec elle appliquée à la question par le senechal de Landes, & elles auroient esté toutes deux condamnées à mort, si les témoins eussent esté suffisans.

2. Les Hermaphrodites de la premiere & de la seconde espece peuvent carresser des femmes en qualité d'hommes, & peuvent mesme faire des enfans, leur defaut estant si peu de chose qu'il ne change rien dans la virilité. Car bien qu'ils pussent user de la partie de femme qu'ils semblent avoir, ils n'en reçoivent pourtant aucun plaisir, ny ne sauroient engendrer par là.

Il n'en est pas ainsy de la 3. espece, il faut attendre un age vigoureux pour carresser une femme, & quand mesme quelques-uns s'y seroient allez aprés la sortie de leurs parties naturelles, ils auroient de la peine à engendrer, estant du nombre de ceux que la loy appelle froids.

4. Le clitoris, qui fait estimer les femmes pour des hommes s'il est gros & long, est la cause qu'un homme ne peut connoitre sa femme ; mais si cette partie est mediocre, nous voyons tous les jours par experience que ces sortes de femmes conçoivent, & quoy qu'elles se servent de cette partie pour badiner avec les autres femmes, à qui elles dou-

nent souvent presque autant de plaisir que des hommes ; cependant on ne doit point esperer de generation par là, puisque le clitoris n'estant pas troüé, l'Hermaphrodite ne peut donner aucune matiere pour la generation. Témoin le *Daniel de Bauhin*, qui badinoit bien avec sa femme, mais qui peut bien estre engrossé luy-mesme par un de ses camarades.

5. J'avouë que la derniere espece d'Hermaphrodite n'est point capable de carresser une femme, ou d'estre carresse d'un homme, & encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides & débiles, & avec cela si mal faites, qu'il n'y a pas lieu d'esperer que l'amour puisse les échauffer pour jouir des voluptés que la Nature a preparées aux autres hommes.

Il est donc vray, à parler en general que quelques hommes Hermaphrodites peuvent carresser amoureusement des femmes, & peuvent mesme leur faire des enfans ; & que quelques femmes Hermaphrodites peuvent aussi estre carressées, & concevoir quelques fois, les unes, & les autres se servant des parties qui prévalent, & qui sont les plus accomplies.

III. Sur ce que Naturalistes disent, que les Hyénes & les Lievres mâles, engendrent une fois dans leur vie un petit au dedans de leurs entrailles ; & sur ce que le docte *Langius*

soutiend que les Cerfs en font de mesme : l'on doute si les Hermaphrodites les plus vigoureux dans les deux sexes ne peuvent point aussi engendrer dans eux mesmes, sans avoir la compagnie d'aucune autre personne. Car ils ont, dit-on, de la matiere pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir ; si bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la generation.

Mais si l'on fait reflexion sur ce que nous venons de dire, & sur ce que nous remarquerons au chapitre suivant, on demeurera d'accord que ces generations sont impossibles & ridicules tout ensemble : Que les observations qu'ont fait les Naturalistes sont fort suspectes & sentent de la Fable : & qu'enfin ils peuvent s'estre trompés, en prenant quelques parties des femelles pour les testicules des mâles. Car quelle apparence de faire sortir de la semence d'une partie pour la faire entrer dans un autre, sans qu'elle s'evente, & qu'elle s'altere en changeant de lieu : & quand mesme cela seroit possible, le temperament, qui engendre de la semence masculine, pourroit-il en faire de feminine, & produire des regles en mesme temps ou quelque autre chose qui y fust proportionée ? Cela me paroist si éloigné de la raison, & de l'experience de tous les jours, que je laisse cette question pour passer à une autre. Savoir

voir si un Prestre peut marier une personne accusée d'etre Hermaphrodite.

IV. Bien que le Jurisconsulte *Majolanus* fasse tous les Hermaphrodites irreguliers & incapables du sacrement de mariage, cependant il me semble que cette decision est trop generale & qu'elle choque mesme les loix; puis qu'il y a des Hermaphrodites si vigoureux a embrasser les femmes & d'autres si disposez à souffrir agreablement un homme qu'il y auroit de l'injustice à deffendre le mariage aux uns & aux autres. Car si les premiers ont les parties naturelles du sexe masculin bien faites, & bien proportionnées, comme ils s'en trouve quelques-uns, une petite fente de nulle consideration n'empechera pas l'action amoureuse de ces hommes Hermaphrodites: non plus qu'un clitoris un peu allongé ne s'opposera pas aux carresses que pourra faire un homme aux femmes Hermaphrodites. Ainsy si les uns ont leurs parties capables de divertir une femme, & que les autres soient disposez à recevoir les carresses d'un homme, je ne doute pas qu'un Prestre ne puisse conferer le sacrement de mariage & à l'un & à l'autre; pourvû néantmoins, que cela ne se fasse que par l'autorité du Juge, qui doit estre auparavant deüment informé par des personnes savantes & par le serment de l'Hermaphrodite de l'estat où il se trouve & de la partie qui domine en luy.

 En-

En effet comme les Juges ignorent souvent les marques dont on se sert ordinairement pour connoitre la force & la capacité d'engendrer de l'un & de l'autre sexe, ils ne doivent jamais decider là dessus sur la seule foy des Hermaphrodites; sans le rapport de quelque savant Medecin. Celuy cy leur fera remarquer que la hardiesse, la vivacité dans les actions, la voix forte, beaucoup de poil sur le corps, & principalement à la barbe & aux parties naturelles, avec tous les autres signes qui découvrent la virilité d'un homme, sont des marques qu'un Hermaphrodite a les parties naturelles d'un homme beaucoup plus fortes que celles de l'autre sexe. Au contraire si l'Hermaphrodite a les parties naturelles du sexe feminin bien conformées, que le conduit de la Pudeur ne soit point defectueux, que la gorge soit belle, la peau polie & douce, que les regles parroissent dans leurs temps, qu'il y ait de la douceur, & de l'agréement dans les yeux, & qu'on luy remarque avec cela tous les autres signes, qui distinguent pour l'ordinaire une femme d'un homme, ce Hermaphrodite doit passer pour une femme. Le Juge peut donc prononcer hardiment sur le mariage tant de l'un que de l'autre: & le Prêtre ne doit point hesiter à conferer le mariage aux Hermaphrodites qui ont en main le certificat du Medecin & la sentence du Juge.

V. La derniere question dépend de la quatriéme, car si un homme Hermaphrodite est capable de se marier, ses defauts ne l'empécheront pas de se rendre moine, comme fit autrefois *l'Hermaphrodite de Cajette*, qui s'estant marié pour femme à un Pescheur, demeura quelques années dans son mariage, mais au bout de 14 ans, les parties viriles luy sortirent tout d'un coup; si bien que pour eviter les railleries du peuple, il se jetta dans un Monastere, où *Volateran*, & *Pontanus*, qui en font l'histoire, l'ont vû plusieurs fois, & en ont appris la verité de sa propre bouche. J'en dis de mesme des Hermaphrodites femelles, qui peuvent entrer dans le cloitre, pourvû qu'elles ne soient point du nombre de ces femmes lascives, qui sont capables de donner de l'amour aux filles les plus retenuës, & les plus saintes. Car si elles estoient aussi lascives que cette *Bassa* dont parle *Martial*, je m'asseûre qu'il n'y a point de Medecin si peu honneste homme, qui voulust donner un certificat à ces sortes de femmes, n'y un Juge si injuste qui fust d'avis qu'on les rondist, & qu'on les jettast parmy des Religieuses.

CHAPITRE V.

Si une femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieusement des incubes & des succubes.

A Quoy bon la Nature auroit elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme & de la femme, si ce n'eust esté pour l'excellent ouvrage ne la generation. Elle a fabriqué des sexes divers, qui ont chacun leurs parties differentes. La femme a la conduit de la pudeur & la matrice pour recevoir. L'homme a des muscles pour lever sa verge ; & des ligamens caverneux pour la roidir. Si l'erection & l'intromission n'eussent esté absolument necessaires pour engendrer, jamais la Nature n'auroit entrepris d'en faire les organes. Car sans ces deux actions, selon la pensé de tous les Medecins, la géneration est impossible.

Puisque la Nature ne nous a pas ordonné de faire des enfans de la mesme maniere que nous urinons, mais d'une façon où il se trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'etroite conjonction des deux sexes est absolument necessaire pour nous perpetuer.

En

En effet de cette premiere façon la semence d'un homme ayant esté exposée à l'air, auroit perdu tous ses esprits, & auroit esté ensuite incapable de servir à la génération en autre femme engrossée par les parties

l'Experience de tous les jours, & l'histoire mesme que nous rapporte *Riolan*, favorise nostre opinion contre ceux qui veulent que la génération se puisse faire par l'epenchement de la semence sur les leures des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme, dont il parle, estoit tellement fermé par des cicatrices aprés un fâcheux accouchement, qu'il n'y restoit qu'un fort petit trou, par le quel passoient ses regles, & son urine, & par le quel passa aussi la semence de son mary qui l'engrossa. Cela n'empeche pas que ces deux personnes ne se soient jointes étroitement, & il faut mesme qu'une alliance etroite soit arrivée, & que la matrice de l'une ayt attiré aussi vivement la semence de l'autre qu'un estomach affamé arrache la viande de la bouche, & qu'un cerf par sa vertu particuliere attire le serpent hors de son trou, si nous en croyons les Naturalistes.

Ce qui a donné lieu aux Theologiens, aux Jurisconsultes, & a quelques Medecins de croire qu'une femme pouvoit engendrer sans l'application des parties naturelles d'un homme ce sont sans doute les Histoires qu'*Aver-*

rées, *Amatus Lusitanus*, & *Delrio* nous ont laissées par l'écrit, d'une jeune femme, qui devint grosse, pour s'estre baignée dans de l'eau où des hommes s'estoient polluez : d'une autre femme engrossée par les carresses d'une de ses compagnes qui sortoit d'entre les bras de son mary : & enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse, son pere s'estant par hazard pollué en dormant dans le mesme lit où elle estoit.

Mais ces histoires & plusieurs autres semblables sont faites à plaisir, pour couvrir la lasciveté des femmes, & pour cacher le vice d'un amour impur. C'est ainsy que l'on s'est persuadé que la generation se pouvoit faire sans se joindre amoureusement, si bien qu'il seroit permis de croire, selon ce sentiment, qu'une vierge pourroit engendrer naturellement sans étre desflorée, ce qui pourroit faire douter d'un des plus augustes mysteres de la Religion Chrestienne.

C'est encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit des Demons incubes & succubes, qui estoient espris & embrasez d'amour pour les femmes. Et c'est de là aussi que les Theologiens & les Jurisconsultes ont formé beaucoup de questions ridicules, comme.

1. Si l'enfans d'un Incube & d'une femme est different d'un autre. Si son ame & son corps ayant esté menagez par l'addresse du

du Demon, il n'a point quelque chose de particulier par dessus les autres enfans.

2. Si l'enfant engendré par le ministre du Demon doit étre appellé le fils d'un Incube où de celuy dont l'Incube a dérobé la semence.

3. Si les Incubes & les succubes joüissent entr'eux des plaisirs de l'amour.

4. Enfin si le Demon peut si bien conserver la semence d'un homme a qui il l'a dérobée qu'elle puisse ensuite servir à la generation.

On a toûjours estimé les hommes qui dans la paix ou dans la guerre se sont distinguez par leur genie, ou par leur valeur. l'Antiquité a fait bâtir des temples & elever des autels à la memoire de ces Heros pour lesquels elle commandoit mesmes d'avoir de la vénération. D'où les peuples ont aisement passé jusques à cet excés de superstition que de les prendre pour des Dieux. *Les Penates, les Faunes, les Silvains, les Satyres, les Esprits folets & domestiques*, en sont venus, & les plus importantes verités de la Politique, de la Physique & de la Morale des anciens Philosophes ont esté cachées sons ce voile. Les Prestres mesmes pour se faire valoir se sont efforcez de maintenir l'existence de ces Divinités. Les Rabbins ont crû que les *Faunes, les Incubes & les dieux Tutelaires* estoient des

des creatures que Dieu laisse imparfaites le vendredy au soir, & qu'il n'acheva pas estant prevenu par le jour du Sabbath : c'est par cette raison, selon le sentiment de *Rabbi Abraham*, que ces esprits n'ayment que les montagnes, & les tenebres, & qu'ils ne se manifestent que de nuit aux hommes.

Mais laissons ce que la cabale a avancé de superstitieux, & ce que le Paganisme a inventé de ridicule sur cette matiere, pour examiner les questions que les Theologiens & Jurisconsultes Chrestiens proposent.

1. l'Ecriture Sainte semble favoriser la premiere, lors qu'elle nous marque que les fils de Dieu ayant trouvé les filles des hommes belles ils s'allierent avec elles ; & que de cette alliance naquirent les Geans : si bien que l'on peut inferer de là que puisque les anges, qui sont ainsy appellez en d'autres passages de l'Ecriture, peuvent se mêler amoureusement avec les femmes, & engendrer des enfans. Les Demons, qui ne sont differens des anges que par leur cheute, peuvent aussi selon le sentiment de *Lactance*, *attirer les femmes dans des plaisirs impudiques, & les soüiller par leurs embrassemens.*

On assure que les enfans qui naissent de ces conjonctions abominables sont plus pesans & plus maigres que les autres ; & que quand ils tetteroient 3. ou 4. nourrices tout à la fois ils n'en deviendroient jamais plus

gras. C'est la remarque qu'a fait *Sprenger* Moine Dominicain, qui fût l'un des Inquisiteurs qu'envoya le Pape *Innocent* VIII. en Allemagne pour faire le procés aux sorciers. Si le corps de ces enfans est donc different du corps des autres enfans, leur ame aura sans doute des qualités, qui ne seront pas communes aux autres. C'est pourquoy le Cardinal *Bellarmin* pense que l'Antechrist naîtra d'une femme qui aura eu commerce avec un Incube & que sa malice sera une marque de son extraction.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on a douté de l'accouplement des Demons avec les femmes ou les hommes, & que l'on a douté encore s'ils pouvoient engendrer. Ces questions fûrent autrefois agitées devant l'Empereur *Sigismond*. On y allega tout ce que l'on peut de part & d'autre, & enfin on se rendit aux raisons & aux experiences qui parurent les plus convaincantes, & les plus certaines. Il fût donc résolu que ces accouplemens extraordinaires estoient possibles. En effet Saint *Augustin*, qui avoit eu long temps de la peine à se determiner sur cette matiere, avoüe enfin, que puis qu'on *dit, qu'il y a plusieurs personnes qui se sont trouvées par un malheureux commerce avec les Demons, & qu'on la appris de celles mesmes qui en ont esté carressées, de la bonne foy des quelles il n'est pas permis de douter, il est tres assuré que les*

Sil-

Silvains, les Pans, & les Faunes, que l'on appelle ordinairement Incubes n'ont pas seulement desiré de carresser amoureusement les Femmes, mais qu'ils les ont veritablement carressées, & que les Demons que les François appellent Drusions, n'ont pas seulement taché de connoitre les femmes, mais qu'ils *les ont mesme reelement connuës; si bien*, ajoute-t-il *qu'il, sembleroit que l'on fust impudent si on nioit ce qu'on assure la dessus avec tant de circonstances.*

On peut encore ajoûter à cela la confession que font une infinité de Sorcieres qui disent avoir esté carressées du Demon; & en estre mesme devenuës grosses. Les livres de *Delrio, de Sprenger, de Delancre & Bodin*, sont pleins de semblables histoires, si bien qu'aprés tant de preuves autentiques, & tant de confessions de sorciers & de sorcieres, qui l'avoüent de bonne foy, & presque de la mesme sorte, il y auroit de l'opiniatreté à tenir un sentiment opposé. Car les Histoires que l'on nous en fait paroissent si assurées, qu'il semble que l'on ne doive pas douter de la verité de ces conjonctions diaboliques, témoin *Benoist Berne* agé de 75. ans qui fut brûlé tout vif aprés avoir avoué que depuis 40. ans il avoit commerce avec une succube qu'il appelloit *Hermeline* & *François Pic Prince* de la Mirandole, qui l'a connu, nous est garand de la verité de cette Histoire.

Tou-

Toutes ces preuves paroitroient fortes, si nous n'avions la raison & l'experience qui nous font connoitre le contraire. Et pour dire ce que je pense sur cette matiere, on me permettra de raisonner de la sorte.

La curiosité nous est naturelle à tous. Celle qui est blâmable est une maladie d'ame, qui s'empare principalement des esprits foibles. Le monde est plein de gens qui veulent penetrer dans les choses les plus cachées & jusques dans les secrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque chose d'extraordinaire, incontinent la joye rejalit sur leur visage, & ils témoignent que c'est là l'endroit qui les flatte le plus.

D'ailleurs on est souvent ravy de joye de trouver l'occasion de plaire; & si un homme d'esprit se rencontre parmy des personnes foibles, il ne manquera pas de fomenter leur desir d'apprendre, & de prendre plaisir luy mesme à se faire ecouter & admirer. Il leur fera des histoires qu'il aura adroitement inventées; & quoyque les choses que nous entendons nous fassent de l'horreur, si elles nous sont pourtant inconnuës, nous nous plaisons à les ouïr reciter. Il parlera des Demons, des Incubes, des Succubes, des Esprits folets, des sorciers &c. selon l'addresse de son esprit, & la soupplesse de son genie; il persuadera si bien ce qu'il aura avancé par des raisons qu'il s'etudiera à chercher, que

tous ceux qui l'écouteront seront convaincus de la verité de la fable. Plus cet Historien se sera acquis de reputation ou par son autorité ou par son merite, plus on ajoûtera de foy à ce qu'il aura dit. On cherchera mesme ensuite d'autres raisons pour appuyer sa fable, & l'on trouvera sans doute des preuves pour justifier des choses si surprenantes.

C'est ce qui s'est passé dés les premiers temps, & ce qui se passe encore tous les jours: mais qui ne nous empéchera pas de prouver, que l'opinion de l'accouplement & de la generation des Demons ne peut estre soutenuë.

J'avouë que la consequence que l'on tire de l'Ecriture Sainte seroit juste, si les anges pouvoient carresser & engrosser les femmes. Car il me semble qu'il n'y auroit pas plus de difficulté à croire le commerce des Demons que celuy des Anges avec les femmes. Mais outre que le passage de l'Ecriture peut bien s'expliquer sans admettre ces alliences qui regugnent à la Nature, elle nous dit que les Sains, qu'elle appelle les fils de Dieu s'étans joins avec les filles des autres qu'elle appelle hommes, engendrerent des hommes puissans, c'est à dire des Rois & des Monarques, qui avoient la puissance & l'autorité en main pour se faire craindre & respecter des autres hommes en cette qualité.

Ces

Ces hommes puissant estoient sans doute alors appellez des *Geans* par la grandeur de leur autorité; au lieu que ce terme marque presentement la grandeur du corps, & cette équivoque du mot de geant a donné lieu sans doute à l'une des plus grandes erreurs, qui ayt jamais eu cours. C'est ainsy que les mots de *Tyran*, & de *Parasite* estoient autrefois fort honorables, au lieu que presentement ils sont odieux à tout le monde.

D'ailleurs les enfans peuvent estre lourds par la pesanteur & la grosseur de leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles, & de foye chaud, peuvent tarir deux ou trois nourrices de suite pour s'humecter & se refraichir. Si ces mesmes enfans ont un jout l'esprit malicieux, qui est un effet de leur temperament, on ne doit pas conjecturer, par là qu'ils sont engendrez par un Demon.

Pour ce qui est de l'assemblée qui se tient devant l'Empereur Sigismond, je ne m'étonne pas, si elle decida que les Demons pouvoient avoir commerce avec les femmes, & qu'ils pouvoient mesme engendrer, puisqu'elle n'estoit presque composée que de Theologiens, qui accoutumez à croire simplement ce qu'ils ne voyent pas, & ce qu'ils ne savent pas mesmes, donnerent leur sentiment en faveur de ces generations qui sont si opposées aux loix de la Nature. Si cette Illustre compagnie eust esté composée de Philoso-

losophes & de Medecins, ou qu'elle se fust reglée par le sentiment de Saint *Chrysostome*, je suis fort persuadé que ces questions n'auroient pas esté decidées de la sorte.

Au reste si l'on examine bien le passage du grand Augustin, que nous avons voulu traduire tout entier, on verra aisement, que la certitude qu'il a de ces sortes de commerces, & de generations, n'est fondée que sur le rapport de quelques hommes simples & credules ou de quelques femmes superstitieuses & melancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous est tous les jours dit & assuré par nos malades qui ont l'imagination égarée & qui semblent pourtant l'avoir juste, nous tomberions souvent dans de pareilles erreurs. Les vapeurs noires d'une bile brulée troublant quelquefois tellement leurs ames qu'ils pensent que leurs songes sont des verités.

C'est donc par une cause à peu prés semblable que les sorcieres se persuadent avoir esté au Sabbath & avoir esté caressées du Diable, qui avoit ses parties naturelles herissées, & écaillées, dont la semence estoit froide comme de la glace, sans pourtant que ces miserables femmes ayent party du lieu où elles s'estoient endormies.

Mais pour ne m'opposer a une opinion qui semble etre receuë presque de tous les Theologiens, & de tous les Peres, sans alleguer de puissantes raisons pour la combat-

tre, examinons la chose avec toute l'application possible, mais aussi sans preoccupation.

Nous apprenons de la Theologie, que les Demons, estant de purs esprits, sont aussi des substances differentes de la nostre. Qu'ils n'ont ny chair, ny sang, ny parties naturelles, & par consequent point de semence pour la generation. Que s'ils prennent quelquefois des corps qu'ils peuvent former d'air, ces corps ne vivent point, & ne peuvent aussi exercer les operations de la vie. Que n'ayant point de successeurs à esperer, par ce qu'ils sont immortels, ils ne doivent point aussi avoir ny d'envie de se perpetuer ny de desir de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelque puissants qu'il soient, ils ne sauroient passer les bornes que la Nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ny les plantes aux mineraux pour faire des generations, leur substance estant trop éloignée l'une de l'autres. En un mot la Nature n'a pas permis ces alliences. De sorte que suivant le sentiment de Saint *Chrysostome*, *il y auroit de la folie à croire que les Demons s'allient avec les femmes, & qu'une substance incorporelle puisse se joindre à un corps pour engendrer des enfans.*

En verité je ne saurois me persuader, non plus que *Cassien*, illustre disciple de ce grand Evesque, que des substances purement spirituelles puissent naturellement avoir un

commerce charnel avec des femmes. La Raison qu'en apporte ce dernier, avec *Philostrius* Evesque de Bresse, c'est que si cela s'est fait quelquefois, il doit encore presentement arriver : mais parceque nous savons que cela n'arrive pas maintenant, nous devons conclurre que ces conjonctions, & ces productions abominables n'ont jamais esté. C'est pourquoy Saint *Augustin* souvent trop credule, qui pense mieux dans un endroit que dans un autre, commende au Prestres de pécher au peuple, pour le desabuser de la fausse pensée où il est, que *ce que l'on dit du commerce des sortieres avec les Demons soit réel & veritable.*

Mais ce qui est encore de plus pressant sur cette matiere, c'est la décision du Concile d'Ancyre, qui blâme & deteste la créance qu'ont les sorcieres d'estre portées de nuit au sabbath jusques à l'un des bouts de la terre, de se joindre aux Demons, & de prendre avec eux des plaisirs abominables : *puisque toutes ces choses*, ajoute-t-il, *ne sont que des réveries, & des illusions, bien loing d'etre des verités.*

Je ne saurois trop m'etonner de ce que les Chrestiens croyent si legerement ce que les Payens auroient de la peine à croire ; car tous ne demeurent pas d'accord que *Servius Tullus*, Roy des Romains ayt esté engendré d'un Incube, & que *Simon* le *Magicien* fut le fils de la Vierge *Rachel*, non plus que dans

dans les siecles suivans, quelque grossiers qu'ils ayent esté. *Merlin* n'a pasté crû sur sa parole, quoyque sa mere, & luy voulussent persuader au Roy *Vortigerne*, qu'il estoit fils d'un Demon. La folie & la foiblesse des hommes, le desir de la nouveauté, l'ignorance des causes naturelles, la honte que l'on a de l'obscurité de sa famille, la crainte qu'un adultere ne se decouvre, les flateries des courtisans pour les Princes, les ressors de l'avarice & de la vanité ; Enfin la passion violente de l'amour, sont les puissantes caus s, qui produisent ordinairement ces sortes d'opinions dans l'esprit des hommes. Jamais *Mundus* n'auroit joüy de *Pauline*, si l'avarice & l'amour ne s'en fussent mélées ; & jamais on n'auroit douté, que l'enfant qui seroit venu de cette conjonction, n'eust esté le fils de l'incube *Anubis*, si l'imprudence de *Mundus* n'eust découvert tout le mystere.

Leon d'Afrique nous faisant l'histoire de ce qui se passe en son païs, nous assure que tout ce que l'on dit, de la conjonction des Demons avec les femmes, n'est qu'une pure imposture ; & que ce que l'on attribue aux Demons n'est commis que par des hommes lascifs ou par des femmes impudiques, qui persuadent aux autres que ce sont les Demons qui les caressent. Les sorcieres du Royaume de Fez, ainsy que cet Historien le rapporte, veulent bien que l'on croye qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le Demons

& pour cela elles s'efforcent de dire des choses surprenantes à celles qui les vont consulter. Si de belles femmes les vont voir, ces sorcieres ne veulent point recevoir d'elles le pris de leur Art; mais elles leur témoignent seulement le desir qu'à leur Maitre de les carresser pendant une nuit. Les Maris prenent mesme ces impostures pour des verités, & ils *abandonnent* souvent, selon leur langage, *leurs femmes aux dieux & aux vents*. La nuit estant venuë la sorciere qui est du nombre de ces femmes que les Latins nommes *Tribades ou Fricatrices*, embrasse etroitement la belle, & en jouït au lieu du Demon dont elle pense étre amoureusement carrassée.

2. Les Theologiens qui raisonnent sur la fausse hypothese de la conjonction des Demons avec les femmes, ont formé une seconde difficulté. Savoir de qui un enfant seroit le fils, on de l'incube ou de l'homme, de qui la semence auroit esté surprise. Et pour expliquer la maniere dont cela se fait, il se sont imaginez qu'un homme ayant commerce avec un Démon succube, ce Démon devenant Incube sans perdre de temps par l'activité de sa Nature communiquoit incessamment à une femme qu'il trouvoit disposée, la semence qu'il avoit nagueres receuë d'un homme, & que l'enfant qui naissoit de cette conjonction estoit veritablement le fils de cette homme, & non du Demon qui en cette occasion n'avoit contribué que de son industrie.

3. La

3. La troisiéme question : Savoir si les Incubes & les succubes se carressent entre eux à la façon des hommes & des femmes, n'a pas esté agitée par ceux qui ont ecrit sur ces matieres. Mais il est certain qu'outre plusieurs raisons que nous pourrions alleguer la dessus, les demons estant d'eux mesmes, eternels & malheureux tout ensemble, n'ont pas besoin de perpetuer leur espece, ny de prendre des plaisirs dans les carresses des femmes.

4. Enfin pour passer à la derniere difficulté; Quelques docteurs croyent que le Demon agit avec tant de vitesse, en portant dans les parties naturelles d'une femme la semence qu'il a receuë d'un homme, qu'il conserve cette mesme semence dans tout le temperament qui est necessaire pour la generation. Ils ajoutent mesme que c'est une grande erreur que de ne pas croire que le Démon puisse faire cela.

Mais tous ces raisonnemens me paroissent vains & inutiles, s'il est vray, comme nous l'avons prouvé, que ce soit une fable que les Demons se joignent amoureusement aux femmes. Ils ne sont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on est sur ces sortes de conjonctions. Car si un homme ne peut engendrer selon l'avis de tous les Medecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas assez loing la matiere qui sert à la generation, & qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme: que peut on espe-

rer d'une semence eventée & froide, qui aura touché un cadavre, ou un corps d'air que le Demon aura emprunté?

l'Ame ou lesprits de la semence, si l'on veut, se dissiperoient & s'évanoüiroient aisément, si bien que ce qui demeureroit ne seroit plusluy mesme qu'un cadavre de semence, s'il n'est permis de parler de la sorte, qui seroit incapable de generation. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme, qui puisse conserver pour la generation la semence d'un homme; & il ne faut pas s'imaginer que le Demon puisse passer les ordres que la Nature a établis; quoy qu'il ait une penetration d'esprit inconcevable, & une vitesse de mouvement surprenante.

Si l'esprit des Eaux minerales froides, & celuy de l'extrait de Romarin se dissipe presque dans un moment, comment l'esprit de la semence, qui est beaucoup plus subtil, se conservera-t-il dans sa matiere exposée à l'air? Et puisque les sorcieres avouënt que la semence du Demon est froide quand elles la reçoivent, qu'elle apparence y a-t-il qu'elle soit prolifique, l'air qui ronge tout ce qu'il y a au monde, en ayant dissipé les esprits & corrompu la substance?

C'est donc une grande erreur de croire, comme font plusieurs Theologiens, que le Demon puisse ramasser la semence de plusieurs hommes pour la jetter ensuite dans les parties naturelles d'une femme, & causer ainsy

ainsy la generation Si le Demon pouvoit faire cela, & qu'il le fist effectivement, il pourroit aussi rassembler la semence de plusieurs animaux de differentes especes, & procurer ainsy la generation des monstres, ce qui seroit confondre la Nature, & troubler l'ordre que Dieu a mis parmy les creatures depuis la Création du monde.

D'ailleurs nous n'avons point appris que les Demons succubes puissent engendrer, bien que la Fable nous dise qu'ils se joignent avec les hommes; & je m'estonne de ce que l'on ne s'est point avancé jusques-là. Peutestre auroit-on trouvé des raisons aussi probables pour appuyer ce sentiment, que l'on en a inventé pour soutenir l'autre. Et il y auroit eu sans doute quelqu'un qui se feroit aussi bien dit le fils d'un succube que d'un Jucube.

Au reste si les sorcieres n'estoient pas foles ou intimidées par l'horreur des tourmens, jamais elles n'auroient découvert le commerce qu'elles disent avoir eu avec le Demon. Il y en a eu mesme qui en ont fait gloire en Bearn, aussi bien qu'en Allemagne, & on en a vû qui se vantoient hautement d'etre la Reine du Sabbath: l'Ellebore ou les petites maisons feroient des remedes plus proportionnez à leurs maladies que le feu, & les tourmens dont on s'est servy jusques icy: Et il n'est pas toûjours vray, comme a dit *Ciceron*, que la verité se trouve dans l'enfance, le som-

meil, l'imprudence, l'yvresse & la Folie. Aprés tout pour connoitre plus parfaitement la vanité de cette opinion, examinons ce que les Medecins disent de la maladie qu'ils appellent *Incube*, & nous verrons par là que la fable sera découverte.

Cette maladie n'est qu'une suffocation nocturne, dans la quelle la respiration & la voix sont interrompuës. Il nous semble quand nous en sommes surpris, que *Cupidon* selon le sentiment des Payens, ou le *Demon*, ainsy que les Theologiens le croyent, ou le *Pesant*, comme le peuple parle, nous presse la poitrine, & nous empésche de crier au secours, de respirer, & de nous mouvoir. Si une femme amoureuse, & mélancolique en est attaquée, elle croit fortement que le Demon la caresse; & si avec cela elle a la memoire embarrassée des contes que l'on fait ordinairement des sorciéres, son imagination se trouvant alors depravée fait qu'elle raconte ensuite sa réverie pour une verité.

Une femme effroyable à voir, vieille, séche & mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siécle. Un vieillard atrabilaire qui a passé toute sa vie dans les plaisirs illicites, & qui dans l'âge où il est conserve encore un vif souvenir de sa lascivité passée, ne sauroit mieux entretenir ses voluptes que dans sa melancolie amoureuse, si bien questant tout occupé de ses plaisirs impudiques,

quand

quand cette maladie l'attaque, sa folie amoureuse va souvent jusques-là qu'il luy semble voir & carresser un Demon en forme de femme, comme se l'imaginoit le vieillard de 80 ans que l'on appelloit *Pinet*, qui parloit par tout où il estoit à son succube *Florine*, selon le rapport de *Pic de la Mirandole*.

Le Dormir sur le dos, le travail que souffre l'estomach a digirer des viandes dures, la foiblesse de la chaleur naturelle, la fermentation d'une humeur atrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles, sont les veritables causes de ces Illusions nocturnes & Demoniaques. Une vapeur épaisse qui s'éleve, & qui se mesle parmy nostre sang cause la difficulté de respirer, & la privation de la voix qui accompagnent cette incommodité. Cette vapeur noire estant ennemie de nostre vie empesche le libre mouvement du cœur, & du poumon, & retarde ainsy l'ebullition naturelle qui s'y fait en embarrassant les conduits de l'une & de l'autre de ces parties. De sorte que non seulement on ne peut alors ny parler ny respirer, mais que mesme tout le corps languit par la foiblesse de ces deux parties principales.

Cette vapeur obscure estant portée au cerveau offusque les esprits qui s'y sont nagueres fabriquez; & puis le meslant parmy le suc nerveux, empeche l'ame d'agir selon la

coutume. l'Imagination en est depravée, les sens en sont troublez, & les nerfs embarrassez, tellement qu'il n'y a pas d'apparence que le cœur, le poumon, le Diaphragme, en un mot toutes les parties du corps soient dans leur temperament ordinaire. La difficulté de respirer en est augmentée aussi bien que celle de se mouvoir. Car cette vapeur epaisse & ennemie de nous, trouble si fort la fermentation naturelle du suc nerveux, que l'ame qui s'en sert comme d'un instrument prochain, ne peut faire toutes les belles actions que nous luy voyons faire tous les jours.

Mais quand les vapeurs d'une semence corrompuë sont mélées parmy le sang, & le suc nerveux, il ne faut attendre de ce mélange que des illusions veneriennes qui troublent l'imagination, & font voir aux personnes qui en sont incommodées, des spectres amoureux, & des Faunes lascifs.

Si nous en voulons croire *Hippocrate* les femmes y sont plus sujetes que les hommes: Ceux cy se déchargeant souvent pendant le sommeil d'une abondance de semence qui les travaille, au lieu que celles-là ne s'en peuvent debarresser si aisément, & souvent ne peuvent eviter de tomber dans ces sortes d'illusions.

La raison qu'il en rapporte c'est qu'elles sont d'un esprit plus foible que les hommes, & que le sang des regles se presentant à leurs par-

parties naturelles pour sortir, les filles qui ne sont pas encore accoutumées à ces sortes d'epenchement, sont aussi alors plus susceptibles de ces sortes d'idées. Jusques là mesme qu'il s'en est trouvé qui se sont persuadées d'estre grosses aprés s'estre imaginées d'avoir esté carressées d'un Incube.

Je ne m'étonne donc pas si les sorcieres sont si souvent surprises par des terreurs Paniques; car outre qu'elles sont femmes, elles engendrent encore incessamment beaucoup de pituite, & de mélancolie, qui sont la cause de ces sortes de maladies. Il faut croire que ces illusions nocturnes ne sont veritables que dans leur esprit, & si ces femmes se sont imaginées d'avoir esté pendant la nuit ce qu'elles n'ont pas esté, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait, on doit être persuadé avec Saint *Augustin*, que le Demon a pû se servir de leur foiblesse & de leur maladie pour leur faire croire toutes les choses qu'elles croyent, ce qui n'arrive que par un effet du juste Jugement de Dieu. J'avouë que le Demon se mesle quelquefois, mais fort rarement, parmy l'humeur mélancolique de nos malades. Ce qu'on ne sauroit connoitre que par l'une de ces trois marques, savoir quand la personne penetre dans les secrets de nos pensées: quand elle parle quelque langue qu'elle n'a point apprise: ou quand elle fait des actions qui passent les forces ordinaires de la Nature.

La maladie *Incube* est quelquefois si commune, soit par l'intemperature de l'air, ou par la mauvaise qualité des alimens & des eaux, qu'elle devient comme Epidemique & populaire, ainsy que *Lisymacus* l'observa autrefois à Rome. Et si parmy toutes les personnes qui en sont attaquées, il y en a quelques unes qui ayent l'ame embarrassée d'un amour impur ou des fables des Sorciers, il ne faut pas douter que sa passion ou sa creance ne luy fassent voir en dormant, ou mesme en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ses reveries. l'Amour & la maladie *Incube* joins ensemble sont deux maux qui font deux especes de folies, & qui peuvent causer tout ce que l'on nous dit de surprenant touchant le commerce des Demons avec les femmes.

Toutes l'antiquité n'a pas crû ces bagatelles, puisqu'elle nous a laissé par écrit des remedes pour guerir ceux qui sont possedez d'un esprit impur, & qui sont attaquez de terreurs paniques, croyant bien que ce que l'on pensoit etre un Demon, n'estoit ordinairement, qu'une humeur melancolique, qui estoit la cause de tous les desordres que l'on voyoit arriver à ces sortes de personnes. Jusques-là que *Pomponace* nous fait l'histoire de la femme d'un Cordonnier, laquelle parloit plusieurs langues sans les avoir jamais apprises, & qui fut ensuite guerie par le savant Medecin *Calceran*, qui avec de l'Ellebore

lebore luy chassa ses reveries, & luy ravit en mesme temps la sience par l'evacuation de la bile noire dont le Demon se servoit.

S'il est vray, comme l'experience de tous les jours nous le fait connoitre, qu'aprés avoir preparé la bile noire, & puis l'avoir purgée, aprés avoir corrigé l'intemperie des entrailles, osté les obstructions qui s'y trouvent, & provoqué le sommeil, nous retablissons la santé de ceux qui ont l'imagination depravée, & qui se persuadent d'estre agités par un Demon, nous pouvons dire hardiment qu'en combattant l'humeur melancolique, & en la chassant du corps de ces sortes de malades, nous en faisons sortir en mesme temps le Demon. Cela arriva de la sorte à un Apothicaire qui accompagnoit un Medecin dans l'un des hôpitaux d'Auvergne: cet Apothicaire protestoit, si nous en croyons *Houllier*, qu'il avoit vû pendant la nuit le Demon figuré de la sorte qu'il le dépeignoit, & qu'il en avoit esté maltraité. Cependant ce Demon Imaginaire fut chassé par les soins du Medecin de l'hôpital qui guérit l'Apothicaire de la maladie *Incube* dont il estoit attaqué.

Nous concluons donc aprés tout ce que nous venons de dire, que nous sommes le plus souvent nous-mesmes la cause des spectres que nous nous imaginons voir ou toucher; si nous estions mois timides ou moins melancoliques, nous ne tomberions pas si souvent dans ces foiblesses d'ame. Mais com-

me parmy les hommes il y a des melancoliques de differentes especes, il doit aussi y avoir plusieurs manieres de réver & de devenir fou. En un mot une sorciere ne sera jamais carressée amoureusement par un Demon, bien moins pourra-t-elle en devenir grosse, s'il est vray, comme nous l'avons monstré, que la generation soit impossible sans l'application des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe. l'Opinion contraire passera toûjours pour une fable dans l'esprit d'un homme raisonnable; au lieu que selon le jugement d'un esprit foible, & scrupuleux, elle sera toûjours une verité incontestable.

CHAPITRE VI.

Si les Eunuques sont capables de se marier & de faire des Enfans.

Les testicules contribuent tellement à la perfection de nostre santé, que Galien a osé les comparer, & mesmes les preferer au cœur; mais leur principal usage est de servir à perpetuer nostre espece. La Nature ne les a pas seulement formez, comme se l'est imaginé un Philosophe, pour faire tenir tendus les vaisseaux spermatiques, comme sont les poids d'un tisserant; mais ils servent à un autre usage incomparablement plus noble, que celuy-là. Car ceux qui en man-

manquent sont imparfaits & incapables de se perpetuer par la generation. Et d'ailleurs la chaleur naturelle, qui est la source de toutes nos actions, se diminuant insensiblement par leur perte, & les fermentations naturelles ne se faisant plus, on est accablé d'incommoditez, & de langueurs. Le cerveau se relâche, & puis se décharge sur les parties inferieures: & l'on est alors attaqué d'une infinité de maladies, qu'il est impossible de guerir & d'eviter mesme. l'Ame souffre aussi bien que le corps, & l'on devient timide & lâche, de fort & de courageux que l'on estoit auparavant.

C'est ce qui a fait si fort valoir ces petites parties de nous-mesmes, jusques là, que la Jurisprudence n'admet point d'homme en témoignage, si on les luy a coupées, & que l'Eglise n'en veut recevoir aucun qui en soit privé. Dieu mesme avoit deffendu autrefois qu'on luy offrit dans ses sacrifices des animaux qui ne fussent pas entiers. En effet les Eunuques si nous en croyons l'Empereur *Severe*, sont une troisiéme espece d'homme, qu'il ne faut ny voir ny souffrir. Et si l'Eunuque *Dorothee* occupa l'Evesché d'Antioche, ce ne fut que par un effet de l'amitié extraordinaire que l'Empereur *Aurelien* avoit pour luy.

Mais pour bien examiner la question qui fait le sujet de ce chapitre, nous devons d'abord distinguer les Eunuques, pour connoi-

tre ceux qui sont propres au mariage, & ceux qui ne le sont point. Entre les Eunuques, qui ont esté faits ou par la Nature, ou par l'art, il y en a qui n'ont qu'un testicule, & d'autres qui n'en ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme, lors qu'on ne luy trouve point de testicules au dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs, par l'autorité de la faculté de Medecine de Montpellier, & par les raisons que nous avons deduites en cet endroit-là. Car il arrive quelquefois que les testicules estant demeurez au dedans, & n'estant pas descendus dans la bourse, par les obstacles qui se sont opposez à leur sortir, les hommes qui les ont ainsy cachez ne laissent pas d'estre aussi parfaits que s'ils les avoient au dehors, temoin ceux dont nous avons fait l'histoire. Ces sortes de personnes sont vigoureuses, & fortes comme les autres, & ont tous les signes qui sont necessaires pour marquer la virilité d'un homme. Ainsy ils sont en estat de se marier, & de faire des enfans. Et je ne fais aucun doute que *Putifar* qui estoit l'Eunuque de *Pharaon*, & le Lieutenant general de ses armées, ne fust de ce nombre-là, puis qu'il avoit une fille qu'il Maria avec *Joseph*.

Il y a des Eunuques qui n'ont qu'un seul testicule; mais il est bien fait, & bien proportionné; ce qui les rend aussi feconds, que les autres hommes; car selon l'axiome

des

des Philosophes, *la force unie est capable de plus d'action que celle qui est partagée.* Un homme void aussi bien, & peutestre mieux d'un œil que s'il en avoit deux. Et la Nature ne nous a donné deux testicules qu'afin que l'un pûst suppléer au deffaut de l'autre. Cet homme dont parlé *Zacchias*, qui n'avoit qu'un testicule dans la bourse auquel estoient attachez d'un costé & d'autre les vaisseaux spermatiques, estoit sans doute aussi vigoureux & aussi capable d'engendrer que ceux qui en avoient deux. Mais si le testicule est petit & fletry, il ne faut pas s'attendre qu'un tel homme soit propre à la generation, bien qu'il puisse estre capable de carresser un femme.

Pour ne confondre point icy les especes des Eunuques comme font quelques uns, je ne parleray ny des hommes impuissans qui ont 3. testicules petis, & de nulle vertu, ny de ceux, à qui maladie ou les remedes froids ont empesché l'usage de ces parties, ny encore de ceux à qui on les abrizez, comme on fait aujourd'huy aux taureaux pour les châtrer; puisque un veritable Eunuque est celuy à qui la Nature a denié une ou deux de ces parties, ou à qui le Chirurgien ou quelque accident en a emporté une ou toutes les deux ensemble.

Mais il n'en est pas de mesme de ceux qui n'en ont ny au dedans ny au dehors. Ils sont tous valetudinaires, incommodez, impuissans & lâches; & meritent d'estre chassez

de la compagnie des hommes, comme inutiles a la societé humaine.

A les considerer dans le detail, ils ont la voix grêle & languissante, & la complexion d'une femme, on ne leur void que du poil follet a la barbe. Le courage, & la hardiesse font place à la crainte, & à la timidité. Enfin leurs mœurs & leurs manieres sont toutes effeminées. Ce sont ces grands desavantages pour lesquels la loy *Cornelia* punissoit tres-severement ceux qui avoient la temerité d'oster les testicules à un homme, parce qu'en mesme temps on luy ostoit la force, la santé, & tout ce qu'il avoit de meilleur.

Quoyque ces sortes d'Eunuques soient incapables d'engendrer, nous ne manquons pourtant pas d'histoires qui nous apprenent qu'ils ont fait des enfans. *Fontanus* nous en rapporte une d'un gentilhomme qui perdit ses deux testicules a la guerre, & qui n'eantmoins engendra aprés étre guery : & *Aristote* nous a laissé par ecrit qu'un Taureau nouvellement châtré rendit feconde une vache qu'il avoit converte. Mais bien que ces histoires paroissent presque incroyables, cependant ce sont des faits ausquels la raison ne s'oppose point. Car on ne doit pas douter que s'il reste à un homme ou l'Epididyme & quelque petite portion de l'un des testicules sans que les vaisseaux spermatiques soient tout a fait brisez, il ne soit en estat de faire
une

une fois un enfant. Nous en sommes persuadez dans les animaux par l'experince de chaque jour. Les Capons mal-châtres chantent comme les cocqs, & en font mesme l'office. Car s'il est vray que l'Epididyme soit de la mesme Nature que les testicules, c'est à dire, qu'il soit un entrelacis de vaisseaux, entre lesqu'els il y ait une matiere glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire de la semence prolifique, & puis de la renvoyer vers les vesicules, & les prostates pour étre evacuée. Ne pourroit-il pas mesme se faire qu'une suffisante quantité de semence se fust conservée dans les vesicules seminaires ou dans les prostates pour servir a la generation d'un enfant dans les premieres carresses d'une femme. Cela n'empéche pourtant pas qu'a parler en general, il ne faille dire de ces Eunuques à qui ces deux petites parties manquent, qu'ils sont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'histoire que nous a laissé *Marcellin* que *Semiramis* fut la premiere qui fit couper des enfans, aussi estce vers les contrées où regnoit cette Princesse que les Eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perses, les Medes & les Assyriens ont esté ceux qui s'en sont le plus servis: & nous remarquons que *Nabucodonosor*, faisoit couper tous les Juifs & tous les autres prisonniers de guerre, pour n'avoir que des

Eu-

Eunuques à son service : d'où vient que Saint *Jérôme* nous fait observer que *Daniel*, *Ananias*, *Asarias*, ce *Misaël* estoient quatre Eunuques qui servoient dans le palais du Roy de Babylone.

C'est icy la methode dont on se sert dans l'orient pour faire des Eunuques. On fait prendre par la bouche une petite quantité d'opion aux enfans qu'on veut couper, & aprés que le sommeil les a accablés, on tire de leur bourse ce que la nature avoit pris tant de soin à fabrique. Mais comme on a observé que la plusparτ mouroient par ce Narcotique, on s'est avisé d'un autre moyen. On met les enfans dans le bain tiede, on leur presse, quelque temps aprés, les veines du Cou, que nous appellons Jugulaires, & par là on les rend stupides, & apoplectiques : aprés qu'oy il est aisé de faire l'operation de l'Eunuchisme sans qu'ils en sentent rien.

l'Experience a monstré ensuite que les hommes, à qui on ostoit seulement les testicules, ne laissoient pas pour cela de se divertir avec les femmes, & de souiller ainsy la couche nuptiale des autres hommes, on s'est resolu de couper tout net les parties naturelles des hommes, que l'on vouloit faire Eunuques a fin de leur oster par là le moyen de se joindre amoureusement aux femmes. Le Païsan de *Montagne* fit la mesme chose, car estant importuné par les soupsçons de sa femme jalouse, un jour qu'il revenoit des

champs il se coupa tout net avec une serpe & jetta les parties naturelles au nez de sa femme pour luy faire d'esprit, & pour se vanger d'elle.

On dit que les Eunuques à qui la verge reste ayment passionnement les femmes, & par ce qu'ils sont plus foibles d'esprit qu'ils n'estoient auparavant, ils sont aussi plus susceptibles de passion. Quand leur Imagination est une fois échauffée, & qu'une espece de semence liquide, & aqueuse qui se trouve dans leurs prostates ou dans leurs vesicules seminaires irrite leurs parties naturelles, on ne sauroit dire jusques où ils poussent leur amour déreglé. C'est ce qui fit soupçonner d'adultere le Philosophe *Phavorinus*, tout Eunuque qu'il estoit, & qui fut aussi la cause que le soldat, dont *Cabrole* nous fait l'histoire, le fit pendre, bien qu'il fust naturellement un parfait Eunuque. C'est de ces sortes d'Eunuques qu'il faut entendre le passage de l'Auteur de l'Ecclesiastique lors qu'il dit, qu'un *Eunuque par sa concupiscence est capable de deshonorer une jeune fille, en luy ravissant la virginité.*

Il est donc presentement aisé de decider la question, si les Eunuques peuvent se marier. Les premiers qui sont des Eunuques apparens peuvent le faire, puis qu'ils peuvent, & carresser une femme & engendrer. Les seconds sont aussi de ce nombre; mais il n'en est pas de mesme des troisiémes, qui man-

quent de testicules ; ny de ceux qui n'ont point de verge, ou qui n'en ont qu'une petite incapable de faire l'action, pour la qu'elle elle est destinée. Car ces derniers ne pouvant carresser une femme, ils doivent sans doute estre jugéz incapables de se marier.

Mais on pourroit dire, que s'il est permis à deux personnes de 60. ans de se marier, un Eunuque comme *Phavorinus* estoit, pourra aussi avoir cette mesme liberte? Les vieillards ne sont point capables de faire des enfans, non plus que l'Eunuque ; & le mariage ne leur est permis selon les Casuites que pour éteindre le feu de leur concupiscence. Si un Eunuque a a donc cet avantage & pour luy, & pour la femme qu'il épouse, de pouvoir se servir de sa verge, ain sy que l'avoit autrefois le Musicien de *Smece*, pourquoy veut on empécher ces sortes d'Eunuques de se marier ?

Cependant *l'Empereur Leon*, fit un Edit par lequel il deffendoit que les Eunuques se mariassent de quelque nature qu'ils puissent étre ; & le *Pape Sexte* V. fit aussi une bulle qu'il envoya en Espagne par la quelle il déclaroit nuls les mariages de ces sortes de personnes. La raison en est manifeste. Les *Eunuques ne sont que soupirer en embrassant une fille*, comme parle l'Ecriture, & n'ont pas de parties propres pour le generation, qui est la premiere fin du mariage, au lieu que d'etouffer le feu de la concupiscence, n'en est que la seconde

Car

Car de s'imaginer que les testicules Comme ont pensé quelques-uns, ne sont pas les principales parties qui font la semence, & qu'ils ne sont point du tout necessaires pour la generation, puis qu'il s'est vû des animaux parfaits qui ont engendré sans en avoirs c'est une erreur assez refutée par les raison, que nous avons apportées icy & ailleurs; qui nous doivent persuader qu'ils sont absolument necessaires.

Avantque de finir ca traité en finissant ce chapitre, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'examiner la question qui se presante; Savoir, si l'on peur châtrer les femmes comme les hommes.

Tout les Medecins savent que la Matrice n'est pas absolument necessaire à la vie comme elle l'est à perpetuer les hommes. Les Histoires que nous avons de la perte sont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. l'Experince mesme nous fait voir que parmy les animaux on coupe les truyes, & les Poules, sans n'eantmoins qu'elles en meurent. *Athenée* nous assure, qu' *Andramisis* Roy des Lydiens, fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'Eunuques: & *Wier* nous rapporte que *Jean de Hesse*, trouvant sa fille en adultere luy arracha la matrice, comme il faisoit aux autres animaux. Ainsi on ne peut pas douter que l'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir en luy ostant la matrice, & les testicules: Mais la difficulté

est de savoir, comment les anciens y procedoient. Et pour dire icy ce que je pense là dessus, je ne croy pas que l'on puisse faire cette opération sans peril, & je pourrois dire que ce Roy, qui ne se servoit que des femmes Eunuques, les faisoit boucler, ou leur faisoit appliquer une cataracte, comme font aujourd'huy en Italie, & en Espagne les maris qui soupçonnent leurs femmes: ou bien encore comme font les negres du Royaume d'Angole & de Congo qui apprehendent la prostitution de leurs filles leur cousent les parties naturelles des qu'elles sont nées: & ainsy ce Roy pouvoit avoir des femmes traitées de la sorte, qui passoient parmy son peuple pour des femmes à qui l'on avoit arraché les parties de la generation, pour les empescher d'engendrer.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES

TABLE.

me

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE

Des choses les plus remarquables de ce Livre.

 la

les

Re-